

72a
ENTRETIENS

SUR LES VIES

ET

SUR LES OUVRAGES

DES PLUS

EXCELLENS PEINTRES

ANCIENS ET MODERNES.

PAR MR. FELIBIEN.

*Secrétaire de l'Académie des Sciences
& Historiographe du Roi.*

TOME QUATRIÈME.



A LONDRES,

Chez DAVID MORTIER, Libraire dans le
Strand, à l'Enseigne d'Erasme.

M. DCC V.

15



ENTRETIENS

SUR LES VIES

E T

SUR LES OUVRAGES

DES PLUS

EXCELLENS PEINTRES

ANCIENS ET MODERNES.

HUITIÈME ENTRETIEN.



E qu'un célèbre Orateur a dit autre-
 fois, que dans tous les Arts il n'y en
 a point où il ait paru si peu de grands
 hommes que dans l'Eloquence, se
 peut dire aussi de la Peinture, puis
 que l'Histoire tant ancienne que moderne, nous
 fait remarquer peu de Peintres qui aient excel-
 lé. Pymandre qui m'avoit souvent ouï parler du
 Poussin comme d'un homme extraordinaire, sou-
 haitoit avec passion d'apprendre quelque chose
 de sa vie & de ses ouvrages. Mais l'embarras
 des affaires, & la difficulté de nous rencontrer
 nous avoit empêché assez long-temps de nous
 rejoindre. M'ayant trouvé un jour au logis en é-
 tat de n'en pas sortir, il m'engagea insensible-
 ment à continuer nos Entretiens sur les vies des
 Peintres ; & comme nous nous fûmes reti-

4 VIII. ENTRETEN SUR LES VIES

rez dans mon cabinet, je lui parlai de la sorte.

Je vous ai fait voir jusques-ici le commencement & le progrès de la Peinture. Je vous ai nommé les Peintres anciens qui ont eû le plus de réputation. Je vous ai dit de quelle sorte cet Art, après avoir été presque éteint, parut de nouveau dans le treizième siècle, & qui furent ceux qui contribuerent les premiers à le rétablir; que Michel Ange, Raphaël, & quelques autres de leur temps le portèrent au plus haut degré où nous l'ayons vû. Vous savez ceux qui se sont signalés dans leurs écoles, & en plusieurs lieux d'Italie; comment la Peinture se perfectionna dans les autres païs; & aussi de quelle sorte elle vint à décheoir, quand certains Peintres qui parurent au commencement de ce siècle, s'étant laissez aller à des goûts particuliers, au lieu de marcher toujours sur les pas des plus grands maîtres, ne suivirent que leurs propres genies. Car il est vrai que dans Rome même on ne pratiquoit presque plus les enseignemens ni de Raphaël, ni des Caraches, lors que le Pouffin commença, si j'ose le dire, à nous ouvrir les yeux, & à nous donner des connoissances encore plus grandes de la Peinture que celles que nous avions eûes, puis qu'ayant remonté jusques à la source de cet art, il nous a appris les maximes des plus savans Peintres de l'antiquité, & a mis en pratique ce que nous ne savions de l'excellence de leurs ouvrages que par le rapport des Historiens.

Que dites-vous, interrompit Pymandre? Peut-on croire qu'il ait suivi de si près ces fameux Peintres, lui qui n'a point fait de grands ouvrages, quoi-qu'il ait eû pour cela des occasions assez favorables?

Quand

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES: 5

Quand j'aurai, repartis-je, fait un abrégé de ses emplois, vous serez éclairci des choses dont vous êtes en doute : mais il faut pour parler de lui que je commence dès sa naissance, puis qu'il mérite bien d'être connu dans toute l'étendue de sa vie.

NICOLAS POUSSIN naquit à Andely en Normandie l'an 1594. au mois de Juin. Son pere nommé Jean étoit de Soissons ; & ceux qui l'ont connu assûrent qu'il étoit de noble famille, mais qu'il avoit peu de bien, parce que ses parens avoient été ruinez durant les guerres civiles sous les Rois Charles IX. Henri III. & Henri IV. au service desquels il avoit porté les armes. Aussi ce fut après la prise de la ville de Vernon, que Jean Pouffin qui étoit à ce siege avec un de ses oncles de même nom, Capitaine dans le Regiment de Thavannes, épousa Marie de Laisement, veuve d'un Procureur de la même ville nommé le Moine, de laquelle il eut Nicolas Pouffin.

Il est toujours glorieux, interrompit Pymandre, de tirer son origine de parens nobles ; mais comme c'est une chose qui ne dépend point de nous, la vertu peut réparer ce que la nature ne nous a pas donné ; & même on peut dire que comme l'eau n'est point plus pure que dans sa source, aussi la noblesse n'est point plus illustre que dans celui qui par ses belles qualitez se rend considerable à la posterité, & donne le premier un nom illustre à ses descendans.

Le Pouffin, repartis-je, n'a pas été assez heureux pour faire passer aux siens ce qu'il avoit acquis d'honneur & de bien : mais ses ouvrages lui tiennent lieu d'enfans qui ne lui ont jamais donné

6 VIII. ENTRETEN SUR LES VIES

que du plaisir, & qui conserveront son nom avec bien de la gloire pendant plusieurs siècles. Comme c'est par eux qu'il s'est rendu illustre, je ne veux pas chercher dans ces ancêtres des sujets de le louer : je ne veux, pour établir son grand mérite, que ce qu'il a fait pendant sa vie.

Si-tôt qu'il fut en âge d'aller aux écoles, ses parens eurent soin de le faire instruire. Il donna de bonne heure des marques de la bonté de son esprit, mais particulièrement de l'inclination qu'il avoit pour le dessin : car il s'occupoit sans cesse à remplir ses livres d'une infinité de différentes figures, que son imagination seule lui faisoit produire, sans que son pere, ni les maîtres pussent l'empêcher, quoi-qu'ils fissent toutes choses pour cela, croyant qu'il pouvoit employer son temps plus utilement à l'étude. Cependant Quintin Varin Peintre assez habile, & dont je vous ai parlé, ayant connu le genie de ce jeune homme, & les belles dispositions qui paroissent déjà en lui, conseilla à ses parens de le laisser aller du côté où la nature le portoit ; & l'ayant lui-même encouragé à dessiner, & à s'avancer dans la pratique d'un art qui sembloit lui tendre le bras, il lui fit esperer qu'il y feroit un progrès considerable. Les conseils de Varin augmentèrent de telle sorte le desir que le Poussin avoit de s'attacher à la Peinture, qu'il s'y donna tout entier ; & lors qu'agé de dix-huit ans il crut être en état de quitter son pais, il sortit de la maison de son pere sans qu'on s'en apperçût, & vint à Paris pour mieux apprendre un Art dont il reconnoissoit déjà les difficultez, mais qu'il aimoit avec beaucoup de passion.

Il fut assez heureux de rencontrer en arrivant à Paris un jeune Seigneur de Poitou, qui ayant de la curiosité pour les Tableaux, le reçût chez lui, & lui donna moyen d'étudier plus commodément qu'il n'auroit fait sans ce secours.

Il cherchoit de tous côtez à s'instruire: mais il ne rencontroit ni maîtres, ni enseignemens qui convinssent à l'idée qu'il s'étoit faite de la perfection de la Peinture. De sorte qu'il quitta eu peu de temps deux maîtres, desquels il avoit crû pouvoir apprendre quelque chose. L'un étoit un Peintre fort peu habile, & l'autre Ferdinand Elle Flamand, alors en réputation pour les portraits, mais qui n'avoit pas les talens propres pour les grands desseins où le genie du Poussin le portoit. Il fit connoissance avec des personnes savantes, & curieuses des beaux Arts, qui l'assistèrent de leurs avis, & lui prêterent plusieurs Estampes de Raphaël & de Jule Romain, dont il comprit si bien les diverses beautés, qu'il les imitoit parfaitement. De sorte que dans sa maniere d'historier, & d'exprimer les choses, il sembloit déjà qu'il fût instruit dans l'école de Raphaël, duquel, comme a remarqué le Sieur Bellori*, on peut dire qu'il suçoit le lait, & recevoit la nourriture, & l'esprit de l'Art à mesure qu'il en voyoit les ouvrages.

Pendant qu'il profitoit de jour en jour dans la partie du dessin, & dans la pratique de peindre, le Seigneur avec lequel il demeuroit étant obligé de retourner en Poitou, l'engagea à le suivre avec intention de le faire peindre dans son Château. Mais comme ce Seigneur étoit jeune,

A 4

&

* Dans la Vie qu'il a faite du Poussin.

& encore sous la puissance de sa mere, qui n'avoit nulle inclination pour les Tableaux, & qui regardoit dans sa maison un Peintre comme un domestique inutile: le Pouffin, au lieu de se voir occupé à son Art, se trouvoit le plus souvent employé à d'autres affaires, sans avoir le temps d'étudier. Cela le fit résoudre à s'en retourner. N'ayant pas dequoi faire les frais de son voyage il fut contraint de travailler quelque temps dans la Province pour s'entretenir, tâchant peu à peu à s'approcher de Paris.

Il y a apparence que ce fut dans ce temps-là qu'il fit à Blois dans l'Eglise des Capucins deux Tableaux qu'on y voit encore, & qu'on connoît bien être de ses premiers ouvrages; & qu'il travailla aussi dans le Château de Chiverni où il fit quelques Bacchanales. Il revint enfin à Paris, mais si fatigué des peines qu'il avoit souffertes dans son voyage, qu'il tomba malade, & fut obligé d'aller chez son pere, & d'y demeurer environ un an à se rétablir. Lors qu'il fut entièrement guéri il vint à Paris, & alla aussi dans quelques autres endroits où il continua de peindre, jusqu'à ce qu'enfin poussé par le desir violent qu'il avoit d'aller à Rome, il se mit en chemin pour exécuter son dessein. Mais il ne passa pas Florence, ayant été contraint par quelque accident à revenir sur ses pas. Quelques années après se rencontrant à Lyon, & voulant pour la seconde fois entreprendre le voyage de Rome, il y trouva encore de nouveaux obstacles. Cependant il s'appliquoit toujours au travail avec un même amour, & lors qu'en 1623. les Peres Jesuites de Paris célébrerent la Canonization de Saint Ignace & de Saint François

Xa.

Xavier, & que les Ecoliers de leur College, pour rendre cette cérémonie plus considerable, voulurent faire peindre les Miracles de ces deux grands Saints, le Pouffin fut choisi pour faire six Tableaux à détrempe. Il avoit une si grande pratique dans cette sorte de travail, qu'il ne fut gueres plus de six jours à les faire. Il est vrai qu'il y travailloit presque autant la nuit que le jour, mais ce fut avec tant de promptitude, qu'il n'avoit pas le temps d'étudier les parties dont ils étoient composez. Il ne laissa pas de faire mieux que les autres Peintres qui furent employez à embellir cette Fête; & les sujets qu'il traita furent les plus estimez.

Dans ce temps-là le Cavalier Marin étoit à Paris. Vous savez qu'il étoit considéré pour un des plus excellens Poètes Italiens qui fût alors. Comme la Poësie & la Peinture ont beaucoup de rapport entre elles, le Marin jugea aisément de l'esprit du Pouffin par ses ouvrages, & combien son genie étoit élevé audeffus de celui des autres Peintres: ce qui lui fit desirer de le connoître plus particulièrement; & même dans la suite il lui donna un logement pour travailler, admirant combien il avoit l'imagination vive & une facilité à exécuter ses pensées. Il le louoit souvent de lui voir comme dans les Poètes ce beau feu qui produit des choses extraordinaires. C'étoit une grande satisfaction au Marin d'avoir sa compagnie, parce que ses indispositions l'obligeant souvent à garder le lit, ou à demeurer au logis, il voyoit pendant ce temps-là représenter quelques-unes de ses inventions poétiques dont le Pouffin prenoit plaisir de faire des desseins, particulièrement des sujets tirez de son

Poème d'Adonis. J'en ai vû quelques-uns à Rome chez Mrs. Maximi qui les conservoient soigneusement parmi plusieurs autres de sa main.

C'est par ces premiers essais qu'on connoît combien deslors il avoit l'esprit fecond, & comment il savoit profiter des entretiens du Cavalier Marin, enrichissant ses compositions des ornemens de la Poësie dont il fût depuis se servir très-à propos dans les Tableaux qui étoient capables de les souffrir.

Le Marin ne fut pas long-temps sans retourner en Italie; & quand il partit d'ici, il voulut mener avec lui le Pouffin: mais il n'étoit pas en état de pouvoir quitter Paris, où il fit quelques Tableaux, entre autres celui qui est dans une Chapelle de l'Eglise de Nôtre-Dame, où il représenta le trépas de la Vierge.

Il ne fut pourtant pas long-temps sans entreprendre pour la troisiéme fois le voyage de Rome. Il y arriva au Printemps de l'année 1624. & y trouva encore le Cavalier Marin, qui en partit bientôt pour aller à Naples, où il mourut peu de temps après. Avant que de partir de Rome, il recommanda le Pouffin à Mr. Marcello Sacchetti, qui lui procura les bonnes grâces du Cardinal Barberin neveu du Pape Urbain VIII. Cette connoissance qui lui devoit être avantageuse, lui fut peu utile alors, parce que le Cardinal étoit sur le point de s'en aller pour ses Légations. De sorte que le Pouffin se trouvant sans connoissances dans Rome, sans espoir d'aucun secours, & ne sachant à qui vendre ses ouvrages, étoit obligé de les donner à un prix si bas, qu'ayant peint les deux batailles qui sont aujourd'hui dans le Cabinet du Duc de Noail-

Noailles, il eût bien de la peine d'en avoir sept écus de chacune.

Il n'a pas été le seul, dît Pimandre, qui a trouvé un abord si rude & si fâcheux. Vous m'avez appris que les plus grands Peintres n'ont pas toujours eû dans les commencemens la fortune favorable.

Il faut confiderer, répondis-je, qu'encore que le Pouffin eût déjà trente ans lors qu'il arriva à Rome, & qu'il eût fait plusieurs ouvrages en France, il n'étoit néanmoins connu que de peu de monde; & sa maniere de peindre assez différente de celle qu'on pratiquoit, & qui étoit comme à la mode, ne le faisoit pas rechercher. Il a conté lui-même assez de fois qu'ayant peint dans ces commencemens-là un Prophete, il n'en put avoir que la valeur de huit francs; & que cependant un jeune Peintre de sa compagnie l'ayant copié, eût quatre écus de sa copie. Le peu de cas qu'on faisoit alors de lui & de ses ouvrages ne le rebutoient pas, songeant moins à gagner de l'argent qu'à se perfectionner. Il se passoit de peu de chose pour sa nourriture & pour son entretien: il demeura même assez longtemps retiré, afin de mieux étudier, & de se remplir l'esprit des belles connoissances qui depuis l'ont rendu si célèbre. Il logeoit avec cet excellent Sculpteur François du Quésnoy Flamand. Comme ils étudioient l'un & l'autre d'après les Antiques, cela donna lieu au Pouffin de modeler, & de faire quelques figures de relief; & ne contribua pas peu à rendre François le Flamand plus savant dans la Sculpture, parce qu'ils mesuroient ensemble toutes les Statuës antiques, & en observoient les proportions.

Il est vrai que dans un Memoire que j'ai eû du Sieur Jean Dughet touchant quelques particularitez de la vie & des ouvrages du Pouffin son beau-frere, il écrit que ce fut avec Alexandre Algarde, que le Pouffin mesura la Statuë d'Antinoüs, & non pas avec François le Flamand, comme l'a écrit le Sieur Bellori, ajoûtant que les proportions que l'on en a données dans l'Estampe qui est à la fin de la Vie du Pouffin sont fausses, & du dessein du Sieur Errard. Et sur ce que le même Bellori dit que le Pouffin & François le Flamand, considerant souvent le Tableau du Titien qui étoit alors dans la Vigne Ludovise, & dans lequel il y a quantité de petits enfans, non seulement le Pouffin les copioit avec les couleurs, mais aussi les modeloit, & en faisoit des bas-reliefs, se formant par là une maniere tendre & agréable à bien deffiner & à bien peindre de semblables sujets, ainsi qu'on peut voir en plusieurs Tableaux qu'il fit en ce temps-là. Le même Dughet ne veut pas que ce soit d'après ces enfans que le Pouffin ait fait son étude, parce qu'on fait que le Titien étoit moins bon deffinateur qu'excellent coloriste : mais il dit que le Pouffin s'est perfectionné en imitant seulement la nature. Cependant je ne voi pas qu'il n'ait bien pû considerer les ouvrages du Titien, quoi-qu'il ne se soit pas attaché à les copier servilement; & j'ai sù du Pouffin même combien il estimoit sa couleur, & le cas particulier qu'il faisoit de sa maniere de toucher le paysage.

Je sai bien encore qu'il ne s'est gueres assujeti à copier aucuns Tableaux, & même lors qu'il voyoit quelque chose parmi les Antiques
qui

qui méritoit d'être remarqué, il se contentoit d'en faire de legeres esquisses. Mais il confideroit attentivement ce qu'il voyoit de plus beau, & s'en imprimoit de fortes images dans l'esprit, disant souvent que c'est en observant les choses qu'un Peintre devient habile, plutôt qu'en se fatiguant à les copier.

Ce discernement si juste & si exquis qu'il avoit dès ses plus jeunes ans, & la forte passion qu'il avoit pour son art, faisoient qu'il s'y donnoit tout entier avec grand plaisir, & qu'il ne passoit point de temps plus agréablement que lors qu'il travailloit. Tous les jours étoient pour lui des jours d'étude, & tous les momens qu'il employoit à peindre ou à dessiner lui tenoient lieu de divertissement. Il étudioit en quelque lieu qu'il fût. Lors qu'il marchoit par les rues, il observoit toutes les actions des personnes qu'il voyoit; & s'il en découvroit quelques-unes extraordinaires, il en faisoit des notes dans un livre qu'il portoit exprés sur lui. Il évitoit autant qu'il pouvoit les compagnies, & se déroboit à ses amis, pour se retirer seul dans les Vignes & dans les lieux les plus écartez de Rome, où il pouvoit avec liberté considerer quelques Statuës antiques, quelques vûës agréables, & observer les plus beaux effets de la nature. C'étoit dans ces retraites & ces promenades solitaires qu'il faisoit de legeres esquisses des choses qu'il rencontroit propres, soit pour le paisage, comme des terrasses, des arbres, ou quelques beaux accidens de lumieres; soit pour des compositions d'histoires, comme quelques belles dispositions de figures, quelques accommodemens d'habits, ou d'autres ornemens particuliers, dont ensuite

il favoit faire un si beau choix , & un si bon usage.

Il ne se contentoit pas de connoître les choses par les sens , ni d'établir ses connoissances sur les exemples des plus grands Maîtres : il s'appliqua particulièrement à savoir la raison des différentes beautez qui se trouvent dans les ouvrages de l'art , persuadé qu'il étoit qu'un ouvrier ne peut aquerir la perfection qu'il cherche, s'il ne fait les moyens d'y arriver , & s'il ne connoît les défauts dans lesquels il peut tomber. C'est pour cela qu'outre la lecture qu'il faisoit des meilleurs livres qui pouvoient lui apprendre en quoi consiste le bon & le beau ; ce qui cause les déformitez , & de quelle sorte il faut que le jugement se conduise dans le choix des sujets , & dans l'exécution de toutes les parties d'un ouvrage : il s'appliqua encore pour se rendre capable dans la pratique autant que dans la théorie de son Art , à étudier la Géometrie , & particulièrement l'Optique , qui dans la Peinture est comme un instrument nécessaire & favorable pour redresser les sens , & empêcher que par foiblesse ou autrement ils ne se trompent , & ne prennent quelquefois de fausses apparences pour des veritez solides. Il se servit pour cela des Ecrits du Pere Matheo Zaccolini Theatin , dont je vous ai parlé. Il n'y a point eû de Peintre qui ait mieux sçu que ce Pere les regles de la Perspective , & qui ait mieux compris les raisons des lumieres & des ombres. Ces écrits sont dans la Bibliotheque Barberine , & le Pouffin qui en avoit fait copier une bonne partie , en faisoit son étude. Comme quelques-uns de ses amis les voyoient entre ses mains , qu'il parloit sa-
vam-

vamment de l'Optique, & qu'il s'en est servi avec beaucoup de bonheur, on a crû qu'il avoit composé un Traité des lumieres & des ombres. Cependant il est vrai qu'il n'a rien écrit sur cette matiere; il s'est contenté d'avoir montré par ses propres Peintures ce qu'il avoit appris du Pere Zaccolini, & même des livres d'Alhazen & de Vitellion. Il avoit aussi beaucoup d'estime pour les livres d'Albert Dure, & pour le Traité de la Peinture de Leon Baptiste Albert.

Pendant qu'il étoit à Paris il s'étoit instruit de l'Anatomie; mais il l'étudia de nouveau, & avec encore plus d'application quand il fut à Rome, tant sur les écrits & les figures de Vesale, que dans les leçons qu'il prenoit d'un savant Chirurgien qui faisoit souvent des dissections.

C'étoit dans le temps que la plûpart des jeunes Peintres qui étoient à Rome, attirés par la grande réputation où étoit le Guide, alloient avec empressement copier son Tableau du Martyre de Saint André qui est à Saint Gregoire. Le Pouffin étoit presque le seul qui s'attachoit à dessiner celui du Dominiquin, lequel est dans le même endroit; & il en fit si bien remarquer la beauté, que la plûpart des autres Peintres persuadés par ses paroles & par son exemple, quitterent le Guide pour étudier d'après le Dominiquin.

Car bien que le Pouffin fît sa principale étude d'après les belles Antiques, & les ouvrages de Raphaël, sur lesquels il rectifioit toutes ses idées, cela n'empêchoit pas qu'il n'eût de l'estime pour d'autres Maîtres. Il regardoit le Dominiquin comme le meilleur de l'école des Caraches

raches pour la correction du deſſein, & pour les fortes expreſſions.

Il conſideroit auſſi ceux qui ont eû un beau pinceau, & l'on ne peut nier que dans ſes commencemens il n'ait beaucoup obſervé le coloris du Titien. Mais on peut remarquer qu'à meſure qu'il ſe perfectionnoit, il s'eſt toujours de plus en plus attaché à ce qui regarde la forme & la correction du deſſein qu'il a bien connu être la principale partie de la Peinture, & pour laquelle les plus grands Peintres ont comme abandonné les autres auſſitôt qu'ils ont compris en quoi conſiſte l'excellence de leur art.

Le Cardinal Barberin étant de retour de ſes Légations de France & d'Eſpagne, donna de l'emploi au Pouſſin, qui d'abord fit ce beau Tableau de Germanicus que vous avez vû à Rome, & dont les nobles & ſavantes expreſſions vous touchoient ſi fort.

Il repréſenta enſuite la priſe de Jeruſalem par l'Empereur Titus. Ce Tableau qui a été longtemps dans le Cabinet de la Duchefſe d'Aiguillon, eſt préſentement dans celui de Mr. de Saintot Maître des Ceremonies. Comme le Cardinal Barberin en fit un préſent peu de temps après qu'il fut fait, le Pouſſin en commença un autre du même ſujet, mais beaucoup plus rempli de figures, & traité d'une maniere encore plus ſavante. Il y repréſenta l'Empereur victorieux, & à ſes pieds la nation Juive, qui par le miſérable état où elle fut réduite devoit bien connoître deſſors l'effet des menaces qu'elle avoit ſi ſouvent entendues des Prophetes, & de la bouche même de Jeſus-Chriſt. On y voit ce Temple ſi célèbre ſaccagé par les ſoldats, qui en le dé-

détruisant emportent le Chandelier , les Vases d'or , & les autres Ornemens sacrez qui le rendoient si riche & si considerable. Ces dépouilles parurent si précieuses à l'Empereur , qu'on les représenta dans les bas-reliefs de l'Arc-de-triomphe qu'on lui dressa ensuite de cette expedition , & qu'on voit encore aujourd'hui dans les restes de cet ancien monument comme une marque éternelle de la punition de ce peuple. Ce Tableau qui est un des beaux que le Poussin ait faits pour les fortes expressions , fut encore donné par le Cardinal Barberin au Prince d'Echemberg Ambassadeur d'Obedience pour l'Empereur vers le Pape Urbain VIII.

Le Cavalier del Pozzo que vous avez connu , étoit alors en grande consideration à la Cour de Rome , non-seulement par sa faveur auprès du Cardinal Barberin , mais encore par sa vertu qui le rendoit digne de la pourpre , dont on croyoit qu'il seroit revêtu ; par la connoissance qu'il avoit des belles Lettres , par son amour pour les beaux Arts , par sa générosité & son inclination à servir & à protéger toutes les personnes de mérite. Le Poussin fut un de ceux qu'il considéra beaucoup , cherchant même tous les moyens de faire connoître les rares talens qu'il voyoit en lui. Comme il le servoit auprès du Cardinal Barberin , il lui procura un des Tableaux que l'on devoit faire dans l'Eglise de Saint Pierre.

N'est-ce pas , interrompit Pymandre , le Saint Erasme que nous avons vû ensemble , & le seul où j'ai remarqué que le Poussin a mis son nom ?

C'est celui-là-même , repris-je. Il fit dans ce temps-là * un autre grand Tableau où il a représenté-

* Vers l'an 1630.

présenté comment la Vierge s'apparut à S. Jacques dans la ville de Saragoce en Espagne *, où depuis on bâtit un Temple à son honneur, qu'on appelle *Nuestra Señora del Pilo*. Cet ouvrage qu'il envoya en Flandre, est dans le Cabinet du Roi. Il en fit encore deux autres, l'un des amours de Flore & de Zephir, & celui qu'on appelle la Peste. Ce dernier lui donna beaucoup de réputation. Vous pouvez vous souvenir que nous fûmes le voir chez un Sculpteur nommé Matheo, auquel il appartenoit alors. Le Poussin y a peint de quelle sorte Dieu affligea les Philistins d'une cruelle & honteuse maladie, pour avoir enlevé l'Arche des Israélites, & l'avoir mise dans la ville d'Azot. Ce Tableau, dont le Poussin n'avoit eû que soixante écus, après avoir passé en plusieurs mains, fut vendu mille écus au Duc de Richelieu, de qui le Roi l'a eû. On voit dans les figures malades & mourantes qui sont sur le devant, comment le Poussin cherchoit à imiter par ses pensées & ses expressions, ce qu'on a écrit des anciens Peintres Grecs, & ce que Raphaël a fait de plus beau. Les principales figures ont environ trois palmes † de haut de même que celles du Germanicus.

Cette maniere de peindre de grands sujets plût extrêmement à tout le monde: de sorte que la réputation du Poussin s'étant répandue par tout, on lui envoyoit de divers endroits, & particulièrement de Paris, des mesures pour avoir des Tableaux de Cabinet, & d'une grandeur médiocre. Ce

* *Cesar-Augusta*. Durant. de *Ritib. Eccles. l. 1.*

† La Palme de Rome dont on se sert à présent est de 8. pouces 3. lignes.

Ce qui lui donna occasion de renfermer son pinceau dans des bornes un peu étroites, mais qui lui donnoient cependant assez de lieu pour faire paroître ses nobles conceptions, & pour étaler dans de petits espaces de grandes & savantes dispositions.

Il possédoit alors, comme je vous ai dit, l'amitié du Cavalier del Pozzo, qui avoit amassé dans son Cabinet tout ce qu'il avoit pû trouver de plus rare dans les médailles & dans toutes les choses antiques, dont le Pouffin pouvoit disposer, & en faire des études: ce qui joint aux entretiens savans qu'il avoit avec ce généreux ami, ne lui étoit pas d'un petit secours, parce qu'il apprenoit de lui à connoître dans les livres des meilleurs Auteurs les choses dont il avoit besoin pour bien représenter les sujets qu'il entreprenoit de traiter. Ce fut par son moyen qu'il eût la communication des Ecrits de Leonard de Vinci, lesquels étoient dans la Bibliotheque Barberine. Il ne se contenta pas de les lire, il dessina fort correctement toutes les figures qui servent pour la démonstration & pour l'intelligence du discours. Car il n'y avoit dans l'original que de foibles esquisses, comme vous pouvez vous en souvenir, puis que je vous fis voir les unes & les autres qu'on me prêta à Rome, & que je fis copier.

Ne sont-ce pas, dît Pymandre, les mêmes que l'on a gravées depuis dans le Traité de Peinture que Mr. de Chambray a traduit? Il me semble avoir vû une Lettre dans les Ouvrages de Bossé que le Pouffin lui avoit écrite, par laquelle il paroît n'être point content qu'on eût fait imprimer ces écrits, & où il traite

traite de *goffes* les figures qu'on y a ajoutées.

Il est vrai, repartis-je, que le Poussin ne croyoit pas qu'on dût mettre au jour ce Traité de Leonard, qui, à dire vrai, n'est ni en bon ordre, ni assez bien digéré. Cependant le public est obligé à la peine que le Traducteur a prise, parce que les maximes qu'il contient sont excellentes, & donnent de grandes lumieres à un Peintre intelligent qui s'applique à les lire. Le Sieur du Fresnoy, comme vous avez vû, s'en est heureusement servi dans son Poëme de la Peinture; & quelque chose que le Poussin en ait pû dire, il en a tiré beaucoup de lumiere.

Pour reconnoître les bons offices & les témoignages d'affection du Cavalier del Pozzo, il étoit toujours prêt à exécuter les choses qu'il desiroit. Il en donna des marques par le grand nombre de Tableaux qu'il fit pour lui préféralement à tout autre, & avec beaucoup de soin & d'étude, particulièrement ceux des sept Sacramens. Ils n'ont que deux palmes de long; mais ils sont exécutez dans la plus haute idée qu'un Peintre puisse avoir de la dignité des sujets qu'ils traitent, & dans la plus belle intelligence de l'art. Ce sont ces ouvrages si excellens qui firent desirer à Mr. de Chantelou Maître d'Hôtel du Roi d'en avoir de semblables. Ceux du Cavalier del Pozzo furent achevez en differens temps. Le Sacrement du Baptême n'étoit encore qu'ébauché lors que le Poussin vint à Paris, où il le finit.

Il me feroit malaisé de vous faire un détail de tous les ouvrages que le Poussin fit à Rome avant qu'il en partît pour venir ici : je vous
nom-

nommerai seulement ceux dont je pourrai me souvenir.

Le Cavalier del Pozzo eût de lui, outre les sept Sacremens, un Saint Jean qui baptise dans le desert, & quelques autres que vous avez vûs. Il en fit qui furent portez en Espagne, à Naples, & en divers autres lieux. Il en envoya deux à Turin au Marquis de Voghera parent du Cavalier del Pozzo, l'un représentant le passage de la Mer Rouge, & l'autre l'Adoration du Veau d'Or, tous deux admirables pour la grande ordonnance, la beauté du dessein, & les fortes expressions. Ils sont présentement dans le Cabinet du Chevalier de Lorraine. Il avoit fait encore un pareil sujet de l'Adoration du Veau d'Or, lequel perit dans les révoltes de Naples, & dont un morceau fut apporté à Rome.

Il peignit vers le même temps, pour le Maréchal de Crequi alors Ambassadeur à Rome, un Bain de Femmes, que vous avez pû voir aux Galeries du Louvre chez le Sieur Stella.

Il fit aussi un grand Tableau du Ravissement des Sabines, qui a été à Madame la Duchesse d'Aiguillon, & qui est aujourd'hui dans le Cabinet de Mr. de la Ravoir.

Il fit pour Mr. de Gillier, qui étoit auprès du Maréchal de Crequi; cet excellent ouvrage où Moyse frappe le Rocher, & qui après avoir été dans les Cabinets de Mr. de l'Isle Sourdiere, du Président de Bellievre, de Mr. Dreux, est aujourd'hui un des plus considerables Tableaux que l'on voye parmi ceux de Mr. le Marquis de Seignelay.

En 1637. il travailla à un grand Tableau que vous avez vû dans la Galerie de Mr. de la Vrilliere

liere Secrétaire d'Etat, où est représenté comment Furius Camillus renvoye les Enfans des Faleriens, & fait fouëter leur Maître, qui par une infame lâcheté les avoit livrez aux Romains leurs ennemis.

Quelques années auparavant, le Pouffin avoit traite le même sujet sur une toile d'une médiocre grandeur. Il y a quelque difference entre ces deux Tableaux, quoi-qu'ils représentent la même histoire. Le plus petit est entre les mains de Mr. Passart Maître des Comptes. Il fit encore dans le même temps deux Tableaux, l'un pour la Fleur Peintre, où il représenta Pan & Syringue; & l'autre pour le Sieur Stella, où l'on voit Armide qui emporte Regnaud. Le premier est présentement dans le Cabinet du Chevalier de Lorraine, & l'autre dans celui de Mr. de Boisfranc. Lors que le Pouffin envoya celui du Sieur Stella, il lui écrivit le soin qu'il avoit pris à le bien faire. „ Je l'ai peint, dit-il, de la maniere que vous verrez, d'autant que le sujet est „ de soi mol, à la difference de celui de Mr. „ de la Vrilliere, qui est d'une maniere plus severe, comme il est raisonnable, considerant „ le sujet qui est héroïque.

Le Pouffin avoit de grands égards à traiter differemment tous les sujets qu'il représentoit, non seulement par les différentes expressions, mais encore par les diverses manieres de peindre les unes plus délicates, les autres plus fortes. C'est pourquoi il étoit bien aise qu'on connût dans ses ouvrages le soin qu'il prenoit. Aussi dans la même Lettre, en parlant au Sieur Stella du Tableau de la Mane qui est aujourd'hui dans le Cabinet du Roi, & auquel il travail-

vailloit alors : „ J'ai trouvé , dit-il , une certaine distribution pour le Tableau de Mr. de Chantelou , & certaines attitudes naturelles , qui font voir dans le peuple Juif la misere & la faim où il étoit réduit , & aussi la joye & l'allegresse où il se trouve ; l'admiration dont il est touché , le respect & la réverence qu'il a pour son Législateur , avec un mélange de femmes , d'enfans & d'hommes d'âge & de temperamens differens ; choses , comme je croi , qui ne déplairont pas à ceux qui les sauront bien lire.

Il fit encore dans le même temps , pour le Sieur Stella , Hercule qui emporte Déjanire. Ce Tableau est dans le Cabinet de Mr. de Chantelou , auquel le Pouffin envoya celui de la Mane au mois d'Avril 1639. lors qu'il dispoſoit ſes affaires pour venir en France , après que les grandes chaleurs ſeroient paſſées.

Entre les Tableaux qu'il avoit déjà envoyez à Paris , il y avoit quatre Bacchanales pour le Cardinal de Richelieu , un Triomphe de Neptune qui paroît dans ſon char tiré par quatre chevaux marins , & accompagné d'une ſuite de Tritons & de Nereïdes. Ces ſujets travaillez poëtiquement avec ce beau feu & cet art admirable qu'on peut dire ſi conforme à l'eſprit des Poëtes , des Peintres , & des Sculpteurs anciens , & tant d'autres ouvrages de lui répandus quaſi par toute l'Europe , rendoient célèbre le nom du Pouffin. Et comme alors Mr. de Noyers Secretaire d'Etat , & Surintendant des Bâtimens , ſuivant les intentions du Roi , cherchoit à perfectionner les Arts dans le Royaume , il réſolut d'attirer à Paris une perſonne d'un auſſi grand mérite

mérite qu'étoit le Pouffin, & lui en fit écrire. Mais, soit que le Pouffin attendît qu'on lui expliquât clairement les avantages qu'on vouloit lui faire, ou qu'aimant autant qu'il faisoit le repos & la douceur qu'il goûtoit dans Rome, il eût de la peine à se résoudre de venir à Paris, comme j'ai vû par une de ses Lettres, * où il témoigne à Mr. de Chantelou, qu'il ne desire point quitter Rome, mais d'y servir le Roi, Mr. le Cardinal & Mr. de Noyers en tout ce qui lui sera commandé : ce ne fut qu'après avoir reçu la Lettre † de Mr. de Noyers & celle du Roi qu'il écrivit à Mr. de Chantelou qu'il se disposoit pour partir l'Automne suivant.

Quelques charmes qui le retinssent en Italie, il lui eût été malaisé de ne pas obéir aux ordres que le Roi daigna lui donner, & de n'être pas satisfait des conditions honorables que Mr. de Noyers lui marque. Comme j'ai trouvé ce matin ces deux Lettres sous ma main avec quelques autres écrits qui regardent nôtre illustre Peintre, vous serez bien aise de les voir.

Alors Pymandre me les ayant demandées commença à lire celle de Mr. de Noyers.

MONSIEUR,

Aussi-tôt que le Roi m'eût fait l'honneur de me donner la charge de Surintendant de ses Bâtimens, il me vint en pensée de me servir de l'autorité qu'elle me donne pour remettre en honneur les Arts & les Sciences ; & comme j'ai un amour

pour

* Du 15. Janvier 1639.

† Des 14. & 15. de Janvier 1639.

tout particulier pour la Peinture, je fis dessein de
 la caresser comme une maîtresse bien-aimée, & de
 lui donner les prémices de mes soins. Vous l'avez
 su par vos amis qui sont de deçà; & comme je
 les priaï de vous écrire de ma part, que je de-
 mandois justice à l'Italie, & que du moins elle
 nous fit restitution de ce qu'elle detenoit depuis
 tant d'années, attendant que pour une entie-
 re satisfaction elle nous donnât encore quelques-
 uns de ses nourrissons. Vous entendez bien que
 par là je répétois Mr. le Poussin, & quelque
 autre excellent Peintre Italien. Et afin de faire
 connoître aux uns & aux autres l'estime que le Roi
 faisoit de votre personne, & des autres hommes ra-
 res & vertueux comme vous, je vous fis écrire ce
 que je vous confirme par celle-ci qui vous servira
 de première assurance de la promesse que l'on vous
 fait, jusques à ce qu'à votre arrivée je vous met-
 te en main les Brevets & les Expéditions du Roi;
 que je vous enverrai mille écus pour les frais de
 votre voyage; que je vous ferai donner mille é-
 cus de gages par chacun an, un logement commo-
 de dans la Maison du Roi, soit au Louvre à Pa-
 ris, ou à Fontainebleau, à votre choix; que je
 vous le ferai meubler honnêtement pour la premiè-
 re fois; que vous y logerez, si vous voulez, cela
 étant à votre choix; que vous ne peindrez point
 en plafond, ni en voûtes, & que vous ne serez
 obligé que pour cinq années, ainsi que vous le de-
 sirez, bien que j'espère que lors que vous aurez
 respiré l'air de la Patrie, difficilement le quitte-
 rez-vous.

Vous voyez maintenant clair dans les conditions
 que l'on vous propose, & que vous avez désirées.
 Il reste à vous en dire une seule, qui est que vous

ne peindrez pour personne que par ma permission ; car je vous fais venir pour le Roi, non pour les particuliers. Ce que je ne vous dis pas pour vous exclure de les servir, mais j'entens que ce ne soit que par mon ordre. Après cela venez gayement, & vous assurez que vous trouverez ici plus de contentement que vous ne vous en pouvez imaginer. DE NOYERS. A Ruel ce 14. Janvier 1639. A Monsieur Poussin.

La Lettre du Roi étoit conçüe en ces termes.

CHer & bien-amié, Nous ayant été fait rapport par aucuns de nos plus specieux serviteurs de l'estime que vous vous êtes acquise, & du rang que vous tenez parmi les plus fameux & les plus excellens Peintres de toute l'Italie, & desirant, à l'imitation de nos Prédecesseurs, contribuer autant qu'il nous sera possible à l'ornement & décoration de nos Maisons Royales, en appelant auprès de nous ceux qui excellent dans les Arts, & dont la suffisance se fait remarquer dans les lieux où ils semblent les plus chers, Nous vous faisons cette Lettre pour vous dire, que Nous vous avons choisi & retenu pour l'un de nos Peintres ordinaires, & que Nous voulons dorénavant vous employer en cette qualité. A cet effet nôtre intention est que la présente reçüe, vous ayez à vous disposer de venir par-deçà, où les services que vous nous rendrez seront aussi considerez, que vos œuvres & vôtre merite le sont dans les lieux où vous êtes, en donnant ordre au Sieur de Noyers Conseiller en nôtre Conseil d'Etat, Secrétaire de nos Commandemens, & Surintendant de nos Bâtimens, de vous faire plus particulièrement entendre le cas que nous faisons de vous, & le

le bien & avantage que nous avons résolu de vous faire. Nous n'ajouterons rien à la présente que pour prier Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. Donné à Fontainebleau le 15 Janvier 1639.

Soit que le Pouffin eût de la peine à quitter sa femme & le séjour de Rome, soit qu'il ressentît en effet quelques incommoditez qui lui fissent appréhender celles d'un long voyage; il écrivit au mois de Septembre à Mr. de Chantelou, qu'il n'étoit pas en assez bonne santé pour sortir de Rome; & trois mois après * il manda à Mr. de Noyers la même chose, & témoigna à Mr. de Chantelou par une autre Lettre du même jour qu'il voudroit bien se dégager de venir en France.

Son retardement & ses Lettres fâchoient d'autant plus Mr. de Noyers, qu'il avoit crû que le Pouffin seroit à Paris dans la fin de l'année, comme il lui avoit fait espérer, & comme le Roi & Mr. le Cardinal s'y attendoient. Cela fit que Mr. de Chantelou hâta le voyage qu'il devoit faire en Italie, & qu'étant arrivé à Rome, il obligea le Pouffin à partir, & l'amena avec lui en France à la fin de l'année 1640. Mr. de Noyers le reçût avec autant de joye qu'il l'attendoit avec d'impatience, & le présenta au Cardinal de Richelieu qui l'embrassa avec cet air agréable & engageant qu'il avoit pour toutes les personnes d'un mérite extraordinaire. En suite on le conduisit dans un logis qu'on lui avoit destiné dans le Jardin des Thuilleries, & qu'il trouva meublé & garni de toutes choses. Trois jours après il alla à Saint Germain trouver le Roi, qui

B 2

le

* Le 15. Décembre 1639.

le reçût avec beaucoup de bonté, & lui parla assez long-temps.

Sa Majesté lui ordonna de faire deux grands Tableaux, l'un pour la Chapelle de Saint Germain en Laye, & l'autre pour celle de Fontainebleau; & voulant lui donner encore des marques plus particulieres de son estime, il le déclara son premier Peintre ordinaire, avec trois mille livres de gages, & son logement dans les Thuilleries, comme il est porté par le Brevet qui lui en fut expédié le 20 Mars 1641.

Le Pouffin de son côté bien aise que Mr. de Noyers eût choisi la Cene de Nôtre Seigneur pour sujet du Tableau d'Autel de la Chapelle de Saint Germain, se mit aussitôt à y travailler, & à faire des desseins pour des Tapisseries que Mr. de la Planche Tresorier des Bâtimens lui proposa de la part de Mr. de Noyers; & quoi-qu'outre cela on l'occupât encore à faire des desseins pour les frontispices des Livres qu'on imprimoit au Louvre, il ne laissoit pas de disposer des cartons pour la grande Galerie du Louvre où il vouloit représenter dans des bas-reliefs feints de stuc une suite des actions d'Hercule. Vous en pouvez voir plusieurs desseins de la main du Pouffin très-finis & très-beaux, qui sont chez Mr. de Fromont de Veine.

Tant de grands ouvrages que l'on préparoit au Pouffin, les graces qu'il recevoit du Roi & de ses Ministres, attiroient sur lui la jalousie des autres Peintres François, particulièrement de Vouët & de ses Eleves, qui en toutes rencontres ne manquoient pas de critiquer ce qu'il faisoit.

Fouquiere excellent paisagiste avoit eû ordre
de

de Mr. de Noyers de peindre des vuës de toutes les principales Villes de France , pour mettre entre les fenêtres de la grande Galerie du Louvre , & en remplir les trumeaux. Il crut que cet ouvrage , qui veritablement eût été considerable , devoit le rendre maître de toute la conduite des ornemens de la Galerie ; & comme cela ne réüssissoit pas selon son desir , il fut un de ceux qui se plaignit le plus du Pouffin qui en écrivit alors à Mr. de Chantelou en ces termes.

„ Le Baron de Fouquieres est venu me parler
 „ avec sa grandeur accoutumée. Il trouve fort
 „ étrange de ce qu'on a mis la main à l'œuvre
 „ de la grande Galerie sans lui en avoir com-
 „ muniqué aucune chose. Il dit avoir un ordre
 „ du Roi confirmé de Monseigneur de Noyers,
 „ prétendant que ses paysages soient l'ornement
 „ principal de ce lieu , le reste n'étant seulement
 „ que des incidens.

Je me souviens , dît Pymandre , d'avoir vu ce Fouquieres qui portoit toujours une longue épée.

C'est pourquoi , repartis-je , le Pouffin l'appelle le Baron , car il eut cru dégénérer à sa noblesse , s'il n'eut même travaillé avec une épée à son côté.

S'il étoit , repliqua Pymandre , parent de certains Fouquieres d'Allemagne , il pouvoit comme eux avoir beaucoup de cœur ; car j'en ai ouï parler comme de personnes puissantes & généreuses.

Si quelques-uns , répondis-je , ont cru qu'il fût de cette famille , ils n'ont pas sù que leurs noms ni leurs païs n'ont aucun rapport. Fouquieres le Peintre étoit né en Flandre de parens

médiocres. Il fut Eleve de Brugle le paisagiste, qu'on appelloit par raillerie Brugle de Velours, parce qu'il étoit souvent vêtu de cette étoffe, & que ses habits étoient toujours magnifiques. Ceux dont vous voulez parler se nommoient Fouckers; ils étoient d'Ausbourg, & les plus riches & accreditez negocians de leur ville. Du temps de l'Empereur Charles V. ils avoient obtenu un Privilege, pour faire seuls passer de Venise en Allemagne toutes les Epiceries qui se distribuoient en France & dans les autres pais voisins. Comme elles ne venoient alors du Levant que par la Mer Rouge sur la Mediterranée, elles étoient rares & fort cheres. Ainsi les Fouckers firent une si grande fortune, qu'ils étoient estimez les plus opulens de toute l'Allemagne, où il y a un proverbe, qui dit d'un homme fort accommodé, qu'il est aussi riche que les Fouckers. Cette maison est encore en grand credit, plusieurs de cette famille ayant rempli des charges considerables dans les Armées & dans la Cour des Empereurs.

On rapporte de ces riches negocians comme une chose assez singuliere & curieuse à savoir, que l'Empereur Charles V. au retour de Thunis, passant en Italie, & delà par la ville d'Ausbourg, fut loger chez eux; que pour lui marquer davantage leur reconnoissance & la joye de l'honneur qu'ils recevoient, un jour parmi les magnificences dont ils le régaloient, ils firent mettre sous la cheminée un fagot de canelle qui étoit une marchandise de grand prix, & lui ayant montré une promesse d'une somme très-considerable qu'ils avoient de lui, y mirent le feu, & en allumerent le fagot, qui rendit une odeur & une clarté

clarté d'autant plus douce & plus agréable à l'Empereur, qu'il se vit quitte d'une dette que ses affaires d'alors ne lui permettoient pas de payer facilement, & de laquelle ils lui firent présent de cetre maniere assez galante.

Or la famille de Fouquieres Peintre n'a jamais été en état de faire de si grandes liberalitez. Et quant à lui, pour soutenir sa vanité sur le fait de la Noblesse que le Roi lui avoit accordée, il souffroit volontiers toutes sortes d'incommoditez, aimant mieux ne point travailler, & ne rien gagner, que de n'être pas considéré comme un Gentilhomme d'un merite extraordinaire. Il est vrai que pour ce qui regarde ses Tableaux, il en a fait de très-excellens, & qu'il avoit une maniere bien plus vraie & meilleure que son Maître. Ce qu'il a peint d'après le naturel ne peut être plus beau & mieux traité. Il y a quantité de ses ouvrages à Paris que vous pouvez avoir vûs. Un de ses disciples nommé Rendu en a beaucoup copié. Ils sont morts tous les deux sans avoir laissé de bien.

Mais revenons au Pouffin. Pendant que plusieurs cherchoient à diminuer sa réputation, en blâmant ses peintures, il ne laissoit pas de travailler assez tranquillement. Il acheva le Tableau de la Chapelle de Saint Germain en Laye au mois d'Août 1641. Cet ouvrage est traité d'une maniere extraordinaire, tant pour la disposition du sujet, que pour les beaux effets des lumieres qui sont distribuées avec tant de science, que par ce seul Tableau si rempli de toutes les plus nobles parties de la Peinture, les savans concurent bien l'excellence de son esprit, & la difference qu'il y avoit de lui aux autres Peintres.

Cela parut encore davantage quand il eût fini le Tableau du Noviciat des Jésuites, où il a représenté un des Miracles de S. François Xavier au Japon. Je vous en parlai il y a quelque temps comme nous étions dans les appartemens des Tuilleries. Cependant bien loin que ces beaux ouvrages & tout ce qu'il faisoit faire dans la grande Galerie du Louvre pour l'orner agréablement, & à peu de frais, convainquît ses ennemis de son grand mérite, ou fît cesser leur envie; au contraire, cela ne servoit qu'à les irriter davantage. Comme il y a peu de personnes capables de juger de la perfection des choses, il ne leur étoit pas malaisé de faire croire aux ignorans que ces ouvrages considérables par leur simplicité, n'étoient pas comparables à une infinité d'autres que le vulgaire estime par la quantité & la richesse des ornemens.

Le Mercier Architecte du Roi avoit commencé à faire travailler à la grande Galerie du Louvre, & dans la voute avoit déjà disposé des compartimens pour y mettre des Tableaux avec des bordures & des ornemens à sa maniere, c'est à dire, fort pesans & massifs. Car quoi qu'il eût les qualitez d'un très-bon Architecte, il n'avoit pas néanmoins toutes celles qui sont nécessaires pour la beauté & l'enrichissement des dedans.

De-sorte que le Poussin fit changer ce qui avoit été commencé par le Mercier, comme choses qui ne lui paroissent nullement convenables ni au lieu ni au dessein qu'il avoit formé. Ce changement offensa le Mercier, qui s'en plaignit; & les Peintres mal contents se joignirent à lui pour décrier tout ce que le Poussin faisoit.

On

On voyoit alors le Tableau qu'il avoit fait au grand Autel du Noviciat des Jesuites. Il y en avoit aussi un de Vouët à un des Autels de la même Eglise, que ceux de son parti faisoient valoir autant qu'ils pouvoient, disant que sa maniere approchoit de celle du Guide. Cependant ils étoient assez empêchez à reprendre quelque chose dans celui du Pouffin qui est d'une beauté surprenante, & dont les expressions sont si belles & si naturelles que les ignorans n'en sont pas moins touchés que les savans. Pour y marquer néanmoins quelque défaut, & ne pas souffrir qu'il passât pour un ouvrage accompli, ils publioient, par tout que le Christ qui est dans la gloire avoit trop de fierté, & qu'il ressembloit à un Jupiter tonnant.

Ces discours n'auroient pas été capables de toucher le Pouffin, s'il n'eût sù qu'ils alloient jusques à Mr. de Noyers qui les écoutoit, & qui peut-être en fit paroître quelque chose. Cela donna occasion au Pouffin de lui écrire une grande Lettre qu'il commença par lui dire :

„ Qu'il auroit souhaité de même que faisoit au-
 „ trefois un Philosophe, qu'on pût voir ce qui
 „ se passe dans l'homme, parce que non seu-
 „ lement on y découvreroit le vice & la vertu,
 „ mais aussi les sciences & les bonnes discipli-
 „ nes; ce qui seroit d'un grand avantage pour les
 „ personnes savantes, desquelles on pourroit
 „ mieux connoître le mérite: mais comme la
 „ nature en a usé d'une autre sorte, il est aussi
 „ difficile de bien juger de la capacité des per-
 „ sonnes dans les Sciences & dans les Arts, que
 „ de leurs bonnes ou de leurs mauvaises incli-
 „ nations dans les mœurs.

„ Que toute l'étude & l'industrie des gens savans ne peut obliger le reste des hommes à avoir une croyance entiere en ce qu'ils disent. Ce qui de tout temps a été assez connu à l'égard des Peintres non seulement les plus anciens mais encore les modernes, comme d'un Annibal Carache, & d'un Dominiquin, qui ne manquerent ni d'art, ni de science, pour faire juger de leur mérite, qui pourtant ne fut point connu, tant par un effet de leur mauvaise fortune, que par les brigues de leurs ennemis qui jouïrent pendant leur vie d'une réputation & d'un honneur qu'ils ne méritoient point. Qu'il se peut mettre au rang des Caraches & des Dominiquins dans leur malheur. Et s'adressant à Mr. de Noyers, il se plaint de ce qu'il prête l'oreille aux médiances de ses ennemis, lui qui devroit être son protecteur, puis que c'est lui qui leur donne occasion de le calomnier, en faisant ôter leurs Tableaux des lieux où ils étoient, pour y placer les siens.

„ Que ceux qui avoient mis la main à ce qui avoit été commencé dans la grande Galerie, & qui prétendoient y faire quelque gain, ceux encore qui esperoient avoir quelques Tableaux de sa main, & qui s'en voyoient privez par la défense qu'il lui a faite de ne point travailler pour les particuliers, sont autant d'ennemis qui crient sans cesse contre lui. Qu'encore qu'il n'ait rien à craindre d'eux, puis que par la grace de Dieu il s'est aquis des biens qui ne sont point des biens de fortune qu'on lui puisse ôter, mais avec lesquels il peut aller par tout: la douleur néanmoins de se sentir si mal-

„ maltraité, lui fourniroit assez de matiere pour
 „ faire voir les raisons qu'il a de soutenir ses
 „ opinions plus solides que celles des autres,
 „ & lui faire connoître l'impertinence de ses ca-
 „ lomniateurs. Mais que la crainte de lui être
 „ ennuyeux le réduit à lui dire en peu de mots,
 „ que ceux qui le dégoûtent des ouvrages qu'il
 „ a commencez dans la grande Galerie sont des
 „ ignorans, ou des malicieux. Que tout le
 „ monde en peut juger de la sorte, & que lui-
 „ même devoit bien s'appercevoir que ce n'a
 „ point été par hazard, mais avec raison qu'il
 „ a évité les défauts & les choses monstrueuses
 „ qui paroïssent déjà assez dans ce que le Mer-
 „ cier avoit commencé, telles que sont la lour-
 „ de & desagréable pesanteur de l'ouvrage; l'ab-
 „ baïssement de la voûte qui sembloit tomber en
 „ bas; l'extrême froideur de la composition;
 „ l'aspect melancolique, pauvre & sec de toutes
 „ les parties; & certaines choses contraires &
 „ opposées mises ensemble, que les sens & la
 „ raison ne peuvent souffrir, comme ce qui
 „ est trop gros & ce qui est trop délié; les
 „ parties trop grandes & celles qui sont trop
 „ petites; le trop fort & le trop foible, avec un
 „ accompagnement entier d'autres choses defa-
 „ gréables.

„ Il n'y avoit, continuë-t-il dans sa Lettre,
 „ aucune varieté; rien ne se pouvoit soutenir;
 „ l'on n'y trouvoit ni liaison, ni suite. Les
 „ grandeurs des quadres n'avoient aucune pro-
 „ portion avec leurs distances, & ne se pou-
 „ voient voir commodément, parce que ces
 „ quadres étoient placez au milieu de la voûte,
 „ & justement sur la tête des regardans, qui

„ se feroient, s'il faut ainsi dire, aveuglez en
„ pensant les considerer. Tout le compartiment
„ étoit défectueux, l'Architecte s'étant assujetti
„ à certaines consoles qui regnent le long de
„ la corniche, lesquelles ne sont pas en pa-
„ reil nombre des deux côtez, puis qu'il s'en
„ trouve quatre d'un côté, & cinq à l'oppo-
„ site: ce qui auroit obligé à défaire tout l'ou-
„ vrage, ou bien y laisser des défauts insuppor-
„ tables.

Après avoir ainsi remarqué ces manque-
mens, & apporté les raisons qu'il avoit eûes
de tout changer, il justifie sa conduite, & ce
qu'il a fait, en faisant comprendre de quelle
forte l'on doit regarder les choses pour en bien
juger.

„ Il faut savoir, dit-il, qu'il y a deux manie-
„ res de voir les objets, l'une en les voyant sim-
„ plement, & l'autre en les considerant avec
„ attention. Voir simplement n'est autre chose
„ que recevoir naturellement dans l'œil la for-
„ me & la ressemblance de la chose vûë. Mais
„ voir un objet en le considerant, c'est qu'outre
„ la simple & naturelle réception de la forme
„ dans l'œil, l'on cherche avec une applica-
„ tion particuliere les moyens de bien connoî-
„ tre ce même objet: Ainsi on peut dire que le
„ simple aspect est une operation naturelle, &
„ que ce que je nomme le *Prospect* est un office
„ de raison qui dépend de trois choses, savoir
„ de l'œil, du rayon visuel, & de la distance
„ de l'œil à l'objet: & c'est de cette connois-
„ sance dont il seroit à souhaiter que ceux qui
„ se mêlent de donner leur jugement fussent
„ bien instruits.

M'é-

M'étant un peu arrêté, je regardai Pyman-
dre, & lui dis, Ne vous laissez pas, je vous
prie, du recit que je vous fais de la Lettre du
Pouffin. Outre que vous verrez de quelle sorte
il justifie savamment la conduite qu'il a tenue
dans ses ouvrages, vous y apprendrez à bien ju-
ger, & à ne pas vous laisser prévenir facilement
par les fausses opinions de ceux qui approuvent
ou qui blâment les choses trop legerement. A-
près cela je repris ainsi mon discours.

„ Il faut observer, continuë le Pouffin, que
„ le lambris de la Galerie a vingt-un pieds de
„ haut, & vingt-quatre pieds de long d'une fe-
„ nêtre à l'autre. La largeur de la Galerie qui
„ sert de distance pour considerer l'étendue du
„ lambris a aussi vingt-quatre pieds. Le Tableau
„ du milieu du lambris a douze pieds de long
„ sur neuf pieds de haut, y compris la bordure:
„ desorte que la largeur de la Galerie est d'une
„ distance proportionnée pour voir d'un coup
„ d'œil le Tableau qui doit être dans le lambris.
„ Pourquoi donc dit-on que les Tableaux des
„ lambris sont trop petits, puis que toute la Ga-
„ lerie se doit considerer par parties, & chaque
„ trumeau en particulier? Du même endroit &
„ de la même distance on doit regarder d'un seul
„ coup d'œil la moitié du cintre de la voûte
„ au-dessus du lambris, & l'on doit connoître
„ que tout ce que j'ai disposé dans cette voûte
„ doit être considéré comme y étant attaché &
„ en plaque, sans prétendre qu'il y ait aucun
„ corps qui rompe ou qui soit au-delà & plus
„ enfoncé que la superficie de la voûte, mais
„ que le tout fait également son cintre & sa
„ figure.

„ Que si j'eusse fait ces parties qui sont attachées ou feintes être attachées à la voûte, & les autres que l'on dit être trop petites, plus grandes qu'elles ne sont, je serois tombé dans les mêmes défauts qu'on avoit faits, & j'aurois paru aussi ignorant que ceux qui ont travaillé & qui travaillent encore aujourd'hui à plusieurs ouvrages considerables, lesquels font bien voir qu'ils ne savent pas que c'est contre l'ordre & les exemples que la nature même nous fournit, de poser les choses plus grandes & plus massives aux endroits les plus élevez, & de faire porter aux corps les plus délicats & les plus foibles ce qui est le plus pesant & le plus fort. C'est cette ignorance grossiere qui fait que tous les édifices conduits avec si peu de science & de jugement, semblent partir, s'abbaïsser, & tomber sous le faix, au lieu d'être égayez, *seveltes*, & légers, & paroître se porter facilement, comme la nature & la raison enseignent à les faire.

„ Qui est celui qui ne comprendra pas quelle confusion auroit paru si j'avois mis des ornemens dans tous les endroits où les critiques en demandent; & que si ceux que j'ai placez avoient été plus grands qu'ils ne sont, ils se feroient voir sous un plus grand angle, & avec trop de force, & ainsi viendroient à offenser l'œil, à cause principalement que la voûte reçoit une lumiere égale & uniforme en toutes ses parties? N'auroit-il pas semblé que cette partie de la voûte auroit tiré en bas, & se feroit détachée du reste de la Galerie, rompant la douce suite des autres ornemens? Si
c'étoit

„ c'étoit des choses réelles , comme je prétens
 „ qu'elles paroissent , qui seroit si mal avisé de
 „ placer les plus grandes & les plus pesantes dans
 „ un lieu où elles ne pourroient se maintenir ?
 „ Mais tous ceux qui se mêlent d'entreprendre
 „ de grands ouvrages ne savent pas que les di-
 „ minutions à l'œil se font d'une autre maniere,
 „ & se conduisent par des raisons particulieres
 „ dans les choses élevées perpendiculairement en
 „ hauteur , & dont les paralleles ont leur point
 „ de concours au centre de la terre.

Pour répondre à ceux qui ne trouvoient pas
 la voûte de la Galerie assez riche, le Pouffin
 ajoûte ; „ qu'on ne lui a jamais proposé de faire
 „ le plus superbe ouvrage qu'il pût imaginer,
 „ & que si on eût voulu l'y engager, il auroit
 „ librement dit son avis, & n'auroit pas conseillé
 „ de faire une entreprise si grande & si difficile
 „ à bien exécuter : premierement, à cause du
 „ peu d'ouvriers qui se trouvent à Paris capa-
 „ bles d'y travailler ; secondement, à cause du
 „ long-temps qu'il eût fallu y employer ; & en
 „ troisiéme lieu, à cause de l'excessive dépense
 „ qui ne lui semble pas bien employée dans une
 „ Galerie d'une si grande étendue, qui ne peut
 „ servir que d'un passage, & qui pourroit en-
 „ core un jour tomber dans un aussi mauvais
 „ état qu'il l'avoit trouvée, la negligence & le
 „ trop peu d'amour que ceux de nôtre nation
 „ ont pour les belles choses étant si grande, qu'à
 „ peine sont-elles faites qu'on n'en tient plus de
 „ compte, mais au contraire on prend souvent
 „ plaisir à les détruire. Qu'ainsi il croyoit avoir
 „ très-bien servi le Roi, en faisant un ouvrage
 „ plus recherché, plus agréable, plus beau,
 „ mieux

„ mieux entendu, mieux distribué, plus varié,
 „ en moins de temps, & avec beaucoup moins
 „ de dépense que celui qui avoit été commen-
 „ cé. Mais que si l'on vouloit écouter les dif-
 „ ferens avis, & les nouvelles propositions que
 „ ses ennemis pourroient faire tous les jours, &
 „ qu'elles agréassent davantage que ce qu'il tâ-
 „ choit de faire, nonobstant les bonnes raisons
 „ qu'il en rendoit, il ne pouvoit s'y oppo-
 „ ser; au contraire, qu'il cederoit volontiers sa
 „ place à d'autres qu'on jugeroit plus capables.
 „ Qu'au moins il auroit cette joye d'avoir été
 „ cause qu'on auroit découvert en France des
 „ gens habiles que l'on n'y connoissoit pas,
 „ lesquels pourroient embellir Paris d'excel-
 „ lens ouvrages qui feroient honneur à la na-
 „ tion.

Il parle ensuite de son Tableau du Noviciat
 des Jesuites, & dit, „ Que ceux qui préten-
 „ dent que le Christ ressemble plutôt à un Ju-
 „ piter tonnant qu'à un Dieu de miséricorde,
 „ devoient être persuadez qu'il ne lui manquera
 „ jamais d'industrie pour donner à ses figures
 „ des expressions conformes à ce qu'elles doi-
 „ vent représenter; mais qu'il ne peut, (ce
 „ sont ses propres termes dont il me souvient)
 „ qu'il ne peut, dis-je, & ne doit jamais s'ima-
 „ giner un Christ en quelque action que ce
 „ soit, avec un visage de *torticolis*, ou d'un
 „ *pere douillet*, vû qu'étant sur la terre parmi
 „ les hommes, il étoit même difficile de le con-
 „ siderer en face.

Il s'excuse sur sa maniere de s'énoncer, &
 dit, „ qu'on doit lui pardonner, parce qu'il a
 „ vécu avec des personnes qui l'ont lû enten-
 „ dre

„ dre par ses ouvrages, n'étant pas son métier
 „ de savoir bien écrire.

„ Enfin il finit sa Lettre en faisant voir, qu'il
 „ sentoît bien ce qu'il étoit capable de faire sans
 „ s'en prévaloir. ni rechercher la faveur; mais
 „ pour rendre toujours témoignage à la Veri-
 „ té, & ne tomber jamais dans la flaterie qui
 „ sont trop opposées pour se rencontrer en-
 „ semble.

Cependant, soit que le Poussin fût rebuté d'avoir toujours à se défendre de ses ennemis & des envieux de sa gloire, lui qui sur toutes choses aimoit le repos, & n'avoit d'autre but que de se perfectionner dans son art, il demanda congé pour faire un voyage à Rome, afin de mettre ordre à ses affaires, & d'amener sa femme en France pour mieux s'appliquer ensuite aux grands travaux qu'on lui préparoit. Il partit vers la fin de Septembre 1642. & arriva à Rome le 5. Novembre de la même année. Il ne fut pas long-temps sans apprendre la mort du Cardinal de Richelieu qui arriva le 4. Décembre ensuivant. Cette nouvelle l'empêcha de penser à son retour; & comme * le Roi ne survécut gueres plus de cinq mois son premier Ministre, & que Mr. de Noyers se retira de la Cour, ces changemens rompirent toutes les mesures que le Poussin eût pû prendre pour s'établir en France.

Il ne pensa donc plus qu'à travailler à Rome, & ce fut dans ce temps-là qu'il se disposa à faire un Tableau du ravissement de Saint Paul que Mr. de Chantelou lui demanda pour accompagner un petit Tableau de Raphaël qu'il avoit acheté en passant

* Il mourut le 14. Mai 1643.

passant à Boulogne, dans lequel est peint la Vision d'Ezechiel, lors que Dieu lui apparut au milieu de quatre animaux. Avant que de le commencer, il écrivit * à Mr. de Chantelou, „ Qu'il „ craignoit que sa main tremblante ne lui man- „ quât en un ouvrage qui devoit accompagner „ celui de Raphaël. Qu'il avoit de la peine à se „ résoudre à y travailler s'il ne lui promettoit „ que son Tableau ne serviroit que de couverture „ à celui de Raphaël, ou du moins qu'il ne les „ feroit jamais paroître l'un auprès de l'autre, „ croyant que l'affection qu'il avoit pour lui étoit „ assez grande pour ne permettre pas qu'il reçût „ un affront.

Sur la fin de la même année, il lui envoya ce Tableau du ravissement de Saint Paul, & lui répète encore par sa Lettre du 2. Décembre 1643.

„ Qu'il le supplie, tant pour éviter la calomnie, „ que la honte qu'il auroit qu'on vît son Tableau „ en parangon de celui de Raphaël, de le tenir „ séparé & éloigné de ce qui pourroit le ruiner, „ & lui faire perdre si peu qu'il a de beauté. Mais le Cavalier del Pozzo écrivit quasi dans le même temps deux Lettres par lesquelles il parle si avantageusement du Tableau de S. Paul, qu'il ne l'estime pas moins que celui de Raphaël qu'il avoit acheté à Boulogne. Il dit que c'est ce que le Poussin a fait de meilleur, & qu'en les comparant l'un avec l'autre, on pourra voir que la France a eû son Raphaël aussi-bien que l'Italie.

Au commencement de Janvier 1644. le Poussin envoya encore à son ami une copie de la Vierge de Raphaël qui est au Palais Farnese, & qu'on

* Le 2. Juillet 1643.

qu'on appelle *La Madona della Gatta*, peinte par un nommé Ciccio Napolitain; une autre copie d'une Vierge aussi de Raphaël, laquelle tient le petit Jesus, faite par le Sieur Mignard; une autre peinte d'après le Parmesan, par Nocret; & une autre copiée par Claude le Rieux; les Portraits du Pape Leon X. copiez par le Sieur Errard, un Dieu de Pitié d'après le Carache par le Maire; & une petite Vierge peinte par le Rieux.

Il lui fit tenir à la fin du même mois huit Bustes qu'il avoit eûs du Sieur Hippolyte Viteleschi, & lui écrivit qu'entre ces Bustes il y a un Euripide & un jeune Auguste d'une excellente maniere: mais que la difficulté avoit été de les faire sortir de Rome, où alors on étoit extrêmement exact à bien garder toutes les choses antiques. Il en étoit pourtant venu à bout, car il n'y avoit rien qu'il ne fît pour servir ses amis; & s'il étoit un bon œconome de leur bourse lors qu'il faisoit quelque achat pour eux, il ne l'étoit pas moins pour le payement de ses propres ouvrages. Car comme on lui porta cent écus pour le Tableau de Saint Paul, il n'en prit que cinquante, & l'on sait que pour tous les autres Tableaux qu'il a faits il en a usé de même. Aussi travailloit-il bien moins pour l'interêt que pour sa gloire.

Quelque temps auparavant il avoit sù le retour de Mr. de Noyers à la Cour. Et comme ensuite on le pressoit fortement d'aller en France, pour finir seulement la grande Galerie, il fit réponse *, „ Qu'il ne desiroit y retourner qu'aux „ conditions de son premier voyage, & non pour „ achever seulement la Galerie, dont il pouvoit „ bien

* Par sa Lettre du 26. Juin 1644.

„ bien envoyer de Rome les desseins & les mo-
 „ delles. Qu'il n'iroit jamais à Paris pour y a-
 „ voir l'emploi d'un simple particulier quand on
 „ lui couvrirait d'or tous ses ouvrages. Aussi
 voyant bien que les choses n'étoient plus à la
 Cour au même état qu'auparavant, il ne pen-
 soit qu'à travailler à Rome, & à demeurer en
 repos.

Il commença les Tableaux des sept Sacremens
 que nous voyons ici. Le premier qu'il fit, fut
 celui de l'Extrême-Onction: il le finit au mois
 d'Octobre de l'année mil six cens quarante-qua-
 tre, & six mois après il l'envoya en France. Ce
 Tableau fut un de ceux qui lui plut beaucoup.
 Lors qu'il ne faisoit que de l'ébaucher, il écri-
 vit qu'en vieillissant il se sentoit plus que jamais
 enflammé du desir de bien faire; & comme il
 formoit toujours ses pensées sur ce qu'il avoit
 lû des Tableaux des anciens Peintres Grecs, il
 manda, „ Que ce devoit être un sujet tel
 „ qu'Appelle avoit accoutumé d'en choisir, le-
 „ quel se plaisoit à représenter des personnes
 „ mourantes.

Vers la fin de Juillet de la même année il a-
 cheta encore quatre têtes de marbre. La premie-
 re représentoit le dernier Ptolemée frere de Cleo-
 patre, & il l'estimoit seule cent pistoles. La deu-
 xième étoit une tête de femme d'une excellente
 maniere. Elle regarde en haut, & appartenoit
 autrefois à Cherubin Albert fameux Peintre. El-
 le a les oreilles percées pour y attacher quelques
 ornemens. On la nommoit chez les Alberti,
La Lucrece. La troisième est de Julia Augusta.
 La quatrième paroît un Drusus. Mais n'ayant
 pas eu moins de difficulté à faire sortir de Ro-
 me

me ces quatre Bustes que les huit précédens, on ne les reçut qu'au mois de Février 1646. avec le Sacrement de Confirmation.

Peu de temps après il commença pour Mr. le Président de Thou ce beau Tableau du Crucifiement qui est dans le Cabinet du Sieur Stella; & au mois de Janvier 1647. il envoya le troisième Sacrement, qui est le Baptême.

Dans des Lettres qu'il écrivit quelque temps après à un de ses amis, il répond à ceux qui avoient trouvé trop douce la maniere de son Tableau du Baptême, & les renvoyant au Boccalini, pour voir de quelle sorte il répond à ceux qui se plaignant à Apollon que la tarte du Guarini étoit trop sucrée, (c'est sa Comedie du Pastor Fido,) il dit, „ Que pour lui il ne chan-
 „ te pas toujours sur un même ton; qu'il fait
 „ varier sa maniere selon les differens sujets,
 „ & que la médifance & la réprehension l'ont
 „ toujours engagé à mieux faire.

Ce fut dans la même année 1647. qu'il acheva encore le Sacrement de Penitence, celui de l'Ordre, & celui de l'Eucharistie, qui est la Cene; & que le Sieur Pointel reçut ici ce beau Tableau de Moïse sauvé des eaux, qui est présentement dans le Cabinet du Roi. Ce fut au sujet de ce Tableau qu'il écrivit une grande Lettre à Mr. de Chantelou, par laquelle il lui mande,
 „ Que si ce dernier ouvrage lui a donné tant
 „ d'amour lors qu'il l'a vû, ce n'est pas qu'il
 „ ait été fait avec plus de soin que celui qu'il a
 „ voit reçu de lui auparavant, mais qu'il doit
 „ considerer que c'est la qualité du sujet, & la
 „ disposition dans laquelle il se trouve lui-même,
 „ en le voyant, qui cause un tel effet. Que
 „ les

„ les sujets des Tableaux qu'il fait pour lui, doi-
„ vent être représentez d'une autre maniere &
„ que c'est en cela que consiste tout l'artifice de
„ la Peinture. Que c'est juger avec trop de pré-
„ cipitation de ses ouvrages ; qu'étant difficile
„ de donner son jugement si l'on n'a une gran-
„ de pratique & la theorie jointes ensemble, les
„ sens seuls ne doivent pas le faire, mais y ap-
„ peller la raison. Que pour cela il veut bien
„ l'avertir d'une chose importante qui lui fera
„ connoître ce qu'un Peintre doit observer dans
„ la représentation des choses qu'il traite. C'est
„ que les anciens Grecs inventeurs des beaux
„ Arts, trouverent plusieurs modes par le moyen
„ desquels ils produisirent les effets merveilleux
„ qu'on a remarquez dans leurs ouvrages. Qu'il
„ entend par le mot de mode, la raison, la me-
„ sure, ou la forme dont il se sert dans tout
„ ce qu'il fait, & par laquelle il se sent obligé
„ à demeurer dans de justes bornes, & à tra-
„ vailler avec une certaine médiocrité, mode-
„ ration, & ordre déterminé qui établissent l'ou-
„ vrage que l'on fait dans son être veritable.
„ Que le mode des anciens étant une compo-
„ sition de plusieurs choses, il arrive que de la
„ variété & difference qui se rencontre dans l'as-
„ semblage de ces choses, il en naît autant
„ de differents modes, & que de chacun ainsi
„ composé de diverses parties mises ensemble a-
„ vec proportion, il en procede une secrette puis-
„ sance d'exciter l'ame à différentes passions.
„ Que de là les Anciens attribuerent à chacun de
„ ces modes une propriété particuliere, selon
„ qu'ils reconnurent la nature des effets qu'ils é-
„ toient capables de causer : comme au mode
„ qu'ils

„ qu'ils nommerent Dorien, des sentimens graves & serieux; au Phrygien, des passions vehementes; au Lydien, ce qu'il y a de doux, de plaisant & d'agréable; à l'Ionique, ce qui convient aux Bacchanales, aux fêtes, & aux danses. Que comme, à l'imitation des Peintres, des Poètes & des Musiciens de l'Antiquité, il se conduit sur cette idée: c'est aussi ce qu'on doit observer dans ses ouvrages, où, selon les differens sujets qu'il traite, il tâche non seulement de représenter sur les visages de ses figures des passions différentes, & conformes à leurs actions, mais encore d'exciter & faire naître ces mêmes passions dans l'ame de ceux qui voyent ses Tableaux.

Il seroit dangereux, dît Pymandre, que la Peinture eût autant de force que la Musique pour émouvoir les passions: les excellens Peintres seroient en état de faire bien des desordres. N'avez-vous jamais ouï parler d'un Musicien qui par son art se rendoit le maître absolu de ceux qui l'écoutoient. * Erric II. Roi des Danois en ayant entendu conter des choses surprenantes, voulut le voir, & éprouver s'il produiroit des effets conformes à ce qu'il avoit ouï dire. Lui ayant commandé d'exciter une passion guerrière dans l'ame de ceux qui étoient présens: ce Musicien fit aussi-tôt entendre un son martial, & des cadences si animées, qu'il les mit tous en colere. Chacun commença à chercher des armes; & le Roi même entra dans une fureur si étrange, qu'il échapa des mains de ses gardes pour prendre son épée, qu'il passa au travers du corps de quatre personnes de sa suite.

Veri-

* Saxo-Gram.

Veritablement, lui dis-je, une musique de cette nature ne seroit pas fort divertissante, & il n'y auroit pas de plaisir, comme vous dites, d'avoir des Peintres qui causassent de si cruels effets. Aussi ceux qui ont cru que la Musique étoit nécessaire aux plus grands Politiques, qui l'ont mise entre les disciplines illustres, & même qui ont dit * qu'il étoit aussi honteux de ne la savoir pas que d'ignorer les lettres, n'ont pas prétendu qu'on en fît un pareil usage; & je croi aussi que ce n'étoit pas l'intention du Poussin de mettre ceux qui verroient ses Tableaux dans un si grand peril. Cependant si l'on considere bien la plupart des choses qu'il a faites, on trouvera qu'il observoit exactement les maximes dont je viens de vous parler, & l'on verra dans ses ouvrages des marques de son application à les rendre conformes en toutes choses aux sujets qu'il traitoit.

Outre le dernier des sept Sacremens qu'il envoya au commencement de l'année 1648. il finit pour Mr. du Fresne Annequin une Vierge assise sur des degrez, qui est présentement à l'Hôtel de Guise; pour le Sieur Pointel le Tableau de Rebecca; pour Mr. Lumague un grand paysage où Diogene rompt son écuelle; deux pour le Sieur Cerisiers, dont l'un représente le corps de Phocion que l'on emporte; & l'autre, comme l'on en ramasse les cendres; un paysage où est un grand chemin, qui est dans le Cabinet du Chevalier de Lorraine; un petit Tableau du Baptême de Saint Jean, peint sur un fond de bois, pour Mr. de Chantelou l'aîné.

En

Platon. Aristote. Tam turpe est Musicam nescire quam litteras. S. Isidore.

En 1649. il peignit pour le Sieur Pointel un grand pailage, où est représenté Polypheme; un Tableau d'une Vierge qu'on appelle des dix figures; & un Jugement de Salomon, qui est présentement dans le Cabinet de Monsieur de Harlay Procureur Général. Ce Tableau est admirable pour la correction du dessein, & la beauté des expressions.

Il fit aussi pour Mr. Scarron un ravissement de Saint Paul; & pour le Sieur Stella un Tableau où Moïse frappe le rocher, tout différent de celui qu'il avoit fait autrefois pour Mr. de Gillier. Ce fut au sujet de cet ouvrage qu'il écrivit une Lettre * au Sieur Stella, par laquelle il lui témoigne, „ qu'il a été bien-aise d'apprendre qu'il en „ étoit content, & aussi d'avoir sù ce qu'on en „ disoit. Et parce qu'on avoit trouvé à redire sur la profondeur du lit où l'eau coule, qui semble n'avoir pû être fait en si peu de temps, ni disposé par la nature dans un lieu aussi sec & aussi aride que le desert où étoient les Israélites, il dit, „ Qu'on ne doit pas s'arrêter à cette difficulté. Qu'il est bien-aise qu'on sache qu'il ne travaille point au hazard, & qu'il est en quelque maniere assez bien instruit de ce qui est permis à un Peintre dans les choses qu'il veut représenter, lesquelles se peuvent prendre & considérer comme elles sont encore, ou comme elles doivent être. Qu'apparemment la disposition du lieu où ce miracle se fit devoit être de la sorte qu'il l'a figurée, parce qu'autrement l'eau n'auroit pû être ramassée, ni prise pour s'en servir dans le besoin qu'une si grande quantité de peuple en avoit,

C

Tome IV.

* En Septembre 1649.

„ voit, mais qu'elle se seroit répandue de tous
 „ côtez. Que si à la création du monde la terre
 „ eût reçu une figure uniforme, & que les eaux
 „ n'eussent point trouvé des lits & des profon-
 „ deurs, sa superficie auroit été toute couverte
 „ & inutile aux animaux; mais que dès le com-
 „ mencement Dieu disposa toutes choses avec
 „ ordre & rapport à la fin pour laquelle il perfec-
 „ tionnoit son ouvrage. Ainsi dans des éve-
 „ nemens aussi considerables que fut celui du
 „ frapement du rocher, on peut croire qu'il ar-
 „ rive toujours des choses merveilleuses; de-
 „ sorte que n'étant pas aisé à tout le monde de
 „ bien juger, on doit être fort retenu, & ne pas
 „ décider temerairement.

En 1650. il fit pour un Marchand * de Lyon un Tableau, où Notre Seigneur guérit les aveugles au sortir de la ville de Jerico. Ce Tableau est un des beaux qui soient sortis de sa main, tant pour la belle disposition du sujet, & la force du dessein, que pour la couleur & les belles expressions des Figures. En 1667. ce Tableau servit de sujet aux Conférences de l'Académie de Peinture, & alors on fit de savantes remarques sur toutes les parties de cet ouvrage, qui après avoir passé dans le Cabinet du Duc de Richelieu est présentement dans celui de Roi.

Il y avoit long temps que les amis du Poussin souhaitoient d'avoir son portrait. Il avoit témoigné à Mr. de Chantelou qu'il desiroit de le contenter, mais qu'il se trouvoit à Rome peu de Peintres qui fissent bien des portraits, & qu'il ne voyoit que le seul Mr. Mignard qui en fût capable.

Au

* Le Sieur Raynon.

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 51

Au mois de Mai 1650. Mr. de Chantelou reçut une Lettre, par laquelle le Poussin lui écrivit, qu'ayant lui-même travaillé à faire son portrait, il se disposoit à le lui envoyer dans peu. Qu'il avoit de la peine à le finir, parce qu'il y avoit 28. ans qu'il n'en avoit fait. Un mois après ce Portrait arriva à Paris ; & comme il en fit deux en même temps, differens pourtant l'un de l'autre, il envoya le second un mois après au Sieur Pointel *.

Dans la même année il fit un grand paysage, où l'on voit une femme qui se lave les pieds. Ce Tableau a été à Mr. Passart Maître des Comptes.

L'année d'après il peignit pour le Duc de Crequi Ambassadeur à Rome, une Vierge dans un paysage, accompagnée de plusieurs figures. Pour le Sieur Raynon un Moïse trouvé sur les caux : la composition en est agréable : il est présentement dans le Cabinet de Mr. le Marquis de Seignelay. Pour le Sieur Pointel deux paysages, l'un représentant un orage, & l'autre un temps calme & serain : ils sont à Lyon chez le Sieur Bay Marchand.

Ce fut encore dans le même temps qu'il fit pour le même Pointel deux grands paysages : dans l'un il y a un homme mort & entouré d'un serpent, & un autre homme effrayé qui s'enfuit. Ce Tableau que Mr. du Plessis Rambouillet acheta après la mort du Sieur Pointel, est présentement dans le Cabinet de Mr. Moreau premier Valet de Garderobe du Roi, & doit être regardé comme un des plus beaux paysages que le Poussin ait faits.

* Le Poussin étoit alors âgé de 56 ans.

En 1653. il fit pour Mr. de Mauroy Intendant des Finances une Nativité de Nôtre Seigneur, & les Pasteurs qui viennent l'adorer : elle est dans le Cabinet de Mr. de Bois-franc. Il peignit aussi pour le Sieur Pointel Nôtre Seigneur en Jardinier, & la Magdeleine à ses pieds. Pour Mr. le Nôtre, la Femme adultere, qui paroît aux pieds de Jesus-Christ dans une contenance abbatuë, & touchée de douleur, & les Pharisiens confus de leur malice, qui s'en retournent pleins de dépit & de colere.

En 1654. il fit pour le Sieur Stella un Moïse exposé sur les eaux. C'est un Tableau admirable pour l'excellence du païsage, & la savante maniere dont le sujet est traité.

En 1655. pour Mr. Mercier Trésorier à Lyon, Saint Pierre & Saint Jean qui guerissent un boiteux : pour Mr. de Chantelou, une Vierge grande comme nature. Ce Tableau a 9. pieds de haut sur 5. pieds de large.

Le Pouffin étoit trop savant dans son art pour n'en pas connoître toutes les parties, & trop sincere pour ne pas avouer qu'il y en avoit qu'il possédoit moins parfaitement que les autres. Quand il envoya * à Mr. de Chantelou ce Tableau de la Vierge dont je viens de parler, il voulut lui-même prévenir le jugement que l'on en feroit, & témoigner qu'il savoit bien qu'on n'y trouveroit pas tous les charmes du coloris & du pinceau. C'est pourquoi il écrivit à Mr. de Chantelou, de lui en mander librement son avis. „ Mais qu'il le prioit de considerer que „ tous les talens de la peinture ne sont pas don- „ nez à un seul homme : qu'ainsi il ne faut point cher-

* En 1655.

„ chercher dans son ouvrage ceux qu'il n'a pas
 „ reçûs. Qu'il fait bien que toutes les perfon-
 „ nes qui le verront ne feront pas d'un même
 „ sentiment, parce que les goûts des amateurs
 „ de la peinture ne sont pas moins différens que
 „ ceux des Peintres; & cette difference de goûts
 „ est la cause de la diversité qui se trouve dans
 „ les travaux des uns & dans les jugemens des
 „ autres. Il fait voir dans cette Lettre les divers
 „ talens des Peintres de l'Antiquité, & comment
 „ chacun d'eux ayant excellé en quelque partie, il
 „ ne s'en est pas trouvé un seul qui les ait toutes
 „ possédées dans la perfection. Il remarque la mê-
 „ me chose à l'égard des anciens Sculpteurs. Et
 „ enfin il dit, „ Qu'on peut voir encore de pa-
 „ reils exemples de cette vérité dans les Peintres
 „ qui ont eû de la réputation depuis trois cens
 „ cinquante ans, parmi lesquels il ne desavoûe
 „ pas qu'il croit avoir rang, si on considère bien
 „ tout ce qu'ils ont fait.

Il fit pour un particulier * un Tableau où est
 la Vierge, Saint Jean, Sainte Elisabeth & Saint
 Joseph. Pour le Duc de Crequi, Achille re-
 connu par Ulysse chez le Roi Licomede. Pour
 le Sieur Stella, † un païsage où est représenté
 la naissance de Bacchus; & pour le Sieur de
 Cerifiers, une Vierge qui fut en Egypte. ‡ Pour
 Mr. Passart Maître des Comptes, un grand paï-
 sage où est Orion aveuglé par Diane; pour Ma-
 dame de Montmort, * à présent Madame de
 Chantelou, une fuite en Egypte; & pour M.
 le Brun, un autre païsage. † Pour Mr. de
 Chantelou, une Samaritaine. C'est le dernier
 Tableau de figures que le Poussin ait fait. Aussi

C 3

en

* En 1656. † 1657. ‡ 1658. * 1659. † 1661.

54 VIII. ENTRETIEN SUR LES VIES

en l'envoyant, il écrivit, „ Que c'est le dernier ouvrage qu'il fera, & qu'il touche à sa fin du bout du doigt. En effet, ses infirmités augmentant tous les jours, & deux ans après ayant perdu sa femme, il devint quasi hors d'état de plus travailler. Il acheva pourtant en 1664. pour le Duc de Richelieu, quatre paysages qu'il avoit commencez dès l'année 1660. Ils représentent les quatre Saisons, & dans chacun il y a un sujet tiré de l'Ecriture Sainte.

Pour le Printemps, c'est Adam & Eve dans le Paradis terrestre. Pour l'Eté, Ruth, qui étant arrivée à Bethléem avec sa belle-mère Noémi au temps de la moisson, ramasse des épis de bled dans le champ de Boos. Pour l'Automne, ce sont * deux des Israélites que Moïse avoit envoyez pour reconnoître la terre de Chanaan, & en apporter des fruits, lesquels reviennent chargez d'une grappe de raisin d'une grosseur extraordinaire. Et pour l'Hyver, il a peint le Deluge. Quoi-que ce dernier soit un sujet qui ne fournisse rien d'agréable, parce que ce n'est que de l'eau, & des gens qui se noyent, il l'a traité néanmoins avec tant d'art & de science, qu'il n'y a rien de mieux exprimé. Le ciel, l'air & la terre ne sont que d'une même couleur : les hommes & les animaux paroissent tous traversez de la pluye : la lumière ne se fait voir qu'au-travers l'épaisseur de l'eau, qui tombe avec une telle abondance, qu'elle prive tous les objets de la clarté du jour. Il est vrai que si l'on voit encore dans ces quatre † Tableaux la force & la beauté du génie

* Num. c. 13.

† Ils sont dans le Cabinet du Roi.

génie du Peintre, on y apperçoit aussi la foiblesse de sa main.

Le Poussin se trouvant dans l'impuissance d'exécuter de la manière qu'il faisoit auparavant toutes les riches pensées que son imagination ne laissoit pas de lui fournir, ne pensoit plus qu'à la mort. Il me souvient que lui ayant écrit vers ce temps-là, il me fit réponse au mois de Janvier 1665. Voici sa Lettre. *Je n'ai pu répondre plûtôt à celle que Mr. le Prieur de Saint Clementin votre frere me rendit quelques jours après son arrivée en cette ville, mes infirmités ordinaires s'étant accrues par un très-fâcheux rhume, qui me dure, & m'afflige beaucoup. Je vous dois maintenant remercier de votre souvenir, & tout ensemble du plaisir que vous m'avez fait de n'avoir point réveillé le premier desir qui étoit né en Mr. le Prince d'avoir de mes ouvrages. Il étoit trop tard pour être bien servi. Je suis devenu trop infirme, & la paralysie m'empêche d'operer. Aussi il y a quelque temps que j'ai abandonné les pinceaux, ne pensant plus qu'à me préparer à la mort. J'y touche du corps, c'est fait de moi.*

Nous avons N. qui écrit sur les œuvres des Peintres modernes, & de leurs vies. Son stile est ampoulé, sans sel, & sans doctrine. Il touche l'art de la Peinture comme celui qui n'en a ni theorie, ni pratique. Plusieurs qui ont osé y mettre la main, ont été récompensés de moquerie, comme ils ont mérité, &c.

Le Poussin avoit alors assez de peine à écrire, ainsi qu'il l'avoit marqué un peu auparavant à Mr. de Chantelou, lors qu'il lui fit savoir la mort de sa femme, & qu'il lui recommanda ses parents d'Andely : car lui parlant de ses infirmi-

tez il lui dit, „ Qu'il a peine à écrire une Lettre „ en dix jours.

Le 7. Mars 1665. il écrivit pourtant à Mr. de Chambray sur son Livre de la Peinture: vous ne ferez pas râché de savoir le contenu de sa Lettre, parce qu'on y voit son génie, & certaines maximes qu'il observoit.

Il faut à la fin, lui dit-il, tâcher à se réveiller après un si long silence. Il faut se faire entendre pendant que le poux nous bat encore un peu. J'ai eû tout loisir de lire & d'examiner vôtre Livre de la parfaite idée de la Peinture, qui a servi d'une douce pâture à mon ame affligée, & je me suis réjoui de ce que vous êtes le premier des François qui avez ouvert les yeux à ceux qui ne voyent que par ceux d'autrui, se laissant abuser à une fausse opinion commune. Or vous venez d'échauffer & d'amolir une matière rigide & difficile à manier: de sorte que désormais il se pourra trouver quelqu'un qui, en vous imitant, nous pourra donner quelque chose au bénéfice de la Peinture.

Après avoir considéré la division que fait le Seigneur François Junius des parties de ce bel Art, j'ai osé mettre ici brièvement ce que j'en ai appris. Il est nécessaire premièrement de savoir ce que c'est que cette sorte d'imitation, & de la définir.

DEFINITION.

C'est une imitation faite avec lignes & couleurs en quelque superficie, de tout ce qui se voit sous le Soleil. Sa fin est la delectation.

PRIN-

PRINCIPES

Que tout homme capable de raison
peut apprendre.

*Il ne se donne point de visible sans lumiere.
Il ne se donne point de visible sans forme.
Il ne se donne point de visible sans couleur.
Il ne se donne point de visible sans distance.
Il ne se donne point de visible sans instrument.*

CHOSSES

Qui ne s'apprennent point, & qui sont
parties essentielles à la Peinture.

PREMIEREMENT pour ce qui est de la matière, elle doit être noble, qui n'ait reçu aucune qualité de l'ouvrier. Et pour donner lieu au Peintre de montrer son esprit & son industrie, il faut la prendre capable de recevoir la plus excellente forme. Il faut commencer par la disposition, puis par l'ornement, le décore, la beauté, la grace, la vivacité, le costume, la vraisemblance, & le jugement par tout. Ces dernières parties sont du Peintre, & ne se peuvent enseigner. C'est le rameau d'or de Virgile, que nul ne peut trouver ni cueillir, s'il n'est conduit par le Destin. Ces neuf parties contiennent plusieurs choses dignes d'être écrites par de bonnes & savantes mains.

Je vous prie de considérer ce petit échantillon, & de m'en dire votre sentiment sans aucune cérémonie. Je sais fort bien que non seulement vous savez monter la lampe, mais encore y verser de bonne huile.

J'en dirois davantage : mais quand je m'échauffe maintenant le devant de la tête par quelque forte attention, je m'en trouve mal. Au surplus, j'ai toujours honte de me voir placé avec des hommes dont le mérite & la vertu est au-dessus de moi plus que l'Etoile de Saturne n'est au-dessus de notre tête. C'est un effet de votre amitié dont je vous suis redevable, &c.

Lors que j'eus achevé, Pymandre me dit: Il est vrai qu'on voit dans cette Lettre un abrégé des parties de la Peinture, dont il seroit à souhaiter que le Poussin eût parlé avec plus d'étendue.

Vous pouvez remarquer, repartis-je, qu'il ne dit rien des choses qui regardent la pratique, & qu'il ne s'attache qu'à la théorie, ou plutôt à ce qui dépend seulement du génie & de la force de l'esprit: ce qu'il faut particulièrement considérer dans le Poussin, qui par là s'est si fort élevé au-dessus des autres Peintres.

Si vous voulez, nous examinerons les talens de cet excellent homme dans ses propres ouvrages, & nous verrons de quelle sorte il a exécuté lui-même ces choses qu'il jugeoit si nécessaires dans la Peinture. Mais il faut avant cela voir la fin d'une vie si illustre, & vous représenter mort & dans le tombeau celui qui vit glorieusement dans la mémoire des hommes, & dont le nom éclate avec tant de splendeur.

Depuis que le Poussin eût écrit à M. de Chambray il ne fut plus gueres en état de s'entretenir avec ses amis. Aussi, après que Mr. de Chantelou eût appris par une * Lettre du Sieur Jean du Ghet, l'extrémité où il étoit, on eût bientôt

la

* Du 27. Octobre 1665.

la nouvelle de sa mort arrivée le 19. Novembre 1665. Il étoit âgé de 71. ans 5. mois.

Le lendemain matin son corps ayant été porté dans l'Eglise de Saint Laurent *in Lucina* sa Parroisse, l'on fit son Service, où se trouverent tous les Peintres de l'Académie de Saint Luc, & les amateurs des beaux Arts, lesquels témoignèrent par leur douleur, la perte qu'on faisoit d'un homme si célèbre.

L'on ne manqua pas de faire des Vers sur sa mort. Le Sieur Bellori fit ceux-ci.

*Parce piis lacrimis: vivit Pussinus in urna,
Vivere qui dederat, nescius ipse mori:
Hic tamen ipse silet; si vis audire loquentem,
Mirum est, in tabulis vivit & eloquitur.*

Mr. l'Abbé Nicaise Chanoine de la Sainte Chapelle de Dijon, assez connu par son mérite, & les connoissances qu'il a dans les belles Lettres, étant alors à Rome, & ami particulier du Pouffin, donna des marques de son affliction, par ce Monument qu'il fit pour lui.

D. O. M.

NIC. PUSSINO GALLO.

Pictori suæ ætatis primario.

Qui ARTEM
DUM PERTINACI STUDIO PROSEQUI-
TUR,

C 6

Bre-

60 VIII. ENTRETEN SUR LES VIES

Brevi assequutus, postea VICIT.

NATURAM

*Dum LINEARUM compendio contrahit,
Seipsâ MAJOREM expressit.*

EAMDEM,

*Dum novâ OPTICES industriâ
Ordini lucique restituit,*

Seipsâ fecit ILLUSTRIOREM.

ILLAM

*GRÆCIS, ITALISQUE imitari,
Soli PUSSINO superare datum.*

Obiit in URBE ÆTERNA XIV. Kal. Dec.

M. DC. LXV. annos natus LXXI.

Ad Sancti Laurentii IN LUCINA sepultus.

CLAUDIUS NICASIUS Divionensis

Regii Sacelli Canonicus,

Dum AMICO singulari parentaret,

Veteris amicitiae memor,

MONUMENTUM hoc posuit ære perennius.

Le Pouffin, par son Testament fait deux mois avant sa mort, défendit de faire aucunes ceremonies à son Enterrement, & disposa des biens qu'il laissoit. De la somme de cinquante mille livres ou environ, à quoi ils pouvoient monter, il en donna cinq à six mille écus à des parens de sa femme, pour lesquels il avoit de l'amitié, & dont il avoit reçu des services. Du surplus, il legua mille écus à Françoise le Tellier l'une de ses nieces, demeurante à Andeli; & du reste, il en fit son legataire universel Jean le Tellier aussi son neveu.

On peut bien juger, dît alors Pymandre, qu'il ne travailloit pas pour aquerir du bien, car il auroit pû en amasser beaucoup davantage, voyant

voyant ses Tableaux aussi recherchez qu'ils étoient.

Je vous ai déjà parlé, repartis-je, de son des-intereffement. Ayant mis un prix raisonnable à son travail, il étoit si régulier à ne prendre que ce qu'il croyoit lui être légitimement dû, que plusieurs fois il a renvoyé une partie de ce qu'on lui donnoit, sans que l'empressement qu'on avoit pour ses Tableaux & le gain que quelques particuliers y faisoient lui donnât envie d'en profiter. Aussi on peut dire de lui, qu'il n'aimoit pas tant la peinture pour le fruit & la gloire qu'elle produit, que pour elle-même & pour le plaisir d'une si noble étude & d'un exercice si excellent. Vous avez pû remarquer combien il eut de peine à venir en France, où il étoit appelé d'une manière si avantageuse & si honorable: comme ce n'étoit ni la faveur des Grands, ni la récompense qu'il recherchoit, il fallut que les sollicitations des Ministres & les prières de ses amis le forçassent à quitter le repos dont il jouïssoit dans Rome. Lors qu'il en partit il ne s'engagea que pour un temps; & quand il fut arrivé à Paris, il ne songea qu'à satisfaire son Prince, & à faire paroître dans la plus auguste Cour de l'Europe les talens qu'il avoit reçûs du Ciel. Il n'envisa-gea point une grande fortune, & ne pensa jamais à s'élever au-dessus de sa condition. Il ne recherchoit pas les grands biens, parce que sa moderation ne le portoit ni à faire des dépenses superflues, ni à enrichir sa famille. Il n'avoit rien eû de sa femme, & ne l'avoit prise que par une pure reconnoissance des charitables services qu'il en avoit reçûs dans une grande maladie, pendant qu'il logeoit chez son pere. Il n'en eût au-

cuns

cuns enfans, mais ils vécurent toujours ensemble d'une manière honnête, sans faste & sans éclat, n'ayant pas même un valet pour le servir; tant il aimoit le repos, & craignoit l'embarras des domestiques. Mr. Camille Massimi, qui depuis a été Cardinal, étant allé lui rendre visite, il arriva que le plaisir de la conversation l'arrêta jusques à la nuit. Comme il voulut s'en aller, & qu'il n'y avoit que le Pouffin qui le conduisoit avec la lumière à la main, Mr. Massimi ayant peine de le voir lui rendre cet office, lui dit qu'il le plaignoit de n'avoir pas seulement un valet pour le servir. „ Et moi, repartit le Pouffin, „ je vous plains bien davantage, Monseigneur, „ de ce que vous en avez plusieurs.

Vous pouvez vous souvenir qu'il disoit assez volontiers ses sentimens, mais c'étoit toujours avec une honnête liberté, & beaucoup de grace. Il étoit extrêmement prudent dans toutes ses actions, retenu & discret dans ses paroles, ne s'ouvrant qu'à ses amis particuliers; & lors qu'il se trouvoit avec des personnes de grande qualité, il n'étoit point embarrassé dans la conversation; au contraire, il paroissoit par la force de ses discours, & par la beauté de ses pensées, s'élever au-dessus de leur fortune.

Il me semble que je le vois encore, dit Pymandre: son corps étoit bien proportionné, & sa taille haute & droite: l'air de son visage qui avoit quelque chose de noble & de grand, répondoit à la beauté de son esprit, & à la bonté de ses mœurs. Il avoit, s'il m'en souvient, la couleur du visage tirant sur l'olivâtre, & ses cheveux noirs commençoient à blanchir lors que nous étions à Rome. Ses yeux étoient vifs & bien fendus, le nez grand

grand & bien fait, le front spacieux, & la mine résoluë.

Vous ne pouvez pas, interrompis-je, le mieux représenter qu'il s'est représenté lui-même dans ses deux portraits dont je vous ai parlé; & s'il est vrai ce que l'on dit souvent, que les Peintres se peignent dans leurs propres ouvrages, on peut encore mieux le reconnoître dans ceux qu'il a faits.

Je vous ai dit que l'on avoit toujours crû qu'il avoit composé un Traité des Lumieres & des Ombres. Mr. de Chantelou en ayant écrit au Sieur Jean du Ghet son beaufrere quelque temps avant la mort du Pouffin, afin d'en être mieux informé, voici la réponse que le Sieur du Ghet lui envoya le 23. Janvier 1666.

V. S. Illustrissima mi scrive che M. Cerisiers gli hà detto haver veduto un libro fatto dal Signor Pouffin, quale tratta di lumi & ombre, colori & misure. Tutto questo non è vero cosa alcuna; & è ben vero che mi è restato nelle mani alcuni manoscritti che trattano d'ombre e lumi, ma non sono altrimenti del sudetto Signore; ma si bene me li fece copiare da un libro originale che tiene il Cardinal Barberino nella sua libreria, & l'Autore di tal opera è 'l Padre Matheo Maestro di Prospettiva del Domenichino. Molti anni sono hora, il sudetto Signor Pouffin me ne fece copiare una buona parte prima che noi andassimo in Parigi. Mi fece ecco copiare alcune regole di Prospettiva di Vitellione, e da queste cose, hanno creduto molti che Monsieur Pouffin l'habbia composta, & accio V. S. Ill. sia certo di quanto gli scrivo, mi farà favore singolarissimo far sapere all' Illustrissimo Signore de Chambray che volendo vedere
il

il sudetto libro, basterà che V. S. Illustrissima me lo comandi, che si tosto gli lo inviarò per il corriere a conditione che havendolo veduto me lo rimandi. Si tiene da tutti i Francesi che il sudetto delfunto habbia lasciato qualche trattato di pittura. V. S. Illustrissima non ne creda cosa alcuna, è ben vero che io li hò inteso dire più volte che era in deliberatione di dar principio a qualche discorso in materia di pittura, ma però benche da me fosse spesso importunato a dar principio, sempre mi rimesse di un tempo a un altro; ma finalmente sopraggiungendoli la morte suanirano tutte quelle cose che si era proposto, &c.

Vous voyez par cette Lettre que le Poussin n'a jamais rien écrit sur la Peinture, & que les memoires qu'il a laissez sont plutôt des études & des remarques qu'il faisoit pour son usage, que des productions qu'il eut dessein de donner au public. Cependant, par la seule Lettre que Mr. de Chambray reçut de lui, & que nous venons de lire, on peut juger quelles étoient les maximes qu'il se formoit pour la composition de ses ouvrages; & si nous les examinons, nous trouverons que c'est à la clarté de ces lumieres qu'il s'est toujours conduit, & qu'il est parvenu à mettre au jour des Tableaux aussi rares que ceux que nous voyons de lui. Car il est vrai que nul autre Peintre n'en a fait où l'on puisse remarquer comme dans les siens toutes les belles parties qui ne procedent que de la force de l'imagination, de la beauté de l'esprit, & d'un heureux discernement qu'il favoit faire de toutes les choses necessaires pour la perfection d'un ouvrage.

Commençons, si vous voulez, par ce qu'il dit,

dit, Que la matiere doit être prise noble; qu'elle n'ait reçu aucune qualité de l'ouvrier; & que pour donner lieu au Peintre de montrer son esprit & son industrie, il faut la prendre capable de recevoir la plus excellente forme.

Il n'est pas necessaire de vous marquer qu'il parle d'abord du choix des sujets. Il veut qu'ils soient nobles; c'est-à-dire, qu'ils ne traitent que de choses grandes, & non pas de simples représentations de personnes, ou d'actions ordinaires & basses. Car bien que l'Art de peindre s'étende à imiter tout ce qui est visible, comme il le dit lui-même; il fait néanmoins consister l'excellence de cet Art, & le grand savoir d'un Peintre dans le beau choix des actions héroïques & extraordinaires. Il veut que lors qu'il vient à mettre la main à l'œuvre, il le fasse d'une maniere qui n'ait point encore été exécutée par un autre, afin que son ouvrage paroisse comme une chose unique & nouvelle; & que si l'on connoît la grandeur de ses idées, & la beauté de son genie dans la forme extraordinaire qu'il lui donnera, on remarque aussi la netteté & la force de son jugement dans le sujet qu'il aura choisi. C'est par cette haute idée que le Poussin avoit des choses grandes & relevées, qu'il ne pouvoit souffrir les sujets bas, & les peintures qui ne représentent que des actions communes; & qu'il avoit même du mépris pour ceux qui ne savent que copier simplement la nature telle qu'ils la voyent.

Si vous rappelez dans votre memoire tous les Tableaux que vous avez vûs du Poussin, vous connoîtrez la fecondité de son esprit, & combien il a été exact & judicieux dans le choix des sujets, n'en ayant jamais pris que de nobles, & capa-

capables d'instruire & de satisfaire l'esprit en divertissant agréablement la vûe.

En quelque endroit qu'il ait puisé sa matiere, soit dans l'Histoire Sainte, soit dans l'Histoire profane, soit dans la Fable, il n'a rien emprunté des autres Peintres. Il a donné à cette matiere une nouvelle beauté, & l'a fait paroître sous une forme si excellente, que par la force de son art & la nouveauté de ses pensées il en a toujours relevé le mérite beaucoup au-dessus de tout ce qui en a été écrit ou peint avant lui.

De quelle savante maniere a-t-il représenté dans un Tableau le petit Moïse qui foule aux pieds la couronne de Pharaon; & dans un autre la verge de Moïse qui changée en serpent, devore en présence du Roi les verges que les Mages d'Egypte avoient aussi fait transformer en serpens. Ces deux grands sujets qu'il fit pour le Cardinal Massimi, sont présentement à Paris.

Peut-on concevoir une idée plus belle & plus noble de la mort d'un grand Prince, que l'idée qu'il doit avoir eûe de la mort de Germanicus lors qu'il l'a représenté dans son lit environné de sa femme affligée, de ses enfans éplorés, & de ses amis dans une profonde tristesse?

Quand il a peint le jeune Pyrrhus que l'on sauve chez les Megariens, avec quelle force de dessein a-t-il exprimé cette action que nous voyons dans un de ses Tableaux parmi ceux du Cabinet du Roi?

Les Maurosiciens s'étant révoltez contre Æacides, & l'ayant chassé de son Royaume, cherchoient par tout son fils Pyrrhus, qui n'étoit encore qu'un enfant à la mammelle. Quelques-

uns

uns des plus fidelles amis d'*Æacides* ayant enlevé le jeune Prince, prirent la fuite, suivis de quelques serviteurs & de quelques femmes qu'il avoit auprès de lui. Mais comme ils ne pouvoient pas faire une grande diligence, & que leurs ennemis qui les poursuivoient ne furent pas long-temps sans les atteindre, ils mirent l'enfant entre les mains de trois jeunes hommes les plus forts & les plus dispos qui fussent parmi eux, auxquels ils se confioient beaucoup, afin qu'ils prissent ses devans vers la ville de *Megare*, pendant qu'ils s'opposeroient à ceux qui venoient les attaquer. En effet, ils firent si bien, & en se défendant contre eux, & quelquefois en les priant, qu'ils les arrêterent long-temps, & les obligèrent enfin à se retirer; après quoi ils coururent après ceux qui portoient *Pyrrhus*, & les joignirent proche *Megare* sur la fin du jour. Mais lors qu'ils croyoient être en sûreté, ils trouvèrent un obstacle à leur dessein: car la riviere, qui est auprès de la ville, étoit si grosse & si rapide, à cause des pluies, qu'il leur fut impossible de passer plus avant. Outre cela le bruit impetueux de l'eau empêchant que les personnes qui étoient de l'autre côté pussent les entendre, ils ne savoient de quelle maniere faire connoître le danger où étoit *Pyrrhus*, lors qu'enfin quelqu'un d'entre eux s'étant avisé de prendre de l'écorce d'un chêne, ils écrivirent dessus l'état où ils étoient, & ayant jetté ces écorces au-delà de l'eau, en les roulant l'une autour d'une pierre, & l'autre attachée à un javelot, ceux qui les reçurent, apprirent le peril où étoit le jeune Prince, & aussitôt lui donnerent du secours.

C'est

C'est cette action si notable dans le commencement de la vie de Pyrrhus, que le Pouffin a représentée dans ce Tableau. Ce jeune enfant est entre les bras d'un des principaux de sa suite, auquel il semble qu'un de ceux qui l'avoient enlevé l'ait remis, pendant qu'il demande l'assistance des Megariens qui paroissent de l'autre côté de l'eau, & que ses deux autres camarades leur lancent une pierre & un javelot.

Les femmes qui avoient soin de Pyrrhus attendent aussi sur le bord de la riviere le secours qu'elles demandent; & le Peintre, pour mieux exprimer toute l'histoire, & embellir l'ordonnance de son Tableau, a fait paroître dans un endroit éloigné quelques-uns des gens de Pyrrhus, lesquels combattent, & arrêtent les ennemis qui le poursuivent.

On voit dans toutes ces personnes beaucoup de trouble & d'empressement. Les femmes sont en desordre & effrayées. Mais s'il y a quelques figures qu'on doive particulièrement confiderer, ce sont ces jeunes hommes qui jettent une pierre & un javelot. L'effort qui paroît dans leurs attitudes & dans toutes les parties de leurs corps par l'extension & le renflement des nerfs & des muscles, est conforme à leurs actions. On y peut encore remarquer combien le Peintre a doctement observé l'équilibre & la ponderation qui met le corps dans une position ferme, & qui contribué au mouvement & à la force de l'action qu'ils font. Aussi toutes ces belles parties, la noble disposition des figures, la situation du lieu, les bâtimens, la lumiere du Soleil couchant, & la belle union de tout ce Tableau l'ont toujours beaucoup fait estimer.

Si
serieu
Tabl
préfe
Ajax
fleurs
re-t-i
qu'il
peint
celle
blabl
son g
ses p
Mar
l'on
de f
les q
Poët
V
pens
vous
une
un b
port
de l
vieil
laqu
Tra
ron
tive
char
dan
cile
Ric
l'un

Si nous voulons passer à d'autres sujets moins sérieux, combien d'esprit ne voit-on pas dans ses Tableaux des Metamorphoses? Celui où il a représenté dans un lieu délicieux Narcisse, Clitie, Ajax, Adonis, Hyacinthe, & Flore qui répand des fleurs en dansant avec de petits Amours, n'inspire-t-il pas de la joye? Le Triomphe de Flore qu'il fit pour le Cardinal Omodei; ce qu'il a peint pour représenter la teinture de la rose & celle du corail, & plusieurs autres sujets semblables, font voir la fécondité & la beauté de son génie dans la nouveauté & la diversité de ses pensées. Les Bacchanales, les Triomphes Marins, & tant d'autres sujets poétiques que l'on voit de lui, ne reçoivent-ils pas encore de son pinceau des beautés différentes de celles qu'ils tiennent de la plume & de l'esprit des Poètes?

Voulez-vous savoir comment il a traité des pensées morales & des sujets allegoriques? Je vous en dirai seulement trois. Le premier est une Image de la vie humaine, représentée par un bal de quatre femmes qui ont quelque rapport aux quatre saisons, ou aux quatre âges de de l'homme. Le Temps, sous la figure d'un vieillard, est assis, & joue de la lyre, au son de laquelle ces femmes, qui sont la Pauvreté, le Travail, la Richesse & le Plaisir dansent en rond, & semblent se donner les mains alternativement l'une à l'autre, & marquer par là le changement continuel qui arrive dans la vie & dans la fortune des hommes. L'on connoît facilement ce que ces femmes représentent. La Richesse & le Plaisir paroissent les premières, l'une couronnée d'or & de perles, & l'autre pa-
rée

rée de fleurs, & ayant une guirlande de rose sur la tête. Après eux est la Pauvreté vêtue d'un miserable habit tout délabré, & la tête environnée de rameaux dont les feuilles sont seches, comme le symbole de la perte des biens. Elle est suivie du Travail qui a les épaules découvertes, les bras décharnez & sans couleur. Cette femme regarde la Pauvreté, & semble lui montrer qu'elle a le corps las, & tout abbatu de misere. Proche le Temps & à ses pieds, sont deux jeunes Enfans. L'un tient une horloge de sable, & la considerant avec attention, paroît compter tous les momens de la vie qui s'écoulent. L'autre, en se jouant, souffle au travers d'un roseau, d'où sortent des boules d'eau & d'air qui se dissipent aussitôt; ce qui marque la vanité & la brieveté de la vie.

Dans le même Tableau est un terme qui représente Janus. Le Soleil assis dans son char paroît dans le ciel au milieu du Zodiaque. L'Aurore marche devant le char du Soleil, & répand des fleurs sur la terre: les Heures qui la suivent semblent danser en volant.

Le second sujet est la Verité renversée par terre. Le Temps sous la figure d'un vénérable vieillard, soutenu en l'air par les aîles qu'il a au dos, d'une main prend la Verité par le bras pour la relever; & de l'autre main chasse l'Envie, qui en fuyant se mord le bras, & secoue les serpens qui environnent sa tête: pendant que la Médifance, qui ne la quitte jamais, & qui est assise derriere la Verité, paroît enflammée de colere, & comme lançant deux flambeaux allumez qu'elle tient.

Le troisième Tableau représente le souvenir
de

de l
Pou
& n
bea
trée
déli
mar
eu e
mi
il y
guir
tom
catie
baiss
fille
sur l
ble
pend
visag
C
com
tété
tre i
mati
se se
conf
plusi
ont
& de
M
vant
que
de p
bien
re,

de la mort au milieu des prosperitez de la vie. Le Pouffin a peint un Berger qui a un genou à terre, & montre du doigt ces mots gravez sur un tombeau, *Et in Arcadia ego*. L'Arcadie est une contrée dont les Poètes ont parlé comme d'un pais délicieux : mais par cette inscription on a voulu marquer que celui qui est dans ce tombeau a vécu en Arcadie, & que la mort se rencontre parmi les plus grandes felicitez. Derriere le Berger il y a un jeune homme la tête couverte d'une guirlande de fleurs, lequel s'appuye contre le tombeau, & tout pensif le considere avec application. Un autre Berger est auprès de lui ; il se baisse, & montre les paroles écrites à une jeune fille agréablement parée, qui posant une main sur l'épaule du jeune homme, le regarde, & semble lui faire lire cette inscription. On voit que la pensée de la mort retient & suspend la joye de son visage.

Ces exemples ne suffisent que trop pour faire comprendre avec quelle intelligence, quelle netteté d'esprit, & quelle noblesse d'expressions notre illustre Peintre savoit traiter toutes sortes de matieres, sans embarras, sans obscurité, & sans se servir de ces pensées creuses, & de ces circonstances fades, basses, & desagréables, dont plusieurs qui ont voulu employer les allegories, ont rempli leurs ouvrages faute de connoissance & de doctrine.

Mais entrons encore, si vous voulez, plus avant dans l'examen des ouvrages du Pouffin, puis que nous ne pouvons en choisir de plus utiles & de plus agréables ; & après avoir reconnu combien il étoit judicieux dans le choix de sa matiere, & habile à en bien relever le prix, voyons com-

comment il a disposé ses sujets, puis que selon ses propres maximes, c'est par où le Peintre doit commencer son travail.

Je ne feindrai point de vous dire ce que je pense sur cela du Pouffin. Je croi qu'il n'y a jamais eu de Peintre qui ait eu plus de lumieres naturelles, & qui ait plus travaillé que lui pour aquerir toutes les belles connoissances qui peuvent servir à perfectionner un Peintre. Aussi savoit-il toutes les parties qui doivent entrer necessairement dans la composition & dans l'ordonnance d'un Tableau; celles qui sont inutiles, & qui peuvent causer de la confusion: de quelle sorte il faut faire paroître avantageusement les principales figures; ne rien donner aux autres qui les rendent trop considerables, soit par la majesté ou par la noblesse des actions, soit par la richesse des habits & des accommodemens; & faire en sorte que dans la représentation d'une histoire, il n'y ait ni trop, ni trop peu de figures; qu'elles soient agréablement placées, sans que les unes nuisent aux autres, & que toutes expriment parfaitement l'action qu'elles doivent faire. C'est ce que l'on voit dans ces beaux Tableaux du frapement de roche, & dans les sept Sacremens, où toutes les parties concourent à la perfection de l'ordonnance, & à la belle disposition des figures, comme les membres bien proportionnez servent à rendre un corps parfaitement beau.

Nous n'aurions pas de peine à en prendre quelqu'un pour exemple, puis qu'ils sont tous également bien disposez, & conduits chacun en particulier conformément aux differens modes qu'il se prescrivoit.

Quelle *beauté*, quel *décore*, quelle *grace* dans
le

le Tableau de Rébecca ? L'on ne peut pas dire du Pouffin ce qu'Appelle disoit à un de ses disciples, * que n'ayant pû peindre Helene belle, il l'avoit représentée riche. Car dans ce Tableau du Pouffin la beauté éclate bien plus que tous les ornemens, qui sont simples & convenables au sujet. Il a parfaitement observé ce qu'il appelle décorer ou bienséance, & sur tout la grace, cette qualité si précieuse & si rare dans les ouvrages de l'Art aussi-bien que dans ceux de la Nature.

Par la *vivacité* dont il parle, il entend cette vie & cette forte expression qu'il a si bien sù donner à ses figures, quand il a voulu représenter les divers mouvemens du corps, & les différentes passions de l'ame. Il faudroit trop de temps pour parcourir seulement les principaux ouvrages où il a fait voir son grand savoir dans cette partie. Trouve-t-on ailleurs des expressions de douleur, de tristesse, de joye & d'admiration plus belles, plus fortes & plus naturelles que celles qui se voyent dans ce merveilleux Tableau de Saint François Xavier qui est au Noviciat des Jesuites ? Il n'y a point de figure qui ne semble parler, ou faire connoître ce qu'elle pense, ou ce qu'elle sent. Dans les deux Tableaux du frapement de roche combien de différentes actions noblement représentées ! On peut encore dans ces mêmes Tableaux remarquer ce qu'il dit du *costume*, c'est-à-dire, ce qui regarde la convenance dans toutes les choses qui doivent accompagner une histoire. C'est en quoi l'on peut dire qu'il a surpassé tous les autres Peintres, & qu'il s'est distingué d'une manière qui est d'autant plus considerable, que dans

Tom. IV.

D

le

* Clem. Alex.

le temps qu'elle fait voir la science de l'ouvrier, elle divertit par la nouveauté, & enseigne une infinité de choses qui satisfont l'esprit, & plaisent à la vûë.

Il savoit bien que le merveilleux n'est pas moins propre à la Peinture qu'à la Poësie : mais il n'ignoroit pas aussi qu'il faut que la vraisemblance paroisse en toutes choses, comme je vous ai dit qu'il l'écrivit lui-même au Sieur Stella, en répondant à ceux qui avoient trouvé à dire à son Tableau du frapement du rocher, & qui n'approuvoient pas qu'il y eût marqué une profondeur pour l'écoulement des eaux.

A l'égard de ce qu'il veut que le *jugement* du Peintre paroisse dans tout l'ouvrage, c'est en effet la partie qui domine sur toutes les autres, qui les doit conduire, & qui perfectionne davantage la composition d'un Tableau. Vous ne verrez pas qu'il y ait jamais manqué, soit pour ce qui regarde la naturelle situation des lieux, soit dans la fabrique des édifices qu'il a toujours faits conformes aux differens pais ; soit dans les armes & les habits propres à chaque nation, au temps & aux conditions ; soit dans les expressions des mouvemens du corps & de l'esprit, qu'il n'a ni outrez ; ni rendus desagréables. Enfin il n'est point tombé dans les défauts & les ignorances grossieres de ces Peintres qui représentent dans de beaux & verdoyans paisages, des actions qui se sont passées dans des pais deserts & arides ; qui confondent l'Histoire Sainte avec la Fable ; qui donnent des vêtemens modernes aux anciens Grecs & Romains ; & qui croient faire paroître beaucoup de vie & d'action à leurs figures, quand

quand ils leur font faire des postures ridicules, & des expressions qui font peur, ou ne signifient rien.

Voilà ce qu'il faut considérer dans le Poussin plus que dans les autres Peintres. Pour ce qui est des parties qui regardent la pratique de la Peinture, comme sont le dessein, la couleur, & les autres choses qui en dépendent, il n'est pas malaisé de faire voir que bien loin de les avoir ignorées, il les a sagement mises en exécution.

C'est sur cela, interrompit Pymandre, que je serai bien aise de voir comment on peut répondre à ceux qui demeurent d'accord de ce que vous venez de dire à l'égard de la théorie, mais qui ne conviennent pas qu'il ait été aussi habile pour ce qui est du travail & du maniment du pinceau; qui soutiennent qu'il n'a point suivi la Nature, mais seulement copié l'Antique, & fait toutes ses figures d'après les statues & les bas-reliefs, imitant d'une manière dure & sèche jusques aux draperies & aux plis ferrez des marbres qu'il a copiés trop exactement.

Qu'il n'a point su l'art de bien peindre les corps, & faire paroître par l'épanchement des lumières & la distribution des ombres, la beauté des carnations, & l'amitié des couleurs. Que c'est la raison pour laquelle il n'a jamais osé entreprendre de grands ouvrages, & qu'il s'est toujours réduit à ne faire des Tableaux que d'une moyenne grandeur.

Si ceux-là, repartis-je, qui trouvent qu'il a trop préféré l'Antique à la Nature, avouent eux-mêmes, „ qu'on ne peut pas s'attacher à des proportions plus belles & plus élégantes que cel-

„ les des Statuës antiques. Que les anciens
„ Sculpteurs se sont attachez à fraper la vûë
„ par la majesté des attitudes, par la grande
„ correction, la délicatesse & la simplicité des
„ membres, évitant toutes les minuties, qui sans
„ le secours de la couleur ne peuvent qu'inter-
„ rompre la beauté des parties: ne sont-ce pas
là d'assez belles choses qu'un Peintre doit é-
tudier? Et peut-on rendre les Antiques si recom-
mandables, sans donner envie de les imiter? Il
faut, dit-on, en savoir ôter la dureté & la se-
cheresse. Qui doute de cela, & qu'il ne faille
même prendre garde aux effets des lumières qui se
répandent sur les marbres & sur les choses dures,
d'une maniere bien differente que sur les corps na-
turels, & sur de veritables étoffes? Mais où voit-
on que le Pouffin ait fait des hommes & des fem-
mes de bronze ou de marbre, au lieu de les re-
présenter de chair? Il a connu que pour former les
corps les plus parfaits, il ne pouvoit trouver de
plus beaux modelles que les statuës & les bas-re-
liefs, qui sont les chef-d'œuvres des plus excel-
lens hommes de l'Antiquité; que ce qui nous en
reste doit être considéré comme le fruit des travaux
de tant d'années que les plus savans ouvriers de
la Grece & de l'Italie ont employées à perfection-
ner un Art qu'ils ont mis à un si haut degré, que
depuis eux tout ce qu'on a pu faire a été de tâcher
à les suivre.

Le Pouffin n'étoit pas si présomptueux de
croire que sur ses seules idées il pût former des
figures aussi accomplies que celles de la Venus
de Medicis, du Gladiateur, de l'Hercule, de
l'Apollon, de l'Antinoüs, des Lutteurs, & de
plusieurs autres statuës que l'on admire tous les
jours

jours à Rome. Il favoit d'ailleurs, que quelque recherche qu'il pût faire pour trouver des corps d'hommes & de femmes bien faits, il n'en rencontreroit point de si accomplis que ceux que l'Art a formez par la main de ces grands Maîtres, à qui les mœurs & les coutumes de leur temps avoient donné des moyens favorables & commodes pour en faire un beau choix : ainsi, qu'au-lieu de suivre ce que les Anciens ont fait de plus grand & de plus beau, il tomberoit aisément dans plusieurs défauts auxquels infailliblement il s'accoutumeroit en ne voyant que la seule nature, de même qu'ont fait la plupart des autres Peintres, qui prennent pour modèles toutes sortes de personnes, sans penser à éviter ce qu'il y a de défectueux.

Mais il est aisé de faire voir que le Poussin s'est servi des belles & élégantes proportions des Antiques, de la majesté de leurs attitudes, de la grande correction, & de la simplicité de leurs membres, & même de leurs accommodemens de draperies, sans rien faire qui ait de la dureté & de la secheresse. Il a su en faire le choix pour représenter des Divinitez ou des hommes, étant de lui-même entré dans l'esprit des anciens Sculpteurs qui ont si doctement fait paroître de la différence entre leurs Dieux, les héros & les hommes; représentant les uns comme des corps impassibles, & les autres comme des substances mortelles & perissables. Il a même su distinguer les personnes de qualité & d'un temperament plus délicat d'avec celles qui sont plus fortes & plus robustes selon les différentes conditions.

A cela il a joint la beauté du pinceau & la

verité des carnations, en conservant dans les contours la correction du dessein que les plus grands Peintres ont toujours préférée à toute autre chose; & il a répandu sur tous les corps des lumières fortes ou foibles, avec des reflets conformes au lieu & aux actions qu'il a figurées, sans s'éloigner de la nature, mais en la perfectionnant, & en évitant les défauts qui s'y rencontrent.

L'on conviendra de toutes ces veritez, si l'on a une forte idée de la perfection de la Peinture, & que sans prévention on veuille bien entrer dans les raisons que le Poussin a eûes d'exécuter ses Tableaux tels qu'on les voit. Mais il faut outre la docilité de l'esprit & la droiture de la volonté, avoir aussi les connoissances nécessaires pour faire ces discernemens, & pour bien juger de son intention.

Pourquoi les savans trouvent-ils des beautez dans les Statuës antiques & dans les Peintures de Raphaël que les esprits mediocres n'y voyent point? C'est qu'ils ne s'arrêtent pas à la superficie des choses; qu'ils ont des lumières plus pénétrantes que ceux qui n'ont que des regards ordinaires pour voir simplement les objets, & qui ne sont point capables de développer les secrets de l'art.

Les gens qui ne connoissent quasi que le nom de la Peinture, & qui sont seulement dans la curiosité des tableaux, sont ordinairement paroître plus d'estime pour une partie de cet Art que pour les autres, selon qu'ils sont conseillez par des Peintres, ou par d'autres personnes qui ont ces differens goûts. Les curieux qui ne s'attachent qu'à des choses particulieres, ne conside-
rent

rent jamais dans les ouvrages qu'on leur montre, que ce qui est conforme à leur connoissance ou à leur inclination, & méprisent tout le reste. C'est pourquoi nous en voyons qui préfèrent la couleur des Peintres Venitiens à tout ce que Raphaël & ceux de son école ont fait de plus correct. D'autres choisiront les ouvrages du Caravage & du Valentin plutôt que ceux du Dominiquin ou du Guide. D'autres encore qui rampont, s'il faut ainsi dire, parmi les choses les plus basses, & n'élevant point leur esprit au-dessus des sujets ordinaires, préfèrent des Peintures fort médiocres & des actions simples, & quelquefois même ridicules, à ce que les habiles hommes ont jamais fait de plus sérieux & de plus parfait.

Pour ceux qui n'ont point d'inclinations particulières, ni de prévention pour aucune manière; qui ont une idée de la beauté & de la perfection, non sur des exemples de choses modernes que le temps n'a point encore approuvées, mais sur ce que la force de l'esprit peut imaginer, ce que la raison en juge, & ce que le consentement des grands hommes en a prescrit: ceux-là, dis-je, considèrent les Tableaux d'une autre sorte. Ils examinent l'intention de l'Auteur, la fin pour laquelle il a travaillé, le choix de son sujet, les moyens dont il s'est servi, les raisons qu'il a eues de se conduire d'une manière plutôt que d'une autre; & enfin ils jugent par l'exécution de son ouvrage, s'il est parvenu à l'imitation parfaite de ce qu'il s'est proposé suivant la plus belle idée qu'il en pouvoit concevoir.

Par exemple, quand le Poussin fit son Ta-

bleau de Rebecca, quel fut, je vous prie, son dessein? J'étois encore à Rome lors que la pensée lui en vint. L'Abbé Gavot avoit envoyé au Cardinal Mazarin un Tableau du Guide, où la Vierge est assise au milieu de plusieurs jeunes filles qui s'occupent à differens ouvrages. Ce Tableau est considerable par la diversité des airs de têtes nobles & gracieux, & par des vêtemens agréables, peints de cette belle maniere que le Guide possédoit. Le Sieur Pointel l'ayant vû, écrivit au Pouffin, & lui témoigna qu'il l'obligeroit s'il vouloit lui faire un Tableau rempli comme celui-là de plusieurs filles, dans lesquelles on pût remarquer differentes beautez.

Le Pouffin, pour satisfaire son ami, choisit cet endroit de l'Ecriture Sainte, où il est rapporté comment le serviteur d'Abraham rencontra Rebecca qui tiroit de l'eau pour abbreuver les troupeaux de son pere, & de quelle sorte, après l'avoir reçu avec beaucoup d'honnêteté, & donné à boire à ses chameaux, il lui fit présent des bracelets & des pendans d'oreilles dont son maître l'avoit chargé.

Voilà quel est le sujet que le Pouffin choisit pour faire ce qu'on desiroit de lui. Voyons de quelle maniere il s'est conduit pour parvenir à sa fin, qui étoit de faire un Tableau agréable.

Il y réussit sans doute, dît Pymandre. Il me souvient qu'à peine ce Tableau fut arrivé à Paris, que vous & moi allâmes le voir avec une Dame de nôtre connoissance, qui en fut si charmée, qu'elle offrit au Sieur Pointel de lui en donner tout ce qu'il voudroit: mais il avoit tant de passion pour les ouvrages de son ami, que bien loin de les vendre, il n'auroit pas voulu

la s'en priver seulement pour un jour.

Plusieurs autres personnes, repris-je, s'efforcèrent inutilement de l'avoir pendant qu'il vécut. Je ne sai si vous en avez conservé une parfaite idée. Pour vous en rafraîchir la mémoire, je vais en faire une brieve description. Mais afin que vous puissiez mieux remarquer tout ce qui contribué à la perfection de cet ouvrage, souffrez, je vous prie, que j'en examine toutes les parties, pour mieux comprendre l'ordonnance ; & si je vous marque jusques aux différentes couleurs des habits, c'est pour vous donner moyen d'observer la conduite du Peintre dans ce qui regarde l'union & la douceur des teintes différentes qu'il a choisies pour la beauté & l'ornement de son sujet.

Ce Tableau a près de sept pieds de long sur plus de trois pieds & demi de haut. Le fond est un paysage & plusieurs bâtimens d'un ordre simple, mais régulier, & où ce qu'il y a de rustique ne laisse pas d'avoir de la beauté & de la grace. Les bâtimens sont élevez sur deux colines entre lesquelles la vûe se perd dans un éloignement ; & les colines qui sont d'une couleur un peu brune, servent de fond aux figures, dont la principale est Rebecca. On la connoît entre les autres, non seulement par cet homme qui l'aborde proche d'un puits, & qui lui présente des bracelets & des pendans d'oreilles, mais par son maintien gracieux, par une sagesse & une douceur qui paroît sur son visage, & enfin par une modestie que l'on voit dans ses regards & dans sa contenance. Sa robe est d'un bleu celeste, ornée par le bas d'une broderie d'or. D'une main elle la relève négligemment, & de l'autre elle fait une

action par laquelle il semble qu'elle soit dans l'incertitude si elle doit prendre les présents qu'on lui offre. Sous cette robe ceinte d'un ruban tissu d'or, il y a une maniere de juppe peinte d'un rouge de laque, rehaussé d'un peu de jaune sur les clairs. Une écharpe de gaze lui couvre les épaules & la gorge; & un petit voile blanc qui lui sert de coiffure, tombe en arriere, & laisse voir ses cheveux qui sont d'un châtain clair. Celui qui lui fait des présents a sur sa tête un bonnet en forme de turban; il est habillé d'une veste jaune ombrée de laque. Sa sous-veste est d'un violet tirant sur le gris-de-lin; & ses chausses & ses souliers sont semblables à ceux que portent les Levantins. Une écharpe jaune & verte lui sert de ceinture; & à son côté lui pend un cimeterre & un carquois rempli de flèches. De la main droite il tient des pendans d'oreilles, & de la gauche des bracelets.

Auprès de Rebecca est une grande fille appuyée sur un vase posé sur le bord du puits. Son visage paroît mélancolique. Ses cheveux sont bruns. Elle est vêtue d'un habit vert avec une espee de camifole ou demi-tunique, qui ne la couvre que depuis les épaules jusques sur les hanches, & dont la couleur est de laque & d'un bleu fort pâle.

Une autre jeune fille est proche celle dont je viens de parler: elle tient un vase. Ses cheveux sont blonds, & dans son visage il y a quelque chose de mâle & d'animé. Sa robe de dessous est d'un rouge de vermillon; & le vêtement de dessus d'une étoffe fort legere, & de couleurs changeantes de jaune & de gris-de-lin. Ce vêtement est ceint & rétrouffé d'une maniere particu-

ticuliere & agréable. De sa main droite elle s'appuye sur l'épaule d'une autre fille dont l'habit est bleu. Elle a un voile blanc qui lui sert de coiffure, & qui lui couvre aussi la gorge.

De l'autre côté, & proche la figure de l'homme dont j'ai parlé, est une fille vêtue de blanc, qui descend une corde dans le puits. Elle est diminuée dans la force du dessein & des couleurs, parce qu'elle est un peu plus éloignée que les autres. Il y en a une autre qui verse de l'eau de sa cruche dans celle d'une de ses compagnes. Sa robe est verte, son manteau rouge, & pour coiffure, elle a un voile blanc qui renferme ses cheveux.

Celle qui reçoit l'eau est courbée, & a un genou à terre. Sa robe est d'un gris-de-lin, ayant par dessus un autre vêtement sans manche, qui est d'une jaune ombré de laque.

Tout proche, & sur la même ligne, est une autre fille qui porte un vase sur sa tête, & qui se baisse pour en prendre encore un qui est à terre. Sa robe de dessous est d'un gris-de-lin rompu de vert & de laque dans les ombres, & celle de dessus est rouge avec des manches qui paroissent de toile de lin. Sa coiffure est un voile blanc un peu verdâtre qui tombe sur ses épaules.

Derriere la jeune fille qui verse de l'eau à sa compagne, il y en a trois autres, dont la plus éloignée tient des deux mains un vase sur sa tête. Son habit est d'une étoffe fort legere, & de couleurs changeantes de blanc & de jaune, rompu de vert, & d'une laque claire. Le voile qui couvre ses cheveux en partie semble en tombant sur ses épaules voltiger au gré du vent. Des deux autres il y en a une qui ne montre que le dos, mais qui en tournant la tête laisse voir son vi-

sage de profil. Elle tient une cruche. Sa robe est peinte d'une laque fort vive, dont les clairs sont rehaussés d'une couleur plus claire, mêlée d'un bleu pâle.

La fille qui est auprès d'elle, & qui s'appuie sur son épaule, a un habit de bleu celeste : elle a un air enjoué ; & paroît plus jeune que les autres. Ces deux dernières filles semblent en regarder deux autres qui sont assises, dont l'une appuyée sur un vase est vêtue d'un habit vert rehaussé de jaune, & l'autre a un vêtement jaune ombré de laque. Elles ont toutes les pieds nus ; & comme le Poussin a voulu traiter ce sujet avec beaucoup de modestie & de bienséance, il n'a représenté de nud que les bras, & un peu des jambes, faisant voir cependant dans ces parties ce qui peut se rencontrer de plus beau dans des filles bien faites.

Si je vous fais une description un peu longue, c'est pour vous donner moyen de mieux juger du Tableau lors que vous le verrez : car vous connoîtrez que le Poussin a exactement suivi ses propres maximes, en choisissant une matiere capable de recevoir de l'ouvrier une forme nouvelle & digne de son sujet. Ne vous souvenez-vous point comment Paul Veronese a traité une pareille histoire qui est dans le Cabinet du Roi, de quelle sorte Raphaël l'a peinte dans les Loges du Vatican, & comment plusieurs autres Peintres l'ont représentée ? Je ne parle que pour la composition & l'ordonnance. Songez-bien, je vous prie, si vous avez vu quelque chose de semblable au Tableau dont nous parlons, & si le Poussin a pris pour exemple aucun Maître qui l'ait précédé.

Com-

Comme une des premières obligations du Peintre est de bien représenter l'action qu'il veut figurer ; que cette action doit être unique , & les principales figures plus considérables que celles qui les doivent accompagner , afin qu'on connoisse d'abord le sujet qu'il traite : le Poussin a observé que les deux figures qui dominent dans son Tableau sont si bien disposées , & s'expriment par des actions si intelligibles , que l'on comprend tout d'un coup l'histoire qu'il a voulu peindre. Car de la manière que cet étranger présente à Rebecca les bijoux qu'il avoit apportés , on connoît qu'il ne doute pas que ce ne soit celle qu'il est venu chercher pour être la femme d'Isaac ; & dans la fille on remarque une pudeur , une modestie , & comme une irrésolution de prendre ou de refuser le présent qu'il lui fait , ne croyant point que le service qu'elle lui a rendu , en donnant à boire à ses chameaux , mérite aucune récompense.

L'autre maxime du Poussin admirablement observée dans cet ouvrage , consiste dans la belle disposition des groupes qui le composent. Il faudroit que vous le vissiez pour mieux comprendre ce que je ne puis assez vous exprimer par des paroles. Je vous dirai seulement que la raison qui oblige les Peintres à traiter les grands sujets de cette manière , & à disposer leurs figures par groupes , est tirée de ce que nous voyons tous les jours devant nos yeux , & de ce qui se passe quand plusieurs personnes se trouvent ensemble. Car on peut remarquer , comme a fait Leonard de Vinci , que d'abord elles s'attroupent séparément selon la conformité des âges , des conditions & des inclinations naturelles qu'elles ont
les

les unes pour les autres, & qu'ainsi une grande compagnie se divise en plusieurs autres; ce que les Peintres appellent groupes. De sorte que la nature en cela comme en toute autre chose, est leur maîtresse qui leur enseigne à suivre cette méthode dans les grandes ordonnances, afin d'éviter l'embarras & la confusion. C'est un effet de l'habileté du Peintre de bien disposer ces groupes, de les varier tant par les attitudes & les actions des figures, que les effets des lumieres & des ombres; mais d'une maniere où le jugement agisse toujours pour ne pas outrer les actions, ni rendre son sujet désagréable par des ombres trop fortes & de grands éclats de lumieres donnez mal-à-propos.

La partie qui paroît une des plus essentielles, & des plus considerables dans un ouvrage, est l'expression : elle est traitée dans celui-ci d'une maniere non moins ingenieuse que naturelle. Cette fille appuyée contre le puits (car je vous ai fait souvenir de toutes celles qui composent le Tableau, & je suppose que présentement vous l'avez comme devant les yeux,) cette fille, dis-je, est dans une attention si bien exprimée, qu'elle semble trouver à redire de ce que Rebecca reçoit les presens d'un Etranger; ou qu'elle est jalouse de ce qu'il la récompense si liberalement du service qu'elle lui a rendu. Si l'on considere la beauté & la noblesse de cette figure, soit dans la proportion de toutes ses parties, soit même dans ses vêtemens, on verra qu'elle est conforme aux plus belles Statuës antiques : mais on verra en même temps que le Peintre a pensé à varier son sujet autant par les differens mouvemens de l'ame que par les actions du corps & les attitudes differen-
tes

tes des personnes qu'il a figurées. Voulant faire paroître celle ci jalouse de sa compagne, il l'a représentée plus âgée, & d'un teint moins vif, parce qu'il est naturel que les filles déjà plus avancées en âge ayent du chagrin, lors qu'on leur en préfère de plus jeunes. Son teint un peu pâle est la marque d'un temperament mélancolique & d'une inclination à la jalousie. Aussi paroît-elle pensive & sans action, négligemment appuyée contre le puits.

Les deux autres, qui font un groupe avec elle, ne sont pas de même humeur, & ne semblent pas si touchées. L'on apperçoit pourtant sur leur visage un certain trouble, & une espèce d'émotion causée par un secret ressentiment de voir Rebecca préférée à toutes les autres.

On peut particulièrement considérer avec quel esprit le Poussin a représenté cette fille qui verse de l'eau à sa compagne, & qui en même temps observe avec attention ce qui se passe entre Rebecca, & le serviteur d'Abraham. Celle qui reçoit l'eau semble l'avertir que sa cruche est trop pleine, & lui demander à quoi elle pense de ne pas regarder à ce qu'elle fait.

Cette action est si naturelle & si heureusement trouvée, que le Peintre ne pouvoit rien s'imaginer de plus convenable en une pareille occasion, ni l'exprimer avec plus d'élégance. Car si dans les autres filles dont je viens de parler on voit de l'envie il ne paroît quasi dans celles-ci que de l'indifférence.

Dans les quatre qui sont plus éloignées, on remarque plus de curiosité. Celle qui tient sa cruche semble écouter ce que l'Etranger dit à Re-

Rebecca. Il n'y a rien de mieux deffiné que cette jeune fille vêtue de rouge, qui se tourne vers sa compagne. Celle qui s'appuye sur son épaule ne semble-t-elle pas parler à une autre qui porte un vase sur sa tête, & qui se courbe pour en prendre encore un qui est à terre? Toutes leurs actions sont si vrayes, & si noblement diversifiées, qu'il y paroît du mouvement & de la vie. Et pour augmenter davantage la beauté du sujet par une plus grande diversité, le Peintre a représenté encore d'autres filles dont les cruches sont pleines, & qui semblent s'en retourner chez elles.

Il y en a deux, qui pour s'entretenir confidemment, se sont éloignées des autres jusques à ce que leur rang soit venu pour tirer de l'eau. Elles sont assises, & si appliquées à parler ensemble, qu'elles n'ont nulle attention à ce qui se passe auprès du puits. Pour ce qui regarde la proportion des corps, elle est judicieusement observée dans toutes ces filles selon leur âge; & c'est dans leurs differens airs de tête qu'on voit différentes beautez, qui toutes ont des graces particulieres.

Quant à la distribution des couleurs, elle fait dans ce Tableau une grande partie de ce qui charme la vûe. De l'union du païsage avec les figures il en naît un doux accord, & une harmonie admirable qui se répand dans tout l'ouvrage. Il est vrai aussi, qu'outre la belle entente qui se voit dans l'arrangement des couleurs, on peut dire que les ombres & les lumieres y sont traitées avec un artifice qui ne contribuë pas peu à sa perfection, par les differens effets qu'elles font dans la campagne, contre les bâtimens, & enfin sur

tous les corps qui entrent dans la composition de ce Tableau.

Le Pouffin voulant qu'il n'y eût rien que de beau & d'agréable, a choisi, comme je vous ai fait voir, une situation de lieu conforme à son intention. Le paysage n'a rien de solitaire: on y voit les beautés de la campagne, & la commodité d'une ville qui représente bien la simplicité, & la douceur de la vie des premiers hommes. Et quoi que pour se conformer à l'histoire, il ait pris l'heure que le Soleil commence à descendre sous l'horison, l'air néanmoins n'est point chargé de ces vapeurs que nous voyons qui s'élèvent de la terre lors que la nuit approche, parce qu'il n'ignoroit pas que dans les pays chauds & secs le Soleil n'attire pas durant le jour comme en d'autres endroits, des vapeurs & des exhalaisons si épaisses. Il a représenté une de ces belles soirées où l'air est pur & serain, & où les objets éclairés des rayons du Soleil qui baisse, se font voir avec plus de douceur & de tendresse.

Mais en quoi on peut admirer sa doctrine & son jugement, c'est dans les carnations & les couleurs de toutes les figures. Il fait connoître dans cet ouvrage qu'il savoit bien distinguer de quelle manière on doit peindre les corps qui sont en pleine campagne & ceux qui sont renfermez, & la différence qu'il faut mettre entre une figure vüe de loin, & une qui est proche. Ce qui a donné du credit à quelques Peintres qui ont représenté des carnations fraîches & vives, c'est qu'ils n'ont pas eü ces égards. Ils ont peint leurs figures comme vües de près, & leur donnant une beauté de couleurs plus sensibles, & moins éteintes

tes qu'elles ne peuvent avoir dans une distance un peu éloignée : ils ont mieux aimé satisfaire les yeux que la raison. C'est en cela que les goûts sont differens. Le Pouffin n'a pas crû devoir garder cette conduite. Il a suivi la nature dans les choses essentielles beaucoup mieux que tous les autres Peintres, & n'a jamais voulu s'en écarter que dans ce qu'elle a de défectueux ; mais il l'a toujours exactement imitée lors qu'il l'a trouvée belle & parfaite. Et quand il a représenté des personnes en campagne & en plein air, il les a peintes telles qu'elles doivent paroître du lieu où on les voit. Il a observé la diminution des teintes de même que celles de la forme & des grandeurs, & a été aussi excellent observateur de la perspective aérienne que de la perspective linéale. Comme il connoissoit que c'est une perfection de la Peinture, & un des plus difficiles secrets de l'art, de bien marquer la quantité d'air qui s'interpose entre l'œil & les objets, il avoit tellement étudié cette partie, & l'a si bien mise en pratique, qu'on peut dire avec vérité que c'est en cela qu'il a excellé. C'est aussi par ce moyen qu'il a rendu ses compositions si charmantes, qu'il semble qu'on chemine dans tous les païs qu'il représente ; que ses figures se détachent de telle sorte les unes des autres, qu'il n'y a ni confusion, ni embarras ; que les couleurs même les plus vives demeurent dans leur place sans trop avancer, ou trop reculer, ni se nuire les unes aux autres ; que les lumieres, de quelque nature qu'elles soient, ne sont jamais ni trop fortes, ni trop foibles ; que les reflets font les effets qu'ils doivent ; & que de quelque sorte qu'il traite un sujet, & qu'il l'éclaire, il fait toujours un effet admirable, parce qu'a-

vec

vec l'affoiblissement des couleurs il savoit en faire le choix selon l'amitié qu'elles ont entre elles, & répandre les jours & les ombres à propos.

Que si le Pouffin n'a pas toujours suivi les maximes des Peintres Venitiens dans l'épanchement des ombres & des lumieres par de grandes masses, ni suivi entierement leur conduite dans la maniere de coucher ses couleurs, pour aider à donner plus de relief au corps: il a travaillé sur un autre principe; il a pris Raphaël pour son guide; & fondé sur les observations qu'il faisoit continuellement en voyant la nature, il a fort bien sù détacher, comme je viens de vous dire, toutes les figures par la diminution des teintes, & par cette merveilleuse entente qu'il avoit de la perspective de l'air. Cette maniere, & cette conduite fait dans ses Tableaux un effet conforme à ce que l'on voit d'ordinaire dans la nature. Car sans l'artifice des grandes ombres & des grands clairs, on y voit les objets tels qu'on les découvre ordinairement dans le grand air & en pleine campagne, où l'on ne voit point ces fortes parties de jours & d'obscuritez. Aussi plusieurs ne s'en servent que comme d'un secours pour suppléer à leur impuissance, & les affectent même souvent avec aussi peu de raison & de jugement, que ces contrastes d'actions extraordinaires, & ces mouvemens mal entendus cachant dans ces grandes ombres les défauts du dessein, & trompant les ignorans par des mouvemens forcez & ridicules qu'ils leur font regarder comme des merveilleux effets de l'art.

Dans le Tableau dont je viens de parler, les habits de toutes les filles sont de couleurs vives & dou-

douces , mais rompuës & éteintes en quelques endroits. Il ne les a point chargées de riches parures , pour les faire paroître davantage , parce qu'il favoit leur donner une beauté qui efface toute sorte de richesse. Leurs accommodemens sont conformes à leur âge & à leur sexe. Enfin si l'on considere bien ce Tableau , on verra que toutes les beautez en sont pures , & si j'ose dire, toutes nuës. Elles sont naturelles , sans ajustemens & sans fard : le Peintre n'a relevé d'aucunes fleurs cet excellent ouvrage ; il l'a dépouillé de tout ornement , comme un beau visage que l'on découvre , & à qui l'on ôte le voile.

M'étant un peu arrêté ; Ce que vous venez de remarquer , dît Pymandre , suffiroit pour apprendre à faire un Tableau accompli ; car il ne faudroit , à mon avis , que bien imiter cet ouvrage , pour faire un second chef-d'œuvre.

Il n'est pas aisé , lui repartis-je , de se servir des belles choses sans choquer les regles de l'Art , & manquer dans les maximes de nôtre illustre Peintre. Vous avez vû , comme il dit lui-même , qu'il ne chante pas toujours sur un même ton. S'il s'est conduit de la maniere que je vous ai marquée pour un sujet qui se passe à la campagne , il prend d'autres mesures pour ceux qu'il représente dans des lieux enfermez. Le Tableau où il a peint Moïse qui foule aux pieds la couronne de Pharaon , est bien opposé à celui de Rebecca. Les carnations sont de couleurs plus sensibles , les ombres & les lumieres plus fortes , les reflets plus marquez , & toutes les parties plus ressenties & plus distinctes , parce qu'il suppose que le sujet est renfermé , & proche de celui qui le regarde. Combien les expressions en sont-elles

elles différentes ? Le Roi y paroît étonné, voyant que le petit Moïse jette sa couronne, au lieu de répondre à ses caresses. On y remarque la colere des Prêtres Egyptiens, qui prennent cette action pour un présage si funeste, qu'ils veulent à l'heure même se défaire de cet enfant. La crainte que la Princesse en a, lui fait tendre les bras pour le sauver.

Le Tableau de l'Extrême-Onction qui fait un des sept Sacremens de Mr. de Chantelou, est encore traité de la même sorte à l'égard du lieu & de la distance, mais différent par les ombres & les jours causez par des lumieres particulieres, & encore par les expressions de tristesse & de douleur diversément répandues sur les visages de toutes les personnes qui sont autour du malade.

Le Prêtre qui lui donne les saintes huiles, est un homme grave & venerable par son âge & par sa dignité. Il n'est pas vêtu d'un habit particulier : car dans les premiers temps de l'Eglise les Prêtres n'étoient point distinguez par leurs vêtements. On connoît par les sentimens de douleur que témoignent les assistans, ceux qui prennent plus de part à la conservation du malade. On discerne la femme, la mere & les enfans, d'avec les autres personnes qui ne lui sont pas si proches. Pour ce qui est du mourant, on croit voir en lui comme dans la Statuë de cet ancien * Sculpteur, combien il lui reste de temps à vivre.

Je ne sai pas comment ceux qui disent que le Pouffin n'a pas bien fait les draperies, ont regardé ses Tableaux : car dans celui dont je parle,

de

* Ctesilas.

de même que dans les autres , on ne peut pas souhaiter des vêtemens mieux mis , des plis mieux formez & mieux étendus. Ce ne sont point de ces grands morceaux d'étoffe qui n'ont nulle figure , & qui ne représentent que des piéces de drap déployées , & jettées au hazard : mais on voit que tous les habits sont de véritables vêtemens , qui en couvrant le nud , marquent la forme du corps , & le cachent avec une honnêteté & une modestie conforme aux sexes , aux âges & aux conditions. Les étoffes paroissent legéres, ou ce qu'elles doivent être, c'est à dire, ou legéres , ou plus pesantes , selon leur usage , avec un agencement si commode & si aisé , si noble & si agréable , qu'il n'y a rien qui embarrasse , qui choque la vûe , ni qui fasse un mauvais effet. Ce n'est point la quantité d'ornemens qui en fait la beauté : la simplicité y donne tout l'agrément ; & les couleurs sont si bien ménagées , que la vivacité des unes ne détruit point les autres. Si quelquefois dans les figures les plus éloignées il emploie une couleur qui ait beaucoup d'éclat , elle est mise avec une discretion & une entente si admirable , que celles qui sont les plus proches ne perdent rien de leur force & de leur beauté.

Je souhaiterois pouvoir vous faire présentement remarquer cette inerveilleuse gradation de couleurs dans le Tableau de Saint François Xavier qui est aux Jesuites : vous admireriez sans doute dans cet ouvrage la science du Poussin. C'est un des plus considérables qu'il ait faits , tant pour les excellentes parties du dessein & du coloris , que pour les expressions nobles & naturelles , qui paroissent d'autant plus que les
figu-

figu
de
le
dire
des
C
du
vou
en
gran
vrag
d'au
cher
plû
neur
dina
aux
glori
à Ro
à Sai
desse
quan
resser
rât un
nos p
meur
faire
cioit
toit d
des T
assez
n'en
une i

figures sont grandes comme nature.

J'ai beaucoup d'impatience, dît Pymandre, de voir cet ouvrage dont vous relevez si souvent le mérite, à cause aussi que j'avois toujours ouï dire que le Poussin n'avoit jamais fait de grandes figures.

Ce Tableau seul, repartis-je, peut faire juger du contraire. Mais il faut que je vous dise, pour vous desabuser, que quand le Poussin se fut mis en réputation pour les Tableaux de moyenne grandeur, il se vit si accablé de ces sortes d'ouvrages, qu'il ne songea pas à en entreprendre d'autres : outre qu'il n'étoit point de ceux qui recherchent avec empressement les grands ateliers plutôt pour s'enrichir que pour aquerir de l'honneur ; & qu'il demeuroit dans un pais où d'ordinaire ceux de la nation sont toujours préférez aux étrangers quand il y a quelque entreprise glorieuse ou utile à faire. C'est ce que j'ai vu à Rome. Lors qu'on voulut faire un Tableau à Saint Charles des Catinares, on demanda des desseins à nos meilleurs Peintres François : mais quand se vint à l'exécution, les Italiens s'intéresserent tous à ne pas souffrir qu'on leur préférât un étranger. Ainsi le Poussin de même que nos plus habiles Peintres François qui ont demeuré à Rome, n'ont gueres été appellez pour faire de grands ouvrages. Le Poussin s'en soucioit moins qu'un autre, parce qu'il se contentoit de son travail ordinaire, & trouvoit dans des Tableaux d'une médiocre grandeur un champ assez vaste pour faire paroître son savoir : aussi n'en a-t-il point fait où l'on ne puisse remarquer une infinité de différentes beautés. Mais ne
pou-

pouvant pas entrer dans le détail de tous ses ouvrages pour vous en faire connoître les divers caractères, & ce que les savans y admirent, je veux seulement vous parler encore du Tableau de la Mane, qui est dans le Cabinet du Roi. Comme cet ouvrage passe pour un des plus beaux de ce Peintre, je vous rapporterai les remarques que l'on y fit en 1667. dans l'Académie Royale de Peinture, où étoient alors tous les Peintres & les Sculpteurs qui la composent, & plusieurs personnes savantes : le jugement de tant d'habiles hommes pourra servir à autoriser tout ce que je vous ai dit du Poussin. Je n'aurai pas de peine à vous parler de cet ouvrage, car je me souviens assez de ce que j'en ai déjà écrit.

Ce Tableau, qui représente les Israélites dans le desert lors que Dieu leur envoya la Mane, a six pieds de long sur quatre pieds de haut. Le paysage est composé de montagnes, de bois, & de rochers. Sur le devant paroît d'un côté une femme assise qui donne la mammelle à une vieille femme, & qui semble flater un jeune enfant qui est auprès d'elle. La femme qui donne à teter est vêtue d'une robe bleuë & d'un manteau de pourpre rehaussé de jaune ; & l'autre est habillée de jaune. Tout proche un homme debout couvert d'une draperie rouge ; & un peu plus derriere, il y a un malade à terre, qui se levant à demi, s'appuye sur un bâton.

Un vieillard est assis auprès de ces deux femmes dont je viens de parler : il a le dos nud, & le reste du corps couvert d'une chemise, & d'un manteau d'une couleur rouge & jaune. Un jeune homme le tient par le bras, & aide à le lever.

Sur

ga
to
ti
ja
ma
ple
vie
I
con
ma
terr
deu
fem
autr
cho
ne re
en ha
voir
Pro
est un
leve
Les
& à
qui la
pour
plus é
étouff
le dern
pagnez
fieurs
Sur
dans le
allume
d'autre
Tom.

Sur la même ligne, & de l'autre côté à la gauche du Tableau, on voit une femme qui tourne le dos, & qui porte entre ses bras un petit enfant. Elle a un genou à terre; sa robe est jaune, & son manteau bleu. Elle fait signe de la main à un jeune garçon qui tient une corbeille pleine de Mane, d'en porter au vieillard dont je viens de parler.

Près de cette femme, il y a deux jeunes garçons: le plus grand repousse l'autre, afin d'ammasser lui seul la Mane qu'il voit répandue à terre. Un peu plus loin sont quatre figures: les deux plus proches représentent un homme & une femme qui recueillent de la Mane; & des deux autres, l'une est un homme qui porte quelque chose à sa bouche, & l'autre une fille vêtue d'une robe mêlée de bleu & de jaune. Elle regarde en haut, & tient le devant de sa robe pour recevoir ce qui tombe du Ciel.

Proche le jeune garçon qui porte une corbeille est un homme à genou qui joint les mains, & leve les yeux au Ciel.

Les deux parties de ce Tableau qui sont à droit & à gauche, forment deux groupes de figures qui laissent le milieu ouvert, & libre à la vue, pour mieux découvrir Moïse & Aaron qui sont plus éloignés. La robe du premier est d'une étoffe bleue, & son manteau est rouge. Pour le dernier, il est vêtu de blanc. Ils sont accompagnés des Anciens du peuple disposés en plusieurs attitudes différentes.

Sur les montagnes & sur les colines qui sont dans le lointain, paroissent des tentes, des feux allumés, & une infinité de gens épars de côté & d'autre; ce qui représente bien un campement.

Le Ciel est couvert de nuages fort épais en quelques endroits ; & la lumière qui se répand sur les figures paroît une lumière du matin qui n'est pas fort claire, parce que l'air est rempli de vapeurs ; & même d'un côté il est plus obscur par la chute de la Mane.

Ce Tableau ayant été exposé dans l'Académie non seulement pour être vu de toute l'Assemblée, mais pour être examiné dans toutes ses parties, on considéra d'abord la disposition du lieu, qui représente parfaitement un desert stérile, & une terre inculte.

Car quoi que le paysage soit composé d'une manière très-savante & agréable, ce ne sont pourtant que de grands rochers qui servent de fond aux figures. Les arbres n'ont nulle fraîcheur : la terre ne porte ni plantes, ni herbes ; & l'on n'apperçoit ni chemins, ni sentiers qui fassent juger que ce pais soit fréquenté.

Le Peintre ayant à représenter le Peuple Juif dans un endroit dépourvu de toutes choses, & dans une extrême nécessité, ne pouvoit imaginer une situation qui convint mieux à son sujet. On y voit quantité de personnes qui paroissent dans une lassitude, une faim, & une langueur extrême.

Cette multitude de monde répandue en divers endroits, partage agréablement la vue, & ne l'empêche point de se promener dans toute l'étendue de ce desert. Cependant, afin que les yeux ne soient pas toujours errans, & emportez dans un si grand espace de pais, ils se trouvent arrêtez par les groupes de figures qui ne séparent point le sujet principal, mais servent à le lier, & à le faire mieux comprendre. On y trouve un con-

co
tic
de
d'a
ce

for
Per
de
qui
face
gne

res
tain
vert
pou
buë

conn
fomb
les fi
côté
toute
que
ble d
bleau

Ap
tion
garde
a été
voir c
lard q
nez,
noncé
desirer

contraste judicieux dans les différentes dispositions des figures dont la position & les attitudes conformes à l'histoire engendrent l'unité d'action, & la belle harmonie que l'on voit dans ce Tableau.

Quant à la lumière, on remarqua de quelle sorte elle se répand sur tous les objets. Que le Peintre, pour montrer que cette action se passe de grand matin, a fait paroître quelques vapeurs qui s'élèvent au pied des montagnes & sur la surface de la terre; ce qui fait que les objets éloignés ne sont pas si apparens.

Cela sert même à détacher davantage les figures les plus proches, sur lesquelles frappent certains éclats de lumières qui sortent par des ouvertures de nuées que le Peintre a faites exprès pour autoriser les jours particuliers qu'il distribué en divers endroits de son ouvrage. L'on connoit bien qu'il a cru devoir tenir l'air plus sombre du côté où tombe la Mane, & faire que les figures y soient plus éclairées que de l'autre côté où le Ciel est serain, afin de les varier toutes aussi-bien dans les effets de la lumière que dans leurs actions, & donner une agréable diversité de jours & d'ombres à son Tableau.

Après avoir fait ces remarques sur la disposition de tout l'ouvrage, on examina ce qui regarde le dessein. Pour montrer que le Poussin a été savant & exact dans cette partie, on fit voir combien les contours de la figure du vieillard qui est debout, sont grands & bien dessinés, & toutes les extrémités correctes, & prononcées avec une précision qui ne laisse rien à désirer.

Mais ce que l'on observa d'excellent dans cette rare peinture, est la proportion de toutes les figures, laquelle est prise sur les plus belles Statuës antiques, & parfaitement accommodée au sujet.

On fit voir que le vieillard qui est debout, a les proportions du Laocoon, qui est d'une taille bien faite, & dont toutes les parties du corps conviennent à un homme qui n'est ni extrêmement fort, ni trop délicat. Que le Pouffin s'est servi des mêmes mesures pour représenter cet homme malade, dont les membres, bien que maigres & décharnez, ne laissent pas d'avoir entre eux un rapport très-juste, & capable de former un beau corps.

Quant à la femme qui donne la mamelle à sa mere, on jugea qu'elle tient de la figure de Niobe; que toutes les parties en sont dessinées agréablement, & très-correctes; & qu'il y a, comme dans la statuë de cette Reine, une beauté mâle & délicate tout ensemble, qui marque une bonne naissance, & qui convient à une femme de moyen âge.

La mere est sur la même proportion, mais on y voit plus de maigreur & de secheresse, parce que la chaleur naturelle venant à s'éteindre dans les vieilles gens, il arrive que les muscles ne sont plus soutenus avec autant de vigueur qu'auparavant, & qu'ainsi ils paroissent plus relâchez; & même que les nerfs causent certaines apparences que le Peintre ne doit pas omettre pour bien imiter le naturel.

On trouva que cet homme couché derriere ces femmes, tire sa ressemblance de la statuë de Seneque qui est à Rome dans la Vigne Borghese.

Le

Le Pouffin a choisi l'image de ce Philosophe comme la plus convenable pour représenter un vieillard qui paroît un homme d'esprit. On y voit une belle proportion dans les membres; mais une apparence de veines & de nerfs, & une secheresse sur la peau, qui ne vient que d'une grande vieillesse, & des fatigues qu'il a souffertes.

Le jeune homme qui lui parle tient beaucoup de l'Antinoüs qui est à Belvedere: on croit voir dans toutes les parties de son corps comme une chair solide qui marque la force & la vigueur de la jeunesse.

Les deux autres qui se batent sont de proportions différentes. Le plus jeune peut avoir été pris sur le modèle des enfans de Laocoon; & pour mieux figurer un âge encore tendre & peu avancé le Peintre a fait que toutes les parties en sont délicates & peu formées. Mais l'autre qui semble plus âgé & plus vigoureux tient de cette forte composition de membres qu'on voit dans un des Luteurs qui est au Palais de Medicis.

La jeune femme qui tourne le dos, a quelque ressemblance à la Diane d'Ephese qui est au Louvre; & bien que cette femme soit plus couverte d'habits que la Diane, on ne laisse pas de connoître la beauté & l'élégance de tous ses membres, dont les contours délicats & gracieux forment cette taille si agréable & si aisée, que les Italiens nomment *Svelte*.

Le Peintre a eü dessein de faire voir dans ce dernier groupe des proportions différentes de celles du premier dont j'ai parlé, afin qu'il y eût une espece d'opposition, & qu'il parût de la diversité

dans les figures aussi-bien par leurs âges, par leur forme & leur délicatesse, que par leurs actions. Car dans le jeune homme qui porte une corbeille, il y a une beauté délicate, qui ne peut avoir pour modèle que cette admirable figure de l'Apollon antique, les contours de ses membres ayant quelque chose encore de plus gracieux que ceux du jeune homme qui parle à ce vieillard.

La fille qui tend sa robe, a la taille & la proportion de la Venus de Medicis; & l'homme qui est à genou semble avoir été imité sur l'Hercule Commode.

Après que chacun eût dit son avis sur ces différentes proportions, bien loin de blâmer le Peintre d'avoir en cela imité les Antiques, il fut loué de les avoir si bien suivies. On admira les expressions de ses figures toutes propres à son sujet: car il n'y en a pas une dont l'action n'ait rapport à l'état où étoit alors le Peuple Juif, qui se trouvant dans une extrême nécessité, & dans un abbatement inconcevable, se vit dans ce moment soulagé par le secours du Ciel. Aussi l'on voit que les uns semblent souffrir sans connoître encore l'assistance qui leur est envoyée, & que les autres qui en ressentent les effets sont dans des dispositions différentes.

Pour entrer dans le particulier de ces figures, & apprendre de leurs actions mêmes non seulement ce qu'elles font, mais ce qu'elles pensent, on examina tous leurs differens mouvemens. Les uns, pour pénétrer l'intention du Peintre, & déclarer sur cela leurs propres pensées, disoient que ce n'est pas sans dessein que le Poussin
a re-

a représenté un homme déjà âgé pour regarder cette femme qui donne à teter à sa mere, parce qu'une action de charité si extraordinaire devoit être considérée par une personne grave, afin de la relever davantage, d'en connoître le mérite, & donner sujet de la faire aussi remarquer plus particulièrement à ceux qui verront le Tableau. Qu'il n'a pas voulu que ce fût un homme grossier & rustique, parce que ces sortes de gens ne font pas de réflexion sur les choses qui méritent d'être observées.

Les autres s'empressoient à faire voir comment ce même vieillard, pour représenter une personne étonnée & surprise, a les bras retirez & posez contre le corps, disant que dans les actions imprévûes les membres se retirent d'ordinaire les uns auprès des autres, lors principalement que l'objet qui nous surprend imprime dans nôtre esprit une image qui nous fait admirer ce qui se passe, & que l'action ne nous cause aucune crainte ni aucune frayeur qui puisse troubler nos sens, & leur donner sujet de chercher du secours, ou de se défendre contre ce qui les menace. Aussi on voit que ne concevant que de l'admiration pour une chose si digne d'être remarquée, il ouvre les yeux autant qu'il le peut; & comme si en regardant plus fortement il comprenoit davantage la grandeur de cette action, il employe toutes les puissances qui servent aux sens de la vûe pour mieux voir ce qu'il ne peut trop estimer.

Il n'en est pas de même des autres parties de son corps: les esprits qui les abandonnent, font qu'elles demeurent sans mouvement. Sa bouche est fermée comme s'il craignoit qu'il lui

échapât quelque chose de ce qu'il a conçu, & aussi parce qu'il ne trouve pas de paroles pour exprimer la beauté de cette action. Et comme dans ce moment le passage de la respiration se trouve fermé, l'estomac est plus élevé qu'à l'ordinaire, ce qui paroît dans quelques muscles de cette partie du corps qui n'est pas couverte.

Cet homme semble même se retirer un peu en arriere pour marquer sa surprise, & en même temps le respect qu'il a pour la vertu de cette femme qui donne sa mamelle.

Considerant pourquoi elle ne regarde pas la mere, en lui rendant ce charitable secours, mais qu'elle se panche du côté de son enfant; on attribua cela au desir qu'elle avoit de pouvoir les secourir tous deux en même temps, lequel lui fait faire une action de double mere. Car d'un côté elle voit dans une extrême defaillance celle qui lui a donné la vie; & de l'autre celui qu'elle a mis au jour lui demande une nourriture qui lui appartient, & qu'elle lui dérobe en la donnant à une autre: ainsi le devoir & la pieté la touchent également. C'est pourquoi dans le moment qu'elle ôte le lait à son enfant elle lui donne des larmes, & tâche de l'appaiser par ses paroles & par ses caresses. Comme cet enfant a de la crainte pour sa mere, & qu'il n'est pas émû de jalousie comme si c'étoit un autre enfant de son âge qu'on lui préférât, il se contente de témoigner sa douleur par des plaintes, & il ne paroît pas qu'il s'emporte avec excès pour avoir ce qu'on lui ôte.

L'action de cette vieille qui embrasse sa fille, & qui lui met la main sur l'épaule, est bien une action.

action de vieilles gens qui craignent toujours que ce qu'ils tiennent ne leur échape, & qui marque aussi son amour & sa reconnoissance envers sa fille.

Le malade qui se leve à demi pour le regarder, sert encore à les faire considerer. Il est si surpris de la charité de la fille, qu'il oublie son mal, & fait un effort pour les mieux voir.

Le Peintre a voulu figurer deux mouvemens d'esprit très-differens dans le vieillard qui est couché derriere les deux femmes, & dans le jeune homme qui lui montre le lieu où tombe la Mane. Car ce jeune homme rempli de joye regarde cette nourriture extraordinaire sans y faire aucune réflexion, ni penser d'où elle vient. Mais cet homme plus judicieux, sans que la curiosité la lui fasse considerer avec attention, & en amasser avec empressement, leve les mains & les yeux au Ciel, & adore la divine providence qui la répand sur terre.

Comme l'Auteur de cette Peinture est admirable dans la diversité des mouvemens & dans la force de l'expression, il a fait que toutes les actions de ses figures ont des causes particulieres qui se rapportent à son principal sujet. C'est ce que tout le monde n'avoit pas de peine à remarquer dans ces jeunes garçons qui se poussent pour avoir la Mane qui est à terre. Car par là on voit l'extrême misere où ce peuple étoit réduit, & dont personne n'étoit exempt. Aussi ces jeunes gens ne se batent pas comme s'ils se vouloient du mal, mais seulement l'un empêche l'autre d'amasser ce qu'ils voyent tous deux leur être si nécessaire.

On connoît un effet de bonté dans cette fem-

me vêtue de jaune, en ce qu'elle invite le jeune homme qui tient une corbeille pleine de Mane à en porter au vieillard qui est derriere elle croyant qu'il a besoin d'être secouru.

Quelqu'un considerant combien le Peintre a exprimé de beauté & de délicatesse dans la jeune fille qui regarde en haut, & qui tient le devant de sa robe pour recevoir ce qu'elle voit tomber, attribua cette action à l'humeur dédaigneuse de ce sexe, qui croit que toutes choses lui doivent arriver sans peine, ne voulant pas se baïsser comme les autres pour recueillir la Mane, mais la reçoit du Ciel comme s'il ne la répandoit que pour elle.

Le Pouffin, pour varier toutes les actions de ses figures, a représenté un homme qui porte de la Mane à sa bouche: on voit qu'il ne fait que commencer à y tâter, & qu'il cherche quel goût elle a.

Par les deux figures si empressées à amasser cette nourriture extraordinaire, on peut juger qu'on a voulu représenter les personnes qui par une prévoyance inutile tâchoient d'en faire une trop grande provision.

Ceux qui paroissent devant Moïse & Aaron, les uns à genoux, & les autres dans une posture encore plus humiliée, ont auprès d'eux des vases remplis de Mane, & semblent remercier le Prophete du bien qu'ils viennent de recevoir. Moïse, en levant les bras & les yeux en haut, leur montre que c'est du Ciel qu'ils reçoivent un secours si favorable; & Aaron qui joint les mains, leur sert d'exemple pour rendre graces à Dieu; ce que font aussi les anciens & les plus sages des Israélites qui sont plus derriere, dont la posture & les actions

actions expriment la reconnoissance particuliere qu'ils ont des miracles que Dieu opere pour eux.

Entre les personnes qui sont les plus proches de Moïse, il y a une femme, qui par son action fait remarquer sa curiosité. Car comme si elle entendoit dire que c'est du Ciel que cette nourriture leur est envoyée, elle regarde en haut; & pour se défendre d'une trop forte lumière qui l'ébloûit, elle met sa main au devant, comme si de ses yeux elle vouloit pénétrer jusques dans la source d'où sortent ces biens.

Outre toutes ces différentes expressions on considéra encore la belle maniere dont le Poussin a vêtu ses figures, chacun avouant qu'il a toujours excellé en cela. Car les habits qu'il leur donne sont des habits qui les couvrent agréablement, ne faisant pas comme d'autres Peintres, qui, comme je vous ai déjà dit, ne cachent le corps qu'avec des pieces d'étoffes qui n'ont aucune forme de vêtement. Dans les Tableaux de ce grand Maître, il n'en est pas de même: comme il n'y a point de figure qui n'ait un corps sous ses habits, il n'y a point aussi d'habit qui ne soit propre à ce corps, & qui ne le couvre bien. Mais il y a encore cela de plus qu'il ne fait pas seulement des habits pour cacher la nudité, & n'en prend pas de toutes sortes de modes, & de tout pays. Il a trop soin de la bienséance, & de cette partie du *costume* non moins nécessaires dans les Tableaux d'histoires que dans les Poèmes: c'est pourquoi l'on voit qu'il ne manque jamais à cela, & qu'il se sert de vêtemens conformes aux pays & à la qualité des personnes qu'il représente.

Ainsi comme parmi ce peuple il y en avoit de toutes conditions, & qui avoient plus fatigué les uns que les autres, les figures ne sont pas régulièrement vêtues d'une semblable maniere. On en voit qui sont à demi-nuës, comme celle du vieillard qui considere cette charitable fille qui allaite sa mere.

On observa qu'encore que les plis de son manteau soient grands & libres, & qu'il paroisse d'une grosse étoffe, on ne laisse pas néanmoins de voir le nud de la figure. Cette espece de caleçon que les Anciens appelloient *Bracca*, qui lui couvre les cuisses & les jainbes, n'est pas d'une étoffe pareille à celle du manteau; elle souffre des plis plus petits & plus pressez: cependant les jambes ne paroissent point serrées, & l'on voit toute la beauté de leurs contours.

La condition des personnes est particulièrement distinguée par leurs vêtements, dont quelques-uns sont enrichis de broderies, & les autres plus grands & plus amples donnent davantage de majesté à celles qui en sont vêtues.

Pour ce qui regarde la Perspective du plan de ce Tableau, elle y est parfaitement observée. Le Pouffin ayant représenté un lieu dont la situation est tout-à-fait inégale, il s'est servi des terrasses les plus élevées pour y mettre les principaux personnages, ce qui donne plus de jeu & de variété à la disposition entiere de tout cet Ouvrage. Et même cela lui a servi à placer une plus grande quantité de personnes dans un petit espace, & à poser avantageusement les figures de Moïse & d'Aaron qui sont comme les deux Heros de son sujet.

Quant

Quant à l'épanchement de la lumière, ayant représenté un air épais & chargé des vapeurs du matin, il a comme précipité les diminutions de ses figures éloignées, & les a affoiblies autant par la qualité que par la force des couleurs, pour faire avancer celles de devant, & les faire éclater avec plus de vivacité par la grande lumière qu'elles reçoivent au travers de quelques ouvertures de nuées qu'il suppose être audessus d'elles; ce qu'il autorise assez par les autres nuages entr'ouverts qui sont dans le Tableau.

On considérera même dans les effets du jour trois parties dignes d'être remarquées. La première, une lumière souveraine, qui est celle qui frappe davantage; la seconde, une lumière glissante sur les objets; & la troisième, une lumière perdue, & qui se confond par l'épaisseur de l'air.

C'est de la lumière souveraine qu'est éclairée l'épaule de cet homme qui est debout, & qui paroît surpris, la tête de la femme qui donne sa mamelle, sa mere qui tete, & le dos de cette autre femme qui se tourne & qui est vêtue de jaune: il n'y a que le haut de ces figures qui soit éclairé de cette forte lumière; car le bas ne reçoit qu'un jour glissant, semblable à celui de la figure du malade, du vieillard couché, & du jeune homme qui aide à le relever, & encore de ces deux garçons qui se batent, & des autres qui sont autour de la femme qui tourne le dos.

Pour Moïse, & ceux qui l'entourent, ils ne sont éclairés que d'une lumière éteinte par l'interposition de l'air qui se trouve dans la distance qu'il y a entre eux & les autres figures qui sont sur le devant du Tableau, & qui reçoivent
encore

encore du jour, selon qu'elles sont plus ou moins éloignées.

Le jaune & le bleu étant les couleurs qui participent le plus de la lumière & de l'air, le Poussin a vêtu ses principales figures d'étoffes jaunes & bleues; & dans toutes les autres draperies il a toujours mêlé quelque chose de ces deux couleurs principales, faisant en sorte que le jaune y domine davantage, afin qu'elles tiennent de la lumière qui est répandue dans tout le Tableau.

A toutes ces remarques si savantes & si judicieuses, on en ajouta plusieurs autres, non seulement nécessaires pour connoître la beauté de cet ouvrage, mais encore très-utiles à ceux qui cherchent à s'instruire & à se perfectionner dans la peinture. Mais comme je vous ai fait un détail assez ample de ce qui fut dit alors, je pourrois vous devenir ennuyeux par un plus long récit.

Ayant cessé de parler, Pymandre me dit: Est-il possible que dans une si grande compagnie il n'y eût personne qui trouvât quelque chose à reprendre dans un si grand ouvrage?

Vous me faites souvenir, repartis-je, qu'un de l'Académie, après en avoir fait l'éloge pour captiver les auditeurs, dît qu'il lui sembloit que le Poussin ayant été si exact à ne vouloir rien omettre des circonstances nécessaires dans la composition d'une histoire, il n'avoit pas néanmoins fait une image assez ressemblante à ce qui se passa au desert lors que Dieu y fit tomber la Mane, puis qu'il l'a représentée comme de la neige qui tombe de jour, & à la vûe des Israélites; ce qui est contre le texte * de l'Ecriture, qui

* Exode ch. 20.

qui porte qu'ils la trouvoient le matin aux environs du camp répandue ainsi qu'une rosée qu'ils alloient amasser. De plus, que cette grande nécessité, & cette extrême misère qu'il a marquée ne convient pas au temps de l'action qu'il figure: car lors que le peuple reçut la Mane, il avoit déjà été secouru par les cailles, qui avoient été suffisantes pour appaiser sa plus grande faim; ainsi il n'étoit pas nécessaire de peindre des gens dans une si grande langueur, & moins encore faire tomber cette viande miraculeuse de la sorte que tombe la neige.

A cela on repartit qu'il n'en est pas de la Peinture comme de l'Histoire: qu'un Historien se fait entendre par un arrangement de paroles, & une suite de discours qui forme une image des choses, & représente successivement telle action qu'il lui plaît; mais le Peintre n'ayant qu'un instant dans lequel il doit prendre la chose qu'il veut figurer sur une toile, il est quelquefois nécessaire qu'il joigne ensemble beaucoup d'incidens qui aient précédé, afin de faire comprendre le sujet qu'il expose, sans quoi ceux qui verroient son ouvrage ne seroient pas mieux instruits de l'action qu'il représente que si un Historien, au lieu de rapporter tout le sujet de son histoire, se contentoit d'en dire seulement la fin.

Que c'est par cette raison que le Poussin voulant montrer comment la Mane fut envoyée aux Israélites, a cru qu'il ne suffisoit pas d'en répandre par terre, & de représenter des hommes & des femmes qui la recueillent; mais qu'il falloit, pour marquer la grandeur de ce miracle, faire voir en même temps l'état où ils étoient

toient alors. Que pour cela il les a représentés dans un lieu desert ; les uns dans une langueur, les autres empressez à amasser cette nourriture, & d'autres encore à remercier Dieu de ses bienfaits : ces differens états & ces diverses actions lui tenant lieu de discours & de paroles pour faire entendre sa pensée. Et puis que le Peintre n'a point d'autre langage ni d'autres caracteres que ces fortes d'impressions, c'est ce qui l'a obligé de faire voir cette Mane tombant du Ciel, parce qu'il ne peut autrement faire connoître d'où elle vient. Car si on ne la voyoit pas choir d'enhaut, & que ces hommes & ces femmes la prissent à terre, on pourroit aussitôt croire que ce seroit une graine, ou quelque fruit.

Qu'il est vrai que le peuple avoit déjà reçu de la nourriture par les cailles qui étoient tombées dans le camp : mais comme il ne s'étoit passé qu'une nuit, on peut dire qu'elles n'avoient pû donner si promptement de la vigueur aux plus abbatus. Qu'encore que dès le jour précédent Dieu eût promis au peuple par son Prophete de lui donner de la viande ce soir-là, & du pain tous les matins : comme ce peuple néanmoins étoit en grand nombre, & répandu dans une ample étendue de pais, il n'est pas hors d'apparence qu'il n'y en eût plusieurs qui n'eussent point encore sù la promesse qui leur avoit été faite, ou même la sachant n'ajoutassent pas foi aux paroles de Moïse, puis qu'ils étoient naturellement incredules.

Quelque autre personne ajouta à toutes ces raisons, que si par les regles du théâtre, il est permis aux Poëtes de joindre ensemble plusieurs évènements

éve
re
se
act
qu
fan
ce
& f
de
ne
dan
l'un
n'y
jet.
texte
qu'il
Car
teur
Moï
autre
haut
gross
soit
ils e
ture
que
en p
ment
Po
nes,
tres
c'est
toit p
posé
serven

événemens arrivez en divers temps pour en faire une seule action, pourvû qu'il n'y ait rien qui se contrarie, & que la vrai-semblance y soit exactement observée; il est encore bien plus juste que les Peintres prennent cette licence, puis que sans cela leurs ouvrages demeureroient privez de ce qui en rend la composition plus admirable, & fait connoître davantage la beauté du génie de leur Auteur. Que dans cette rencontre l'on ne pouvoit pas accuser le Pouffin d'avoir mis dans son Tableau aucune chose qui empêche l'unité d'action, & qui ne soit vrai-semblable, n'y ayant rien qui ne concoure à un même sujet. Quoi qu'il n'ait pas entierement suivi le texte de l'Ecriture Sainte, on ne peut pas dire qu'il se soit éloigné de la vérité de l'histoire. Car s'il a voulu suivre celle de Joseph, cet Auteur rapporte que les Juifs ayant reçu les cailles, Moïse pria Dieu qu'il leur donnât encore une autre nourriture; & que levant les mains en haut, il tomba comme des gouttes de rosées qui grossissoient à vûe d'œil, & que le peuple pensoit être de la neige: mais en ayant tous goûté, ils connurent que c'étoit une véritable nourriture qui leur étoit envoyée du Ciel; de sorte que les matins ils alloient dans la campagne en prendre leur provision pour la journée seulement.

Pour ce qui est d'avoir représenté des personnes, dont les unes sont dans la misère, & d'autres qui semblent avoir reçu du soulagement, c'est en quoi ce savant homme montre qu'il n'étoit pas ignorant de l'art poétique, ayant composé son ouvrage dans les regles qu'on doit observer aux pieces de théâtre. Car pour peindre
par-

parfaitement l'histoire qu'il traite, il avoit besoin des parties necessaires à un poëme, afin de passer de l'infortune au bonheur. L'on voit que ces groupes de differentes personnes qui font diverses actions, sont comme autant d'épisodes qui servent à ce que l'on nomme *peripeties*, ou de moyens pour faire connoître le changement arrivé aux Israélites qui sortent d'une extrême misere, & rentrent dans un état plus heureux: ainsi leur infortune est marquée par ces personnes languissantes & abbatuës. Le changement qui s'en fait, est figuré par la chute de la Mane, & leur bonheur se connoît dans la possession d'une nourriture qu'on leur voit amasser avec une joye extrême. De sorte que bien loin de trouver quelque chose à redire dans ce Tableau, on doit plutôt admirer de quelle maniere le Pouffin s'est conduit dans un sujet si grand & si difficile, & où il n'a rien fait qui ne soit autorisé par de bons exemples, & digne d'être imité par tous les Peintres qui viendront après lui.

Ce sentiment fut celui non seulement de tous ceux de l'Académie qui étoient en grand nombre, mais encore de plusieurs personnes doctes dans les sciences, & intelligentes dans les beaux arts, lesquelles se trouverent à cette conference dont j'ai voulu vous faire le détail, parce qu'il me semble qu'elle sert d'une approbation aussi forte qu'on en peut desirer, pour convaincre ceux qui osent blâmer ce que le Pouffin a fait. Car que peut-on dire de plus avantageux que ce que je viens de rapporter au sujet du Tableau de la Mane? Et quel autre ouvrage pourroit-on faire voir où il y eût un aussi grand nombre de belles parties à considerer? On a examiné ce qui regar-

ET DES OUVRAGES DES PEINTRES. 115

de l'invention, la disposition, le dessein, les proportions, les expressions, ce qui appartient à la beauté du coloris; & l'on n'a rien trouvé qui ne mérite de l'admiration. Ainsi jugez, je vous prie, de quelle autorité peuvent être les sentimens de ceux qui disent, que si le Pouffin a fû la theorie de cet art, il n'a pas été capable de le pratiquer comme ont fait beaucoup d'autres; lui, dont vous voyez, au jugement des savans, des choses exécutées avec une science si profonde, des connoissances si particulieres, une beauté de pinceau si agréable, & un raisonnement si solide.

Je pourrois vous donner encore pour exemple plusieurs de ses Tableaux, pour vous faire voir de quelle sorte il a heureusement réüssi dans l'exécution des differens modes qu'il s'est toujours proposez dans ses ouvrages; & vous dire qu'on peut bien le considerer comme un génie extraordinaire, puis qu'ayant trouvé l'art de mettre en pratique toutes les differentes manieres des plus savans Maîtres de l'Antiquité, il s'en est fait des règles si certaines, qu'il a donné à ses figures la force d'exprimer tels sentimens qu'il a voulu, & de faire qu'elles inspirent de pareils mouvemens dans l'ame de ceux qui voyent ses Tableaux.

Je l'ai déjà dit, que ce savant homme a même surpassé en quelque sorte les plus fameux Peintres & Sculpteurs de l'Antiquité qu'il s'est proposé d'imiter, en ce que dans ses ouvrages on y voit toutes les belles expressions qui ne se rencontroient que dans differens Maîtres. Car Timomachus qui representa Ajax en colere, ne fut recommandable que pour avoir bien peint
les

les passions les plus véhémentes. Le talent particulier de Zeuxis, étoit de peindre des affections plus douces & plus tranquilles, comme il fit dans cette belle figure de Penelope, sur le visage de laquelle on reconnoissoit de la pudeur & de la sagesse. Le Sculpteur Ctesilas fut principalement considéré pour les expressions de douleur.

Mais, comme je viens de dire, si ces savans ouvriers excelloient dans quelques parties, le Pouffin les possédoit toutes. C'est dans le Tableau du petit Moïse, qui foule aux pieds la couronne de Pharaon, qu'on peut voir des effets de colere. Combien de sujets saints & dévots, dont la comparaison ne se peut faire avec les Tableaux de Zeuxis, portent-ils les marques d'une sainte pudeur, & d'une sagesse toute divine?

Ce mourant auquel on donne l'Extrême-Onction, & dont je vous ai parlé, ne doit-il pas nous persuader que ce qu'on a écrit de la Statue de Ctesilas n'est point une exageration? Quels effets de respect & de crainte peut-on voir plus touchans que ceux du Tableau où Esther paroît devant Assuérus? Je vous ai entretenu des sujets où il a si bien représenté la tristesse, la joye, & les autres passions.

Y a-t-il rien de plus plaisant, & de plus gracieux que les Bacchanales qu'il a peintes? Dans celle qu'il fit pour Mr. du Fresne, l'on voit une femme enjouée, qui semble chanter & danser en touchant des castagnettes, pendant qu'un jeune homme joue de la flûte. C'est un des Tableaux où il a pris plus de soin, & où il a suivi des proportions tirées des Statuës & des plus beaux

bas-

bas-
faite
vrir
mar
ven
ce q
des
Bor
une
don
tes
qui
mod
mes
tres
S
figur
reste
plus
phae
poin
Car
leur
lui,
gles
ni en
nem
men
ticul
deva
ancie
du p
Ai
de P
d'At

bas-reliefs antiques. Ceux qui en ont une parfaite connoissance n'ont pas de peine à découvrir de quelle sorte il a observé ce qu'on y remarque de plus élégant; & comment il a souvent imité avec beaucoup d'adresse & de bonheur ce qu'il y a de plus agréable dans le bas-relief des danseuses, dans les vases de Medicis & de Borghese, dans celui que l'on voit encore dans une Eglise de Gaïete au Royaume de Naples, dont il faisoit une estime particuliere. Ces restes antiques sont des chers-d'œuvres de l'art, qui lui ont paru bien plus dignes d'être pris pour modelles que des hommes malfaits, & des femmes telles qu'on les trouve, dont plusieurs Peintres moins habiles se sont contentez.

S'il a mis quelquefois dans ses Tableaux des figures entieres & telles qu'elles sont dans les restes antiques, il n'a fait en cela qu'imiter les plus savans Peintres qui l'ont précédé, & Raphaël le premier, lesquels pourtant ne s'en sont point servis plus heureusement que le Poussin. Car on peut dire, sans vouloir le trop louer, à leur desavantage, qu'ils n'ont point, comme lui, entendu à disposer leurs figures dans les règles de la Perspective lineale, & de celle de l'air, ni enrichi leurs Tableaux de païssages & d'évenemens qui servent non seulement pour l'ornement du sujet, mais instruisent de quelques particularitez necessaires à l'Histoire, & remettent devant les yeux les ceremonies & les coûtumes anciennes; ce qui satisfait les savans, & donne du plaisir à tout le monde.

Ainsi ayant représenté dans un païssage le corps de Phocion, que l'on emporte hors du païs d'Athènes, comme il avoit été ordonné par le
peu-

peuple, on apperçoit dans le lointain, & proche la ville, une longue procession qui sert d'embellissement au Tableau, & d'instruction à ceux qui voyent cet ouvrage, parce que cela marque le jour de la mort de ce grand Capitaine qui fut le dix-neuvième de Mars, jour auquel les Chevaliers avoient accoutumé de faire une procession à l'honneur de Jupiter.

Dans le Tableau que le Pouffin fit pour Mr. de Chantelou, où la Vierge est en Egypte, on y voit une autre sorte de procession de Prêtres Egyptiens, qui ont la tête rase, sont couronnez de verdure, & vêtus selon l'usage du païs. Les uns ont des tymbales, des flûtes, des trompettes: d'autres portent des éperviers sur des bâtons: il y en a qui sont sous un porche, & qui semblent aller vers le Temple de leur Dieu Serapis, portant le coffre dans lequel étoient enfermez ses os. Derrière une femme vêtue de jaune est une sorte de fabrique faite pour la retraite de l'oiseau Ibis que l'on y voit, & une espece de tour dont le toit est concave, avec un grand vase pour recueillir la rosée. Cependant le Peintre ne faisoit point ces embellissemens par un pur caprice, & pour les avoir imaginez, ainsi qu'il l'écrivit alors. Il s'appuyoit sur l'Histoire, ou sur des exemples antiques, comme dans cette cérémonie Egyptienne, „ qu'il dit avoir tirée du „ Temple de la Fortune de Palestrine, dont „ le pavé de Mosaïque représentoit l'Histoire „ naturelle & morale des Egyptiens; & dont il „ s'est servi dans le fond de son Tableau, pour „ plaire, & faire connoître que la Vierge étoit „ alors en Egypte

C'est

tres,
où l
ques
cenc
eaux
res;
païs
pour
naire
Tabl
trouv
du R
magn
conn
d'Egy
Ou
seize
diffé
rez de
tions
vertiss
Cet
Haute
tre ter
elle pa
tre un
pareill
dans u
Le
reau fa
en est
des fig
Ce co
taine,

C'est ainsi qu'il en a usé en d'autres rencontres, quand, pour faire mieux connoître les lieux où les choses se sont passées, il en a donné quelques marques particulières, soit par la magnificence des bâtimens, soit par les divinites des eaux qu'il a représentées sous différentes figures; soit par les animaux particuliers à chaque pais, ainsi que faisoit le Peintre Néacles, qui pour marquer le fleuve du Nil, mettoit ordinairement un crocodile tout proche. Dans le Tableau où le Poussin a représenté le petit Moïse trouvé sur les eaux, & qui est dans le Cabinet du Roi, on voit une ville remplie de palais magnifiques & de hautes pyramides, qui font connoître assez que c'est Memphis la capitale d'Egypte.

Outre que les paysages qu'il a faits quinze ou seize ans avant sa mort, sont agréables par leurs différentes dispositions, il y a mis des sujets tirés de l'Histoire ou de la Fable, ou quelques actions extraordinaires qui satisfont l'esprit & divertissent les yeux.

Cette solitude qui est chez Mr. le Marquis de Hauterive, où l'on voit des Moines assis contre terre, & appliquez à la lecture, ne cause-t-elle pas un certain repos à l'ame, qui fait naître un desir de pouvoir jouir d'une tranquillité pareille à celle où l'on croit voir des Religieux dans un desert si paisible & si charmant?

Le paysage qui est dans le Cabinet de Mr. Moreau fait un effet contraire. La situation du lieu en est merveilleuse, mais il y a sur le devant des figures qui expriment l'horreur & la crainte. Ce corps mort, & étendu au bord d'une fontaine, & entouré d'un serpent; cet homme qui
fuit

fuit avec la frayeur sur le visage; cette femme affise, & étonnée de le voir courir & si épouvanté, sont des passions que peu d'autres Peintres ont sù figurer aussi dignement que lui. On voit que cet homme court véritablement, tant l'équilibre de son corps est bien disposé pour représenter une personne qui fuit de toute sa force; & cependant il semble qu'il ne court pas aussi vite qu'il voudroit. Ce n'est point, comme disoit il y a quelque temps un de nos amis, de la seule grimace qu'il s'enfuit; ses jambes & tout son corps marquent du mouvement. Je pourrois vous parler de plusieurs autres paissages que ce savant homme a faits, où l'on trouve toujours de quoi admirer, & se divertir; mais il faut que vous les voyiez aussi-bien que ses autres Tableaux qui sont à Paris. Le Roi en a deux que le Poussin fit en 1641. pour le Cardinal de Richelieu. Dans l'un est représenté le Temps qui découvre la Verité; & dans l'autre est peint comme Dieu s'apparut à Moïse dans le buisson ardent.

Vous verrez chez le Sieur Stella aux Galeries du Louvre, Apollon qui poursuit Daphné; une Danaé couchée sur un lit; & Venus qui donne les armes à Enée. Ce dernier fut peint en 1639.

Dans le Cabinet de Mr. le Marquis de Hauteville, est un Coriolan.

Dans celui de Mr. le Nôtre, un Saint Jean qui baptise le peuple aux bords du Jourdain. Un petit Moïse trouvé sur les eaux, peint en 1638. Un autre Tableau de la premiere maniere, représentant Narcisse, qui se regarde dans une fontaine.

Il y a chez Mr. Fromont de Veines, un Tableau de la mort de Saphira; & une Vierge dans un païfage accompagnée de cinq figures.

Dans le Cabinet de Mr. Gamard des Chasses, on y voit Apollon & Daphné de la premiere maniere.

Mr. Blondel Maître des Mathematiques de Monseigneur le Dauphin a eû de Mr. de Richaumont un Sacrifice de Noé, & un Hercule entre le Vice & la Vertu, des premieres manieres du Pouffin.

Il y a encore plusieurs Tableaux de ce savant homme, desquels je ne me souviens pas présentement qui se trouvent en divers Cabinets de Paris, & que l'on déplace souvent, ou par la mort des curieux, ou par les échanges & les ventes qui s'en font.

Je ne demande pas, dît Pymandre, que vous fassiez un effort de memoire pour vous en souvenir; vous en avez nommé un assez grand nombre. Mais poursuivez, si vous le trouvez bon, d'examiner encore les excellentes qualitez de ce grand Peintre. Car bien que je crusse avoir une entiere connoissance de lui, par ce que j'en ai vû, & par tout ce que j'en ai ouï dire, j'avoüe que je ne m'étois point imaginé qu'il eût un rang si considerable parmi les Peintres les plus célèbres; & je suis ravi que la France ait produit un homme si rare, que les Italiens mêmes, comme vous disiez tantôt, l'aient reconnu pour le Raphaël des François.

Il est vrai, lui repartis-je, que la France & l'Italie n'ont point eû de Peintres plus savans. Ils avoient beaucoup de ressemblance dans la grandeur de leurs conceptions, dans le choix

des sujets nobles & relevez, dans le bon goût du dessein, dans la belle & naturelle disposition des figures, dans la forte & vive expression de toutes les affections de l'ame. Tous les deux se sont plus attachez à la forme qu'à la couleur, & ont préféré ce qui touche & satisfait l'esprit & la raison, à ce qui ne contente que la vûë. Aussi, plus on considere leurs ouvrages, & plus on les aime & on les admire.

Ne vous imaginez pas, s'il vous plaît, que la comparaison que je fais de ces hommes illustres soit un moyen dont je me serve pour louer davantage le Poussin; je ne prétends point établir son merite par rapport à ce qu'ont fait les plus grands Peintres, soit de ceux qui ont été avant lui, soit de ceux de son temps, soit encore de ceux qui ont travaillé depuis en quelque pais que ce puisse être. Chacun d'eux a eu ses talens particuliers; & si quelques-uns en ont possédé de très-considerables, je ne croi pas qu'on puisse pour cela rien diminuer de l'estime qu'on doit faire de lui. Je vous ai autrefois parlé des différentes qualitez qui ont donné de la réputation au Titien & au Corege: l'excellence & la beauté singuliere de leur travail n'a pas empêché que Raphaël n'ait été regardé comme le Maître de tous, parce qu'il possédoit des qualitez si grandes, qu'elles l'ont rendu sans égal.

Mais si l'on vouloit marquer quelque difference entre Raphaël & le Poussin, on pourroit dire que Raphaël avoit reçu du Ciel son savoir & les graces de son pinceau, & que le Poussin tenoit de la force de son genie & de ses grandes études ses belles connoissances, & tout

tout ce qu'il possédoit de merveilleux dans son Art.

Pour bien juger de nôtre premier Peintre François, il faut le considérer seul sans le comparer à d'autres, & regardant les talens particuliers qu'il a eûs, on aura de la peine à en trouver parmi ceux dont je vous ai parlé qui lui soient comparables.

Il me semble que je vous ai assez fait connoître quelle étoit la force de son génie à bien inventer, & la beauté de son jugement à ne choisir qu'une matiere grande & illustre. Les Tableaux dont je vous ai fait des descriptions vous doivent avoir persuadé de son savoir dans ce qui regarde la composition & l'ordonnance. Vous y avez pû remarquer sa science dans l'Art de bien desfiner les figures, & donner des proportions convenables aux personnes, aux sexes, aux âges, & aux différentes conditions. C'est lui qui a fait paroître le premier cet art admirable de bien traiter les sujets dans toutes les circonstances les plus nobles; & qui comme un flambeau a servi de lumiere pour voir ce que les autres n'ont fait qu'avec desordre & confusion.

Il étudioit sans cesse tout ce qui étoit nécessaire à sa profession, & ne commençoit jamais un Tableau sans avoir bien médité sur les attitudes de ses figures qu'il dessinoit toutes en particulier & avec soin. Aussi on pouvoit sur ses premières pensées & sur les simples esquisses qu'il en faisoit, connoître que son ouvrage seroit conforme à ce qu'on attendoit de lui. Il dispoisoit sur une table de petits modèles qu'il couvroit de vêtemens pour juger de l'effet & de la disposition de tous les corps ensemble, & cherchoit si fort à

imiter toujours la nature, que je l'ai vû considérer jusques à des pierres, à des mottes de terre, & à des morceaux de bois, pour mieux imiter des rochers, des terrasses, & des troncs d'arbres. Il peignoit avec une propreté, & d'une maniere toute particuliere : il arrangeoit sur sa palette toutes ses teintes si justes, qu'il ne donnoit pas un coup de pinceau inutilement, & jamais ne tourmentoit ses couleurs. Il est vrai que le tremblement de sa main ne lui eût pas permis de travailler avec la même facilité que font d'autres Peintres, mais la force de son génie & son grand jugement réparoient en lui la foiblesse de sa main.

Quelque ouvrage qu'il fît, il ne s'agitoit point avec trop de violence : il se conduisoit avec modération, sans paroître plus foible à la fin de son travail qu'au commencement ; parce que le beau feu qui échauffoit son imagination avoit toujours une force pareille. La lumière qui éclairoit ses pensées étoit uniforme, pure, & sans fumée. Soit qu'il fallut faire voir dans ses compositions de la véhémence, & quelquefois de la colere & de l'indignation, soit qu'il fut obligé de représenter les mouvemens d'une juste douleur, il ne se transportoit jamais trop, mais se conduisoit avec une égale prudence, & une même sagesse. S'il traitoit quelques sujets poëtiques, c'étoit d'une maniere fleurie & élégante ; & si dans les Bacchanales il a tâché de plaire, & de divertir par les actions & les manieres enjouées qu'on y voit, il a cependant toujours conservé plus de gravité & de modestie que beaucoup d'autres Peintres qui ont pris de trop grandes libertez.

Il est vrai qu'on peut regarder en lui comme

une

une adresse toute particuliere le soin qu'il a eû de peindre avec beaucoup d'amour & d'agrémens ces sortes de sujets ; de les avoir remplis de plus d'embellissemens que les actions historiques qu'il a traitées, dans lesquelles on trouve la verité belle & bien ornée, mais sans fard, & où souvent même il a affecté de retrancher certaines richesses que le sujet auroit pû recevoir, mais qui se trouvent bien récompensées par la grande beauté de ses figures.

On voit pourtant dans la composition des uns & des autres, qu'à l'exemple des savans Orateurs, son intention a été d'en serrer toutes les parties qu'il divise en certains membres, auxquels il ne donne d'étendue que ce qui est nécessaire pour exprimer sa pensée, sans qu'il y ait dans son ouvrage ni embarras, ni confusion, ni rien de superflu.

L'on n'y voit jamais de mouvemens qui ne soient conformes à ce que les personnages doivent faire. Ces raccourcissemens desagréables, ces contrastes d'attitudes & d'actions contraintes, & souvent ridicules, que certains Peintres recherchent, & affectent si fort, pour donner, disent-ils, plus de vie & d'agitation à leurs figures, ne se rencontrent point dans les Tableaux du Poussin : tout y paroît naturel, facile, commode & agréable ; chaque personne fait ce qu'elle doit faire, avec grace & bienveillance.

Ce n'est pas avec un moindre succès qu'il a réüssi dans l'expression de toutes les passions de l'ame. Je vous ai fait observer que quelque fortes qu'elles soient, il ne les outre jamais ; qu'il connoît jusques à quel degré il faut les marquer ; & ce qui est encore considerable, il fait faire un

parfait discernement des personnes capables des plus fortes passions, & de quelle maniere il faut les en rendre touchez.

On ne voit rien de trop recherché, ni de trop negligé dans ses Tableaux. Les bâtimens, les habits, & généralement tous les accommodemens sont toujours conformes à son sujet. Les lumieres & les ombres sont répandues de la même sorte que la nature les fait paroître: il n'affecte point d'en représenter de plus grandes, ni de donner plus de force, ou de foiblesse à ses corps; il fait l'art de les faire fuir ou avancer par des moyens naturels & agréables. Il entend parfaitement l'amitié que les couleurs ont les unes avec les autres; & quoi qu'il se serve également dans le près & dans le loin de couleurs claires & vives, il les rompt, les affoiblit, & les dispose de sorte qu'elles ne se nuisent point les unes aux autres, & sont toujours un bel effet. Je vous ai parlé tant de fois de son intelligence à bien faire toutes sortes de paysages, & à les rendre si plaisans & si naturels, qu'on peut dire que hors le Titien, on ne voit pas de Peintre qui en ait fait de comparables aux siens. Il touchoit parfaitement toutes sortes d'arbres, & en exprimoit les differences & l'agitation; il disposoit les terrasses d'une maniere naturelle, mais bien choisie; donnoit de la fraîcheur aux eaux, qu'il embellissoit des reflets des objets voisins; ornoit les campagnes & les colines de villes ou de fabriques bien entendues, diminuant les choses plus éloignées avec une entente merveilleuse; & pour donner ce précieux que l'on voit dans ses ouvrages, faisoit naître des accidens de jours & d'ombres par des rencontres de nuages & par des vapeurs ou des exhalai-

exhalaisons élevées en l'air dont il savoit parfaitement faire les differences de celles du matin & de celles du soir.

Dans quelques-uns de ses Tableaux il a représenté des temps calmes, & serains ; dans d'autres des pluyes, des vents, & des orages, comme ceux que vous avez vûs autrefois chez le Sieur Pointel. Le Pouffin les fit en 1651. & dans le même temps il écrivit au Sieur Stella, „ Qu'il avoit fait pour le Cavalier del Pozzo, „ un grand paisage, dans lequel, lui dit-il, j'ai „ essayé de représenter une tempête sur terre, „ imitant le mieux que j'ai pû l'effet d'un vent „ impetueux, d'un air rempli d'obscurité, de „ pluye, d'éclairs & de foudres qui tombent „ en plusieurs endroits, non sans y faire du des- „ ordre. Toutes les figures qu'on y voit jouënt „ leur personnage selon le temps qu'il fait : les „ uns fuyent au travers de la poussiere, & sui- „ vent le vent qui les emporte ; d'autres au con- „ traire vont contre le vent, & marchent avec „ peine, mettant leurs mains devant leurs yeux. „ D'un côté un Berger court, & abandonne son „ troupeau, voyant un lion, qui, après avoir „ mis par terre certains Bouviers en attaque „ d'autres, dont les uns se défendent, & les „ autres piquent leurs bœufs, & tâchent de se „ sauver. Dans ce desordre la poussiere s'élève „ par gros tourbillons. Un chien assez éloigné, „ aboye, & se herisse le poil, sans oser appro- „ cher. Sur le devant du Tableau l'on voit Py- „ rame mort & étendu par terre, & auprès de „ lui Thibé qui s'abandonne à la douleur.

Voilà de quelle maniere il savoit peindre parfaitement toutes sortes de sujets, & même

les effets les plus extraordinaires de la nature, quelque difficiles qu'ils soient à représenter; accompagnant ses païssages d'histoires, ou d'actions convenables, comme dans celui-ci, qui est un temps fâcheux, il a trouvé un sujet triste & lugubre.

Toutes les choses que je viens de vous rapporter, ne doivent-elles pas faire prononcer en faveur du Poussin, sans être même obligé d'attendre le jugement de quelque savant qui les autorise?

En effet, dît Pymandre, je tiens que ce que la multitude approuve, doit aussi être approuvé des doctes: la grande estime que tout le monde fait des Tableaux du Poussin est une espece de jugement populaire, où je voi que les ignorans & les habiles ne sont point de differens avis.

Enfin, repris-je, nous avons parlé de plusieurs savans hommes qui ont travaillé longtemps, & qui par le secours de l'étude & une longue pratique ont tâché de se rendre capables d'exprimer noblement leurs pensées. Mais après avoir bien considéré tout ce qu'ils ont fait de plus beau, & même avoir examiné les ouvrages des Anciens dans le peu de choses à fraisque que l'on a tirez de la Vigne Adriane, & particulièrement ce mariage qui est dans la Vigne Aldobrandine, dont la simplicité & la noblesse qu'on y remarque ont fait concevoir au Poussin quel pouvoit être le génie de ces grands hommes: il faut avouer que ce Peintre, sans s'attacher à aucune maniere, s'est fait le maître de soi-même, & l'auteur de toutes les belles inventions qui remplissent ses Tableaux; Qu'il n'a rien appris des Peintres de son temps, sinon à
éviter

éviter les défauts dans lesquels ils sont tombez ; Que nous lui sommes redevables de la connoissance que nous pouvons avoir de la plus grande perfection de cet art. Et l'on peut dire qu'il a rendu un signalé service à sa patrie, en y répandant les savantes productions de son esprit, lesquelles relevent considérablement l'honneur & la gloire des Peintres François, & serviront à l'avenir d'exemples & de modèles à ceux qui voudront exceller dans leur profession.

Pymandre vouloit me parler, lors que nous fûmes interrompus par l'arrivée de quelques personnes : ce qui nous obligea de finir nôtre conversation, & de remettre à une autre fois ce que nous avions encore à dire.



ENTRETIENS
 SUR LES VIES
 ET
 SUR LES OUVRAGES
 DES PLUS
 EXCELLENS PEINTRES
 ANCIENS ET MODERNES.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

PYMANDRE avoit été si satisfait de nôtre dernière conversation, qu'étant venu me trouver quelque temps après, il me parla d'abord du Pouffin, & me demanda s'il n'avoit pas laissé des Disciples qui eussent suivi sa maniere, & profité des lumieres d'un si savant homme.

Le Pouffin, lui dis-je, n'a point eû de maîtres qu'il ait imitez, & n'a point fait d'Eleves, travaillant toujours seul dans son cabinet sans entreprendre de grands ouvrages. Il n'avoit besoin de personne pour lui aider: aussi ne voit-on point de Tableaux de lui qui ne soient entierement de sa main. Il ne vouloit pas même permettre qu'on copiât ce qu'il faisoit, sachant la difference qu'il y a d'une copie à un original.

Mr.

Mr. de Chantelou l'ayant prié de faire copier les sept Sacremens du Cavalier del Pozzo, il ne put s'y refoudre : il aima mieux être le copiste de ses propres ouvrages que de les confier à un autre. Il est vrai qu'il n'y a rien dans les sept Sacremens de Mr. de Chantelou qui ne soit différent de ceux du Cavalier del Pozzo, & qu'au lieu de copies il a fait de seconds originaux encore plus parfaits que les premiers. Vous pouvez juger de la difference qu'il y a des uns aux autres par les Estampes que l'on en a gravées.

Il s'est trouvé quelques particuliers qui ont voulu imiter sa maniere, mais nul n'en a approché. Le petit le Maire a fait plusieurs Tableaux d'après ses desseins. GASPARE DU GHET son beaufrere a aussi peint dans le goût du Pouffin des païssages assez beaux, particulièrement sur la fin de sa vie. On pourroit même dire de quelques-uns que c'étoit les restes des festins du Pouffin, comme on a dit autrefois des Tragedies d'Euripide, que c'étoit les restes des festins d'Homere. Gaspre mourut peu de temps après son beaufrere.

Comme c'est la mort, dît Pymandre, qui aussi-bien que le temps leve le voile dont toutes les actions des hommes ont été cachées pendant leur vie, & qui donne moyen d'en juger avec liberté, il me semble que c'est depuis que le Pouffin n'est plus au monde qu'on a encore mieux connu son merite. L'estime qu'on fait de lui, & le prix où sont ses ouvrages font juger de leur valeur ; & c'est en cela que son sort pareil au sort des grands hommes, est différent de celui de plusieurs autres Peintres qui ont

eû seulement pendant leur vie une fausse réputation.

Il a jouï, repartis-je, d'un bonheur d'autant plus grand qu'il étoit selon ses desirs; parce que ne souhaitant que de travailler avec tranquillité, & aux choses qui étoient de son goût, il l'a toujours fait avec un applaudissement général. Mais il est vrai que quand je considere les Tableaux de cet excellent homme, & ceux de quelques Peintres qui ont eû du merite, je voi qu'il y a une grande difference entre les bons & les savans Peintres. J'appelle un bon Peintre celui qui dans ses ouvrages s'exprime avec ordre, avec beaucoup de force, de grace & de netteté, & qui en imitant bien ce qu'il veut représenter, satisfait les esprits ordinaires, & plaît aux yeux de tout le monde: Mais celui-là seul me paroît digne d'être appelé savant, qui non seulement possède toutes ces belles parties, mais encore qui attirant sur ses ouvrages l'admiration des esprits même du premier rang, ennoblit les matieres les plus communes par la sublimité de ses pensées, & trouve dans son imagination & dans sa mémoire, comme dans deux sources inépuisables, tout ce qui peut rendre ses Tableaux entierement parfaits.

Veritablement dans le reste des choses que j'ai à vous dire aujourd'hui, il me seroit malaisé de vous rapporter des exemples semblables à ceux que nôtre Peintre François nous a fournis. Cependant, comme il n'y a point d'homme qui possède universellement toutes les sciences, mais que le plus & le moins met de la difference entre les plus habiles, il faut estimer dans chaque particulier les talens qu'il a reçûs, & lors qu'il

a excellé dans quelque partie, le considerer par les choses qu'il a sù faire mieux. Car comme il n'y a rien dans la nature qui n'ait de la beauté, cette beauté est toujours digne d'être regardée lors que l'art a pris soin de la bien imiter. C'est pourquoi dans la Peinture on louë avec justice ceux qui ont parfaitement réussi à faire des paysages, des fleurs, des fruits, & des animaux, quand leur genie n'a pas été capable de plus digne de louange, qu'ils ont fait paroître plus de jugement dans le beau choix & l'agréable disposition de ce qu'ils ont tâché de représenter.

Pendant la vie du Poussin il y avoit plusieurs Peintres qui travailloient en Italie avec réputation dans ces divers genres de peinture, & qui sont morts peu de temps après lui. Claude Gellée, dit le Lorrain, qui a si bien copié la nature dans ses paysages, avoit un disciple nommé JEAN DOMINIQUE qui s'est fait connoître pour l'avoir assez bien imité.

Quant aux Peintres d'histoires, qui avoient alors le plus d'emploi à Rome, je puis vous nommer ANDRÉ SACCHI, autrement André Ouche, Eleve de l'Albane, & ANDRÉ CAMACÉE disciple du Dominiquin. Ils ont eû des talens qui pouvoient les faire considerer. Vous avez vû de leurs ouvrages dans les appartemens du Palais des Barberins à Montecaval. André Sacchi étoit Romain, & a fait plusieurs Tableaux dans l'Eglise de Saint Pierre & en divers autres lieux. Le Camacée avoit pris naissance à Bevagna, à treize milles de Spolete. Il a aussi peint dans l'Eglise de Saint Pierre & à Saint Jean de Latran.

PIETRE BERRETIN de Cortone les surpassa de beaucoup dans la *gentillesse* d'esprit pour ce qui regarde l'invention, & dans le bel emploi des couleurs. Il n'étoit pas extrêmement correct dans le dessein, ni savant pour les fortes expressions: mais il n'y a gueres eû de Peintre de son temps qui pour les grandes ordonnances ait été plus ingénieux, plus facile, & plus agréable.

Comme nous avons dit qu'il y a deux souveraines qualitez dans la Peinture; l'une de travailler avec science pour instruire, & l'autre de peindre agréablement pour plaire: & que celui qui plaît fait un effet bien plus général que celui qui instruit: on peut dire aussi que la qualité nécessaire pour plaire étoit le partage de Pietre de Cortone. Combien de fois avons-nous considéré dans Rome le Salon du Palais Barberin, où nous trouvions tant de graces & de noblesse dans la disposition des figures, tant d'agrément dans leurs attitudes & dans leurs airs de têtes; une si belle union dans les couleurs, & ce que les Italiens nomment *Vaguezza*? Quoi que cet ouvrage soit peint à fraisque, il n'y a pas moins de force & de tendresse que s'il étoit peint à huile. Et bien que le dessein n'en soit pas d'un goût exquis, ni les draperies des figures tout-à-fait bien entendues & naturelles; cependant il se trouve que le tout ensemble a quelque chose de si gracieux & de si doux à la vûe, qu'il n'y a personne qui ne sente beaucoup de plaisir en le regardant.

Aussi n'étoit-ce pas son coup d'essai. Etant venu à Rome fort jeune avec intention de s'appliquer entierement à la Peinture, il eût pour
maî-

maître un Peintre Florentin assez habile, sous lequel il fit en peu de temps un progrès considerable. Mr. Alexandre Sacchetti, & son frere le Cardinal aiant conçu pour lui beaucoup d'estime, le reçurent dans leur Palais, & le firent travailler à plusieurs sujets, & entre autres à un Ravissement des Sabines. Mais le premier Tableau qu'il exposa en public fut une Nativité de Notre Seigneur qui est dans l'Eglise de *San Salvatore in Lauro*, proche le Mont Jordan. Cet ouvrage qui tenoit beaucoup de la maniere des Caraches, lui donna de la réputation, & fut cause que le Pape Urbain VIII. le fit peindre dans l'Eglise de Sainte Bibienne, où son maître travailloit aussi dans le même temps.

Ce fut ensuite de cela que le Pape lui fit faire ce grand Salon du Palais Barberin dont je viens de parler. L'on en voit des Estampes gravées par Bloëmart dans le Livre d'*Ædes Barberini*, par lesquelles on peut juger de la composition & des ornemens dont la voute de ce Salon est enrichie.

Après que le Cortone eût fini ce Salon, il alla à Venise, & delà il passa dans la Lombardie pour y voir les plus excellens Tableaux des Peintres de ce pais-là. Comme il s'en retournoit par Florence, le Grand Duc l'arrêta pour peindre un Salon & quelques appartemens du Palais Pitti. C'est particulièrement dans un des plat-fonds où il a peint la Vertu enlevée, qu'on peut voir ce qu'il a fait de plus beau pour ce qui regarde le coloris. Il est vrai qu'il n'acheva pas tout ce que le Grand Duc lui avoit ordonné, parce que les Peintres de Florence jaloux de le voir dans l'emploi, & cherchant à lui rendre de mau-

mauvais offices, persuaderent au Cardinal oncle du Duc que certains Tableaux du Titien & d'autres Peintres Lombards que Pietre de Cortone avoit achetez ; n'étoient point Originaux. Le Cardinal lui en ayant fait des reproches, il en fut si touché qu'après avoir fini quelques ouvrages déjà beaucoup avancez, il demanda permission d'aller faire un voyage à Rome. Le Grand Duc lui accorda ce qu'il desiroit, & lui fit donner dix mille écus pour recompense de ce qu'il avoit fait. Mais le Cortone étant arrivé à Rome ne voulut plus retourner à Florence ; & ce fut un de ses élèves nomme *Ciro Ferri*, imitateur de sa maniere, qui acheva ce qu'il avoit laissé à faire au Palais Pitti.

Pietre commença à peindre pour les Peres de l'Oratoire à la *Chiesa Nova*. Il y travailla à plusieurs reprises, parce qu'il fut employé pendant trois ans par le Pape Innocent X. à peindre la Galerie du Palais Pamphile à la Place Navone, où il représenta plusieurs sujets tirez de l'Enéide de Virgile. Il fit ensuite un dessein pour peindre le Dôme de Sainte Agnès, & plusieurs cartons colorez pour les ouvrages de Mosaïque qu'on vouloit faire dans des voutes ou petits dômes de l'Eglise de Saint Pierre : Mais sa santé ne lui permettoit pas d'exécuter tout ce qu'il eût bien voulu entreprendre, car la grandeur du travail ne l'étonnoit pas, ayant même beaucoup plus de facilité pour les grands ouvrages, à cause de la pratique qu'il y avoit acquise, que pour les petits Tableaux auxquels il travailloit moins souvent.

Il est vrai qu'il ne s'appliquoit à ceux-ci que quand il étoit incommodé de la goutte, & que
ne

ne pouvant sortir de sa chambre il employoit quelques heures pour se délasser, & pour satisfaire ses amis : aussi ses petits Tableaux ne sont pas comparables à ses autres ouvrages.

D'où vient, me dît Pymandre, qu'il ne réussissoit pas dans ses Tableaux de moyenne grandeur comme le Poussin a fait dans les siens ? Quelle est, je vous prie, la raison de cette différence ?

Il s'est trouvé, lui répondis je, assez de Peintres qui ont fait très-peu de Tableaux de chevalet, quoi-qu'ils eussent pû s'en bien acquiter ; mais ne pouvant s'assujétir à de petites choses, ils aimoient mieux s'attacher uniquement à de grands ouvrages.

D'autres qui ont trouvé plus d'utilité dans les grandes entreprises, ont cru qu'elles feroient assez de bruit pour que le public eût une bonne opinion d'eux, & que pour la conserver ils ne devoient point exposer d'autres Tableaux au jugement des Savans, ne se mettant pas en peine que leur nom passât à la postérité.

D'autres encore, qui ont eû des considérations plus raisonnables, ont connu qu'ils réussissoient mieux dans les grandes choses que dans les petites, comme il est ordinaire à ceux qui ont beaucoup de feu & de facilité à exécuter leurs pensées. Telles étoient les qualitez de Pietre de Cortone. Quand il travailloit à de grands Tableaux, la vivacité de son esprit, & une émotion violente qui animoit sa main, & qui lui étoit comme naturelle, l'échauffoit, & l'emportoit hors de lui-même : ce qui faisoit que ses productions étoient pleines de chaleur & de véhémence ; au lieu

lieu que quand recueilli dans son cabinet il prenoit le pinceau pour travailler avec plus de repos, cette émotion qui comme un vent impetueux l'agitoit dans les grands lieux, se trouvant plus resserrée, affoiblissoit le feu de son imagination, & ses pensées demeurant sans vigueur, devenoient languissantes.

Il n'en est pas de même de ceux qui se sont étudiez à travailler avec tranquillité d'une manière plus correcte & plus arrêtée: ils agissent en toutes choses avec les mêmes lumieres, & par ce moyen conservent une force égale & un semblable caractère, soit qu'ils travaillent à de grands Tableaux, soit qu'ils en peignent de plus petits, soit même qu'ils ne fassent que de simples desseins. Comme l'esprit ne peut être continuellement dans un même degré de chaleur, lors que cette chaleur vient à diminuer, il faut que la force, & si j'ose le dire, toute la flamme d'un Peintre s'éteigne. De sorte que c'est seulement dans les grandes productions du Cortone qu'on découvre la beauté de son imagination: comme au contraire on apperçoit également dans tous les Tableaux du Poussin cette force d'esprit, cette science solide, & ce profond raisonnement qui l'ont rendu supérieur à tant d'autres.

Cependant il ne faut pas disconvenir que le Cortone n'ait fait un assez grand nombre de Tableaux de grandeurs médiocres qui sont d'une beauté considerable. On en voit dans des Eglises de Rome & en plusieurs endroits d'Italie. Il y en a de sa plus forte manière dans le cabinet du Roi, dans celui du Chevalier de Lorraine, & dans la Galerie de l'Hôtel de la Vrilliere. De

Depuis qu'il fut arrivé à Rome il ne vécut que sept ans, presque toujours malade de la goutte, dont il mourut le 22 Mai 1669. Il fut enterré dans l'Eglise de Saint Luc, qui n'étoit anciennement dédiée qu'à Sainte Martine. Mais en 1588. le Pape Sixte V. l'ayant accordée à la Compagnie des Peintres, elle fut encore dédiée à Saint Luc leur Patron sous le Pontificat d'Urbain VIII. Comme elle étoit en fort mauvais état, à cause de son antiquité, quoi qu'on l'eût réparée plusieurs fois, les Cardinaux Barberin la firent rebâtir dès les fondemens; ce qui fut exécuté sur les desseins de Pietre de Cortone, qui contribua non seulement par sa conduite & par son travail, mais aussi par ses liberalitez à la dépense du bâtiment de cette Eglise, & à parer l'Autel de riches ornemens.

La vertu & le mérite de ce Peintre lui acquirent durant sa vie l'estime & l'amitié de tout le monde. Ce fut après qu'il eût achevé le Portail de l'Eglise de Notre Dame de la Paix que le Pape Alexandre VII. l'honora de l'Ordre de Chevalier de l'Eperon d'or qu'il reçût de la main du Cardinal Sacchetti son ancien protecteur. Pour marque de sa reconnoissance il fit présent au Pape de deux Tableaux, l'un d'un Ange Gardien, & l'autre d'un Saint Michel; & le Pape lui donna une chaîne d'or avec la Croix de Chevalier.

Le Cortone étoit bien fait de corps, la taille grande, l'esprit vif, la mémoire heureuse, ouvert, & agréable dans ses discours, prompt & facile au travail qu'il entreprenoit avec joye sitôt que la goutte lui donnoit du relâche, mais dont sur la fin de ses jours il fut tellement

ment accablé, qu'il avoit même de la peine à parler.

CLEANTE & VELASQUE étoient deux Peintres Espagnols contemporains du Cortone. Il y a dans le Cabinet du Roi un Païsage accompagné de figures, fait par Cleante; & dans les appartemens bas du Louvre plusieurs Portraits de la Maison d'Autriche peints par Velasque.

Que trouvez-vous, dît Pymandre, d'excellent dans les ouvrages de ces deux inconnus, car je ne me souviens pas d'en avoir ouï parler; aussi n'est-il gueres sorti de grands Peintres de leur païs.

J'y remarque, lui répondis-je, les mêmes qualitez qui se rencontrent dans les autres qui n'ont pas tenu le premier rang, hormis qu'il semble à voir la maniere de ces deux Espagnols qu'ils ayent choisi & regardé la nature d'une façon toute particuliere, ne donnant point à leurs Tableaux outre la naturelle ressemblance, ce bel air qui releve & fait paroître avec grace ceux des autres Peintres dont nous avons parlé.

Et quel est, dît Pymandre, ce bel air? Je ne puis bien le dire, répondis-je; mais ce que je fai est que je connois bien qu'il y en a un, & vous le connoîtrez comme moi si vous observez les Tableaux des Peintres d'Italie. Car vous y remarquerez un certain goût tout particulier qui ne se voit point dans ceux des Peintres étrangers qui ont conservé celui de leur païs; & cette difference ne se remarque pas seulement dans les ouvrages des plus excellens Peintres, mais même dans les Tableaux des Peintres ordinaires.

On

On peut juger de cela par ceux d'ALEXANDRE VERONESE, qui vivoit de ce temps-là. Il étoit de Verone. Quoi que sa maniere fût foible & lechée, elle étoit néanmoins agréable. Il étoit plus fort dans la couleur que dans le dessin. Il peignoit toutes ses figures d'après le naturel, & pour modes il se servoit ordinairement de sa femme & de ses filles. Il n'étoit pas de ceux qui se donnent la peine de faire plusieurs desseins d'un même sujet pour choisir le meilleur; car sans mediter sur l'invention & la disposition de son ouvrage, il commençoit tout d'un coup à peindre sur sa toile, plaçant ses figures les unes auprès des autres à mesure qu'il les finissoit. Il est vrai aussi que ce qu'il a fait n'entrera jamais en comparaison de ce qu'on voit des grands maîtres, quoi qu'il se trouve quelques morceaux de lui assez bien peints. Vous pouvez voir dans le cabinet du Roi un Tableau de moyenne grandeur, où il a représenté le Déluge, & un autre où la Vierge tient le petit Jesus qui met un anneau au doigt de Sainte Catherine. On rencontre peu de ses Tableaux, parce que la plupart ont été portez en Espagne; aussi ne travailloit-il quasi que pour ceux de cette nation, & n'avoit aucun commerce avec les François, & même fort peu avec les Italiens.

Passons, si vous voulez, tous les Peintres qui sont morts en Italie depuis ceux que je viens de nommer, si ce n'est que vous soyez bien-aise de savoir seulement leurs noms, & quel genre de peinture ils se sont appliquez : car vous ne devez pas vous attendre que j'en remarque aucun qui soit comparable aux derniers dont j'ai parlé pour ce qui regarde l'histoire, puisque même

me je ne me souviens que de quelques-uns qui ont eû d'autres sortes de talens, comme DOMINIQUE & MATHIEU BOURBON de Boulogne qui peignoient des Perspectives & de l'Architecture, & qui ont beaucoup travaillé à Lyon & en Avignon.

SALVATOR ROSE, dit Salvatoriel, Napolitain, dont le veritable genie étoit de peindre des batailles, n'étoit pas agréable dans les autres sujets. Il faisoit assez bien les ports de mer & les païfages, néanmoins toujours d'une maniere bizarre & extraordinaire. C'étoit un homme imaginatif, qui faisoit facilement des vers, & d'une conversation aisée. Il mourut en 1673. Il y a de ses ouvrages dans le Cabinet du Roi & au Palais Mazarin.

LE CAVALIER CALABRESE mourut aussi dans ce temps-là. Il a travaillé à Saint André de la Val, & peignoit assez bien les figures.

MARIO DE FIORI de Rome étoit un excellent Peintre pour bien faire des fleurs.

MICHEL DEL CAMPIDOGGIO faisoit aussi des fleurs & des fruits; mais il étoit mort quelques années avant les derniers que j'ai nommez.

Bien que ces sortes d'ouvrages ne soient pas les plus considerables dans l'art de peindre, toutefois ceux qui s'y sont le plus signalez n'ont pas laissé d'aquerir de la réputation, comme LABRADOR, DE SOMME, & MICHEL ANGE DES BATAILLES.

FIORAVENTE & le MALTOIS se sont mis en estime par les Tapis & les instrumens de musique, les vases & les autres choses de cet-

te n
per
M
que
Peir
fion
ense
auto
une
vern
de C
par
contr
donn
cette
leur
pensio
du C
de M
proted
Apr
lier fu
teur;
Mr. C
& Mr
tecteun
Elle
un Ch
mais d
& dive
compo
du Vic
celier,
seurs,
* En

te nature qu'ils représentoient dans une grande perfection.

Maïs revenons à nos Peintres François. Quelques années avant la mort de Vouët, plusieurs Peintres inquietez dans l'exercice de leur profession par les Maîtres Peintres de Paris, s'unirent ensemble, & formerent une Academie qui fut autorisée par le Roi, & qui reçut de Sa Majesté une protection favorable. D'abord elle fut gouvernée par douze Anciens, & eût pour Chef Mr. de Charmois amateur des beaux Arts, lequel par ses soins & par son credit avoit beaucoup contribué à son établissement. Ensuite le Roi donna un logement à ceux qui composoient cette Academie pour faire leurs assemblées, leur accorda des privileges, les gratifia d'une pension, & agréa le choix qu'ils avoient fait du Cardinal Mazarin pour leur Protecteur, & de Mr. le Chancelier Seguier pour leur Vice-protecteur.

Après la mort du Cardinal, Mr. le Chancelier fut Protecteur, & Mr. Colbert Viceprotecteur; & lors que Mr. le Chancelier * mourut, Mr. Colbert prit la protection de l'Academie, & Mr. le Marquis de Seignelay fut Viceprotecteur.

Elle fut donc gouvernée dans son origine par un Chef qui n'étoit pas Peintre de profession: mais depuis on a fait plusieurs nouveaux Statuts & divers Reglemens, par lesquels elle se trouve composée, après la personne du Protecteur & du Viceprotecteur, d'un Directeur, d'un Chancelier, de quatre Recteurs, de douze Professeurs, d'Ajoints à Recteurs & à Professeurs, de
Con-

* En 1672.

Conseillers, Secrétaire, de deux Professeurs, l'un pour l'Anatomie, & l'autre pour la Géométrie & la Perspective, & de deux Huissiers. Mr. de Ratabon remplissoit la charge de Directeur lors qu'il mourut.

Quand l'Académie reçoit quelqu'un, il est admis dans la Compagnie pour Peintre, ou pour Sculpteur. Les Peintres sont reçus selon le talent qu'ils ont dans la Peinture, distinguant ceux qui travaillent à l'histoire d'avec ceux qui ne font que des Portraits, ou des Batailles, ou des Païssages, ou des animaux, ou des fleurs, ou des fruits, ou bien qui ne peignent que de miniature, ou qui s'appliquent à la gravure, ou à quelque autre partie qui regarde le dessin.

Je vous fais ce détail, afin qu'en parlant des Peintres de l'Académie qui sont morts depuis son établissement, vous puissiez mieux connaître le rang qu'ils y ont tenu; car c'est par eux que je veux commencer, avant que de dire quelque chose des autres qui n'ont point été de ce corps. Ainsi vous voyez que nous voilà parvenus aux Peintres de ces derniers temps; & comme je n'ai point cru vous devoir parler d'un grand nombre de Peintres étrangers: aussi lors que j'aurai nommé ceux de l'Académie & quelques autres Peintres François qui sont morts, il en restera encore beaucoup dont je ne dirai rien. Je ne vous parlerai point non plus des vivans, n'ayant pas une assez grande connoissance de tous ceux qui travaillent aujourd'hui pour juger de leur mérite.

Ce n'est pas, dit Pymandre, la raison que vous alleguez qui vous empêche de nommer les vivans: vous craignez que l'on ne sache ce que

vous

Tom

vous me dites ici, & que ceux que vous auriez omis ne vous en fussent mauvais gré.

Est-ce, repartis-je, que vous ne sauriez garder le secret? Je le garderai fort bien, répondit Pymandre: mais il est vrai que si vous vouliez parler de la même sorte de ceux qui vivent que vous avez fait de ceux qui sont morts, vous rencontreriez bien des gens de peu de mérite qui en effet pourroient être les premiers à se plaindre d'avoir été oubliés, ou de n'avoir été loués que médiocrement: ainsi vous aimez mieux n'en point parler que de dépendre de ma discrétion.

Pour vous dire vrai, repartis-je, je ne crois pas devoir porter aucun jugement sur les personnes vivantes. Ne peut-il pas arriver tous les jours des changemens pareils à ceux que l'on a vus dans Rome, où des ouvrages médiocrement considérés sont devenus rares, & d'autres pour lesquels on avoit beaucoup d'estime n'être plus regardés après la mort de leurs Auteurs? Et puis, comme je vous disois tantôt, c'est le temps & la mort qui mettent en plein jour le mérite, ou les défauts des hommes que l'envie, ou la faveur ont tenu cachés pendant qu'ils ont vécu.

Pour vous parler donc de ceux qui ont été du corps de l'Académie, & qui sont morts depuis son établissement, je crois devoir commencer par celui qui a contribué à leur établissement, & que vous avez connu: j'entens MARTIN DE CHARMOIS, Sieur de Lauré, Conseiller du Roi en ses Conseils, & Chef de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture. L'amour qu'il avoit pour les beaux Arts le portoit si fort

à les cultiver, qu'il en aquit non seulement la theorie, mais aussi la pratique, travaillant également bien de Peinture & de Sculpture. Quoiqu'il fût attaché en qualité de Secretaire auprès du Maréchal du Schomberg Colonel des Suisses, il partageoit si bien son temps qu'il en employoit toujours une partie à ses affaires, & l'autre à travailler de Peinture & de Sculpture; de sorte qu'après sa mort on trouva sa maison remplie de quantité de Tableaux, de statues & de desseins, la plupart de sa main.

EUSTACHE LE SUEUR fut dès le commencement de l'Academie un des Anciens: il étoit de Paris, & disciple de Vouët. Bien qu'il ne soit jamais sorti de France, il a néanmoins fait des ouvrages d'un excellent goût; & c'est ce qui doit faire juger qu'un homme véritablement né pour la Peinture se forme toujours la même idée de beauté que celle qu'ont eue de tout temps les plus grands personnages. Cela se voit dans les Tableaux du Sueur, qui sans avoir été à Rome a fait dire qu'il a été un Peintre presque achevé, & dont les ouvrages approchent de bien près de la perfection. Il a observé dans les sujets qu'il a traités tout ce qui pouvoit y entrer d'adresse & de jugement. C'est dans les Tableaux qu'il a peints à Paris dans le Cloître des Chartreux qu'on voit des ordonnances & des expressions nobles & naturelles. Le raisonnement y paroît juste & élevé: rien n'est plus élégant que la disposition de toutes les figures; leurs attitudes & leurs actions sont simples & aisées, & il y a de la vie, de la dignité, & de la grace.

Il commença ce grand ouvrage en 1649. & quoi-qu'il soit composé de vingt-deux Tableaux tous presque également remplis de travail, il ne laissa pas de les achever en moins de trois ans. Il en avoit déjà fait plusieurs autres qui lui avoient donné de la réputation : mais ces derniers firent encore bien mieux connoître sa capacité que tout ce qu'il avoit fait auparavant. En effet, on voit qu'à mesure qu'il travailloit, il se fortifioit toujours de plus en plus.

Si vous n'aviez pas vû ces Tableaux de l'histoire de Saint Bruno, je pourrois vous en dire quelque chose.

Quoi-que je les aye souvent considerez, interrompit Pytmandre, ne laissez pas d'en parler. Il me semble qu'ils meritent bien d'être remarquez, car la dernière fois que je les vis, je ne pouvois les quitter, particulièrement celui où le saint Fondateur des Chartreux paroît appliqué à lire une Lettre. J'admirois sa contenance simple & naturelle, son visage modeste & pénitent, & sur lequel semble éclater un rayon de sagesse & de sainteté.

Il n'y a aucun de ces Tableaux, repartis-je, où l'on ne trouve des beautez particulieres. Celui qui est le premier, & où l'on voit un Docteur qui prêche, ne représente-t-il pas bien une assemblée de peuple qui écoute avec attention la parole de Dieu ? La disposition en est grande : les figures sont dans des situations & des attitudes faciles & naturelles. Il y a de la diversité dans tous les airs de têtes, & une belle entente dans les accommodemens des draperies.

Quoi que le second soit un peu gâté, on ne laisse pas de bien remarquer de quelle sorte les

sonnes qui sont représentées s'appliquent différemment à considérer ce même Docteur dans le lit de la mort.

Le sujet du troisième est bien particulier. On y voit l'état affreux où ce Docteur parut dans l'Eglise pendant qu'on chantoit l'Office des Morts, & que sortant à demi de son cercueil, il déclara lui-même l'arrêt de sa damnation. Tous ceux qui l'environnent sont saisis de crainte; & comme l'on prétend que ce fut ce qui donna lieu à la conversion de Saint Bruno, le Peintre a représenté ce Saint dans un état plein de frayeur & d'étonnement derrière le Prêtre qui officie.

Bien des gens, dît Pymandre, ne demeurent pas d'accord de la vérité de cette histoire.

Ce n'est pas, repartis-je, ce dont il est question; je ne prétends parler que de ce qui regarde la Peinture & non l'Histoire. Mais soit que la chose soit arrivée conformément à une opinion si ancienne & si établie, soit que cette tradition n'ait de fondement que sur quelque vision, ou qu'elle ait été inventée depuis la mort de Saint Bruno, parce qu'on ne trouve aucuns bons Auteurs qui en rendent témoignage: vous voyez que depuis trente-cinq ans on l'a renouvelée, & comme mise dans un nouveau jour par ces Tableaux; dont le quatrième représente Saint Bruno à genoux devant un Crucifix, qui paroît abbatu, & touché de ce qu'il a vû de si surprenant après la mort de ce Docteur.

Et parce que l'histoire rapporte que Saint Bruno, pénétré de douleur, & rempli de la crainte des jugemens de Dieu, ne rentra plus dans les écoles pour donner des leçons, comme il faisoit
au-

auparavant ; mais qu'il y alloit seulement pour imprimer dans l'esprit de ses auditeurs les sentimens dans lesquels il étoit lui-même, il est représenté dans le cinquième Tableau environné de plusieurs personnes qui l'écoutent, & qui paroissent émûes par la force de ses paroles.

Dans le sixième qui suit, on voit qu'ayant résolu de se retirer du monde, il se joint à six de ses amis pour embrasser un même genre de vie ; & dans le septième, trois Anges se présentent à lui pendant son sommeil, & semblent l'instruire de ce qu'il doit faire. Ce Tableau est un des plus beaux & des mieux peints de toute cette histoire.

Il y a davantage de travail dans le huitième. Si vous en avez conservé le souvenir, vous savez que c'est celui où Saint Bruno & ses compagnons distribuënt leurs biens aux pauvres. La disposition du lieu & les bâtimens en sont agréables, & l'ordonnance de toutes les figures bien entendüe.

Dans le neuvième Hugues Evêque de Grenoble, reçoit Saint Bruno chez lui. Ce fut pour lors que ce Prélat comprit le songe qu'il avoit eü quelque temps auparavant, dans lequel il lui sembloit que Dieu se bâtissoit une maison dans un endroit de son Evêché, nommé Chartreuse, & que sept étoiles d'une beauté & d'une clarté extraordinaire marchaient devant lui comme des guides qui lui montroient le chemin.

C'est aussi dans le 10. Tableau que l'on voit ce saint Evêque avec Saint Bruno & ses compagnons qui traversent des deserts affreux, & passent entre de hautes montagnes pour se rendre dans le lieu que Saint Bruno avoit prié l'Evêque

de leur donner ; mais qui n'accorda sa demande qu'après lui avoir représenté & fait voir la situation & la sterilité du país jointes aux incommoditez qu'on y souffre du froid & des neiges pendant une grande partie de l'année.

On voit dans l'onzième Tableau comment sous le * Pontificat de Gregoire VII. Saint Bruno & ses compagnons, avec l'assistance de l'Evêque bâtirent sur la croupe d'une montagne une Eglise qu'on appelle Nôtre Dame *de Casalibus*, avec de petites cellules ou cabanes séparées les unes des autres. Ce qui fut le premier établissement de l'Ordre des Chartreux, qui paroissant entre ces rochers plutôt des Anges que des hommes, vivoient dans un perpetuel silence. Leurs prieres étoient continuelles aussi-bien que leurs jeûnes : ils se nourrissoient l'esprit de la lecture des saintes Lettres, & sur tout conservant une grande pureté de cœur fuyoient l'oïveté avec beaucoup de soin, en s'occupant à des œuvres manuelles pour gagner leur vie par leur travail, parce qu'ils ne s'étoient rien réservé des biens qu'ils possédoient dans le monde.

Dans le douzième Tableau l'Evêque Hugues leur donne l'habit blanc tel que les Chartreux le portent. Je serois trop long si je voulois vous faire souvenir des belles parties de cette peinture, de même que de celles du treizième Tableau, où le Pape Victor III. paroît en plein Consistoire qui confirme l'Institut de l'Ordre des Chartreux. Ce Tableau doit être regardé comme un des plus beaux, de même que le quatorzième qui suit, où Saint Bruno donne l'habit à quelques Religieux ; & le quinzième encore, dont vous avez parlé, où

* En 1084.

où le même Saint reçoit une Lettre d'Urbain II. Ce grand Pape qui avoit été à Paris disciple de Saint Bruno, desirant établir dans l'Eglise un gouvernement conforme aux obligations d'un véritable Pasteur du troupeau de Jesus-Christ, crut qu'il ne pouvoit prendre de meilleurs conseils que ceux de Saint Bruno qu'il connoissoit capable de lui rendre de grands services par sa doctrine & par sa piété, & pour cela il lui écrivit de se rendre à Rome.

Dans le seizième Tableau le Saint se présente au Pape, & lui baise les pieds; & dans le dix-septième où le Pape lui offre une mitre, & veut le pourvoir de l'Archevêché de Riols, on voit de quelle maniere le Saint refuse cette dignité dont il se croit indigne. Ce fut à peu près dans ce temps-là que le Pape quitta Rome pour venir en France, & que Saint Bruno supplia S. S. de lui permettre de se retirer dans un desert de la Calabre accompagné de quelques personnes qui vouloient le suivre, & y vivre comme lui dans la penitence. C'est pourquoi on a peint dans le dix-huitième Tableau Saint Bruno dans ces deserts d'Italie, où pendant qu'il est en priere, quelques-uns de ses Religieux commencent à remuer la terre pour s'établir. Bien que ce lieu fût fort éloigné du commerce des hommes, Dieu permit qu'un jour Roger Comte de Sicile & de Calabre étant à la chasse se rencontra par hasard dans la solitude de Saint Bruno & de ses compagnons. Les ayant trouvez en prieres, il s'informa qui ils étoient; & s'étant enquis de leur façon de vivre, il en fut si surpris & si édifié, qu'il leur fit présent de l'Eglise de Saint Martin & de Saint Etienne, & leur donna un fonds pour sub-

venir à leur nourriture ; & même depuis ce temps-là, il alloit souvent visiter le Saint, lui demandoit conseil dans ses affaires, & se recommandoit toujours à ses prières. Elles lui furent d'un grand secours envers Dieu, ayant été miraculeusement délivré d'un peril où il étoit prêt de tomber : car comme il assiégeoit Capouë, où l'un de ses Capitaines le trahissoit, il eût en songe un avertissement du Ciel qui le sauva de ses ennemis. C'est dans le dix-neuvième Tableau que l'on voit comme Roger rencontre Saint Bruno dans le desert ; & dans le vingtième le même Roger est peint couché dans sa tente, & le Saint qui lui aparôit, lui donnant avis de la conjuration faite contre lui.

Le vingt-unième est traité d'une maniere savante, tant pour la noble disposition des figures, que pour les différentes expressions des Religieux qui regardent leur pere qui expire. Dans l'un de ces Religieux on voit de la fermeté & une soumission aux ordres de Dieu ; dans un autre une dévotion simple & tranquille : L'un s'attache à considérer Saint Bruno avec plus d'attention ; un autre le garde sans faire paroître trop de douleur ; l'un leve les yeux & les mains au Ciel, comme pour le suivre en esprit. Il y en a qui baissent la tête, & qui se prosternent contre terre ; enfin ils font tous voir des actions différentes de tristesse, de constance & de resignation à la volonté divine, mais conformes aux divers temperamens des hommes, & aux sentimens particuliers que Dieu inspire dans de pareilles rencontres.

Ce qui paroît traité dans ce Tableau avec beaucoup de science, & une entente admirable est

est la lumière des flambeaux, laquelle est répandue sur tous les corps avec une conduite si judicieuse qu'on ne peut rien voir de mieux exécuté.

Le dernier de tous les Tableaux représente Saint Bruno enlevé au Ciel par les Anges. La disposition en est merveilleuse : mais c'est vous avoir arrêté assez long-temps sur le sujet de ces Peintures.

Je ne me souvenois pas, dît Pymandre, de toutes les particularitez dont vous venez de parler, quoi que ce grand ouvrage m'ait paru admirable toutes les fois que je l'ai vû. Aussi, bien loin que le recit que vous en venez de faire m'ait été ennuyeux, vous l'avez fini plutôt que je ne desirois. Cependant il me semble qu'on ne parle point assez du Sueur, ni de ce qu'il a fait.

Il faut pourtant avouer, repartis-je, qu'il étoit un grand Peintre : je ne dis pas que ce fût un esprit extraordinaire, dont les pensées sublimes & merveilleuses égalassent celles des plus grands hommes : mais combien sont-ils rares ces grands hommes ? Et si nous cherchons seulement les principales qualitez nécessaires à un Peintre, en avons-nous beaucoup comme lui, lesquels depuis que le bon goût s'est rétabli en France ayent composé des Tableaux avec plus de noblesse, & si j'ose dire, de gravité ? qui ayent exprimé les actions avec plus de bienséance, qui ayent donné à leurs figures des mouvemens plus naturels ; fait paroître un raisonnement plus sage, une conduite plus judicieuse, & enfin qui ayent représenté de grands sujets dans des espaces aussi resserrés ? Plutarque dit de Phocion,

G 5

qu'il

qu'il avoit dans tous ces discours une brièveté d'un General d'armée & d'homme de commandement; ce que Tacite * appelle *imperatoriam brevitatem*. On peut remarquer quelque chose qui a raport à cela dans les ouvrages dont je viens de parler. L'ordonnance est serrée; il y a même quelques sujets qui sont traitez d'une manière moins élevée que les autres, parce que les hautes & sublimes pensées ne sont pas toujours propres à gagner créance dans les âmes, mais bien à les transporter d'admiration & d'étonnement. Or il faut dans la Peinture que la vraisemblance y paroisse la première. C'est pourquoi un des plus grands soins du Peintre est de ne rien représenter qui s'en éloigne, de crainte de blesser les yeux, ou d'offenser le jugement de ceux qui regardent ses ouvrages; de même † qu'Antoine, un des excellens Orateurs de son temps, observoit de ne rien laisser échapper dans ses discours qui fut capable de nuire à sa cause.

Il ne faut pas que les Etrangers nous accusent de louer avec excès les Peintres de notre Nation, comme quelques-uns d'eux ont fait ceux de leur pays: c'est pourquoi je ne vous dirai pas que le Sueur ait égalé Raphaël & le Titien dans la correction du dessein & la beauté du coloris, ni qu'il ait fû comme le Poussin toutes les belles parties nécessaires à la perfection de la Peinture. Mais s'il n'est pas arrivé à un si haut degré de doctrine, il s'est bien élevé, & n'est pas tombé dans beaucoup de fautes qu'on peut remarquer en plusieurs des Peintres qui ont travaillé de son temps. Il est vrai encore qu'il n'a pas

* Lib. 1. Hist.

† Cic. 2. Orat.

pas toujours traité les sujets avec tous les accommodemens de bienséance qui leur sont nécessaires : Et si en parlant des ouvrages de Raphaël nous avons remarqué qu'il n'avoit pas été exact en représentant des Cardinaux avec des chapeaux & des habits rouges long-temps avant que cet usage fût dans l'Eglise, on peut bien reprendre le Sueur d'avoir fait la même faute lors qu'il a représenté le Pape Victor & le College des Cardinaux.

Mais il faut considerer que ce Peintre n'avoit pas fait assez d'étude dans l'histoire, ni même d'après les Antiques & les plus excellens Maîtres d'Italie ; & qu'ainsi son seul genie lui a fourni tout ce qu'il a produit. On doit l'estimer d'avoir par lui-même suivi une maniere si sage, & marché sans guide sur les pas des plus grands hommes ; de telle sorte qu'il semble s'être instruit dans l'école de Raphaël sans avoir été à Rome. Et on peut l'admirer quand on considere la beauté de ses dispositions, les attitudes si aisées de ses figures, & avec quelle sagesse il se contentoit de * suivre son sujet, où il le menoit, & non pas où il le convioit d'aller : ce qui est une prudence que tous les Peintres n'ont pas, qui vont souvent plus loin qu'ils ne doivent.

Il ne faut pas croire aussi que ses Tableaux de l'histoire de Saint Bruno soient les seuls témoins de ce qu'il savoit faire. Il y en a beaucoup d'autres de lui à Paris, dans lesquels on voit encore plus de force de dessein, & de beauté de couleurs. On peut dire même que ceux

G 6

qu'il

* *Quò ducit materia sequendum est, non quò invitât.* See. l. 5. de Benef.

qu'il a peints aux Chartreux font bien connoître son genie; mais que par les choses qu'il a faites depuis on juge encore mieux de ses études, de son application, & de ce qu'il auroit pû faire dans la suite. Car outre la correction du dessein, on remarque beaucoup plus d'art dans sa dernière maniere de peindre. Aussi fit-il les Tableaux du Cloître des Chartreux en fort peu de temps, & pour un prix très-médiocre. Il disoit lui-même qu'il ne les consideroit que comme des esquisses, & les premières pensées de ce qu'il auroit souhaité de faire plus à loisir. Lors qu'il eût fini ce travail, il fit quelques ouvrages pour Mr. de Nouveau dans sa maison à la Place Royale, & pour plusieurs autres particuliers.

En 1650. il fit le Tableau qu'on a de coutume de présenter tous les ans à Nôtre Dame de Paris le premier jour de Mai. Saint Paul y est peint qui prêche dans la ville d'Ephese, & convertit plusieurs Juifs & plusieurs Gentils, dont quelques-uns renonçant aux sciences curieuses portent leurs livres pour les jeter au feu. La première pensée, ou plutôt l'original de ce Tableau, est, comme vous savez, dans le Cabinet de Mr. le Normand Greffier en chef du grand Conseil & Secrétaire du Roi.

J'ai vû cet original, interrompit aussi-tôt Pyramandre: nôtre ami qui le possède, prétend qu'il y a des choses plus belles que dans celui qui est à Nôtre-Dame. Les premières pensées des grands hommes, lui dis-je, sont souvent les meilleures, non-seulement parce que la force de ce premier feu qui échauffe leur imagination s'y trouve toute entière, mais aussi à cause qu'ayant beaucoup
d'esprit

d'esprit & de lumières, ils sont capables de juger par eux-mêmes de la bonté de ce qu'ils produisent, & discerner le bien d'avec le mal. Cependant comme ils n'ont pas moins de sagesse & de prudence que de capacité, ils écoutent tous les avis qu'on leur donne, & il arrive quelquefois qu'aimant mieux déferer au jugement des autres qu'à leur propre sens, ils quittent leur opinion particulière, & prennent le plus mauvais parti. Si vous avez bien considéré le Tableau de Mr. le Normand, vous y aurez reconnu dans toutes ses parties la force de l'esprit & de l'imagination du Peintre. La disposition en est grande & noble; les attitudes des figures aisées & naturelles; les airs de têtes tous différens, & pleins de majesté; les draperies simples, mais bien disposées; les plis faciles, & bien étendus; les lumières répandues si judicieusement, & si à propos sur tous les corps, que l'on ne voit dans tout l'ouvrage aucune confusion. Saint Paul, qui est la principale figure, paroît avec un air majestueux, & plein de ce zèle tout divin dont il étoit rempli. Plusieurs ou Juifs ou Gentils sont autour de lui qui l'écoutent avec étonnement, pendant que quelques-uns de ses disciples imposent les mains, font des aumônes, & travaillent à la conversion des peuples. On voit de ces nouveaux Chrétiens prosterner & dans une posture humble & pénitente goûter les douceurs de la Grace que l'esprit de Dieu répand en eux. Il y a un homme qui semble écrire avec soin ce qu'il entend prêcher, & un autre qui paroît lui expliquer ce que Saint Paul dit. Ces savans dont il est parlé dans les Actes * qui avoient exercé

* Chap. XIX. 19.

cé les arts curieux , apportent leurs Livres , & les brûlent devant tout le monde. La quantité en fut si considérable , que quand on en eût supputé le prix , on trouva qu'il montoit à cinquante mille deniers *. Je ne m'étends pas à vous vous marquer plus particulièrement toutes les beautés de cet ouvrage , parce que vous le connoissez.

La dernière fois que je vis ce Tableau , dît Pymandre , c'étoit avec une personne qui l'estimoit assez : mais soit qu'il n'eût de la Peinture qu'une connoissance médiocre , ou qu'il n'eût pas d'amour pour les ouvrages du Sueur , il me souvient qu'il y avoit néanmoins quelques parties qui ne lui plaisoient pas tant que d'autres.

Il ne faut pas s'étonner de cela , lui dis-je : il n'y a point d'ouvrages où il ne s'en doive rencontrer qui aient ou plus de force , ou plus d'agréments. Et puis ne vous ai-je pas dit plusieurs fois que les manières de peindre sont différentes dans tous ceux qui travaillent , parce que les goûts ne sont point semblables , & chacun croit voir les choses , & en juger mieux qu'un autre. C'est ainsi que les caractères des lettres , qui sont les véritables signes des paroles , & les paroles mêmes sont différentes , & n'ont pû être communes à toutes les Nations par une certaine contrariété d'avis & d'humeurs qui leur est si ordinaire , que chacun croit avoir la raison de son côté , & veut commander aux autres. Le signe & la marque de cet orgueil fut cette superbe Tour que les hommes élevèrent jusqu'au Ciel : Entreprise insolente & hardie , s'écrie un grand Saint

* C'est environ 19000. livres.

* Saint ! impiété insupportable, qui fut cause que les hommes ne furent pas seulement differens de sentimens & d'opinions, mais encore de voix & de langage.

Le Sueur fit aussi pour les Capucins de la rue Saint Honoré un Christ mourant, & dans l'Eglise de Saint Germain de l'Auxerrois un Tableau de la Magdelaine & le Martyre de Saint Laurent.

En 1651. il peignit pour les Religieux de Marmoustier deux Tableaux de l'histoire de Saint Martin. Il fit aussi dans le même temps quelques ouvrages dans une Chapelle de l'Eglise de Saint Gervais à Paris, aux Carmelites du grand Convent, & en plusieurs autres lieux. Mais ce qu'il a peint de plus considerable sur la fin de sa vie sont les bains de Mr. le Président de Tournai dans sa maison de l'Isle Notre Dame, & un grand Tableau pour servir de Patron à une tenture de tapisserie que la Paroisse de Saint Gervais vouloit faire faire pour représenter l'histoire & le martyre de Saint Gervais & de Saint Protais. Il avoit même commencé un second Tableau du même sujet : mais n'ayant pu l'achever, il a été fini par Thomas Gouffe son élève & son beaufrere.

Tous ces ouvrages sont suffisans pour faire connoître le merite du Sueur. Les desseins que l'on voit de lui, & dont le Sieur Girardon Sculpteur en conserve avec beaucoup de soin une grande partie de très-considerables, font juger de la peine qu'il prenoit à bien faire. Aussi l'on peut dire que s'il eût vécu plus long-temps, ses études continuelles l'auroient rendu capable de perfectionner

* S. August. l. 2. de la Doctr. Chrét. ch. 4.

tionner entierement ses ouvrages, & on l'auroit vû éclater parmi les premiers Peintres du temps. Car n'étant âgé que de trente-huit ans lors qu'il mourut, & ayant un esprit aussi sage & aussi aisé qu'étoit le sien, il auroit tiré de la pratique de son art tous les avantages qu'on en peut desirer. Mais sa trop grande passion pour ce même art, le desir de la gloire, & une application trop assidue au travail pour surpasser les autres Peintres qui avoient alors le plus de réputation, lui firent faire de si grands efforts d'esprit, qu'il épuisa bientôt toutes ses forces, & trouva une mort veritablement glorieuse pour lui, mais pleine de douleurs pour les siens & pour les amateurs de la Peinture. Il mourut au mois de Mai 1655. & son corps fut porté à Saint Etienne du Mont où il a sa sepulture.

D'où vient, dît Pymandre, qu'étant si aimé & si estimé pendant sa vie, il a eû après sa mort des ennemis assez jaloux de sa réputation pour gâter ses Tableaux des Chartreux, où l'on a été plusieurs fois, comme j'ai fû des Religieux mêmes, effacer & défigurer en diverses manieres ce qu'il y avoit de plus beau; & c'est pourquoi ils ont été obligez de les couvrir de volets qui ferment presentement à clef.

Je ne puis m'imaginer, lui repartis-je, que cela soit arrivé par des personnes de la profession dont étoit le Sueur. Je sai bien que la plûpart des hommes sont envieux de leurs égaux; que c'est un vice commun & répandu dans toutes les professions; & qu'une fortune, quoi que médiocre, lors qu'elle est accompagnée d'honneur, ne manque jamais de faire des jaloux. Mais cela est arrivé long temps après la mort du Sueur: sa
for-

fortune ne pouvoit être souhaitée de personne; & quand sa réputation auroit été encore plus grande, nous ne voyons point d'exemples d'autres Peintres qui ayent été outragez dans leurs Tableaux d'une maniere si cruelle & si lâche: au contraire, ceux qui les ont survécus les ont regardés avec estime; & s'ils ont eû des concurrens pendant leur vie, ils n'ont plus eû que des admirateurs après leur mort. Mais continuons à parler des Peintres de l'Académie.

LOUIS TESTELIN de Paris étoit aussi du nombre des Anciens, & fut Professeur après que les premiers Statuts eurent été changez, & qu'on eût fait de nouveaux Reglemens. Les Tableaux qu'on voit de lui dans l'Eglise de Notre Dame de Paris sont des meilleurs qu'il ait faits.

THOMAS PINAGER & ARMAND SUANVERT étoient contemporains, & faisoient du païsage.

FRANÇOIS PERIER natif de Saint Jean de Laune, ou de Salins, dans la Franche-Comté, & fils d'un Orfèvre, étoit fort jeune lors qu'il se débaucha pour aller en Italie avec un aveugle qu'il conduisoit. Quand il fut arrivé à Rome, il s'obligea à un de ces Peintres qui tiennent boutique, avec lequel il demeura jusques à ce que son maître étant venu à mourir, & ses Tableaux ayant été vendus, le Marchand qui les acheta le prit avec lui; & voyant que Perier se donnoit beaucoup de peine à travailler, il empruntoit de ses amis des Tableaux des meilleurs Peintres pour les lui faire copier, & même le fit connoître à Lanfranc, duquel il reçût dans la suite de bonnes instructions. Après que Perier eût travaillé assez de temps à Rome, il vint en Fran-

France. En passant à Lyon, il y trouva Sarazin Sculpteur, qui l'arrêta, & lui fit donner le Cloître des Chartreux à peindre. Quand il eût fini cet ouvrage, il alla à Macon où il avoit deux freres, l'un Peintre, & l'autre Sculpteur. Il y séjourna quelque temps, & ensuite dans d'autres Villes de la Bresse, où il fit quantité de Tableaux, & grava plusieurs planches à l'eau forte. En 1630. il vint trouver Vouët qui travailloit à Chilli, & qui l'arrêta pour peindre dans la maison de Mr. Defiat. Il fit lui seul la Chapelle d'après les desseins de Vouët: c'est ce qu'il y a de mieux peint dans toute cette maison. Il entreprit encore plusieurs Tableaux à Paris, entre-autres ceux que l'on voit de lui dans l'Eglise de Sainte Marie de la rue Saint Antoine. Peu de temps après il retourna à Rome, où il demeura jusqu'en l'année 1645. qu'étant revenu à Paris, il peignit la Galerie de l'Hôtel de la Vrilliere, travailla au Rinci, & après avoir fait plusieurs autres ouvrages mourut Professeur de l'Academie.

Que dites-vous, dît Pymandre, de la Galerie dont vous venez de parler? Ne trouvez-vous pas que c'est un ouvrage considerable?

Perier, repartis-je, ordonnoit bien, travailloit avec facilité, & l'on ne peut pas dire qu'il ne cherchât le bon goût dans sa maniere de desfiner. Il avoit beaucoup de feu, mais il est vrai qu'il est souvent peu correct. Ses airs de têtes sont secs, peu agréables, & son coloris un peu noir. Il ignoroit la Perspective & l'Architecture; ce qui cause beaucoup d'irrégularitez dans le plan de ses figures: cependant il peignoit assez bien le paisage imitant la maniere des Caraches.

HAN-

HANSE fut aussi un des Anciens dans l'Academie. Il faisoit des Portraits de Miniature, & pour cela il étoit en vogue à la Cour. SIMON GUILLAIN en faisoit au Pastel, & mourut au mois de Decembre 1658.

Ce fut dans la même année que l'Academie perdit aussi LAURENT DE LA HIRE, l'un de ses Anciens. Il étoit de Paris où il a toujours travaillé avec réputation. Il couchoit ses couleurs avec tant de propreté, qu'elles frapoient la vue. L'ordonnance de ses sujets n'étoit point embarrassée. Il entendoit parfaitement l'Architecture & la Perspective. Il peignoit toutes choses avec beaucoup d'amour & de soin, accompagnant ses figures de bâtimens & de paysages agréables. L'on ne peut pas dire qu'il y ait dans ses ouvrages cette proportion, cette beauté naturelle & non fardée, ce sang pur, & s'il faut ainsi dire, une force dans les membres, & un embonpoint dans les carnations, qu'il n'avoit jamais bien étudiées dans la nature & dans les Tableaux des grands Maîtres.

Cependant il a été heureux pendant sa vie, car il a trouvé des personnes qui le cherissoient jusques au point de ne faire pas tant d'état de la force que de la délicatesse, & qui ne se soucioient pas qu'il parût de la foiblesse dans ses ouvrages, pourvu qu'il y eût un air agréable. Ce n'est pas que dans quelques figures il n'ait fait paroître des muscles; mais à considérer son goût de peindre en général, il y a de la mollesse & de la langueur. Toutefois il a eû ses approbateurs, & a travaillé dans les principales Eglises, dans les Palais, & les plus grandes maisons de Paris, où ses Tableaux sont encore con-

siderez,

fiderez , principalement par les gens qui cherissent cette délicatesse de pinceau dont il s'est servi. Il a laissé un fils qui a suivi un autre goût de peindre pendant qu'il s'y est appliqué ; mais qui s'étant trouvé avec une inclination & un genie tout particulier pour les Mathematiques, tient aujourd'hui un rang considerable entre les plus savans.

Après m'être un peu arrêté , il faut , continuai-je, que je vous parle de Louis du GUERNIER, l'un des Anciens dans l'Academie, & qui a été un des plus habiles pour bien faire des Portraits en miniature. Quoi que vous l'ayez connu assez particulierement , vous ne ferez pas fâché que je vous en entretienne , puis que l'estime que vous aviez pour son merite & pour sa vertu vous fera écouter favorablement ce que je vous dirai de lui. Vous m'avez souvent témoigné que vous ne voyez personne qui eût une plus belle physionomie , & qui sentît plus son homme de naissance. Vous souvient-il que me parlant quelquefois de sa bonne mine, de sa douceur, & de son affabilité, vous me disiez qu'il falloit necessairement qu'il logeât une belle ame dans un corps si bien fait, & que vous n'étiez pas surpris que je me fusse lié d'amitié avec lui, bien qu'il fut d'une Religion differente de la nôtre.

Il est vrai aussi que si je ne craignois pas que vous crussiez que je me laisse trop emporter à mon affection, & que je le louë avec trop d'excès, le plaisir que j'ai de me souvenir de lui me pourroit faire étendre sur les belles qualitez de son ame, & oubliant ce que j'ai à dire de sa science, je ne vous parlerois que de ses vertus ; car je n'ai
ja-

jamais connu aucune personne de son âge qui eût une moderation & une sagesse égale à la sienne.

J'étois fort jeune lors que je le vis la première fois, & il n'étoit pas encore beaucoup avancé en âge. J'entrois dans la curiosité de la Peinture, & je cherchois à connoître les plus habiles en cet Art, particulièrement ceux qui travailloient de miniature, parce que je n'étois pas encore capable de juger de la difference qu'il y a dans toutes les manieres de peindre. J'eus beaucoup de joye d'avoir sa connoissance, voyant qu'il étoit en réputation pour bien faire des Portraits, & on peut dire celui qui réussissoit le mieux pour la ressemblance. Car bien qu'il en fît qui étoient d'un si petit volume qu'on les mettoit dans des bagues, cependant ils ne laissoient pas d'être fort ressemblans, & j'admirois alors dans ces petits ouvrages la merveilleuse industrie de l'ouvrier bien plus que la force d'esprit des plus savans Peintres.

En effet, interrompit Pymandre, si la nature est si admirable dans les plus petits animaux, que Plinè considérant les différentes formations des insectes, ne peut s'empêcher de dire qu'il n'y a rien de si merveilleux que l'industrielle composition de ces petits corps; & si un grand Saint n'a pas fait difficulté de dire que Dieu n'avoit créé les plus petits animaux avec un sens très-subtil qu'afin de nous faire considerer avec plus d'étonnement & d'application l'agilité d'une mouche qui vole, que la grandeur du mouvement d'un cheval qui marche; & nous faire admirer davantage le travail d'une fourmi que la force d'un chameau; je ne suis pas surpris que
vous

vous eussiez tant d'estime pour ces sortes d'ouvrages, dont j'en ai vû quelques-uns qu'on ne pouvoit trop priser.

Quelque plaisir, repris-je, que je reçusse à voir travailler Du Guernier, ma joye fut encore bien plus grande quand après l'avoir fréquenté quelque temps, je m'apperçûs que son savoir & son habileté à bien peindre étoient en lui les qualitez les moins estimables, & qu'il avoit une beauté d'ame qui surpassoit de beaucoup tout ce que j'en pourrois dire. De sorte que si l'excellence de son travail m'avoit fait rechercher à le connoître, ses bonnes mœurs & son mérite personnel m'engagerent à l'aimer, & à le voir souvent. Sa conversation étoit douce & agréable, ses divertissemens innocens : tout étoit serieux en lui ; il n'y avoit rien de chagrin : on respectoit son abord, & on ne l'appréhendoit pas ; il paroissoit extrêmement froid & retiré, mais civil & honnête ; ennemi des vices, sans être ennemi des honnêtes divertissemens. Il aimoit la Musique, touchoit fort bien le Theorbe, se plaisoit à la lecture des bons Livres, en jugeoit fort bien, ne parloit jamais de sa Religion : s'il parloit de la nôtre, c'étoit d'une maniere sage & honnête ; & dans toutes ses actions on voyoit toujours quelque chose de noble & de généreux. Il est vrai qu'il n'étoit pas d'une naissance basse & obscure. Son grand-pere avoit possédé une charge considerable dans le Parlement de Rouën : mais pendant les guerres de la Religion il perdit la vie, pour vouloir soutenir un mauvais parti. Il ne laissa qu'un fils, nommé Alexandre, qui avoit étudié, & qui savoit un peu desiner. Etant encore jeune, & voyant tous les biens

biens de son pere au pillage, il alla en Angleterre, où il fut contraint de se mettre à enseigner les Langues.

Après que les troubles furent un peu appeiez, il revint en France, & n'ayant ni Papiers ni Titres pour rentrer dans son bien, il vint à Paris, obligé de se mettre à peindre de miniature. Il épousa Marie Dophin fille d'un Peintre de Troye, de laquelle il eût plusieurs enfans. Louïs fut l'aîné, & nâquit le 14. Avril 1614. Ayant perdu son pere d'assez bonne heure, il se vit chargé du soin de sa famille, qui s'adonna comme lui à travailler de miniature. Il eût une sœur qui en secondes nœces épousa Bourdon Peintre, laquelle dessinoit fort bien. Alexandre son frere puîné s'appliqua particulièrement au paisage, & mourut trois ans avant lui. Pierre le plus jeune de ses freres a réussi dans les Portraits de miniature, & lors qu'il mourut il y a peu d'années, il étoit en réputation pour la beauté de son travail.

Quant à Louïs, il résista long-temps à se marier par l'attache qu'il avoit à demeurer avec sa mere, & la nécessité dans laquelle il se trouvoit de soutenir le reste de ses freres & sœurs, qui n'étant point encore pourvus, avoient besoin de son assistance : enfin il épousa vers l'année 1649. une fille de son voisinage & de sa Religion, qu'il considéra plus pour sa vertu que pour son bien. J'étois alors en Italie, & à mon retour je le trouvai engagé dans le mariage, mais toujours le même, je veux dire toujours sage, toujours modéré, & sans ambition. Il s'étoit mis à faire des Portraits en émail; & comme il avoit de l'esprit & un esprit de Philosophe, il avoit beaucoup médité sur cette nouvelle maniere d'employer les émaux

émaux, & y avoit même fait de grandes découvertes. Outre qu'il égaloit dans la beauté du travail les autres ouvriers qui s'adonnoient alors dans ce genre de peindre, il avoit cet avantage sur eux de mieux deffiner, & d'attraper heureusement la ressemblance. Et il avoit encore aquis des connoissances si particulieres pour la beauté des émaux, qu'il est certain que s'il eût vécu plus long-temps, il auroit poussé l'excellence de ce travail plus loin que nous ne le voyons. Mais comme il étoit d'une complexion assez délicate, qu'il avoit la poitrine & l'estomach foibles; sa vie sedentaire, & une grande assiduité au travail abregerent ses jours, en sorte qu'après une longue & langoureuse maladie, il mourut le 16. Janvier 1659. Ce fut dans ces derniers momens qu'il fit paroître encore plus de vertu, & je vous avouë que ce me fut une douleur extraordinairement sensible de me voir privé d'une personne que j'avois beaucoup chérie, & de voir une perte entiere de tant de rares qualitez que j'avois admirées en lui, & dont j'esperois toujours qu'il feroit un bon usage dans une autre Religion que celle où il est mort.

Ne renouvelons pas, interrompit Pymandre, nos douleurs, par le souvenir des afflictions passées. Vous savez combien je ressentis sa perte, & combien de fois nous en avons parlé depuis, croyant qu'enfin un esprit si réglé se laisseroit toucher aux lumieres de la foi & de la raison. Mais finissons nos plaintes, & continuez, je vous prie, de parler de ses ouvrages, ou d'examiner les talens des autres Peintres qui sont morts après lui.

Quoi que Du Guernier, repartis-je, eût des
con-

concurrans très-habiles, il est vrai que pour la force & la ressemblance d'une tête il l'emportoit sur tous les autres, dont les manieres étoient assez différentes de la sienne. Il ne se servoit point de blanc, & pointilloit tout son ouvrage sur le velin, comme faisoit aussi en ce temps-là le Pere Saillant Augustin, qui avoit de la réputation. Hanse couchoit du blanc sur son velin, & cherchoit à imiter la maniere d'Olivier & de Coupre qui travailloient avec estime en Angleterre. Du Guernier a fait plusieurs Portraits du Roi & de toutes les personnes de la première qualité. Lors que le Duc de Guise alla à Rome, il emporta un Livre de prieres où Du Guernier avoit représenté en Saintes toutes les plus belles Dames de la Cour peintes au naturel.

Mais passons aux autres Peintres qui ont encore eû place dans l'Academie; & afin d'avoir le temps d'achever ce que j'ai à vous en dire, ne nous arrêtons qu'à ceux dont vous voulez être informé davantage.

MICHEL CORNEILLE Elève de Vouët conservoit beaucoup de la maniere de son Maître. Il avoit été des Anciens dans l'Academie, & faisoit la charge de Recteur lors qu'il mourut en 1664. âgé de 61. an. Il y a des ouvrages de lui dans l'Eglise des Jesuites de la rue Saint Antoine, & en plusieurs autres lieux. L'on voit aussi plusieurs tapisseries exécutées d'après ses desseins.

MICHEL DORIGNI étoit de Saint Quentin. Après avoir travaillé long-temps sous Vouët, il épousa une de ses filles. Il a peint dans les appartemens du Château de Vincennes, & a

beaucoup gravé d'après les Tableaux de son beaupere. Il exerçoit la charge de Professeur dans l'Academie lors qu'il mourut en 1665. âgé de 48. ans 6. mois.

L'année suivante mourut LE BICHEUR, qui étoit aussi Professeur. Il peignoit fort bien les Perspectives, & en a fait imprimer un Traité.

JAKUES SARAZIN de Noyon mourut dans la même année. Il étoit Peintre & Sculpteur. Il fut un des plus anciens dans l'Academie, & exerça la charge de Recteur. Ses ouvrages de Sculpture sont considerables, & l'on estime beaucoup un Crucifix qu'il a fait à Saint Jaques de la Boucherie.

NICOLAS DE PLATE-MONTAGNE mourut dans ce temps-là. Il faisoit fort bien des Mers & du Païsage.

Plusieurs autres Peintres ne le survécurent pas long-temps ; comme JEAN BLANCHART qui travailloit à l'Histoire ; VANMOL qui faisoit des Histoires & des Portraits ; LANSE habile pour le païsage, les fleurs, & les fruits ; LE MOYNE qui peignoit aussi des fleurs & des fruits.

LES NAINS freres faisoient des Portraits & des Histoires, mais d'une maniere peu noble, représentant souvent des sujets simples & sans beauté.

J'ai vû, interrompit Pymandre, de leurs Tableaux ; mais j'avoüe que je ne pouvois m'arrêter à considerer ces sujets d'actions basses & souvent ridicules.

Les ouvrages, repris-je, où l'esprit a peu de part deviennent bientôt ennuyeux. Ce n'est pas que

que quand il y a de la vraisemblance, & que les choses y sont exprimées avec art, ces mêmes choses ne surprennent d'abord, & ne nous plaisent pendant quelque temps avant que de nous ennuyer : C'est pourquoi comme ces sortes de peintures ne peuvent divertir qu'un moment & par intervalle, on voit peu de personnes connoissantes qui s'y attachent beaucoup.

MOUELLON travailloit à des histoires pour les tapisseries, de même que CHARLES PERSON Lorrain, qui a été Recteur, & dont la maniere tenoit de celle de Vouët, sous lequel il avoit beaucoup peint. Il mourut en 1667.

THIBAUT POISSAN d'Abbeville, & GIRARD VANOBSTAT de Bruxelles Sculpteurs moururent en 1668. Vanobstat faisoit la fonction de Recteur dans l'Academie. Il étoit particulièrement recommandable pour bien faire des Bas-reliefs. Il travailloit aussi sur l'yvoire, & il y a plusieurs pieces de sa façon dans le cabinet du Roi. Ce fut pour lui que Monsieur de Lamoignon, aujourd'hui Avocat Général, plaida dans la Grande Chambre une Cause célèbre le 1. Decembre 1667. où avec une éloquence admirée de tout le monde, il releva avantageusement la Peinture & la Sculpture, comme vous pouvez avoir vû par le Plaidoyer qui en fut imprimé alors.

NICOLAS MIGNARD, qui mourut dans la même année, étoit un des Peintres dont nous cherchons à examiner les bonnes qualitez. Si nous considerons bien les derniers qui sont morts, nous en trouverons de deux sortes. Les uns, pour exprimer leurs pensées, se sont servis d'une maniere simple & serrée. Les autres

qui ont eu un genie plus élevé ont peint avec plus d'éclat & plus d'étendue : Mais quoique les productions d'esprit sublimes & magnifiques soient les plus considerables , les autres néanmoins peuvent être excellentes dans leur genre , & d'une bonté qui les doit faire estimer. Dans ces deux differentes manieres il y a des extrémités à éviter. Un Peintre naturellement simple & serré dans ses ouvrages , doit prendre garde à ne pas tomber dans l'indigence & dans la pauvreté , & un esprit plus vif & plus élevé doit se défendre de l'enflure & des mouvemens trop forts & trop agitez. Nicolas Mignard inventoit facilement , peignoit avec grace ; & comme il n'avoit pas un genie propre à exprimer de fortes passions , il s'abstenoit de représenter des actions violentes. Il paroissoit toujours doux & moderé dans ses Tableaux où il n'y a rien qui ne soit correct & agréable ; & quoi que l'on n'y voye pas un caractere vehement qui jette le trouble dans les ames , & qu'il y ait même souvent dans les actions de ses figures plus de tranquillité qu'il ne faut pour émouvoir puissamment les esprits : toutefois les nobles expressions , les beaux airs de têtes , & l'excellence de son pinceau , touchent les yeux avec tant de douceur qu'on se trouve aussitôt emporté par les graces differentes dont ses ouvrages sont remplis.

Il étoit né à Troye en Champagne , & issu d'une honnête famille. Son pere nommé Pierre , après avoir porté vingt ans les armes pour le service du Roi , se maria , & de son mariage eût trois garçons , dont deux firent paroître dès leur jeunesse une inclination extraordinaire pour la

la Peinture. Aussi dans la suite se sont-ils fait assez connoître, & se sont distinguez, l'aîné nommé Nicolas, par le nom de Mignard d'Avignon; & l'autre nommé Pierre, qui travaille encore aujourd'hui avec tant de réputation, par celui de Mignard de Rome. Nicolas fit ses premières études sous le plus habile Peintre qui fût alors à Troye. Il y demeura quelque temps: mais comme son pere connut la force de son genie, ne voulant rien épargner pour son avancement, il l'ôta de chez son premier Maître pour le faire instruire dans une meilleure école. Fontainebleau étoit celle où tous les jeunes hommes alloient pour s'instruire, tant à cause des ouvrages de Freminet que l'on regardoit alors avec estime, qu'à cause de ceux du Primatice & de plusieurs autres Tableaux dont cette Royale Maison étoit décorée. Après s'être attaché pendant quelques années à dessiner & à peindre, comme il avoit une forte passion de voir l'Italie, il alla à Lyon, où il s'arrêta quelque temps à travailler pour des particuliers. De là il passa en Avignon, à dessein de s'embarquer à Marseille, ou à Toulon: mais il fut encore retenu pendant six semaines, & lors qu'il étoit sur le point d'en partir, Mr. de Montreal, l'un des principaux Seigneurs de ce pais, l'obligea par beaucoup d'honnêtetez & de conditions avantageuses à retarder son voyage, & à demeurer chez lui pour peindre la Galerie d'une maison considerable qu'il avoit nouvellement fait bâtir. Il est vrai que Mignard s'engagea avec d'autant plus de facilité à ce Seigneur qu'il étoit déjà attaché d'inclination à une jeune fille d'Avignon dont il étoit devenu amoureux; de sorte qu'il

entreprit cet ouvrage, où dans une suite de Tableaux il représenta le Roman de Théagene & de Cariclée. Les soins qu'il apporta à bien peindre, & en même temps à entretenir ses nouvelles inclinations, lui acquirent l'estime de tout le monde, & la bienveillance du pere & de la mere de sa maîtresse. Mais sa nouvelle passion n'empêchoit pas celle qu'il avoit d'aller à Rome. Le desir qu'il fit paroître de vouloir se perfectionner dans son art obligea la fille qu'il aimoit, & ses parens à lui permettre de faire ce voyage, & à lui donner le temps qu'il leur demanda. Ce fut pour lui une occasion favorable, qu'ayant achevé la Galerie, le Cardinal de Lyon passant en Avignon logea chez Mr. de Montreal, qui lui présenta Mignard, & le recommanda à son Eminence qui en avoit déjà conçu de l'estime, & qui le reçût à sa suite pour aller à Rome. Lors que Mignard y fut arrivé, & qu'il se vit au milieu de tant de beautez après lesquelles il avoit soupiré, il ne songea qu'à en jouir : mais d'un autre côté pensant à ce qu'il avoit laissé en Avignon, & qui partageoit ses affections, c'étoit avec un empressement extraordinaire qu'il tâchoit de dérober, s'il faut ainsi dire, l'art & la science qu'il voyoit dans tous les plus beaux ouvrages qui se présentoient à lui. Il travailla pendant deux ans, qui ne lui semblerent pas un temps trop long pour ses études : mais les tendresses de son cœur s'opposant aux plaisirs de l'esprit, lui firent attendre avec impatience le terme qu'il s'étoit prescrit, qui ne fut pas sitôt arrivé qu'il sortit de Rome pour retourner en Provence, où il conclut son mariage au grand contentement de tous ses amis, qui sou-

hai-

haitoient avec passion de le voir arrêté en ce pais-là. Il y avoit déjà vingt ans qu'il y étoit établi, & qu'il travailloit avec réputation, lors que le Roi passa par Avignon en 1659. pour son mariage avec l'Infante d'Espagne. Comme toute la Cour y séjourna trois semaines, le Cardinal Mazarin, qui avoit été Vicelegat d'Avignon, & qui pendant son gouvernement avoit connu Mignard, & l'avoit honoré de son affection, se souvint de lui, & l'envoya chercher. Après lui avoir donné beaucoup de marques d'estime, il desira de voir ses derniers ouvrages. Il s'apperçût bientôt du progrès qu'il avoit fait, & fut si content qu'il souhaita d'avoir une seconde fois son Portrait de sa main. Je vous laisse à penser si Mignard fut bien-aise d'une occasion si avantageuse, qui ne pouvoit que le rendre encore plus considerable dans la Province. Il ne manqua pas aussi d'obéir ponctuellement aux ordres de son Eminence, & à faire ses efforts pour se surpasser dans ce dernier ouvrage. Il le fit en effet, & le Roi & la Reine qui le virent des premiers, avouèrent qu'il ne se pouvoit rien faire de mieux, & resolurent de faire venir Mignard à Paris aussitôt que Leurs Majestez seroient de retour.

La réputation que le Portrait du Cardinal trouva parmi les Courtisans, donna envie à cinq ou six Seigneurs des plus curieux de se faire peindre : mais comme le temps de leur séjour n'étoit pas assez long pour pouvoir faire achever entièrement leurs Portraits, il finit seulement les têtes, termina le reste à son loisir, & les envoya ensuite à Paris.

Cependant sitôt que le Roi fut de retour de son

voyage, le Cardinal n'oublia pas à faire souvenir Sa Majesté du dessein qu'Elle avoit fait d'appeler Mignard à Paris. Elle lui envoya une Lettre de cachet, & de quoi fournir aux frais de son voyage; & Mignard de son côté se rendit à Fontainebleau, où il eût l'honneur de saluer le Roi, & de remercier le Cardinal des bontez qu'il avoit pour lui. Il se préparoit à travailler lors que son Eminence tomba malade; & bien que d'abord on ne crût pas sa maladie dangereuse, toutefois elle continua pendant tout l'hyver, & augmenta de sorte qu'il mourut au Bois de Vincennes au mois de Mars 1661. Cette mort mit le deuil à la Cour qui revint à Paris, où quelque temps après Mignard commença de travailler aux Portraits du Roi & de la Reine. Leurs Majestez en furent si satisfaites, que le Roi lui ordonna d'en faire plusieurs pour envoyer dans les Pais étrangers. La plupart des grands Seigneurs voulurent aussi en avoir des copies, & à l'envi les uns des autres desirerent d'être eux-mêmes peints de sa main: ce qui fut cause qu'il demeura quelque temps sans faire autre chose que des Portraits, contre son inclination, qui le portoit beaucoup plus à peindre des sujets d'histoires. Aussi ne laissoit-il pas de travailler de temps en temps à des Tableaux d'Autel, & à quelques autres qu'on lui demandoit pour envoyer en Provence. Il fit deux grands Tableaux pour la Chartreuse de Grenoble, où il représenta le Martyre que plusieurs Chartreux endurent en Angleterre sous le regne du Roi Henri VIII. qui les fit cruellement mourir à Londres; Et comme son mérite & sa réputation augmentoient tous les jours, il fut un des Peintres que l'on choisit

fit pour peindre aux Tuilleries. Il eût en partage le petit appartement bas du Roi qui regarde sur le jardin. Vous savez quelle est la disposition de tous ces lieux, & je ne doute pas même que vous ne vous souveniez bien de ce qu'il y a représenté.

Je vous avouë, repartit Pymandre, que je n'ai présentement qu'une idée confuse des Peintures qu'on y a faites, & vous me ferez plaisir de me faire souvenir de celles de Mignard.

Il faut donc vous dire, répondis-je, que le Platfond de la Chambre du Roi semble être percé, & que par cette feinte ouverture qui est de figure ovale, l'on croit voir le Ciel; & sur des nuages plusieurs figures. La principale est Apollon. Il est assis sur un siege d'or fait à l'antique. D'une main il tient une Lyre, & de l'autre le Plectre pour se servir de ce mot, qui sert d'archet, & avec lequel on touche les cordes. L'air de son visage est doux & agréable, & sa chevelure blonde, & environnée de lumière, repand autour de lui un certain éclat qui le distinguc des autres Dieux.

Comme le Peintre a prétendu qu'Apollon & le Soleil ne sont qu'une même Divinité, Apollon est environné du Zodiaque, & derriere lui, dans une distance assez éloignée, l'on apperçoit ses chevaux que de belles filles attellent à son char.

Au dessous sont quatre figures de femmes, qui représentent les quatre Saisons.

Sous ces différentes images l'on a voulu figurer Apollon, c'est à dire le Soleil, dans le plus bel endroit de sa course, & lors qu'élevé au plus haut du Ciel il répand ses rayons sur la terre :

& de même que le Soleil étant dans le Solstice de l'Eté & dans son midi, semble être arrêté & comme assis dans son Trône pour considérer toute la nature, le Peintre a éloigné ses chevaux que les Heures accommodent, parce qu'en effet dans la saison de l'Eté, & principalement sur le milieu du jour, il semble que le Soleil s'arrête, & que les heures soient plus long-temps à venir qu'en une autre saison.

Apollon a le corps presque nud, à cause qu'il n'y a rien de plus découvert & de plus visible à tout le monde que le Soleil. Il est seulement environné d'un manteau de pourpre rehaussé d'or, pour représenter le feu & la lumière dont le Soleil est la source. Sa Lyre marque l'harmonie avec laquelle le Soleil dispose les saisons : c'est pourquoi on les voit rangées autour de lui dans l'ordre qu'elles gardent inviolablement.

Celle qui est couronnée de fleurs, & qui en repand sur la terre, représente le Printemps. Comme le Printemps inspire de l'amour à toute la nature, il est peint sous l'image d'une jeune fille si belle & si agréable qu'elle charme tous ceux qui la regardent. Il n'y a personne qui d'abord ne la prenne pour Venus, la voyant si accomplie, & de plus accompagnée d'un jeune enfant qui a des ailes au dos, & qui porte une corbeille pleine de fleurs. Cependant le dessein du Peintre a été de représenter la Déesse Flore, qui préside à cette saison, & par cet enfant le vent Zephyre dont les ailes sont semblables à celles d'un papillon, & différentes de celles qu'on donne d'ordinaire à l'Amour. Et parce que le Zephyre est un vent doux & frais qui contribué à la naissance
de

de toutes choses , & qui semble lui-même naître avec l'année , il est peint sous la forme d'un jeune enfant.

Aussi l'on peut remarquer que les habits , les parures , & l'état auquel on a représenté Flore conviennent admirablement bien à ce qu'on a voulu exprimer par cette figure. Car on voit qu'elle a presque toute la gorge découverte , parce que dans cette saison la terre commençant à s'éveiller , & à se lever , s'il faut ainsi dire , paroît comme à demi nuë. Le reste est caché d'une robe blanche , qui figure le Printemps , qu'un Poète * Grec appelle Blanc , lors qu'il veut signifier la plus belle saison de l'année. Son manteau est vert , mais il est fait de telle manière qu'il semble tissu de différentes sortes de verts , pour représenter comme dans cette nouvelle saison la terre est couverte d'herbes & de plantes dont le différent vert fait une agréable variété.

La figure qui représente l'Eté est audeffous du Lion qui paroît dans le Zodiaque : elle est la plus proche d'Apollon , parce qu'en effet c'est elle qui ressent plus que toutes les autres les effets de sa lumière & de sa chaleur.

Elle n'a qu'une petite robe de gaze blanche que les rayons du Soleil jaunissent sur les extrémités. Cette robe tombe négligemment de dessus ses épaules , & en découvre une partie aussi bien que de ses bras. La faucille qu'elle tient , & la gerbe de bled qui est proche d'elle , signifient le temps de la moisson , qui est comme son appanage. Ce manteau de drap d'or sur lequel elle est assise , & dont l'inégalité des plis cause diffé-

* Theocrite,

rens jours & divers reflais, représente la campagne qui en Eté paroît comme une Mer doucement agitée, & dont les petites ondes semblent être d'un or liquide.

L'autre figure, qui a l'air d'une Bacchante, étant faite pour représenter l'Automne, le Peintre lui a donné des marques qui lui conviennent parfaitement. Car comme dans ce temps-là le Soleil commence à s'éloigner, & que les vapeurs qu'il a élevées de la terre pendant l'Eté s'épaississent en l'air, & nous privent souvent des rayons de cet Astre, on voit que cette femme n'est fortement éclairée qu'en certaines parties, & que le reste est d'une demi-teinte qui sert à faire paroître dans la disposition de tout le Tableau un agréable contraste d'ombres & de lumières.

Elle est couronnée de feuilles de vigne: d'une main elle presse des raisins dans une coupe d'or qu'elle tient de l'autre main. Son habit est de pourpre violet approchant de la couleur des fruits de la saison.

Pour l'Hyver, on l'a représenté par cette vieille qui est plus éloignée d'Apollon que les autres figures. Au lieu que celle de l'Eté est toute éclairée de la lumière du Soleil, celle-ci en est presque privée, & ne paroît qu'à mi-corps, pour marquer les jours de l'Hyver si courts & si sombres.

Mais s'il y a de l'opposition entre ces deux figures en ce qui regarde la lumière & les ombres, il n'y a pas moins de différence entre les traits du visage de cette vieille & ceux de la jeune Flore. Cependant le Peintre n'a pas moins fait paroître son savoir à bien représenter une vieille

lesse décrepite, que lors qu'il a repandu sur le visage de cette autre figure les charmes d'une jeune beauté. Et comme la terre, lors que le Soleil en est éloigné pendant l'Hyver, n'a de chaleur que ce qu'elle en conserve dans ses entrailles, on a représenté cette figure tenant du feu dans un brasier.

Dans le même Platfond de cette chambre & à côté de cette ouverture feinte dont je viens de parler, il y a deux Tableaux qui sont comme attachez & peints sur un fond d'or. Celui du côté de la porte représente Apollon sur un amas de nuées, qui d'une main tenant un arc, & de l'autre une flèche, tire sur des Cyclopes qui fuyent, & tâchent à se sauver sous une roche. Il y en a trois de morts sur le devant du Tableau, & deux autres que l'on voit dans le lointain qui semblent courir du côté de la Mer.

Ces figures étant presque toutes nuës, & d'une couleur convenable à des forgerons, le Peintre a pris soin de bien représenter toutes les parties d'un corps fort & robuste, & d'exprimer dans le dos, dans les bras, & dans les autres membres les differens effets des nerfs & des muscles selon la disposition de ses figures, & les actions qu'il leur fait faire.

Il n'a pas gardé cette conduite dans ce seul Tableau, mais encore dans celui qui est à l'autre bout du Platfond du côté des fenêtres, où il a représenté Apollon & Diane qui exercent leur vengeance sur les enfans de Niobe, que sa beauté & ses prosperitez avoient renduë si pleine de vanité & d'orgueil, qu'elle avoit eû l'insolence de se comparer à Latone.

Apol-

Apollon & Diane paroissent en l'air sur des nuages. Diane est vêtue d'un habit blanc avec un carquois sur les épaules & un arc à la main, toute prête à décocher une fleche. Pour Apollon, il en vient de tirer une, & le coup paroît dans un des fils de Niobe, qui blessé à mort tombe de dessus son cheval.

C'est là qu'on voit des expressions douloureuses, & de quelle sorte ces Divinitez jalouses de leur gloire punissent l'injure qui leur a été faite. Cependant on ne laisse pas d'appercevoir de la beauté parmi le sang & les blessures. La douleur qui est si fortement peinte sur le visage de Niobe, & la mort même si bien exprimée sur celui de sa fille, n'ont point encore effacé les traits qui rendoient si agréable cette jeune fille, & qui donnoient à cette malheureuse mere tant de vanité & de présomption.

Comme ces deux Tableaux sont faits pour parer cette chambre, & pour honorer, s'il faut ainsi dire, Apollon qui y préside, & qui semble y répandre sa lumiere par l'ouverture du Plafond; c'est encore avec le même dessein qu'on a orné l'alcove de deux autres sujets qui sont peints d'une semblable maniere. Dans l'un on a représenté le supplice de Marfyas, & dans l'autre le châtiment de Midas qui avoit donné son jugement en faveur de Pan.

Toutes ces Peintures tirées de l'Histoire d'Apollon conviennent au Soleil, & outre cela elles sont des images emblematicques des belles actions du Roi. C'est Sa Majesté qu'on doit considerer dans le Tableau du milieu sous la figure d'Apollon: c'est Elle qu'on voit environnée de gloire; c'est Elle qui paroît élevée audessus de
 tou-

toutes choses, & qui par sa dignité, & par ses hautes qualitez répand ses lumieres sur la terre, & se fait admirer dans toutes les parties du monde.

Par les quatre Tableaux particuliers qui sont peints sur un fond d'or, le Peintre a prétendu donner quatre enseignemens considerables. Car par les Cyclopes qu'Apollon ne punit de la sorte que pour avoir forgé les foudres dont Jupiter se servit contre Esculape, on peut voir dans quel peril se trouveroient de semblables temeraires dont l'imprudencce les porteroit à donner secours, & à fournir des armes aux ennemis de Sa Majesté.

L'Histoire de Niobe montre la perte inévitable de ceux qui manqueroient au respect qu'ils doivent à la personne sacrée d'un si puissant Monarque.

Le châtiment de Marfyas est une image de la punition que meriteroient ces personnes grossieres & présomptueuses qui oseroient s'égalcr en l'art de conduire les peuples, à un Prince qui fait s'en aquiter avec cette prudente harmonie qui n'est bien entendue que par ceux qui l'ont reçue du Ciel.

Et par l'exemple de Midas, on peut remarquer combien ceux-là se rendroient ridicules qui par ignorance ou par envie voudroient faire des comparaisons defavantageuses à la gloire de Sa Majesté.

Au Platfond de l'alcove on a feint une ouverture semblable à celle qui est au Platfond de la chambre. Comme c'est le lieu destiné à prendre le repos après que le Soleil s'est retiré, on y a représenté la nuit sous la figure d'une femme vêtue

tuë d'une robe rouge & d'un manteau bleu semé d'étoiles. Elle a de grandes aîles au dos : elle est couronnée de pavots , & tient deux enfans qui dorment entre ses bras.

Ces enfans sont les songes des Rois. Les Poëtes en ont feint une infinité , comme en effet il y en a un grand nombre de différentes especes. Mais on peut dire qu'un grand Prince qui veille incessamment au bien de ses sujets n'en reçoit que de deux sortes , dont l'un lui représente continuellement ce qui regarde sa propre gloire , & l'autre les choses qu'il est obligé de faire pour l'avantage de l'Etat.

En effet , si les songes ne sont , selon quelques Philosophes , que des mouvemens de l'ame qui se font en diverses manieres , & par lesquels les biens & les maux nous sont quelquefois montrez avant qu'ils arrivent , il y a bien apparence que si les choses futures étoient découvertes aux hommes , ce devroit être aux Rois , & principalement à un grand Roi , qui n'ayant l'esprit rempli que des douces pensées qu'il a d'augmenter le bonheur de son Royaume , n'a pendant le repos de la nuit que des songes agréables & beaux , conformes à ses occupations.

Proche l'Alcove dont je viens de parler , il y a un Cabinet qui a vûe sur le Jardin. Dans le Plafond le Peintre a représenté Apollon & les Muses : mais comme il n'a pas trouvé d'espace pour en placer neuf , il s'est contenté d'en représenter trois , fondé aussi sur ce qu'il y a differens avis touchant le nombre des Muses. Car selon l'opinion de quelques Auteurs on n'en connoissoit au commencement que trois qui étoient filles de Jupiter , & auxquelles ils donnent des noms qui
con-

conviennent à la mémoire, au travail, & au chant. Ce qui se rapporte assez à ce que Varron a écrit, que d'abord il n'y avoit que trois Muses, & qu'elles n'ont paru au nombre de neuf, que quand les habitans d'une Ville, qu'on croit être Scycione, ayant un jour choisi trois excellens Sculpteurs, & ordonné à chacun d'eux de faire les images des trois Muses afin de pouvoir prendre parmi ce nombre de figures les trois plus parfaites pour les placer dans le Temple d'Apollon, ces ouvriers réussirent si heureusement qu'il n'y eût pas une de toutes les figures qu'ils firent qu'on ne trouvât admirable & digne d'être conservée. Ainsi elles furent toutes les neuf dédiées à Apollon, ce qui a été cause qu'on l'a considéré depuis comme celui qui commande aux neuf Muses.

Or le Peintre ayant pris la chose dans son origine, n'en a représenté que trois, auxquelles il a donné des marques convenables aux noms qu'elles avoient : Car comme Apollon & les Muses président aux Sciences & aux Arts, & que c'est par leur moyen que les grands hommes & leurs ouvrages reçoivent une gloire immortelle, il représente ces trois Muses comme celles qui ont l'intendance & le pouvoir sur la Poésie, sur la Peinture, & sur la Musique. En effet, n'est-ce pas la Poésie qui la première conserve la mémoire des belles actions des Héros, qui est comme la dépositaire de leurs hauts faits, & qui les apprend à la postérité ?

Combien la Peinture de son côté relève-t-elle la grandeur des demi-Dieux par l'excellence de son travail ? C'est elle qui leur érige des images, qui leur bâtit des monumens éternels, & qui par

un artifice surprenant & tout divin les fait revivre par ses couleurs.

Sur ce que la Poésie rapporte, & sur ce que la Peinture représente, la Musique prend sujet d'élever sa voix, & d'un ton qui charme les hommes, & qui est agréable aux Dieux, elle chante leurs louanges & celles des Héros.

La figure qui est appuyée sur les Oeuvres d'Homere & de Virgile, & qui tient une trompette à la main, représente la Poésie. Elle est vêtue d'une robe de couleur de citron, & d'un manteau de pourpre violet rehaussé d'un jaune doré.

Celle qui est de l'autre côté, & dont l'on ne voit que fort peu du visage, est la Peinture. Sa robe est d'une étoffe verte & aurore : elle est ceinte d'une écharpe bleue ; son manteau est rouge. Il y a auprès d'elle une palette & des pinceaux ; & c'est par là, aussi-bien que par la toile & le crayon qu'elle tient, que le Peintre a prétendu la faire connoître.

Il a placé la Musique au milieu de ces deux figures, parce que c'est la Poésie & la Peinture qui lui font connoître ceux de qui elle doit chanter les louanges. Elle est vêtue de blanc pour marque de cette grande simplicité, & de cette union qui forme une douce harmonie que le Peintre a doctement signifiée par la Harpe dont elle joue.

Ces trois figures reçoivent toutes leurs lumières d'Apollon, qui d'une main tient sa Lyre, & de l'autre main leur distribue des couronnes de laurier.

Si dans le Platfond de la Chambre on a peint cette Divinité au-dessus des quatre Saisons, pour
signi,

signifier de quelle sorte le Roi répand ses graces sur les peuples en général, la maniere dont on l'a représentée dans ce Cabinet fait voir comment Sa Majesté récompense en particulier les personnes d'un merite extraordinaire, & qu'il connoît s'être distinguez du commun des hommes par leur valeur, par leur science, & par leur vertu. Car Apollon ne met des couronnes de laurier entre les mains des Muses, qu'afin de les donner à ceux de qui elles doivent elles-mêmes marquer les belles actions.

Si l'on veut encore regarder l'invention de cette Peinture dans un autre jour, l'on verra que ces trois Muses représentent cet accord, & ce concert de tous les grands hommes qui paroissent aujourd'hui dans les Sciences & dans les Arts, lesquels unanimement célèbrent les vertus de Sa Majesté, & travaillent à rendre sa gloire immortelle.

Il y a deux Païssages sur les portes de ce Cabinet. Dans l'un on a figuré le lever du Soleil qui paroît à l'extrémité de l'Horison, & comme sortant du sein de la Mer sur un char tout rayonnant d'une nouvelle lumiere. Sur le devant on a représenté cette fleur que l'on nomme Girasol, qui regarde sans cesse le Soleil.

Les Poètes ont feint que Clytie avoit un amour si violent pour Apollon, qu'elle négligea le soin même de se nourrir pour ne le pas perdre de vûe: de sorte qu'étant tombée dans une extrême langueur, elle en mourut. Mais Apollon l'ayant changée en fleur, elle conserva toujours ses premieres inclinations, & sous la forme de cette plante elle ne cesse de regarder l'objet de ses desirs.

Ce

Ce changement qui fut la récompense de ses nobles affections, marque la faveur du Roi pour ceux qui demeurent fidèlement attachez à son service, auxquels il donne des privileges, & des marques d'honneur qui ne periront jamais.

C'est encore dans ce même sens que l'autre Tableau a été fait, où l'on a peint le coucher du Soleil. Il y a sur le devant un manteau de couleur de pourpre, & tout auprès on voit du sang répandu à terre, d'où sort une petite fleur violette. C'est le sang de l'infortuné Hyacinthe, qu'Apollon a changé en fleur après qu'il eût malheureusement tué ce jeune homme avec un Disque en jouant au palet.

Par ce Disque la fable n'a voulu signifier autre chose que la figure du Soleil, dont l'ardeur extrême fit mourir Hyacinthe pour s'y être trop exposé.

Le grand amour & le zele violent qu'on doit avoir pour son Prince, expose souvent les jeunes courages aux perils de la mort : mais lors qu'ils la rencontrent dans de glorieuses occasions, elle ne leur est qu'honorable & avantageuse, & pour du sang qu'ils perdent, ils aquierent un honneur & une réputation dont l'odeur se répand par toute la terre.

M'étant arrêté, & Pymandre s'appercevant que j'étois distrait, & comme songeant à autre chose : Qu'est-ce, me dît-il, qui vous retient ? Il semble que quelque nouvelle pensée vous ait interrompu ? Il est vrai, lui répondis-je, que les dernieres paroles que je vous ai dites m'ont remis tout d'un coup dans l'esprit la vie & la mort du savant Peintre dont je vous parle, qui porté d'un noble desir d'aquerir de la gloire en servant son Prince,

Prince, augmentoit tous les jours ses fatigues, par ses veilles & par les peines qu'il prenoit à perfectionner encore davantage ses ouvrages. Tout le monde applaudissoit à ceux qu'il venoit de faire, & le Roi satisfait de la beauté de ses Peintures lui avoit ordonné de se préparer à peindre sa grande Chambre de parade. Comme c'étoit un lieu où il pouvoit encore mieux faire voir ce qu'il savoit, il travailloit aux desseins, & ils étoient tous finis lors qu'il tomba dans une maladie qui ne paroissoit point dangereuse, mais qui s'étant enfin changée en hydropisie, lui causa la mort * bientôt après, au grand regret de sa famille & de tous les honnêtes gens, qui n'avoient pas moins d'estime pour sa personne que pour ses Peintures. Son corps fut porté dans l'Eglise des Petits Augustins du Fauxbourg Saint Germain, où il est enterré. L'Academie Royale des Peintres, dont il avoit été Directeur, lui fit faire un Service solennel dans l'Eglise des Peres Feuillans, où les amateurs des beaux Arts ne manquerent pas de se trouver. Il a laissé deux fils. L'aîné est Architecte du Roi, & l'autre Peintre dans son Academie.

Il y a une chose remarquable en Nicolas Mignard, c'est qu'il peignoit de la main gauche : semblable en cela au † Chevalier Romain, dont il est parlé dans l'Histoire. Il étoit fort habile à tirer de la même main ; car il avoit beaucoup aimé la chasse, & en faisoit son divertissement pendant qu'il demouroit en Avignon : mais on peut dire de lui ce que Plin le Jeune a dit de soi-même en écrivant à Tacite, que quand il alloit à la
chasse

* En 1668. † Turpilus,

chasse il y portoit toujours des Tablettes, afin de ne revenir jamais les mains vuides, & sans avoir fait quelque chose.

L'année suivante * moururent NOEL QUILLERIE', qui a peint dans un Cabinet de l'appartement haut des Tuilleries, & qui étoit Adjoint à Professeur. BARTHELEMI de Fontainebleau, NICOLAS DU MOUSTIER de Paris, & VANLO Hollandois.

CLAUDE VIGNON de Tours s'est beaucoup distingué entre les Peintres de son temps par sa maniere toute particuliere, & si facile à connoître. Le nombre de ses ouvrages est très-grand, parce qu'il travailloit avec une merveilleuse promptitude. Il mourut Professeur en 1670. & dans la même année mourut aussi GERVAISE, qui a peint aux Tuilleries. LOUIS LERAMBERT & LE GENDRE Sculpteurs & Professeurs, & GREGOIRE HURET Graveur.

Bientôt après ceux-ci mourut un des anciens & des principaux de l'Academie, & qui exerçoit alors la charge de Recteur. Il étoit de votre connoissance, c'est SEBASTIEN BOURDON de Montpellier.

Hé bien, interrompit aussitôt Pymandre, en quel rang le mettez-vous, car vous aviez de l'estime pour lui ?

C'est un des Peintres de ce siècle, lui repartis-je, qu'on doit le plus regarder par differens endroits. Lors qu'il arriva à Paris à son retour d'Italie où il n'avoit pas demeuré long-temps, & qu'il commença à faire voir ses ouvrages, il eût une approbation assez universelle. Il fit plusieurs
Ta-

* 1669.

Tableaux de grandeurs médiocres pour des Orfèvres ; & pour des curieux ; & lors qu'on lui eut procuré le Tableau du Mai pour Notre Dame, où il a représenté Saint Pierre que l'on crucifie, on jugea qu'il étoit capable d'entreprendre de plus grands ouvrages que ceux que l'on avoit vus de lui. Les Peintres même qui étoient en réputation à Paris estimoient sa maniere, & en concevoient de grandes esperances, parce qu'il étoit encore fort jeune. Il avoit un beau feu & une grande liberté de pinceau dans ce qu'il faisoit. Il cherchoit à imiter l'Ecole Lombarde ; & bien qu'il ne fût pas correct, & ne peignît pas ses ouvrages autant qu'il eût été à desirer, toutefois il sembloit que dans la suite il pourroit aquerir par l'étude & par le travail les parties qu'il ne possédoit pas encore. Aussi commença-t-il à étudier davantage le dessein.

Bourdon avoit épousé, comme je vous ai dit, la sœur de Du Guernier, dont les conseils ne pouvoient lui être que très-avantageux ; car son temperament vif & impetueux le portant à travailler avec beaucoup de promptitude, les avis de son beaufrere ne lui étoient pas inutiles. Outre cela Du Guernier, qui étoit connu à la Cour, & qui avoit quantité d'amis, lui procuroit des ouvrages en differens endroits.

Bourdon avoit beaucoup de feu, dispoisoit aisément, donnoit à ses couleurs un éclat & une fraîcheur qui plaisoit : mais avec tout cela, soit qu'il y eût trop de mouvement dans son esprit qui lui empêchât de pouvoir fixer ses pensées & son imagination, soit qu'il n'eût pas assez étudié la nature, & fait un fond assez grand des parties nécessaires à son art, il ne pouvoit se faire une
ma-

maniere arrêtée. Tantôt il cherchoit à imiter la couleur des Peintres Lombards, tantôt la disposition & les ordonnances du Poussin, comme il avoit fait celle de Benedette, sans faire choix d'un goût particulier, & prendre assez de soin à se fortifier dans toutes les parties les plus essentielles de la Peinture. Cependant il avoit aquis de l'estime parmi les curieux. Un des Tableaux les plus agréables qu'il fit dans ses commencemens, fut celui que j'ai vû autrefois chez Mr. l'Evêque de Lizieux, où il avoit représenté L. Alvanus *, qui sortant de Rome avec sa femme & ses enfans, après que les Gaulois eurent pris la Ville, & rencontrant en son chemin le Grand-Prêtre & les Vestales qui s'en alloient à pied emportant les Vases sacrez, fit descendre toute sa famille de son char pour y faire monter les Vestales, qu'il conduisit au lieu où elles alloient. Il avoit fait ce Tableau avant que j'allasse à Rome, & ce fut après que je fus de retour qu'il fit ceux qui sont à Chartres; l'un qui est au grand Autel de l'Eglise de Saint André, où le Martyre de ce Saint est représenté; & l'autre, dans une des Chapelles basses de la grande Eglise, dans lequel la Vierge tient l'Enfant Jesus. Vous pouvez vous souvenir aussi-bien que moi de ce qu'il faisoit en ce temps-là.

Il est vrai, dît Pymandre, mais nous fûmes quelque temps sans le voir lors qu'il quitta Paris pour aller en Suède.

Ce fut vous, lui repartis-je, qui en fûtes la cause, en lui procurant ce voyage.

Je le fis, comme vous savez, répondit Pymandre, dans un temps où tous les Arts sembloient

* Val. Max. l. 1.

bloient comme abandonnez : les travaux de Peinture, aussi-bien que beaucoup d'autres, étoient interrompus par nos desordres & nos Guerres Civiles. Franchesque Grimaldi qui étoit venu de Rome avec moi, ne savoit que faire à Paris. La Reine de Suède attiroit alors auprès d'elle de tous les endroits de l'Europe ceux d'entre les excellens hommes dans les Sciences & dans les Arts qui vouloient bien aller dans cette partie du Nord ; & la réputation qu'elle avoit d'aimer les belles choses, & d'être fort liberale, porta plusieurs personnes de mérite à chercher quelque fortune auprès d'elle.

Bourdon crut qu'en attendant que les affaires se fussent rétablies en France, il pourroit faire un voyage en Suède : qu'il y seroit d'autant mieux reçu qu'il étoit de la même Religion que la Reine, & qu'il avoit auprès d'elle des amis assez grands Seigneurs pour le protéger.

Comme pendant son séjour en Suède je fus aussi absent de Paris, je n'eûs de ses nouvelles que celles que vous me fîtes savoir.

Je vous aurai donc mandé, lui dis-je, de quelle sorte il fut reçu de la Reine : qu'il commença en faisant son Portrait, à lui faire voir ce qu'il savoit, & que sur les intentions qu'elle témoignoit avoir de vouloir faire des choses extraordinaires en bâtimens & en Peintures, il méditoit quelque ouvrage par lequel il pût se signaler. Ce fut ce qui porta un de ses amis à lui envoyer un dessein accompagné d'une Lettre que vous avez pu voir, dans laquelle il faisoit une ample description de ce qu'il avoit imaginé pour un superbe monument où il trouveroit de quoi faire en Architecture, en Sculpture, & en Peinture

194 IX. ENTRETIEN SUR LES VIES
ture des choses assez considerables.

Il est vrai, interrompit Pymandre, que Bourdon m'a entretenu quelquefois de cette Lettre, mais je ne l'ai jamais lûe.

Peut-être, lui repartis-je, ne vous en souvenez-vous plus : en tout cas, vous pourrez la lire quand il vous plaira, car j'en ai gardé une copie.

Si vous pouvez me la montrer présentement, repliqua Pymandre, vous me ferez plaisir de ne pas différer à un autre jour.

Aussi-tôt, pour satisfaire la curiosité de Pymandre, je me levai, & ayant tiré d'un Portefeuille l'écrit qu'il demandoit, Lisez, lui dis-je, vous-même ce que vous desirez voir.

Pymandre ayant pris la Lettre, commença à lire tout haut.

„ Je vous envoie le dessein d'un superbe édi-
„ ce que la Reine pourroit faire bâtir dans sa Ville
„ Capitale pour servir de Mausolée aux cendres
„ du Roi son pere. La forme en est ronde. L'on
„ monte d'abord vingt-cinq ou trente mar-
„ ches, au haut desquelles est une Terrasse en-
„ tourée d'une Balustrade de marbre, où l'on
„ mettra, si l'on veut, plusieurs de ces belles sta-
„ tuës dont on dit que la Reine a un si grand
„ nombre. Le Temple placé au milieu de cette
„ Terrasse est entouré d'un Portique soutenu de
„ colonnes, & pour y entrer il y a un Portail a-
„ vancé, & composé de six grandes colonnes
„ d'ordre Dorique, parce que les Anciens dé-
„ dioient particulièrement aux grands hommes
„ cette maniere de bâtir. Audessus de la Cor-
„ niche regne une autre Balustrade, sur laquelle
„ on mettra d'espace en espace quelques figures,
ou

„ ou bien des enfans qui porteront differens Tro-
 „ phées. Sur le haut du Dôme sera une Renom-
 „ mée de bronze doré, qui tenant une trompette
 „ à la main, semblera annoncer à toute la terre
 „ la gloire du Grand Gustave. Je ne détermine
 „ point la grandeur de ce Temple, & je ne m'ar-
 „ rêterai pas à en marquer les proportions. L'on
 „ ne peut gueres s'éloigner de celles que les An-
 „ ciens ont suivies. Je dirai seulement que plus
 „ le bâtiment seroit grand & spacieux, & plus
 „ aussi toutes les parties auroient de majesté. Je
 „ ne considère point encore de quelle matiere se-
 „ ront tous les dehors: mais pour le dedans, je
 „ le voudrois tout de marbre blanc, ou du moins
 „ d'un stuc bien poli; que toute la hauteur fût di-
 „ visée en deux ordres l'un sur l'autre, à prendre
 „ du rez de chaussée jusqu'au commencement de
 „ la coupe. Le premier ordre seroit Ionique,
 „ pour être plus agréable & délicat. Les colon-
 „ nes, ou les pilastres seroient de marbre blanc
 „ veiné de noir. Entre les colonnes il y auroit
 „ des niches pour mettre les Statuës des Rois
 „ prédecesseurs de la Reine, au pied desquelles
 „ seroit un bas-relief de bronze, représentant
 „ leurs principales actions; ou bien des tables de
 „ marbre noir, sur lesquelles leurs éloges se-
 „ roient gravez en lettres d'or. Les chapiteaux
 „ des colonnes seroient de bronze doré, &
 „ toutes les moulures & les filets de l'Architectu-
 „ re dorez. Quant à l'ornement de la frise, je
 „ voudrois que ce fussent quantité de jeunes en-
 „ fans, qui avec des branches de laurier & de
 „ palme, s'occuperoient à former des lettres
 „ d'or, en sorte qu'on pût lire autour du Tem-
 „ ple, GUSTAVO PATRI CHRISTINA

„ FILIA HOC MAUSOLEUM EREXIT.

„ Et il me semble que cela ne feroit pas un effet
 „ désagréable, parce qu'on verroit un ou deux
 „ enfans attentifs à faire une lettre; & que pen-
 „ dant qu'ils seroient diversement occupez à
 „ nouër ces branches de palme & de laurier avec
 „ des rubans noirs, il se trouveroit que travail-
 „ lant à toutes les lettres ensemble, elles ne lais-
 „ seroient pas d'être visibles: car l'un acheve-
 „ roit le bas, l'autre le milieu, & ces enfans
 „ disposez agréablement en diverses attitudes, cet-
 „ te composition paroîtroit assez ingénieuse lors
 „ que le Sculpteur auroit pris soin de faire qu'il
 „ n'y eût rien de confus.

„ Audeffus de ce premier ordre, il y auroit
 „ un second ordre Corinthien, dont la corni-
 „ che seroit soutenüe par des pilastres, & entre
 „ les fenêtres qui seroient percées pour éclairer
 „ le Temple, on y feroit de grands Tableaux en
 „ forme de tapisseries.

„ Pour remplir ces Tableaux, vous choisirez
 „ entre le grand nombre des plus belles actions
 „ dont la vie du feu Roi de Suède est composée
 „ les plus remarquables, ou plutôt celles qui
 „ sont les plus propres pour le lieu, & les plus
 „ avantageuses pour faire paroître l'excellence
 „ de la Peinture. Par exemple, vous pourriez
 „ dans la derniere représenter cette fameuse
 „ journée de Lutzen, où ce grand Prince finit
 „ sa vie en remportant la victoire sur ses enne-
 „ mis. Il ne seroit pas à propos de le peindre
 „ combatant à la tête de son armée, parce que
 „ le principal de cette action, & qui semble l'a-
 „ voir immortalisée, n'arriva qu'après sa mort.
 „ Il ne faudroit pas aussi qu'il parût expirant
 dans

„ dans le sang & dans la poussière, tandis que les
 „ siens seroient encore dans la chaleur du com-
 „ bat, & que son nom porteroit la terreur dans
 „ le cœur des ennemis, car la vûë d'un objet
 „ si funeste est toujours desagréable, & un Hé-
 „ ros ne doit jamais toucher l'esprit ni d'hor-
 „ reur ni de pitié. Il seroit donc necessaire dans
 „ cette rencontre de se servir du privilege qu'ont
 „ les Peintres & les Poëtes, de quitter le vrai-
 „ semblable pour prendre le merveilleux, prin-
 „ cipalement lors qu'ils traitent leurs sujets d'u-
 „ ne maniere qui peut souffrir l'allegorie, & faire
 „ que le Roi parût en l'air conduit par la main
 „ de la victoire, qui lui montreroit le champ
 „ de bataille couvert des corps de ses ennemis,
 „ quelques-uns étendus morts sur la place, d'au-
 „ tres respirans encore, d'autres qui ne seroient
 „ que bleffez; plus loin une armée en fuite,
 „ & les troupes Suédoises qui renverseroient
 „ comme un torrent tout ce qui s'opposeroit à
 „ elles.

„ On pourroit représenter tous les accidens
 „ qui arrivent dans une bataille, comme la pous-
 „ siere & la fumée des canons confondus en-
 „ semble; le brillant des armes mêlé avec le
 „ feu, & l'éclair des mousquetades; des gens
 „ acharnez les uns contre les autres; quelques-
 „ uns qui tombent de cheval, d'autres qui déjà
 „ tombez résistent, & se défendent encore. Sur
 „ le devant on verroit quelques figures confide-
 „ rables, comme des Capitaines & des princi-
 „ paux Officiers de ce Conquerant qui tien-
 „ droient ses armes avec un visage qui expri-
 „ meroit la tristesse & la douleur qu'ils ressen-
 „ tent de sa perte. Quelques-uns pourroient re-

„ garder en haut, & le montrer à d'autres avec
 „ admiration. Il paroîtroit sur un nuage en-
 „ vironné de lumière. La victoire qui l'ac-
 „ compagne sera une femme, qui d'une main
 „ le couronnera d'une guirlande de laurier, &
 „ de l'autre tiendra une branche de palme. Elle
 „ aura deux grandes aîles au dos, & sa robe sera
 „ toute blanche, ayant pardessus un manteau
 „ jaune qui semblera voltiger en l'air.

„ Enfin si la conduite de ce travail vous étoit
 „ donnée, vous savez assez & ce qui se peut faire
 „ en telles occasions, & de quelle forte il faut
 „ l'exécuter excellemment.

„ Quant à la coupe qui commenceroit audef-
 „ sus de ces feintes tapisseries, tout son milieu,
 „ c'est à dire le plus haut du Dôme, seroit é-
 „ clairé d'une grande lumière, & à l'endroit le
 „ plus éminent paroîtroit une belle femme assise
 „ sur un Trône d'or, ayant la tête environnée
 „ d'une clarté très-brillante. Sa robe seroit d'un
 „ vert d'émeraude, mais dont on ne verroit que
 „ fort peu, parce qu'elle auroit un grand man-
 „ teau de drap d'or qui la couvriroit entière-
 „ ment. Sa contenance seroit grave, & l'air de
 „ son visage majestueux. D'une main, elle tien-
 „ droit un serpent, qui en se mordant la queue
 „ formeroit un cercle. De l'autre main elle sem-
 „ bleroit recevoir le Grand Gustave qui lui se-
 „ roit présenté par une fille, en qui la jeunesse,
 „ la beauté & la grace seroient parfaitement ex-
 „ primées. Elle seroit vêtue en Amazone, ayant
 „ un casque en tête, & une lance à la main,
 „ pour signifier la Vertu héroïque qui conduit
 „ le Roi de Suède dans le Ciel, & le présente à
 „ l'Eternité.

Au-

„ Auprès du Roi sera la Gloire sous la figure d'une jeune femme, qui d'une main lui ôtera sa couronne d'or pour lui en mettre sur la tête une d'étoiles très brillantes, & de l'autre donnera ses armes à la Renommée. La Renommée sera vêtue légèrement, & en état de voler & de descendre en terre. D'une main elle tiendra une trompette, & de l'autre les armes du Roi.

„ Autour du siege de l'Eternité paroîtront plusieurs belles femmes. La plus proche sera la Felicité. Elle doit être assise sur un nuage. Ses cheveux blonds seront environnez d'une branche de laurier, tenant une palme d'une main, & de l'autre une flamme de feu, regardant l'Eternité avec un air agréable. D'un autre côté paroîtra une jeune fille vêtue de blanc, & appuyée sur une massue. Elle aura le corps à demi découvert, faisant voir dans ses bras & dans ses épaules quelque chose de vigoureux, pour représenter la Force. La Pieté y sera peinte comme une belle femme parfaitement blanche, les yeux vifs, le nez aquilin, vêtue d'une couleur rouge, ayant une flamme sur la tête, & son bras droit appuyé sur un Autel à l'antique.

„ Plus bas, audessous du Roi de Suède, à l'endroit de la Coupe qui regardera la porte, seront assises les trois Parques vêtues de blanc, ayant des couronnes d'or sur leurs têtes. Au milieu d'elles paroîtra une femme d'un maintien grave & severe, couverte d'un manteau rouge, & tenant entre ses genoux un fuseau de Diamant : c'est la Nécessité, que Platon dit être mere des Parques, & que les

„ Anciens ont adorée comme une Divinité.
„ Ces trois filles lui aident à tourner le fuseau:
„ l'une le tient de la main droite, l'autre de la
„ gauche, & la troisième y met les deux mains.
„ Autour des Parques il y aura huit jeunes fil-
„ les qui tiendront des instrumens de Musique,
„ & dont les habits seront de diverses couleurs.
„ Ces filles sont les Sirenes qui habitent le haut
„ des Cieux; c'est à dire les Muses, ou les huit
„ Spheres qu'elles représentent, * qui chantent
„ avec les Parques les choses passées, les pré-
„ sentes, & les futures, car la neuvième est re-
„ tenue ici-bas en terre.

„ Assez près de la Déesse Nécessité doit être
„ un enfant tout nud, beau, & agréable de vi-
„ sage. D'une main il tiendra deux clefs, & de
„ l'autre conduira le fil que les trois Sœurs tour-
„ nent autour du fuseau, & qui semble venir du
„ haut du Ciel. Cet enfant représente l'Amour;
„ & parce que les Platoniciens veulent que ce soit
„ par son moyen que les ames descendent dans
„ les corps, & retournent de la terre au Ciel: que
„ pour cela il y a deux portes pour en sortir, &
„ pour y entrer; l'une qu'ils appellent la porte
„ des Dieux, & l'autre la porte des hommes.
„ C'est par cette raison que l'Amour sera repré-
„ senté tenant deux clefs, & conduisant le fil de
„ la vie de la Reine de Suède; & comme c'est u-
„ ne vie de bonheur & de félicité, Minerve sera
„ auprès de la Nécessité, qui lui donnera de l'or,
„ & de la soye pour mêler parmi son fil. Car
„ quoique les Dieux même soient obligez d'o-
„ béir à cette Divinité, qui ne change rien dans

ce

* Plutarque.

„ ce qui est arrêté pour la durée de la vie des
 „ hommes ; néanmoins ils l'adoucissent, ou y
 „ mêlent de l'amertume comme il leur plaît.
 „ Ensuite, & à main gauche, un peu plus haut
 „ que les Parques, doivent paroître deux fem-
 „ mes. L'une tient une clef d'or, & ouvre un
 „ grand Livre que l'autre soutient d'une main,
 „ pendant que de l'autre main elle frappe avec u-
 „ ne torche ardente une femme qui se glisse en-
 „ tre les nuages pour regarder dans ce Livre.
 „ Celle qui tient la clef est la Déesse Themis, à
 „ qui est donné en dépôt le secret de l'avenir, &
 „ qui se prépare à l'ouvrir au Roi de Suède, pour
 „ lui montrer tout ce que doit faire la Reine sa
 „ fille. Cette femme qui soutient ce Livre est la
 „ Connoissance. Le flambeau qu'elle a dans sa
 „ main signifie que rien ne lui est caché : mais el-
 „ le s'en sert aussi pour ébloûir la Curiosité qui
 „ veut pénétrer dans les mystères divins. Cette
 „ Curiosité sera représentée avec des aîles au dos,
 „ & vêtue d'un habit rouge & bleu. Elle au-
 „ ra les cheveux droits, & mal ordonnez, tâ-
 „ chant avec ses mains d'éloigner cette torche
 „ qui l'ébloûit, & ces nuages qui l'offusquent.
 „ Dans un autre endroit de la voute, conti-
 „ nuant toujours sur la gauche, & comme à l'op-
 „ posite des Parques, paroîtra un vieillard dans
 „ un chariot tiré, si vous voulez, par deux cerfs,
 „ qui sembleront courir très-vîte. Ce vieillard
 „ aura deux grandes aîles au dos, le corps assez
 „ décharné, la barbe & les cheveux blancs ; en-
 „ fin tel qu'on peint le Temps, car c'est lui qu'il
 „ faut représenter avec une faux à la main, dont
 „ il arrachera un grand voile noir qui cachoit une
 „ belle femme presque nue, & dont une partie

„ du corps est environné seulement d'un crêpe
 „ blanc & fort délié. D'une main elle tient un mi-
 „ roir, & de l'autre une branche de palme. Dans
 „ ce miroir on verra la figure du Roi de Suède
 „ de la même sorte qu'elle est peinte vis à vis:
 „ cest la Verité qui la fait voir après que le
 „ Temps l'a découverte. L'Envie la cacheoit a-
 „ vec ce voile qu'elle semble encore s'efforcer
 „ de retenir: mais un homme armé à l'antique,
 „ couronné de laurier, tenant un javelot d'une
 „ main, & de l'autre un bouclier, renverse l'En-
 „ vie, & chasse une infinité de monstres qui ac-
 „ compagnent cette malheureuse passion. Ce He-
 „ ros représente le Mérite, qui ne souffre pas
 „ que ni la Médifance, ni la Jalouſie, ni les au-
 „ tres vices dérobenſt aux yeux de tout le monde
 „ les belles actions: & parce que le Mérite eſt
 „ un acte de vertu qui ne s'aquierſt qu'avec pei-
 „ ne, il faudra le repréſenter déjà un peu âgé,
 „ & armé de toutes pieces, pour montrer qu'il
 „ faut combattre long-temps avant que de rece-
 „ voir quelque recompense. Quant à l'Envie,
 „ les Anciens l'ont toujours repréſentée comme
 „ une vieille femme ſèche, décharnée, & vêtue
 „ d'un méchant habit de couleur de rouille, tout
 „ déchiré; les yeux de travers, les cheveux en-
 „ vironnez de ſerpens; & il me ſemble qu'ils ont
 „ ſi bien réuſſi dans cette peinture, qu'il ne ſe-
 „ roit pas beſoin d'y rien changer. Pour les au-
 „ tres vices, il faut les peindre en forme de Har-
 „ pyes, & d'autres Monſtres qui ſe précipitent
 „ dans des nuages obſcurs, en jettant le feu par
 „ les yeux & le venin par la bouche.
 „ Audeſſous du Mérite ſera aſſis un jeune hom-
 „ me vêtu de couleur de pourpre, ayant une
 cou-

„ couronne de laurier sur la tête. D'une main
 „ il tiendra une corne d'abondance pleine de
 „ fleurs & de fruits. Dans l'autre main il au-
 „ ra des guirlandes de laurier, parce qu'il re-
 „ présente l'Honneur, & que c'est lui qui dis-
 „ tribuë les récompenses. Devant eux paroîtra
 „ la Reine de Suède vêtue d'un manteau Royal.
 „ Elle sera appuyée sur une belle femme qui au-
 „ ra des aîles à la tête, & qui tiendra dans la main
 „ une boule, où sera marquée la figure d'un trian-
 „ gle afin de faire connoître que c'est la Science
 „ qu'on a voulu représenter. Un peu plus bas se-
 „ ront assises plusieurs autres femmes qui sem-
 „ bleront obéir aux ordres de la Reine. Ces fem-
 „ mes sont l'Histoire, la Poésie, la Peinture, &
 „ la Sculpture, qui considerent avec attention
 „ l'image du Roi.

„ L'Histoire sera vêtue de blanc, & aura au-
 „ près d'elle quantité de papiers. La Poésie sera
 „ représentée avec une couronne de laurier sur
 „ la tête, couverte à demi d'un grand manteau
 „ bleu semé d'étoiles. D'une main elle tiendra
 „ un Livre, de l'autre, elle appuyera sa tête a-
 „ vec une action rêveuse. Affez proche d'elle
 „ seront trois petits enfans qui se joueront, l'un
 „ tenant une flûte, l'autre un luth, & le troisième
 „ une trompette, pour représenter les trois sor-
 „ tes de Poèmes, le Bucolique, le Lyrique, &
 „ l'Héroïque.

„ La Peinture sera une femme parfaitement,
 „ belle, vêtue d'un habit de diverses couleurs a-
 „ yant quelque chose de grand & de majestueux
 „ sur le visage, les cheveux noirs & ajustez d'u-
 „ ne maniere noble & agréable. Elle tiendra son
 „ pinceau d'une main, & de l'autre sa palette.

„ Un petit enfant qui soutiendra sa toile repré-
 „ sentera le Génie de la Peinture , parce que sans
 „ lui il est difficile de bien faire , & qu'il faut é-
 „ tre né avec beaucoup d'inclination à cet Art
 „ pour y pouvoir réussir. Cet enfant aura les yeux
 „ vifs & pénétrants , des aîles au dos de diver-
 „ ses couleurs , pour faire voir avec combien de
 „ promptitude le Peintre doit remarquer les chan-
 „ gemens de la nature.

„ La Sculpture sera aussi peinte comme une
 „ femme , vêtue d'un habit blanc , mais plus
 „ gris & plus éteint que celui de l'Histoire, a-
 „ yant une Couronne de laurier sur la tête , & à
 „ ses pieds divers instrumens nécessaires à son
 „ Art : il semblera même qu'elle commencera à
 „ ébaucher en marbre la Statuë du Roi.

„ Aux pieds de la Reine de Suède sera assise
 „ une belle fille , tenant d'une main un grand
 „ vase rempli de chaînes d'or , de médailles , &
 „ d'autres choses de prix qu'elle distribuëra à ces
 „ jeunes enfans qui sont à l'entour de la Poé-
 „ sie & de la Peinture : c'est la Liberalité ; & parce
 „ qu'il y a du plaisir à bien faire , la couleur de
 „ son habit sera d'un beau vert , qui est le sym-
 „ bole de la joye.

„ Un peu devant la Reine , sera une autre fem-
 „ me assise sur un monceau d'armes tenant un
 „ sceptre & une épée. Elle sera richement vêtue ,
 „ ayant le front ceint d'un bandeau royal pour
 „ représenter la Majesté ; & derriere la Reine se-
 „ ra la Clemence , la Charité , la Prudence , &
 „ la Vigilance , qui sont des qualitez dignes de la
 „ suite de cette Princesse.

„ Vous savez comme chacune de ces figures
 „ doit être représentée , & c'est de vous que tou-
 tes

„ tes ces choses doivent tirer leur plus grande
 „ beauté , tant pour les attitudes différentes,
 „ pour la diversité des mouvemens , pour la
 „ beauté des airs de têtes, l'expression des vifa-
 „ ges, l'agencement des habits, que pour la ri-
 „ che disposition de tous ces corps, & de leurs
 „ différentes parties.

„ Je vous ai marqué que Themis paroîtra te-
 „ nant le Livre des choses futures; & parce que
 „ cet espace de lieu où elle sera placée ne me
 „ semble pas assez rempli de figures, il seroit à
 „ propos qu'elle fût accompagnée de la Justice,
 „ de la Loi, & de la Paix, qu'on dit être ses
 „ trois filles, quoi qu'elle soit souvent prise elle-
 „ même pour la Justice. Mais je voudrois aussi
 „ qu'il parût comme elle envoie la Paix vers la
 „ Reine de Suède, établir le repos dans ses E-
 „ tats, & l'assûrer d'une parfaite tranquillité.
 „ Pour cet effet vous représenteriez une femme
 „ vêtue d'un habit incarnat, tenant d'une main
 „ une corne d'abondance, & de l'autre une bran-
 „ che d'olivier: mais il faudroit qu'elle fût dans
 „ une action qui sembleroit la faire descendre
 „ vers sa Majesté.

„ Je ne sai si je me suis expliqué assez nette-
 „ ment dans la description de ces Peintures, &
 „ si le long recit que j'ai cru devoir faire pour
 „ en mieux marquer toutes les particularitez ne
 „ vous en fera point paroître l'ordonnance ou
 „ confuse ou remplie de trop d'ouvrage. Je vous
 „ dirai néanmoins qu'il me semble, selon l'i-
 „ dée que je m'en suis faite, qu'il n'y a point de
 „ figure qui ne puisse être mise chacune en son
 „ lieu: Car vous savez que l'excellence de votre
 „ art consiste en ce que par le moyen des enfon-
 „ cemens,

„ cemens , que la Perspective vous aide à bien
„ représenter , l'on trouve la place à beaucoup
„ de choses qui embarrasseroient si on les mettoit
„ sur un même plan : Mais comme vous savez
„ parfaitement bien cette partie d'ordonnance ,
„ ainsi que toutes les autres , il n'est pas neces-
„ saire que j'en parle davantage.

„ Au milieu de ce Temple seroit la Sepulture
„ du Roi ; & pour faire un Tombeau digne d'un
„ si grand Monarque , sans m'arrêter à parler
„ ici des mesures qui seroient toujours propor-
„ tionnées à celles du Bâtiment , je voudrois
„ qu'il fût de marbre blanc , que la forme en
„ fût quarrée en maniere de piédestal élevé sur
„ trois grandes marches de marbre noir : mais
„ qu'entre les marches & la base du piédestal il
„ y eût un quarré aussi de marbre noir en for-
„ me de Dé , qui serviroit à relever davantage le
„ piédestal , & lui donner plus de grace. Que sur la
„ base du piédestal il y eût deux Statuës de bronze
„ doré à chaque face du Tombeau , qui en façon
„ de Termes en suporteroient la corniche. Ces fi-
„ gures représenteroient les principaux Etats du
„ Royaume de Suède. Elles tiendroient comme
„ enchaînées quelques autres Statuës aussi de
„ bronze, ou de marbre blanc, assises à leurs pieds,
„ qui seroient des Provinces conquises. Leurs po-
„ stures paroïtroient contraintes , comme celles
„ des Esclaves que l'on représente ordinairement.
„ Aux faces du piédestal seront quatre Bas-
„ reliefs de cuivre représentant quelques-unes
„ des plus belles actions du feu Roi , comme
„ des Villes prises , ou des Batailles gagnées , ou
„ bien quelques Emblêmes taillez en demi-bosse
„ sur le marbre blanc. Sur le haut de ce Tom-
beau

„ beau doit être élevé un Trophée de différen-
 „ tes armes, du milieu desquelles & parmi des
 „ flâmes d'or sortira un Phoenix d'or, & dans
 „ un drapeau sera écrit d'un caractère assez gros,
 „ CLARIOR RESURGO. A la face qui re-
 „ garde l'entrée du Temple sera fait une ouver-
 „ ture pour une descente de cave. Il y aura une
 „ porte dont les jambages & le linteau seront de
 „ marbre noir. Les deux batans ou fermetures
 „ seront de bronze, où paroîtront élevez en
 „ bosse plusieurs festons faits de branches de Pin,
 „ de Cyprés, & de Peuplier, arbres lugubres,
 „ & consacrez aux funeraillies. Aux deux cô-
 „ tez de la porte seront assises deux figures de
 „ marbre blanc, représentant les Genies des deux
 „ principaux Royaumes que possédoit le Roi de
 „ Suède; & sur le frontispice de la porte tom-
 „ bera un grand rouleau de cuivre, où sera é-
 „ crit l'Epitaphe du Roi. Une femme assise
 „ doit tenir ce rouleau tout déployé. Cette fi-
 „ gure de femme sera de marbre blanc, cou-
 „ verte d'un grand voile, ayant auprès d'elle
 „ une de ces manieres d'Urnes antiques. Sa con-
 „ tenance abbatuë, & l'air de son visage triste la
 „ fera assez connoître pour la Douleur.

„ Pour descendre dans ce Tombeau il y aura
 „ plusieurs degrez. La figure en sera ronde par
 „ dedans, la voute sans ornement, mais faite
 „ d'un marbre noir semé de larmes d'or en bosse
 „ autant plein que vuide; & au fond du ca-
 „ veau, vis-à-vis la porte, paroîtra la figure du
 „ Roi couchée sur un lit de repos, aussi de mar-
 „ bre noir. Cette figure sera de marbre blanc,
 „ vêtue d'une cuirace à l'antique, & couverte
 „ d'un grand manteau Royal, ayant la tête

ap-

„ puyée sur un carreau que soutiendront deux
 „ jeunes Enfans aussi de marbre blanc, & as-
 „ sez ressemblans par les traits de leurs visages.
 „ Ces Enfans représenteront le Sommeil & la
 „ Mort. Le premier paroîtra assoupi, ayant
 „ des aîles au dos, & tenant une corne d'abon-
 „ dance d'où sortiront quelques pavots & une
 „ espece de vapeur. L'autre sera dans une ac-
 „ tion éveillée, foulant aux pieds des Sceptres
 „ & des Couronnes, & tenant à la main un dard,
 „ pour témoigner son pouvoir. Dans ce caveau
 „ & sur une maniere de Socle de marbre noir
 „ qui regneroit tout autour, seront assis douze
 „ Amours de marbre blanc, qui d'une main
 „ tiendront chacun un flambeau éteint & ren-
 „ versé, & de l'autre une lampe à l'antique,
 „ qui représentant ce feu inextinguible que l'on
 „ mettoit autrefois dans les tombeaux, signifiera
 „ aussi l'amour des peuples qui conserveront à
 „ jamais la memoire d'un si grand Prince.

„ Encore que je sois assez exact à représen-
 „ ter toutes les figures des Tableaux, & que j'en
 „ aye marqué l'ordonnance & la disposition;
 „ néanmoins je ne prétens par lier les mains,
 „ pour ainsi dire, aux Ouvriers, & empêcher
 „ qu'ils n'employent la force de leur imagina-
 „ tion dans une si noble entreprise, soit pour
 „ augmenter les choses qui ne feroient pas as-
 „ sez remplies, soit pour diminuer celles où
 „ l'excès apporteroit de la confusion. Je leur
 „ laisse de plus une liberté entière d'embellir le
 „ Tombeau d'ornemens & de richesses que je
 „ n'ai pas décrites.

Pymandre ayant achevé de lire, Il est vrai,
 dît-il, que voilà le projet d'une entreprise bien
 gran-

grande & bien considerable. Mais comme on peut croire que la Reine de Suède avoit dès lors un dessein plus important, & qu'elle pensoit déjà au changement que l'on a vû depuis, il y a bien apparence que quand on lui auroit proposé un si grand ouvrage, elle n'auroit pas songé à le faire exécuter. Il auroit fallu employer bien du temps, & faire beaucoup de dépense, supposé même que l'on eût trouvé sur les lieux des matcriaux & des ouvriers capables d'exécuter un édifice si magnifique.

On n'auroit pas dû, repartis-je, exécuter une pensée aussi peu digérée que celle-là sans la rectifier. Comme ce n'étoit qu'une imagination vague, ne croyez pas qu'il n'y eût dans la composition, des défauts que je pourrois bien vous faire remarquer si nous venions un jour à examiner de semblables sujets. Mais pour reprendre mon discours, je vous dirai que Bourdon, bien éloigné de travailler en ce pais-là à de grands Tableaux, il ne fit que quelques Portraits pendant le peu de temps qu'il y demeura, car il ne fut pas long-temps à son voyage; & ce fut après son retour qu'il travailla à des desseins de tapisseries, & à plusieurs Tableaux pour des Particuliers, & qu'il entreprit de peindre dans l'Isle de Notre Dame la Galerie de Mr. le Président de Bretonvilliers. Cet ouvrage est le plus grand qu'il ait fait. Il y a une fraîcheur & une vivacité de couleurs qui surprend d'abord; & pourvû que l'on n'y cherche que les parties de la Peinture dont Bourdon avoit le plus de pratique, l'on connoîtra dans toutes les figures qui remplissent la voute, & dans les ornemens qui enrichissent le lambris, qu'il fit tous ses efforts afin que ce fût son chef

chef-d'œuvre. Il est vrai aussi que depuis ce temps-là il a fait beaucoup d'autres ouvrages qui n'en approchent pas ; ce qu'on peut attribuer au peu de fond qu'il avoit fait dans sa jeunesse : car pendant le peu de temps qu'il fut à Rome, il n'eût pas le loisir d'étudier tout ce qui regarde la théorie & la pratique de son art. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il eût un différend avec un Peintre nommé De Rieux, qui le menaça de le dénoncer au Saint Office, & de faire connoître qu'il n'étoit pas Catholique ; ce qui l'obligea de sortir en diligence des terres du Pape, de crainte d'être arrêté ; de sorte que n'ayant fait que passer par Venise, il revint bientôt en France pour travailler en liberté. Mais le besoin de pourvoir à sa subsistance ne lui donna ni le temps ni le moyen d'étudier assez tout ce qu'un Peintre doit savoir : joint à cela que la vivacité de son esprit, la facilité naturelle qu'il avoit à représenter toutes sortes de sujets, soit des Histoires, soit des Païssages, dont il étoit très-bien payé, le portoient aisément à ne penser qu'à satisfaire ceux qui se contentoient de ses Tableaux en l'état où il les mettoit : Et on a vû même que ses premières pensées, & ce qu'il finissoit le moins étoit souvent beaucoup meilleur que les choses qu'il vouloit terminer davantage, parce que d'abord le feu de son imagination lui fournissoit de quoi satisfaire les yeux : mais lors qu'il tâchoit de bien finir un sujet, il demouroit court, & ne pouvoit pas le mettre au point où il eût dû être. Ainsi par un travail peu éclairé il obscurcissoit plutôt ses premières idées qu'il ne les rendoit claires & belles.

C'est ce qu'on a remarqué dans des portraits
de

de sa main : car bien qu'il prît tous les soins possibles à faire une tête achevée, on remarquoit que plus il vouloit approcher de la ressemblance, plus il s'en éloignoit, faute de connoître assez les principes de son Art : semblable en cela à plusieurs autres Peintres, qui pour bien peindre une tête vont cherchant hors de leur sujet des moyens pour bien exprimer le naturel. Au lieu qu'un savant homme ne se sert que de la nature même pour en imiter tous les traits, & ne songe à mettre sur sa toile que l'image de ce qu'il voit, sans rappeler dans sa mémoire les idées de quelques autres portraits pour en suivre les manieres ; ni croire que par le secours de certaines maximes, & de quelques observations qu'il aura faites sur les ouvrages d'autres Peintres, il puisse arriver à faire quelque chose plus parfait que ce que la nature, qu'il a présente, lui enseigne elle-même.

C'étoit souvent ce souvenir de quantité de Tableaux que Bourdon avoit vûs, & qu'il vouloit imiter, qui affoiblissoit ses ouvrages. Car qu'un Peintre ait l'esprit plein de plusieurs choses qu'il aura vûës, ou même que son imagination lui fournisse un grand nombre de pensées, s'il n'a assez d'esprit & de jugement pour les bien ordonner, tout son ouvrage sera rempli de confusion. Il est d'une trop grande abondance de pensées comme d'une populace, dont Tacite dit, * que n'ayant point de Conducteur, elle est toute tremblante, toute effrayée, & toute étourdie. Et comme l'âge diminué beaucoup le feu de la jeunesse, & qu'il n'y avoit que ce feu qui brilloit dans
ses

* *Vulgus sine Rectore pavidum, socors.*

ses premiers ouvrages, on voit que les derniers qu'il a faits ne sont pas les plus estimez. Pour ceux de sa premiere maniere, il s'en voit quantité que l'on considere. Il y en a à Munich dans le cabinet du Baron de Mayer qui tiennent leur place parmi plusieurs autres d'excellens Maîtres. A peine avoit-il achevé le Platfond d'une chambre de l'Apartment bas des Tuilleries, lorsqu'il mourut * Recteur de l'Académie. Il a laissé des filles qui peignent fort bien de Miniature.

Entre les Peintres de l'Academie qui moururent en ce temps-là, je me souviens de SIMON FRANÇOIS beaucoup plus connu par sa vertu, & ses bonnes mœurs, que par ses Peintures. Il nâquit à Tours l'an 1606. Dès sa jeunesse Dieu lui donna une forte inclination pour la retraite, à quoi il auroit joint l'état de pauvreté en se faisant Capucin, si ses parens ne l'en eussent point empêché. Ce refus lui fit former le dessein d'être Peintre, auquel ils ne s'opposèrent pas avec moins de violence. Il est vrai que ce n'étoit point une inclination, & une pente naturelle qui le portât à choisir cette profession plutôt qu'une autre. Ce desir ne lui vint qu'après avoir vu un Tableau de la Nativité de Nôtre Seigneur, dont il fut si touché qu'il résolut d'apprendre un Art qui par la force de ses expressions savoit frapper le cœur aussi vivement que les yeux. Son pere étoit particulièrement connu du Maréchal de Souvré, qui sachant les louables inclinations de ce jeune homme, le prit chez lui, & l'ayant mené à Paris, lui fit apprendre à dessiner. L'application avec laquelle il se mit étudier le rendit bientôt capable de peindre. D'abord il fit des Por-

* En Mars 1671.

Portraits, & ensuite, par le credit du Maréchal de Souvré, il copia plusieurs des meilleurs Tableaux qui fussent à Paris. Après la mort du Maréchal, il trouva un nouveau Protecteur en la personne du Comte de Béthune, qui s'en allant Ambassadeur à Rome, le mena avec lui, & lui procura une pension du Roi. Il y demeura jusqu'en l'année 1638. Mais avant que de quitter l'Italie, il passa à Bologne, où il fit connoissance avec le Guide, qui fit son Portrait. Il s'arrêta aussi à Turin à faire quelques Tableaux. Etant arrivé à Paris dans le temps que la Reine venoit de donner un Dauphin à la France, il fut assez heureux pour être le premier Peintre qui eût l'honneur de faire son Portrait. La Reine en fut si contente qu'elle lui ordonna de faire un Tableau pour mettre auprès de son lit, où elle fût représentée en Vierge avec le petit Jesus ressemblant à Monseigneur le Dauphin. Il y travailla aussi-tôt, & son travail auroit eu un favorable succès sans une rencontre inopinée qui renversa toutes ses esperances. La Reine étoit dans l'impatience d'avoir son Tableau ; & François l'ayant fait porter à Saint Germain, & mis dans la chambre de Monseigneur le Dauphin, une personne de qualité, qui avoit beaucoup d'estime pour François, croyant que le Cardinal de Richelieu qui savoit reconnoître le merite de tous les savans hommes récompenseroit plus avantageusement son travail que ne pouvoit alors faire la Reine, lui voulut persuader d'en faire présent à son Eminence, & sur le refus qu'il en fit lui arracha des mains le Tableau, & aussi-tôt le fut présenter au Cardinal, qui le donna à Mr. de Cinq-Mars, & ce Favori le donna au Roi.

La

La Reine qui fût cela bientôt après, mais qui ignoroit la violence qu'on avoit faite au Peintre, fut si indignée contre lui, qu'elle n'en voulut plus entendre parler, ni regarder ses ouvrages.

Le Cardinal de Richelieu lui fit faire quelques Tableaux dans un de ses Cabinets. Mr. de Noyers vouloit aussi le faire travailler pour le Roi: mais la mort du Cardinal, & ensuite celle du Roi, rompirent tous les desseins que François pouvoit avoir faits sur les espérances qu'on lui donnoit. De sorte qu'ayant résolu de quitter la Cour où il avoit eû plus d'applaudissement que de bonne fortune, il se disposa à mener une vie retirée, & en s'occupant paisiblement à son travail, penser en même temps à son salut.

Pour cela il ne voulut plus faire que des Tableaux de dévotion, & quelques portraits de ses plus particuliers amis. Il peignoit avec beaucoup de grace & de douceur. La sainteté des sujets qu'il choisissoit, & la fraîcheur de son coloris les faisoient rechercher particulièrement des personnes pieuses, qui n'ayant pas une grande connoissance de la perfection de la Peinture, ne desiroient que des choses agréables. On voit plusieurs de ses ouvrages dans des Cabinets & dans des Eglises de Paris, comme au grand Autel des Jesuites, à celui de l'Institution des Peres de l'Oratoire, aux Incurables, aux Minimes & aux Religieuses de la Visitation. Il y en a aussi à Tours en differens endroits.

Ayant dès sa jeunesse vécu avec beaucoup de piété, il a continué jusques à la fin de ses jours ses mêmes exercices de dévotion qui pouvoient ser-

servir d'exemples à de très-parfaits Religieux. Il étoit extrêmement sobre, patient dans toutes les afflictions d'esprit & de corps, humble, sincere, charitable aux pauvres qui le regardoient comme leur Pere, ennemi de toute médifance, & même de toutes paroles vaines & inutiles. Pendant les huit dernieres années de sa vie il fut affligé de la pierre; & quoique ce mal lui causât des douleurs horribles, il les souffroit avec une patience incroyable, jusqu'à ce qu'enfin ne pouvant plus y résister, il mourut le 22. Mai 1671. Après sa mort on lui tira du corps une pierre pesant seize onces. Il fut enterré dans le Cimetiere des pauvres de Saint Sulpice, comme il l'avoit ordonné lui-même par un sentiment d'humilité, & un amour tout particulier qu'il avoit toujours eû pour la pauvreté de Jésus-Christ.

NOCRET, qui étoit de Lorraine, & disciple du Clerc, dont je croi vous avoir parlé, peignoit d'une maniere fraîche & agréable. Il avoit long-temps travaillé en Italie à faire des Portraits. Quoi que ce fût son principal talent, vous avez vû qu'il a fait néanmoins d'assez grands ouvrages à Saint Cloud dans la Maison de Monsieur, & aux Tuileries dans l'Appartement de la Reine, où il a représenté cette Princesse en divers endroits sous la figure de Minerve. Il étoit Recteur de l'Academie lors qu'il mourut en 1672.

Ce fut dans la même année que mourut Monsieur le Chancelier Seguier. L'Academie Royale de Peinture & de Sculpture, qui depuis plusieurs années l'avoit toujours considéré comme son Pere & son Protecteur, n'ayant pû souffrir la

la perte de ce grand homme sans en ressentir une douleur extrême, résolut de lui faire un Service autant solennel qu'il seroit en sa puissance. Comme il me semble que vous n'étiez pas alors à Paris, je vous ferai, si vous le desirez, une relation de ce qui se passa dans les honneurs funébres que l'Academie crut devoir rendre à la mémoire de son illustre Protecteur, pourvû qu'un discours qui sera peut-être un peu long ne vous soit pas ennuyeux.

Au contraire, dit aussitôt Pymandre, je serai bien-aïse d'apprendre de vous quel fut le succès de cette ceremonie.

L'Academie, repris-je, ayant choisi l'Eglise des Reverends Peres de l'Oratoire de la rue Saint Honoré comme la plus commode pour élever une Représentation funébre, & Mr. le Brun Premier Peintre du Roi ayant fourni le principal Dessin, plusieurs des autres Peintres & Sculpteurs de l'Academie contribuèrent par leurs differens ouvrages à mettre cette Eglise en l'état que je vas décrire.

Au milieu de la Nef paroïssoit le Tombeau, & ce qu'on appelle Catafalque.

La base de tout ce Tombeau étoit un grand Zocle de marbre blanc & noir, de figure quadrée, mais plus long que large, sur lequel s'élevoient six degrez garnis d'une infinité de lumieres. Sur ce Zocle, & dans ses angles, il y avoit quatre piédestaux de marbre noir. Dans le tympan de chacune de leurs faces étoient les armes de Mr. le Chancelier, & au dessus quatre figures de Mort assises. Elles tenoient d'une main les masses qu'on porte ordinairement devant les Chanceliers de France, mais veritablement brisées

sées par le haut qui étoit environné de Cyprés, & se terminoit en une torche ardente. De l'autre main elles soutenoient les marques des Dignitez dont le défunt a été honoré pendant sa vie.

Elles étoient couvertes de grands manteaux, qui leur donnant plus de majesté, servoient en même temps à cacher une partie du squelette, qui eût été un objet trop affreux & désagréable à voir.

Entre ces figures, mais plus bas, étoient quatre autres figures de femmes assises & dans une contenance abbatuë & toute desolée. Elles représentoient l'Eloquence, la Poésie, la Peinture, & la Sculpture; & dans les faces des piédestaux sur lesquels elles étoient posées, on avoit écrit en lettres d'or, savoir audeffous de l'Eloquence ces paroles, DEFICIT INGENIUM.

Audeffous de la Poésie, ARS MIHI NON TANTI EST VALEAS MEA TIBIA.

Audeffous de la Peinture, ET CEDENT ARTI TRISTIA FATA MEÆ.

Et sous la Sculpture, ET AFFLICTIO SPIRAT REVERENTIA.

Sur le plus haut des degrez & sur les quatre angles paroissoient quatre autres figures de femmes debout, & dans une action triste & déplorée. Leurs habits étoient semez d'Etoiles d'or. Elles représentoient la Justice, la Science, la Fidelité, & la Piété. D'une main elles tenoient les marques qui les font connoître, & de l'autre elles soutenoient audeffus de leurs têtes un Zocle de marbre noir. Sur ce Zocle étoit un Tombeau de porphyre travaillé d'une

maniere antique & savante, enrichi dans tous ses angles de têtes de Mort avec des ailes, & d'autres ornemens de marbre blanc & de bronze doré.

Au dessus de ce Tombeau étoit la représentation dont l'on a accoutumé de couvrir les corps des défunts lors qu'ils sont exposez à l'Eglise, c'est à dire un grand Poile de velours noir traversé d'une croix de toile d'argent, enrichi des armes du défunt, & rebordé d'Hermine.

Cette représentation étoit sous un dais aussi de velours noir. Au dessus de ce funeste appareil paroissoit une grande pyramide dont la base avoit une étendue égale à celle du Catafalque, & formoit une espece de corniche proportionnée à son exhaussement.

Cette pyramide couverte d'Etoiles d'or, & chaque Etoile garnie d'un cierge de cire blanche étoit soutenue en l'air par quatre figures de jeunes hommes, ayant des ailes au dos, & qui portoient les marques qu'on donne à l'Eloquence, à la Poésie, à la Peinture, & à la Sculpture.

Ces mêmes figures soutenoient aussi un grand pavillon noir semé d'Etoiles d'or, & de larmes d'argent, qui sortoit de dessous une large campanne dont la base de la pyramide étoit couronnée. Cette campanne étoit ornée de têtes de Belier d'argent, & au lieu de houppes qui sont attachées aux extrémités des campannes ordinaires, il y avoit à celle-ci des larmes d'argent.

Au haut de la pyramide paroissoit une Urne de bronze doré, d'où sembloit sortir de la flamme & de la fumée, & au dessus une figure de femme

me soutenue en l'air par de grandes aîles qu'elle avoit au dos. Elle étoit couronnée d'Etoiles d'or, & vêtue d'un grand manteau semé d'Etoiles aussi d'or. D'une main elle tenoit un Sceptre, & de l'autre un Bouclier environné d'Etoiles sur lequel étoit le nom de Mr. le Chancelier en lettres d'or.

Vous savez que dans toutes sortes d'ouvrages la disposition est une des principales parties, & celle où l'on reconnoît d'abord la force d'esprit, & le jugement de ceux qui en sont les Auteurs. Dans l'Ouvrage dont je parle, la disposition étoit d'autant plus digne de considération que toutes choses y gardoient entre elles une juste proportion, & que non seulement de toutes les différentes parties qu'on y voyoit il s'en formoit un beau tout, mais encore à cause du rapport qu'il y avoit entre ce Tombeau & le lieu où il étoit élevé: car quoi que l'Eglise fût remplie de cet appareil funebre, elle ne se trouvoit point néanmoins embarrassée par la quantité des figures qui étoient disposées de manière qu'elles n'empêchoient point que du bas de la Nef tout le peuple ne pût voir jusques sur l'Autel.

Outre que cette disposition de figures contribuoit infiniment à la belle ordonnance de ce Mausolée, & à la commodité des spectateurs, elle convenoit encore plus parfaitement à l'expression de tout le sujet, qui est une des choses que l'on doit davantage considérer dans de pareilles rencontres. Car les quatre figures de femmes qui représentoient l'Eloquence, la Poésie, la Peinture, & la Sculpture, n'avoient été placées au-dessous de toutes les autres que pour marquer

davantage les effets de la douleur & de la tristesse qui abbatent de telle sorte les personnes qui en sont fortement touchées, qu'elles ne trouvent point de lieu assez bas où elles puissent descendre, la premiere impression qu'une extrême douleur fait sur les hommes, étant de les humilier, & comme les anéantir. C'est ce qui paroissoit parfaitement bien dans ces quatre figures qu'on n'avoit représentées de la sorte que pour marquer la douleur des deux célèbres Academies dont Mr. le Chancelier étoit Protecteur.

On voyoit l'Eloquence au pied du tombeau, se serrant les genoux de ses mains, élevant les yeux au Ciel, comme si elle eût perdu l'usage de la voix, & ne lui restant plus que des soupirs pour exprimer son affliction.

La Poésie qui étoit à l'un des côtez, avoit les yeux baissés, la tête appuyée sur une de ses mains, & à ses pieds un Sylstre qu'elle abandonne dans l'excès de sa douleur.

La Peinture étoit en face de l'Autel, abbatuë, & comme sans aucun sentiment. Elle tenoit une palette & des pinceaux dont il sembloit qu'elle n'eût plus la force de se servir.

De l'autre côté étoit la Sculpture. Elle avoit auprès d'elle un Buste de Mr. le Chancelier qui étoit l'objet de son travail. Mais comme si la lumière du jour lui eût été funeste, elle étoit toute couverte de son manteau, & à peine pouvoit on voir son visage. Cependant quelque caché qu'il fût, l'on y appercevoit & beaucoup de douleur, & beaucoup de tristesse.

Les figures de Mort qui étoient sur les quatre piédestaux, n'étoient pas dans de semblables actions: elles paroissoient comme triomphantes.

Leur

Leur contenance étoit fière, & le grand manteau qui les couvroit tenoit quelque chose de ceux dont les Empereurs Romains se paroient aux jours de leurs triomphes. Aussi avoient-elles comme eux la tête couronnée de laurier, & pour marque de leur victoire portoient, comme j'ai dit, les dépouilles de celui qu'elles avoient surmonté. Car il y en avoit une qui tenoit le Mortier de Chancelier, l'autre une Couronne de Duc, la troisième avoit sous ses pieds la cassette des Sceaux, & la quatrième portoit à la main une table où étoit écrit le nom & l'âge de feu Mr. le Chancelier audessus des noms de ses Ayeux. C'étoit une espece de leçon à tous les assistants pour les faire souvenir qu'il n'y a rien sur la terre qui ne soit soumis à l'empire de la Mort; Que la noblesse du Sang, les grandeurs, les plus hauts emplois, & les dignitez les plus élevées sont de sa dépendance comme les moindres fortunes; Que toutes choses passent & succèdent les unes aux autres. Mr. le Chancelier a succédé à ses peres, & il est passé comme eux. Son âge de 84. ans marqué comme une chose considerable audessous de son nom, n'étoit que pour montrer qu'à quelque âge qu'on puisse arriver, il faut tomber entre les mains de la mort. Que la plus longue vie se termine comme la plus courte. Que la longueur de nos jours est l'Eternité, & qu'il n'y a rien de long que ce qui est éternel, selon le langage de l'Ecriture.

Ces Masses brisées, & dont on voyoit une partie aux pieds de la Mort, étoient là pour marquer encore plus particulièrement qu'elle fait ce qu'elle peut afin qu'il ne reste rien de toutes les grandeurs & de toutes les dignitez que les hom-

mes ont possédées. Cependant quelque effort qu'elle employe pour établir un pouvoir si absolu, elle ne peut toutefois l'étendre que sur les biens de la fortune, principalement à l'égard des grands personnages qui se sont distinguez des autres hommes par des vertus, & des qualitez extraordinaires. Et c'est ce qu'on avoit représenté par les quatre principales vertus que Mr. le Chancelier possédoit, lesquelles s'élevant au-dessus de la Mort, élevent en même temps son corps, & ne souffrent pas qu'elle en triomphe, comme elle semble faire de ses grandeurs temporelles.

Ces jeunes hommes représentez comme des Anges avec des aîles au dos, & qui sembloient soutenir la Pyramide de feu & de lumière dont tout le Monument étoit couvert, marquoient, ainsi que j'ai déjà dit, les Genies de l'Eloquence, de la Poésie, de la Peinture, & de la Sculpture assises au pied du Tombeau comme mourantes & outrées de douleur. Car bien que d'ordinaire les figures allegoriques, telles qu'étoient celles de ces quatre Arts, soient faites pour représenter tout ensemble les Arts & le Génie de ceux qui travaillent, l'on peut bien aussi sous des figures particulieres distinguer les Sciences & les Arts d'avec les Genies des hommes savans. C'est ainsi que les Anciens en ont usé, lors qu'ils ont représenté des Villes, des Provinces, & d'autres choses semblables, comme on peut voir par plusieurs de leurs Médailles, où dans les unes la ville de Rome est figurée d'une maniere, & dans les autres le Génie du peuple Romain est représenté d'une autre sorte.

C'est pourquoi ceux qui avoient donné leurs
soins

soins à la composition de tout cet ouvrage, ayant cru que si par les figures des femmes qui étoient au bas du Tombeau, l'on pouvoit bien représenter l'Academie de l'Eloquence, & celle des Peintres & des Sculpteurs accablez de douleur par la mort de leur illustre Protecteur, l'on pouvoit bien aussi par ces autres figures des jeunes hommes qui avoient des aîles, marquer les Genies de ces savans hommes, qui par la force de leur esprit travaillent à élever un Monument éternel à la mémoire de leur Bienfaiteur. Et c'est ce qu'on avoit prétendu figurer par cette Pyramide toute de feu & élevée en l'air, où premierement on vouloit faire voir par cette élévation que leur reconnaissance est toute spirituelle, c'est à dire encore plus grande par les sentimens de leur ame que par les actions exterieures de leurs corps. Secondement, par la lumiere & le feu, marquer l'ardeur de l'amour qui les enflamme. Et en troisiéme lieu, par cette figure pyramidale, symbole de l'Eternité, signifier que leur reconnaissance & leur amour n'auroit point de fin.

Au plus haut de la Pyramide étoit l'Urne dont j'ai parlé, & de laquelle sortoit une flamme, qui est toujours le hiéroglyphe de la Vertu qui élève les hommes au Ciel. On voyoit au dessus de cette flamme une figure qui représentoit l'Immortalité, qui emportoit avec elle le nom de Mr. le Chancelier écrit sur le bouclier qu'elle tenoit.

L'Eglise toute tenduë de noir, & qui n'avoit de lumiere que celle d'une infinité de cierges allumez, paroissoit bien un lieu de tristesse & de douleur. Il n'y avoit point d'endroit où les ar-

mes du Défunt ne fussent attachées comme autant de Trophées que la Mort avoit arborez pour marque de sa victoire. La frise qui regne autour de l'Eglise avoit pour ornement les pieces qui composent les armes de Mr. le Chancelier. Sur la corniche du Chœur il y avoit des figures de Mort qui tenoient les instrumens qui servent aux Funerailles & aux Pompes funebres ; & sur la corniche de la Nef, au lieu de plaques, & de chandeliers pour porter les cierges, on avoit mis des horloges de sable avec des aîles & des étoiles d'or entre deux.

Mais comme l'intention de ceux qui avoient conduit cet ouvrage étoit de représenter une diversité d'actions dans toutes les figures, pour rendre le sujet plus grand & plus ingenieux, on voyoit que si d'un côté la Mort faisoit montre de son pouvoir, & sembloit triompher des Dignitez de Mr. le Chancelier, les Sciences & les Arts s'empressoient aussi à relever la gloire de ce digne Ministre.

Pour cela sur l'arcade qui fait l'ouverture du Chœur on avoit peint au naturel deux Figures de Femmes, qui représentoient la Peinture & la Sculpture. Elles étoient toutes éplorées, & comme surprises au bruit de la mort de Mr. le Chancelier, que deux figures de Mort sembloient leur annoncer avec des trompettes qu'elles tenoient à la bouche. Les deux femmes étoient accompagnées de plusieurs petits enfans, qui étoient comme les Amours de la Peinture & de la Sculpture. Et audeffous de ce Tableau étoit écrit en lettres d'or sur une table de marbre noir :

QUID

QUID SPECTAS GALLIA?
 NON HOMINIS MAUSOLEUM EST,
 SED VIRTUTIS TROPHÆUM.
 NE MORTUUM CREDAS, CUJUS IN
 AUGUSTISSIMO
 REGIS PECTORE FELIX MEMORIA
 ASSERVATUR ET VIGET.
 HIC VIR, HIC EST ILLUSTRISSIMUS
 PETRUS SEGUERIUS,
 QUI IN PURPURA NATUS, IN THE-
 MIDIS SINU EDUCATUS,
 QUADRAGINTA FERME ANNIS GAL-
 LIARUM CANCELLARIUS,
 REGNIQUE INDEFESSUS ADMI-
 NISTER FUIT.
 MAGNIFICENTISSIMO LIBERA-
 LIUM DISCIPLINARUM PROTECTORI,
 NOBILES IN ARTE PINGENDI
 ET SCULPENDI MAGISTRI
 PIISSIMÆ GRATITUDINIS MO-
 NIMENTUM HOC FECERE.

M D C. L X X I I.

C'étoit par cet éloge que les Sciences paroif-
 soient comme s'opposer aux insultes de la Mort,
 & qu'ensuite on voyoit les Amours de la Pein-
 ture qui s'efforçoient de leur côté à relever le
 nom & la memoire de leur Protécuteur dans ce
 même lieu où ses grandeurs sembloient comme
 renversées. Car tout autour de l'Eglise ils é-
 toient occupez à soutenir son Nom & ses Ar-
 mes qui pendoient en forme de festons avec des
 Devises faites à l'honneur du Défunt, & qui
 avoient rapport au sujet représenté dans les Ta-
 bleaux qu'elles accompagnoient.

K 5

Ces

Ces Tableaux étoient peints en maniere de bas-reliefs, ébauchez seulement avec une seule couleur, & faits avec précipitation, comme si les Amours des Arts les eussent seulement tracez & relevez d'or pour les rendre plus durables. Les principales actions de Mr. le Chancelier étoient si bien exprimées dans chacun de ces ouvrages, que malgré la Mort même qui présidoit en ce lieu, on croyoit voir encore vivant celui dont on célébroit les funeraillles.

Dans le premier de ces Tableaux, Mr. Seguier paroissoit fort jeune; & avoit auprès de lui trois figures de Femmes, qui par les marques qu'on leur avoit données représentoient les trois differens Etats dans lesquels il pouvoit alors s'engager. Celle qui étoit vêtue d'une longue robe, & qui d'une main portoit un petit Temple, figuroit l'Etat Ecclesiastique. L'autre, qui étoit armée comme une Pallas, représentoit celui des Armes. Et la troisième, qui tenoit des Balances & une Epée, se faisoit assez connoître pour la Justice.

Au dessus de ces Figures il y en avoit une autre assise sur des nuages, ayant sur sa tête une Colombe. Elle sembloit faire déterminer Mr. le Chancelier à prendre le parti de la Justice, qui lui présentoit son Epée & ses Balances pour en être comme le depositaire. Par cette Femme qui étoit ainsi sur des nuages, on avoit voulu marquer la Grace divine, qui dès l'année 1608. le fit résoudre à embrasser une profession dont il s'est acquité si dignement; ce qui étoit expliqué au bas du Tableau par cet écrit:

DU.

DUBITANTI SEGUERIO QUOD VI-
TÆ GENUS AD MAJOREM DEI GLO-
RIAM ET REIPUBLICÆ BONUM AM-
PLECTERETUR, AN MILITIAM AR-
MATAM, AN TOGATAM, AN VERO
SACRAM, GRATIA DIVINA AD
JUSTITIÆ TEMPLUM VIAM OS-
TENDIT.

Les deux Devises qui accompagnoient ce Ta-
bleau, & qui étoient mêlées avec les chiffres &
les armes du Défunt, avoient pour corps; l'u-
ne, un jeune Aiglon qui sort de son aire pour
voler vers le Soleil, & pour ame ces paroles :

* ARDUA PRIMA VIA EST.

L'autre, un petit Agneau qui suit de loin un
Troupeau de Moutons, avec ces mots de Ju-
venal † :

PATRUM VESTIGIA DUCUNT.

Dans le second Tableau on voyoit Mr. le
Chancelier, qui après avoir dignement exercé la
Charge de Conseiller au Parlement de Paris, &
s'être heureusement acquité des Commissions ex-
traordinaires où le Roi l'employa, comme celle
qu'il eût en Guyenne en 1616. fut reçu en sur-
vivance dans la Charge de Président à Mortier,
au lieu de M^{re}. Antoine Seguier son oncle,
qu'on voyoit aussi peint, & présentant son Ne-
veu à la Cour de Parlement assemblée dans la
Grand' Chambre du Palais, de la maniere que
cela se passa en 1624. Ce qui étoit enco-
re expliqué au bas du Tableau par ces paro-
les :

POST ALIQUOS IN SUPREMO SE-
NA-

K 6

* Ovid. Metamorph. l. 2. † Sat. 14.

NATU EXACTOS ANNOS, MISSUS PETRUS A REGE IN AQUITANIAM DELEGATUS, ANNO SCILICET M.DCXVI. DEINDE AD MUNUS PRÆSIDIS INFLATI IN EODEM SENATU PROMOVETUR IN LOCUM ANTONII AMANTISSIMI PATRUI POST OBITUM IPSI SUCCESSURUS.

Les Devises qui avoient rapport à ce sujet étoient ; savoir la première , un Rejeton qui repousse au pied d'un arbre demi-mort , avec ces mots :

* SIC ALIUM EX ALIO.

La seconde , un Cadran au Soleil , & pour accompagner ces paroles :

LEX MIHI LUX.

Dans le troisième Tableau Mr. le Chancelier étoit représenté comme il présidoit dans la Chambre de la Tournelle au milieu de tous les Conseillers. Devant lui paroissoit d'un côté un Criminel condamné au supplice ; & de l'autre , un Innocent faussement accusé , auquel on ôte les fers des pieds & des mains. Ces paroles étoient au bas du Tableau :

IN CAPITALIUM DISQUISITIONUM CAMERA PRÆSES, INNOCENTES BENIGNISSIME FOVET, ET IN LIBERTATEM ASSERIT; SCELESTOS VERO GRAVIBUS POENIS ADDICIT, SEVERITATEM UT DECEBAT MAN-SUETUDINE TEMPERANS.

Les Devises qui accompagnoient cette Peinture

* Stat. Theb. lib. 6.

ture avoient pour corps ; l'une, un Niveau dressé en forme de chevron rompu, qui est une piece des armes de feu Mr. le Chancelier, & pour ame :

RECTUM DISCERNIT.

Et l'autre, une Horloge avec son balancier & ses poids, & ces paroles :

* ALIOS QUOD MONET, IPSE FACIT.

Dans le quatrième Tableau l'on voyoit le Roi Louis XIII. assis, & proche de lui le Cardinal de Richelieu debout, avec plusieurs Seigneurs & Officiers de Sa Majesté. Devant le Roi étoit Mr. le Chancelier, ayant auprès de lui Mercure le Dieu de l'Eloquence, que le Peintre avoit ainsi représenté pour marquer l'Eloquence de ce grand Homme, laquelle parut avec un heureux succès, lors qu'en l'année 1632. quelques Cours Souveraines ayant été calomnieusement accusées de ne vouloir pas obéir aux ordres du Roi, il alla à Nanci, où Sa Majesté étoit alors, & là, par la force & la douceur de ses paroles, il effaça de l'esprit du Roi les mauvaises impressions qu'on lui avoit fait concevoir contre le Parlement de Paris ; ce qui étoit ainsi expliqué au bas du Tableau :

IN NANCEO CASTRO QUO A REGE CUM PLURIBUS ALIIS COLLEGIS EVOCATUS FUERAT, CALUMNIAM QUAM MALIGNI OBTRACTORES SUPREMÆ CURIÆ IMPEGERANT, QUASI ILLA REGIIS MANDATIS OBSTITERIT, APUD BENIGNUM

* Ovid. Fast.

230 IX. ENTRETIEN SUR LES VIES
GNUM PRINCIPEM SUAVISSIMA E-
LOQUENTIAE VI FELICITER DI-
LUIT.

Les Devises faites sur ce sujet étoient; l'u-
ne, une Horloge avec ses poids, & le marteau le-
vé pour fraper sur le timbre, avec ces mots:

* DICTAQUE PONDUS HABENT.

L'autre, une balance en équilibre, & pour a-
me ces paroles tirées des Proverbes †:

LEX IN LINGUA EJUS.

Le cinquième Tableau représentoit encore le
Roi Louis XIII. assis au bout d'une Table, &
mettant les Sceaux entre les mains de Mr. le
Chancelier, derriere lequel il y avoit deux Fi-
gures de Femmes; l'une tenant des balances &
une épée, pour représenter la Justice; & l'au-
tre, vêtue, & armée comme Minerve pour fi-
gurer le savoir de ce grand Homme, qui par sa
prudente conduite dans les Négociations les
plus importantes, & par son intégrité à rendre
la Justice, fut élevé à cette haute Dignité en l'an-
née 1633. Au bas de cette Peinture étoient ces
paroles:

REX JUSTUS LUDOVICUS XIII.
PROBATÆ MULTIS IN NEGOTIIS
PRUDENTIÆ ET INTEGRITATI SA-
CRUM SIGILLUM COMMITTIT.

La première Devise de ce Tableau avoit
pour corps l'Agneau de l'Apocalypse sur le livre
fermé des sept Sceaux, & pour ame ces paroles
de Virgile:

MI-

* Ovid. 1. Fast.

† Ch. xxxi. 26

* MIHI FAS SACRATA RESOLVERE
JURA.

La seconde étoit un Miroir opposé au Soleil, & dont il représentoit l'image, & allumoit en même temps du feu au point de son foyer, avec ces paroles:

† NON SPECIES TANTUM, SED
IPSA POTENTIA.

Dans le sixième Tableau l'on voyoit comme Mr. le Chancelier entrant dans la Ville de Rouen, les Echevins lui apportèrent les Clefs à la porte, lors qu'en l'année 1639. il alla dans la Normandie où il pacifia les troubles, & mit le calme dans cette Province par sa prudence, sans se servir de la force des Armes, ni des Troupes que le Colonel Gassion conduisoit sous son autorité; ce qui étoit marqué par ces paroles écrites au bas:

SEDITIONUM TUMULTUS IN NEUSTRIA EXTINGUIT, NON TAM ARMORUM VI, QUAM CONSILIO ET PRUDENTIA: IN HAC EXPEDITIONE COPIARUM DUX GASSIO, AB ILLO TESSERAM POSCIT. ROTHOMAGENSES SCABINI CLAVES URBIS ET OBSEQUIUM OFFERUNT.

La première Devise de ce Tableau avoit pour corps un foudre en l'air, avec ces mots:

‡ JOVE MISSUS AB IPSO.

La seconde étoit un Arc-en-Ciel, avec ces paroles:

LU.

* Æneid. 2. † Man. lib. 1.

‡ Virg. Æneid. 4.

232 IX. ENTRETEN SUR LES VIES
LUCEM INFLUXUSQUE BENIGNOS.

Après la mort du Cardinal de Richelieu, qui arriva en 1642. l'Academie Françoise se voyant privée de son Protecteur, jetta les yeux sur Mr. le Chancelier pour remplir une place que ce grand Cardinal avoit tenu à honneur de posséder. Comme il eût pris la Protection de cette illustre Compagnie, il voulut que sa maison fût le lieu ordinaire des assemblées de ces savans hommes; où présidant à leur tête, il ne paroïssoit pas moins élevé audeffus de tous par son éloquence & son grand savoir, que par l'éclat des hautes Dignitez dont il étoit revêtu. Le septième Tableau le faisoit voir au milieu de cette célèbre Assemblée remplie de personnes de différentes conditions, mais toutes éminentes en doctrine. Au haut du Tableau étoit l'Eloquence sous la Figure d'une belle Femme tenant un Caducée, & assise sur des nuages. Ces paroles latines étoient écrites au bas du quadre:

QUI MAGNO RICHELIO IN
OMNIBUS SUCCEDERET DI-
GNISSIMUS, POST EJUS OBI-
TUM CLARISSIMÆ LITTERA-
RUM ACADEMIÆ PROTECTOR
ELIGITUR, ET INTER ERUDI-
TOS LONGE ERUDITISSIMUS
PRÆSIDET.

Les deux Devises qui accompagnoient ce sujet, étoient; savoir la premiere, le Roi des Abeilles avec son essaim, & ces paroles:

* EXERCET SUB SOLE.

Et

* Virg. Georg.

Et la seconde, un Niveau avec un grand bâtiment non encore achevé, & pour ame ces mots de Virgile:

* TE SINE NIL ALTUM MENS
INCHOAT.

Le huitième Tableau représentoit le feu Roi au lit de la mort, qui recommande Monseigneur le Dauphin & son Etat à ce fidele Ministre. La Reine paroissoit assise auprès du lit du Roi, tenant devant elle Monseigneur le Dauphin. Mr. le Chancelier étoit debout, qui recevoit les dernières volontez du Roi. Ces paroles latines étoient au bas du Tableau:

IN EXTREMIS AGENS REX
LUD. XIII. FIDISSIMO MINIS-
TRO CARISSIMUM FILIUM,
REGNUMQUE COMMENDAT,
JUBETQUE SUPRÆ VOLUN-
TATIS EDICTO, UT AD SANC-
TIORES REGIMINIS CONSILIA
ADMITTATUR.

L'une des Devises qui étoient au côté de ce Tableau avoit pour corps le Phosphore, ou l'étoile du matin auprès du Soleil, & pour ame ces paroles:

† PRÆFICITUR LATERRI CUS-
TOS.

Le corps de l'autre Devise étoit une main qui fixoit un compas pour former un cercle, avec ces mots:

† REGIT ÆQUUS ET ORBEM.
Dans

Dans le neuvième Tableau , pour représenter le soin que Mr. le Chancelier a eû de conserver les droits & les privileges de l'Eglise Gallicane, & empêcher que la Foi Orthodoxe ne reçût aucune atteinte, il étoit peint debout, donnant des Lettres du Roi aux Evêques de France pour se servir de l'autorité royale dans les occasions où ils en auroient besoin. Derrière sa chaise, la Religion & le Zele étoient représentés par deux figures allegoriques.

Les paroles écrites au bas de cet ouvrage étoient :

ORTHODOXAM FIDEM MAGNO ANIMO TUETUR; ECCLESIAE JURA ET PRIVILEGIA IN OMNIBUS SALVA ESSE PRÆCIPIT; PRO ARIS ET SACRIS PUGNARE SEMPER PARATUS.

Pour Devise, la première étoit un Autel, dont les quatre cornes étoient ornées de quatre têtes de belier, & la base soutenue aussi de quatre pieds de belier. Sur l'Autel étoit un Belier, avec ces mots :

* ARIS IMPONIT HONOREM.

La seconde avoit pour corps un Belier au Ciel, qui est le Signe de l'Equinoxe, avec ces mots :

ET COELO SERVAT SUA JURATA.

Pour marquer ce qui se passa en l'année 1650. lors que pendant les troubles de nos guerres, on ôta les Sceaux à Mr. le Chancelier, on avoit peint dans le dixième Tableau ce Ministre assis au

* Virg. Æn. 1.

au bout d'une table, & comme travaillant dans son cabinet. Au dessus de lui étoit la Discorde représentée avec un visage affreux, tenant d'une main un flambeau allumé, & de l'autre la cassette des Sceaux qu'elle emportoit. Tout ce qui étoit sur la table paroissoit en confusion, & renversé ; & l'on voyoit seulement derrière Mr. le Chancelier le Zele & la Fidelité qui demeuroient fermes auprès de lui, & qui en ont toujours été inseparables. L'explication de ce Tableau étoit conçûe en ces termes :

ECCE UT ILLI INTER CIVILES MOTUS ANIMOSA DISCORDIA REGIA SIGILLA DUBUS VICIBUS VIOLENTER ABS-
TULIT.

Les deux Devises que l'on avoit faites pour accompagner ce Tableau avoient rapport au malheur de ces fâcheux temps, & à la fermeté inébranlable de Mr. le Chancelier.

La premiere avoit pour corps une ruche renversée avec des abeilles dispersées & armées les unes contre les autres, & pour ame ces paroles :

* PERIIT REVERENTIA REGIS.

Et la seconde un Dé, qui est toujours ferme & solide, de quelque côté qu'il tombe, avec ces paroles :

† AD DUBIOS CASUS.

L'onzième Tableau faisoit voir Mr. le Chancelier assis dans son cabinet, & accompagné des
in-

* Stac. lib. 10. Theb.

† Horac. Sat. 2.

mêmes vertus qui paroissent dans le sujet précédent. Au dessus de lui, il y avoit sur des nuages trois Figures représentant l'Autorité royale suivie de la Justice & du bon Genie de la France, qui lui rapportoient les Sceaux que la Discorde lui avoit enlevés ; ce qui étoit expliqué au bas du Tableau en ces termes :

SED POSTMODUM AUCTORITAS REGIA SIMUL ET JUSTITIA, COMITANTE BONO GALLIARUM GENIO, AD IPSUM NEC POSCENTEM, NEQUE ETIAM SCIENTEM RETULER E.

Les deux Devises avoient un heureux rapport au sujet de cette Peinture. Le corps de la première étoit le Soleil qui s'élève au Signe du Belier pour recommencer l'année, avec ces mots :

* PRÆSCRIPTA AD MUNIA.

Et la seconde étoit une Montre que l'on monte avec la clef, & ces paroles :

SECUNDIS USQUE LABORIBUS.

L'on fait l'amour que Mr. le Chancelier a toujours eû pour les Lettres, & l'estime qu'il faisoit de tous les hommes savans, jusques à dépenser des sommes considérables pour faire étudier plusieurs jeunes hommes dans toutes sortes d'Arts & de Sciences, & même contribuer à élever à de plus hautes Charges ceux qu'il reconnoissoit dignes de les posséder. Comme ces

no.

* Horat. Sat. 2.

nobles inclinations relevoient en lui l'éclat de ses autres Vertus, on les avoit représentées dans le douzième Tableau, où cet Homme extraordinaire étoit peint assis au bout d'une table chargée de bourses, & environnée de ses domestiques tenant des sacs d'argent qu'il distribuoit lui-même à plusieurs Religieux de différens Ordres pour poursuivre leurs études, & avoir les livres qui leur étoient nécessaires. Ces paroles latines exprimoient le sujet de cette Peinture.

TOTO VITÆ TEMPORE LITERATOS; DOCTOSQUE VIROS PRÆMIIS EXORNAT, AD EXIMIAS DIGNITATES PROMOVET: SI QUOS AGNOSCIT ACUTI INGENII BONÆQUE INDOLIS RELIGIOSOS ADOLESCENTES, ILLIS ANNUAM ALIMONIAM LIBROSQUE AD STUDIA LIBERALITER SUPPEDITAT.

La première Devise qui accompagnoit ce Tableau étoit une Grenade ouverte, & pleine des grains qu'elle envelope de son écorce, avec ces paroles:

* PRÆSIDIUM ET DULCE DECUS.

Et l'autre, le Signe du Belier dans le Zodiaque, avec ces mots:

TEMPORA LÆTA REDUCIT.

Les bordures de tous ces Tableaux avoient pour

* Horat. Lib. 1. Od. 1.

pour ornemens des têtes de Mort, des Hiboux, & des Chauve-souris, oiseaux lugubres, & qui suivent les funérailles. Les têtes de Mort étoient aux côtez de la bordure, & les Hiboux tout en haut, dont les aîles déployées soutenoient les unes un mortier, & les autres une couronne ducal. Au bas du Tableau, il y avoit une Chauve-souris, qui avoit aussi les aîles étendues, & qui dans son bec tenoit un rouleau en forme de cartouche, où étoient les Inscriptions que j'ai rapportées.

Ces douze Tableaux étoient rangez des deux côtez de l'Eglise au dessous de la corniche, entremêlées d'Armes, de Chifres, & des Devises dont j'ai parlé.

Au bas de l'Eglise, & en face de l'Autel, il y avoit un autre Tableau travaillé de la même maniere que les précédens, mais plus grand, & disposé d'une autre sorte. Pour faire connoître qu'en l'année 1661. après la mort du Cardinal Mazarin, Mr. le Chancelier reçût l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture en sa protection, & la gratifia des Privileges qu'il avoit obtenus du Roi en leur faveur; on avoit écrit comme sur une table :

EMINENTISSIMO JULIO MAZARINO E VIVIS SUBLATO, PICTORUM ET SCULPTORUM SCHOLAM IN SUÆ PROTECTIONIS SINUM RECIPIT, MULTAQUE IPSI A REGE PRIVILEGIA IMPETRAT.

Il y avoit autour de cette Inscription plusieurs Figures soutenues sur des nuages. Les deux prin-

principales étoient assises au haut ; l'une représentoit l'Academie, & l'autre la Gratitude, qui tenoient le Portrait de Mr. le Chancelier. Audessous & plus bas étoit d'un côté la Mort comme enchaînée par de petits Amours, & de l'autre côté, le Temps sous la figure d'un vieillard, auquel d'autres Amours arrachotent les aîles. Cette composition de Figures qui servoient d'ornement à l'Inscription, avoit un sens mystérieux : car par celles qui tenoient le Portrait de Mr. le Chancelier, on vouloit faire connoître que l'Academie auroit toujours devant les yeux l'Image de ce grand Homme pour conserver le souvenir des graces qu'elle en avoit reçues, & en donner à jamais des marques de reconnoissance. Par ces petits Amours qui sembloient se rendre maîtres du Temps & de la Mort, on prétendoit aussi marquer les Genies des Eleves de tous les illustres Artisans lesquels travailleront aussi à l'avenir, pour empêcher que la Mort ni le Temps n'effacent de la memoire des hommes le nom de leur Protecteur.

Ces nobles sentimens étoient encore peints d'une autre maniere dans un grand Tableau élevé presque au haut de la voute. On y voyoit les Génies des Sciences & des Arts, peints sous la forme de jeunes hommes qui arrachotent des mains de la Mort les marques de toutes les Dignitez que possédoit Mr. le Chancelier, les uns s'emparant de l'Ecu de ses Armes, les autres de sa Couronne & de son Mortier, & les autres de son Manteau Ducal.

Ce fut dans ce lieu si triste & si lugubre par les Trophées que la Mort y sembloit arborer, mais pourtant éclatant & glorieux par les marques de
tant

tant d'actions de vertu que les Sciences & les Arts s'efforçoient à l'envi d'y faire paroître, que le cinquième jour de Mai 1672. à dix heures du matin, le Reverend Père Général & tous les Prêtres de l'Oratoire, tant de cette Maison que de leurs autres Maisons de Paris, commencerent la Messe, où Mr. l'Evêque de Tarbes officia. Le Sieur De Lulli, que l'Academie avoit prié de s'y trouver, & qui conduisoit toute la Musique du Roi, au nombre de plus de six-vingts, tant Musiciens que Jouëurs d'instrumens, se surpassa dans cette rencontre, faisant paroître tout ce que la science des plus excellens Musiciens a jamais fait de plus beau dans une semblable occasion. Au milieu de la Messe, le Reverend Pere Laifné, Prêtre de l'Oratoire, fit l'Oraison Funebre, où par la force de son éloquence il sembloit animer, s'il faut ainsi dire, toutes les Peintures dont j'ai parlé, formant les derniers traits aux Vertus que tant de sçavans Ouvriers, accablez de douleur, n'avoient pas eû la force de bien achever.

Cette action fut honorée de la présence de toutes les personnes de la famille de Mr. le Chancelier qui étoient alors en cette Ville. Mr. le Duc de Verneuil étoit à la tête de ceux qui s'y trouverent; & Mr. Colbert ayant succédé à Mr. le Chancelier dans la Protection qu'il avoit bien voulu prendre de l'Academie, étoit aussi à la tête de leur Corps.

Après que le Service fut achevé tous sortirent également satisfaits, non seulement de ce qu'il n'avoit rien manqué à cette Pompe Funebre des choses qui pouvoient la rendre parfaitement accomplie, mais encore à cause du bon ordre qu'on

y garda pour empêcher la confusion qui arrive ordinairement dans de pareilles rencontres.

Comme j'eus cessé de parler, Pymandre me dit, Vous m'avez fait plaisir de m'apprendre tout le détail de cette cérémonie par laquelle l'Académie non seulement donna des marques de son affection à la mémoire de son Protecteur, mais encore fit juger de ce qu'elle étoit capable de faire pour la décoration de ces sortes de Pompes Funebres. Cependant, pour ne vous pas engager dans un plus long recit, je croi que nous pouvons remettre à une autre fois ce que vous avez encore à me dire des Peintres de l'Académie.

Parmi tous les Peintres dont j'ai à vous parler, repartis-je, je ne croi pas qu'il en reste beaucoup qui puissent demander une longue attention : C'est pourquoi sans remettre davantage à finir ce que j'ai à vous en dire, si vous voulez passer ici le reste du jour, qui aussi-bien n'est guères propre à la promenade, nous acheverons après midi ce qu'il y a assez long-temps que nous avons commencé. Pymandre y consentit volontiers, & après le dîner nous rentrâmes dans mon cabinet, où je commençai par lui dire.



ENTRETIENS

SUR LES VIES

ET

SUR LES OUVRAGES

DES PLUS

EXCELLENS PEINTRES

ANCIENS ET MODERNES.

DIXIÈME ET DERNIER ENTRETIEN.



ELUI d'entre les Académiciens qui s'est beaucoup distingué a été JEAN VARIN Intendant des Bâtimens, & Maître de la Monnoye de Paris. Il a peint quelques Portraits assez beaux, & bien ressemblans ; & dans le temps que le Cavalier Bernin vint en France, il fit le Buste du Roi, & ensuite la Statuë de sa Majesté. L'on voit l'un & l'autre dans les Appartemens de Versailles. Il excelloit principalement à bien faire les Poinçons & les Carrez pour les Médailles & pour les Monnoyes, comme l'on peut voir par celles qu'il a faites pendant qu'il a vécu *.

II

* Il est mort en 1672.

Il me semble, dît Pymandre, que ce n'est pas un talent médiocre & peu avantageux de savoir graver parfaitement sur les métaux, puis que nous ne voyons gueres d'ouvrages plus anciens que les Médailles & les Monnoyes.

Il est vrai, repartis-je, qu'il est bien plus facile de conserver les Monnoyes & les Médailles que les Statuës & les Tableaux, qui sont toujours exposez non seulement aux injures du temps qui les gâte ou les altere dans la suite des années; mais encore à la barbarie des hommes, qui dans les révolutions des Etats semblent prendre plaisir à ruiner de telle sorte le pais ennemi, qu'ils n'épargnent pas même les choses les plus précieuses.

Combien dans ces derniers temps s'est-il perdu de riches ouvrages dans la prise de Mantouë, & dans le pillage de Prague? Le soldat ignorant & brutal cassoit dans Mantouë des vases de crystal & d'agate d'un prix inestimable pour avoir seulement quelque petit cercle d'or, même de peu de valeur. S'il s'est trouvé quelques Tableaux qui ayent échapé dans ces desordres, c'est qu'ils n'étoient enchassez ni dans de l'or, ni dans de l'argent, & qu'ils tomberent entre les mains de quelques Officiers qui les porterent en Suède & en Angleterre. Or comme les Médailles & les Monnoyes sont plus aisées à cacher, c'est ce qui fait que de tous les monumens antiques nous n'avons rien de si entier & en si grande quantité. C'est pourquoi les Princes n'ont point de moyen plus assuré pour éterniser leur nom & leurs grandes actions, que de faire battre quantité de Médailles, à quoi les Grecs & les Romains

jaloux de leur gloire n'ont pas manqué de s'appliquer.

Je croi vous avoir déjà dit comment dans les derniers siècles on trouva le secret de conserver d'une manière encore plus étendue que dans les Médailles l'histoire des Grands Hommes. Il est vrai que cette représentation ne se fait pas dans un si petit volume ; mais c'est par un moyen qui se répand par toute la terre de même que les Médailles. Vous jugez bien que j'entens parler de la Gravure sur le cuivre dont les estampes se multiplient presque à l'infini, & que chacun peut avoir sans beaucoup de dépense.

Après m'être un peu arrêté pour penser aux Peintres de l'Académie qui étoient morts depuis Varin, je repris mon discours, & je dis à Pyramandre qui me donnoit beaucoup d'attention : Il me souvient que quand Bourdon eût fait son Tableau qui est à Notre Dame, Louis BOULOGNE en fit aussi un quelques années après pour le premier jour de Mai, & que depuis ce temps il en a fait plusieurs autres, & se mit en réputation. Il étoit particulièrement habile à copier les Tableaux des anciens Peintres. Il y a même eû de ses copies où il a si bien su imiter les Originaux, & donner cet air d'antiquité, que bien des gens s'y sont trompez, n'étant pas moins adroit en cela que Pietre de la Corne que nous avons vû autrefois à Rome, qui passoit pour un grand Maître à contrefaire les manières des anciens Peintres. Entre autres Tableaux que j'ai vûs de Boulogne, il me souvient de celui qu'il copia autrefois pour Mr. Jabac, où étoit représenté un Parnasse avec Apollon & les neuf Muses.

ses. L'original est de Perrin del Vague, & d'une grandeur fort médiocre; mais il s'étudia si bien à choisir un fond de bois ancien & pareil à celui de l'original, & à donner à ses couleurs des teintes qui eussent un air antique, qu'il étoit presque impossible de discerner l'original d'avec la copie.

Ce n'est pas le seul ouvrage qu'il ait fait de cette manière; il en est sorti de sa main beaucoup de semblables. Mais pour parler de ce qu'il a fait de lui-même, je vous dirai que le plus grand ouvrage que j'en aye vu est dans une Maison proche la rue de Richelieu. Pendant que Mr. le Menestrel Grand Audiencier étoit Trésorier des Bâtimens, il voulut faire orner le plafond de son cabinet de quelques Peintures qui eussent rapport aux fonctions de sa Charge. Boulogne représenta au milieu de ce plafond Jupiter assis sur un Aigle. A côté, mais un peu plus bas, est Minerve, & audessous Mercure. Il semble que Jupiter ordonne à Minerve d'envoyer Mercure faire des liberalitez, & distribuer des Couronnes de Laurier à ceux qui excellent dans les Arts & dans les Sciences. Pour cet effet le Peintre a représenté plusieurs personnes audessus de la Corniche qui regne autour du cabinet, auxquelles, pour les bien faire connoître, il a donné des marques convenables aux Arts qu'ils professent, & aux Sciences dont ils font leur étude. Mais afin que son ouvrage ne fût pas moins agréable par la diverse disposition des Figures que par la différence de leurs actions, il a fait en sorte qu'il y a toujours une Figure qui représente quelque habile Homme dans les Arts

mécaniques proche un de ceux qui s'appliquent aux Arts liberaux & aux Sciences les plus élevées. Et comme chacun d'eux envisage différemment l'honneur de la récompense, ceux qui travaillent de la main semblent interrompre leur travail, & font voir par leurs actions de l'empressement à recevoir les liberalitez que Mercure leur distribué. Les Savans dans les Arts liberaux demeurant attachez à l'étude avec un repos & une gravité conforme à leur application, sont dans des attitudes tranquilles, & opposées à celles des autres, ce qui fait un agréable contraste d'actions. Il est vrai néanmoins que parmi ces Savans on remarque un Poète qui paroît quitter son ouvrage, & qui regarde en haut une Couronne de Laurier qui semble venir se poser sur sa tête. La joye qui est répandue dans ses yeux & sur tout son visage, est exprimée d'une maniere qui fait voir que ce n'est pas les pieces d'or & d'argent qu'il considere le plus; mais bien cette Couronne qu'il regarde comme la plus glorieuse récompense de ses veilles & de ses travaux.

Enfin tout ce qu'il y a de peint dans ce plafond est judicieusement ordonné, & l'on connoît que l'intention du Peintre a été de marquer par cette Peinture la grandeur & la liberalité du Roi dans la récompense de la vertu.

Boulogne se fit aider dans les ornemens de cet ouvrage par Geneviève & Magdelaine Boulogne ses filles, qui travaillent encore aujourd'hui de Peinture avec beaucoup d'estime, de même que deux fils qu'il a laissez. Il exerçoit la Charge de Professeur dans l'Académie lors qu'il

qu'il mourut au mois de Juin 1674.

Mais parlons maintenant de PHILIPPE & DE BAPTISTE DE CHAMPAGNE, Oncle & Neveu, dont nous avons quantité d'ouvrages.

Philippe, homme sage & vertueux, avoit un air venerable qui le faisoit considerer parmi les autres Peintres. Il nâquit à Bruxelles le 26. Mai 1602. de parens d'une fortune médiocre, mais gens de bien. Philippe fit paroître dès son bas âge une forte inclination à la Peinture, s'appliquant plutôt à deffiner quelque figure qu'à former des lettres lors qu'il étoit dans les Ecoles où son pere l'envoyoit pour apprendre à écrire. Bernard Van-Orlay, ce Peintre dont je vous ai parlé, & qui a fait les cartons pour les Tapisseries des douze mois qui sont chez le Roi, avoit une fille parente de Philippe. Comme il alloit souvent la voir, elle l'entretenoit des ouvrages que son pere faisoit; ce qui augmentoit encore davantage l'inclination que ce jeune enfant avoit déjà pour la Peinture, en sorte qu'à l'âge de huit à neuf ans, il ne faisoit presque autre chose que copier tout ce qu'il pouvoit rencontrer d'Estampes & de Tableaux. Lors qu'il eût douze ans, son pere qui avoit toujours eû de la repugnance à le voir engagé dans une profession où peu de personnes réussissent, ne pouvant plus resister à la forte passion qu'il faisoit paroître, le mit avec un Peintre de Bruxelles, nommé Jean Bouillon. Il y demeura quatre ans, après lesquels il entra chez un certain Michel de Bourdeaux qui étoit en réputation de bien travailler en petit. Là il se mit à peindre des figures d'après nature, & en

même temps à dessiner, & à faire du Païsage. Fouquiere un des plus habiles Païsagistes de ce temps-là, & qui fréquentoit souvent au logis de Bourdeaux, voyant l'inclination de ce jeune homme, l'exhorta à l'aller voir, & lui offrit de lui prêter des desseins. Il ne manqua pas de profiter de cette occasion, car Fouquiere étoit de tous les Peintres celui qui dessinoit le mieux les Païsages; de sorte même qu'il y a quantité de ses desseins qui sont plus estimez que ses Tableaux.

Lors que Philippe fut un peu plus avancé dans la pratique de son Art, son pere l'envoya à Mons en Hainaut, où il demeura environ un an chez un Peintre d'une capacité médiocre. Etant de retour à Bruxelles il travailla un an entier sous Fouquiere, & se forma si bien dans la maniere de son Maître, que ce Maître faisoit assez souvent passer pour être de lui les Tableaux de son Eleve, après les avoir legerement retouchez.

A la fin de l'année son pere voulut le mettre à Anvers auprès de Rubens, & pour cela payer une bonne pension comme faisoient tous les jeunes gens qui travailloient sous lui: mais Philippe, pour épargner la bourse de son pere, & satisfaire au desir qu'il avoit d'aller en Italie, le pria de trouver bon qu'il fît ce voyage. Il partit de Bruxelles en 1621. âgé pour lors de dix-neuf ans, & vint à Paris en intention de s'y arrêter quelque temps.

D'abord il demeura chez un Maître Peintre qui l'employoit à faire des Portraits après nature, n'en pouvant faire lui-même. Lassé de ce travail, il alla chez l'Allemand Peintre Lorrain, qui en
ce

ce temps étoit en réputation , mais qui travailloit plus de pratique que par une grande connoissance qu'il eût de son Art. Aussi le quitta-t-il , parce que l'Allemand se fâchoit contre lui de ce qu'il s'arrêtoit trop exactement à observer les règles de la Perspective , & qu'il se servoit du naturel lors qu'il exécutoit en peinture les legeres esquisses qu'il lui donnoit pour faire des Tableaux.

Champagne n'étant pas satisfait d'une telle conduite, travailla en son particulier à faire des Portraits , & fit celui du Général Mansfeld. Il se logea dans le College de Laon , où le Pouffin étoit aussi demeurant après qu'il fut revenu d'Italie pour la premiere fois. Ce fut là qu'ils commencerent à se connoître ; & le Pouffin ayant témoigné à Champagne qu'il fouhaitoit avoir quelque Tableau de sa main , il lui fit un païsage.

Duchefne qui conduisoit alors les ouvrages de Peinture qu'on faisoit à Luxembourg pour la Reine Marie de Medicis, employa le Pouffin à quelques petits ouvrages dans certains lambris des appartemens. Champagne eût aussi occasion de travailler dans le même Palais. Et comme Duchefne n'étoit pas un Peintre fort abondant en pensées , ni habile à les exécuter , & qu'il avoit besoin du secours de quelques personnes savautes & pratiques , il se servit de Champagne pour faire plusieurs Tableaux dans les chambres de la Reine. Le Sieur Maugis Abbé de Saint Ambroise , & Intendant de ses bâtimens , fut bien-aïse lors qu'il vit la maniere de peindre de Champagne. Elle lui parut agréable , & les ornemens qu'il faisoit plus convenables dans les endroits

où il les plaçoit, que tous ceux qu'on avoit fait auparavant. Mais cette approbation ne plut pas à Duchesne, & Champagne qui eût peur qu'il ne conçût quelque jalousie contre lui, aima mieux se retirer. Cela fut cause qu'il se rendit aux instantes prieres que son frere aîné lui faisoit de retourner à Bruxelles, avec intention néanmoins de n'y demeurer pas long-temps, mais d'aller bien-tôt en Italie, & de passer par l'Allemagne. Etant sorti de Paris en 1627. à peine fut-il arrivé à Bruxelles que l'Abbé de St. Ambroise lui fit savoir la mort de Duchesne premier Peintre de la Reine-Mere, & le pressa si fort de retourner promptement en France pour entrer dans sa place, & avoir l'entiere conduite des Peintres de Sa Majesté, qu'il fut de retour à Paris le 10. Janvier 1628. Il commença aussitôt à travailler, & les soins & la diligence qu'il apporta à contenter cette Princesse firent qu'elle eût la bonté de lui témoigner combien elle étoit satisfaite de lui. Il avoit son logement à Luxembourg, avec douze cens livres de gages. La Reine le fit travailler aux Carmelites du Fauxbourg Saint Jaques, & ce fut encore par son ordre qu'il peignit pour le Cardinal de Richelieu au Bois-le-Vicomte, à Richelieu, & en d'autres endroits.

Sur la fin de l'année 1628. il épousa la fille aînée de Duchesne, & dans ce même temps continuant les ouvrages des Carmelites, il fit travailler à la voute de l'Eglise, & y peignit lui-même quelques Tableaux, entre-autres le Crucifix accompagné de la Vierge & de Saint Jean. Ces figures qui sont en raccourci font un très-bel effet, & sont regardées comme des meilleures choses qui soient de lui dans ce lieu-là. Il fit faire
les

les camayeux & les autres ornemens par des Peintres peu intelligens, n'en trouvant pas de plus habiles pour le soulager dans la quantité d'ouvrages dont il étoit chargé alors. Pour les grands Tableaux qui sont à main droite en entrant dans l'Eglise, il les acheva en different temps. Il commença celui de la Nativité de Nôtre Seigneur en 1628. & le finit l'année suivante. Quelque temps après il travailla à l'Adoration des Mages, & ensuite aux autres. Ceux de la Nativité de Nôtre Seigneur, de l'Adoration des Mages, & de la Purification de la Vierge, sont peints de sa main; mais pour les autres, il les fit exécuter par les Peintres qui étoient sous lui.

En 1631. & 32. il fit plusieurs Tableaux pour les Carmelites de la rue Chapon, & pour les Religieuses du Calvaire proche de Luxembourg. En 1634. le Roi lui fit faire le Tableau de la cérémonie des Chevaliers de l'Ordre du Saint Esprit tenuë en 1633. où Mr. de Longueville est représenté comme le Roi lui donne l'Ordre. Ce Tableau est aux Grands Augustins, dans la Chapelle à côté du Chœur. Il en fit encore deux autres semblables, l'un pour Mr. de Bulion, & l'autre pour Mr. Boutillier, tous deux Officiers de l'Ordre & Surintendans des Finances, qui sont aussi représentés dans le même Tableau.

Ce fut dans la même année qu'il peignit un Tableau qui est à Nôtre-Dame devant l'Autel de la Vierge, que le Roi fit faire après la déclaration de la guerre. La Vierge est représentée au pied de la Croix, auprès de son Fils mort & étendu devant elle. Le Roi est à genoux, & vêtu de ses habits royaux, tenant

sa Couronne qu'il offre à la Vierge, pour marquer qu'il se met & tout son Royaume sous sa protection.

En 1636. le Sieur Desfroches Chantre de l'Eglise de Paris lui fit faire deux grands Tableaux pour servir de desseins à des tapisseries que l'on voit dans le Chœur de Notre Dame. Il prit pour sujets la Nativité de la Vierge & sa Présentation au Temple.

Ensuite il cemmaença à peindre la petite Galerie du Palais Cardinal: mais comme il étoit accablé d'ouvrages, & qu'on le pressoit extraordinairement, il n'eût pas le temps de bien étudier ce qu'il avoit à faire, & fut contraint d'employer avec lui des Peintres dont il y en avoit peu qui fussent habiles. Outre cela il étoit obligé de faire plusieurs voyages à Richelieu, où le Cardinal eût bien voulu qu'il eût demeuré actuellement avec sa famille, jugeant qu'il étoit difficile qu'il pût orner cette grande Maison, sans y être continuellement pour faire exécuter ses desseins. Mais Champagne ne put jamais s'y résoudre, quoi que le Cardinal l'en sollicitât avec beaucoup d'empressement, & lui fât offrir tous les avantages qu'il pouvoit espérer de la bienveillance d'un Ministre alors si puissant. Il employa même Mr. de Chavigni pour le persuader à lui donner cette satisfaction. Cependant comme Champagne n'envisageoit point une grande fortune, & n'avoit aucun desir d'amasser beaucoup de biens, il demeura ferme à ne se pas exiler de Paris, ainsi qu'il le disoit lui-même, pour aller dans un païs comme celui de Richelieu, dont le séjour ne lui plaisoit point; joint que dans ce *tems-là

* En 1638.

là il perdit sa femme après dix ans de mariage. Elle lui laissa un garçon & deux filles. La parfaite union dans laquelle ils avoient vécu, & l'amour qu'il avoit pour ses enfans, le fit résoudre à ne penser jamais à un second mariage, mais seulement à bien élever les enfans que Dieu lui avoit donnez. Nonobstant ces raisons, dont il se prévaloit pour ne pas aller à Richelieu, le Cardinal ne put s'empêcher de lui témoigner le ressentiment qu'il avoit de son refus, & de la résistance qu'il apportoit à le contenter, lui disant un jour avec indignation, qu'il voyoit bien qu'il ne vouloit pas être à lui, parce qu'il étoit à la Reine-Mere. Il est vrai que les obligations que Champagne avoit à cette Princesse, & la douceur qu'il avoit goûtée en la servant lui faisoient conserver pour elle beaucoup de reconnaissance & d'affection, & qu'il ne pouvoit se résoudre à se donner entièrement à celui que tous les serviteurs de la Reine regardoient alors comme une des principales causes de sa disgrâce.

Mais quoi que le Cardinal fût fâché de ce que Champagne n'avoit pas pour lui toute la déférence qu'il demandoit, sa fermeté néanmoins à ne lui point accorder ce qu'il souhaitoit n'empêcha pas que dans la suite il n'en fît toujours autant d'état qu'auparavant. Il affectoit même de lui témoigner publiquement qu'il avoit de l'estime & de l'affection pour lui. Il lui disoit quelquefois qu'il lui vouloit plus de bien qu'il ne croyoit, & même lui fit dire par des Bournais son premier Valet de Chambre, qu'il n'avoit qu'à lui demander librement ce qu'il voudroit pour l'avancement de sa fortune & des siens. Mais Cham-
pagne

pagne répondit à cela, que si Mr. le Cardinal pouvoit le rendre plus habile Peintre qu'il n'étoit, ce feroit la seule chose qu'il auroit à demander à son Eminence : mais comme cela n'étoit pas possible, il ne desiroit de lui que l'honneur de ses bonnes graces.

On ne manqua pas de rapporter cette réponse au Cardinal, qui eût encore plus d'estime pour Champagne, ne voyant gueres de personnes autour de lui qui eussent un pareil desintéressement. Après que le Cardinal lui eût ordonné de peindre la grande Galerie de son Palais à Paris, & pendant qu'il étoit occupé à faire les premiers Tableaux des Hommes Illustres, Vouët, qui étoit alors en réputation, trouva moyen, par le credit de quelques personnes de qualité, d'en faire la moitié, sans que le Cardinal en fût rien, & sans aussi que Champagne se mît en peine pour l'en empêcher. C'est pourquoi les Portraits que vous avez pû voir dans cette Galerie ne sont pas tous de la main de Champagne. Mais comme Vouët cherchoit à travailler pour le Cardinal, il n'en demeura pas là. Il fit si bien auprès de Mr. Deffiat alors Surintendant des Finances, qui portoit ses intérêts, qu'il fut employé à peindre la Chapelle de la Galerie, & fit aussi dans le même temps le Portrait du Cardinal, qui n'en fut pas satisfait. Et comme quelque temps après il voulut que Champagne le peignît de son haut, & grand comme nature, il lui demanda quel sentiment il avoit des ouvrages de Vouët. Champagne lui en ayant parlé comme d'un habile homme, & dit beaucoup de bien, le Cardinal lui repartit, qu'il ne devoit pas faire plus d'état de Vouët, que Vouët en fai-

faisoit des autres Peintres, qu'il méprisoit tous également.

En 1640. Champagne fit encore un Portrait du Cardinal, qui fut trouvé parfaitement beau. C'est le dernier qu'il fit de son Eminence, qui lui commanda de le garder pour servir d'Original, étant persuadé qu'il étoit difficile d'en faire un qui fût mieux & plus ressemblant. Il lui ordonna de retoucher d'après ce dernier tous les autres qu'il avoit faits auparavant.

En 1641. il fit les Portraits du Roi, de la Reine, & de Monseigneur le Dauphin. Ce fut environ ce temps-là qu'il eût ordre du Cardinal de peindre le Dome de la Sorbonne. Il étoit occupé à cet ouvrage lors que le Cardinal mourut en 1642. ce qui fut cause qu'il ne fut achevé qu'en 1644. & que Champagne se vit aussi déchargé de quantité de grands ouvrages dont il se trouvoit accablé. Mais d'un autre côté il fut sensiblement affligé par la perte qu'il fit de son fils unique qui mourut d'une chute dont il se blessa à la tête. Pour adoucir sa douleur, il pria son frere aîné de lui envoyer un de ses fils. Il n'eût pas de peine d'obtenir ce qu'il demandoit. Le plus jeune âgé seulement de dix ans, nommé Jean Baptiste, arriva à Paris le jour * que Monseigneur le Dauphin fut proclamé Roi après la mort du Roi Louis XIII. son pere.

Champagne avoit toujours demeuré dans Luxembourg, où Mr. le Duc d'Orleans lui avoit conservé son logement: mais lors que Madame fut arrivée à Paris, il en sortit, & fut demeurer dans l'Isle Notre-Dame où il avoit une maison.

Les

* En 1643.

Les premiers Tableaux qu'il y fit furent ceux de la Chapelle de Mr. Tubeuf aux Peres de l'Oratoire de la rue Saint Honoré. Il fit ensuite plusieurs Portraits du Roi & de la Reine Regente, qui lui ordonna de peindre dans son appartement du Val de Grace plusieurs sujets de la Vie de Saint Benoît, auxquels sa Majesté prenoit plaisir à le voir travailler toutes les fois qu'elle alloit dans ce Monastere.

Ce fut dans ce temps-là que l'Académie des Peintres & des Sculpteurs commença à se former. Quand on proposa à Champagne d'y entrer, il le fit d'autant plus volontiers qu'il jugea que cet établissement devoit être d'une grande utilité; & lors que le Roi eût la bonté d'honorer cette Compagnie de sa protection & de ses liberalitez, & qu'elle fut affermie dans l'état où elle est, Champagne fut élu un des Recteurs. C'est dans cette Charge qu'il a fait paroître une conduite, & un desintereusement qui n'a guères eû d'exemples, faisant part des émolumens de sa Charge à ceux qui en avoient besoin, & ne voulant les recevoir que pour en faire du bien à d'autres. Il a laissé à cette Compagnie un Tableau de sa main représentant Saint Philippe son Patron.

En 1647. il alla demeurer au Fauxbourg Saint Marcel sur le haut de la Montagne, pour être en plus bel air, & plus en repos, voulant s'exempter de faire des Portraits qui le détournoient des autres ouvrages pour lesquels il avoit beaucoup plus d'inclination.

En 1648. il fit une Magdelaine, un Moïse tenant les Tables de la Loi, le Tableau du grand Autel de Saint Honoré, celui de la Cene qui est
à

à Port Royal de Paris; & de temps en temps il se divertissoit à faire des Païfages.

Les guerres de Paris qui survinrent l'obligerent à retourner dans la Ville, & se logea dans une maison qu'il avoit derriere le petit Saint Antoine, où il a toujours demeuré depuis.

En 1654. il fit un voyage à Bruxelles pour voir son frere. L'Archiduc Leopold qui aimoit beaucoup la Peinture, ayant fû son arrivée, le pria de lui faire un Tableau où Adam & Eve fussent représentez grands comme nature, qui regretent la mort d'Abel; ce que Champagne exécuta l'année d'après. L'Archiduc, pour témoigner combien il en étoit satisfait, gratifia un de ses neveux d'une Charge de Contrôlleur des Domaines de Flandres.

Ce fut après avoir fini ce Tableau qu'il commença l'un des trois qui est à Saint Gervais pour servir de patron à des Tapissiers.

Son neveu qui avoit toujours travaillé sous sa conduite lui ayant demandé permission d'aller à Rome, il eût assez de peine à y consentir, & ne le lui accorda * enfin qu'à condition qu'il ne seroit que dix-huit mois en tout son voyage, l'affection qu'il avoit pour lui ne pouvant souffrir une plus longue absence. Après son retour, & lors que le Roi alla sur la frontiere d'Espagne pour la conclusion de son mariage, l'on fit peindre & orner plusieurs Appartemens dans le Château de Vincennes. Champagne entreprit de faire avec son neveu l'Appartement du Roi. Cet ouvrage s'exécuta avec une diligence, & l'on peut dire une précipitation inconcevable, car le Roi y logea avant même que la chambre fût ache-

* En 1657.

chevée; ce qui fut cause qu'on ne put finir plusieurs choses aussi parfaitement que si l'on eût eu tout le temps nécessaire.

Champagne fit de sa main tout le Tableau du plafond de la grande Chambre du Roi. C'est dans ce Tableau que Sa Majesté est représentée sous la figure de Jupiter qui commande à la France d'embrasser la Paix.

En 1666. il eût ordre de peindre conjointement avec son Neveu, l'appartement de Monseigneur le Dauphin dans le Palais des Tuileries: mais il ne fit que le Tableau de l'éducation d'Achille, & son Neveu acheva le reste, ne cherchant des lors qu'à se retirer des grands emplois pour vivre plus tranquillement. Ce n'est pas qu'il ne s'occupât toujours à peindre quelque chose, n'ayant pu goûter pendant toute sa vie que ce seul & unique divertissement.

Il recevoit une consolation toute particuliere de sa fille aînée Religieuse à Port Royal. Car après la mort de sa femme il mit ses deux filles en pension dans cette Maison par le conseil de Mr. de Perefice alors Evêque de Rhodéz, qui étoit son ami dès le vivant du Cardinal de Richelieu. La plus jeune mourut Pensionnaire; & l'aînée ayant demandé à être Religieuse, Champagne qui n'avoit plus qu'elle d'enfant, eût beaucoup de peine à y consentir.

Enfin nôtre illustre Peintre étant âgé de soixante douze ans, jugea bien par les incommoditez qui lui survenoient tous les jours, que la fin de sa vie approchoit. Ce fut le 8. jour d'Août 1674. qu'il se trouva attaqué de la maladie dont il mourut le 12. du même mois.

C'étoit un homme d'un naturel doux, d'un
main-

maintien sérieux & grave , & d'une conscience droite. Il étoit assez bel homme, la taille haute, & le corps un peu gros. Il étoit sobre & réglé dans sa manière de vivre. Quelque temps avant sa mort il fit son portrait d'une grandeur considérable. Il est accompagné d'un Paysage, où dans le lointain est une vue de la Ville de Bruxelles. C'est un des beaux portraits qu'il ait faits.

Si je me suis un peu étendu sur la vie de cet excellent Homme, ce n'est pas pour vous faire remarquer dans ses ouvrages des parties comparables à celles des plus grands Maîtres d'Italie, car il n'avoit jamais vu comme eux ces beautés si propres à faire naître d'excellentes idées. Aussi a-t-il toujours conservé beaucoup du goût de son pays, qu'il a cependant rectifié par l'étude & la peine qu'il s'est donnée à imiter ce que l'on estimoit de plus parfait. Et comme il n'aimoit pas à représenter des sujets profanes, il a évité autant qu'il a pu les nuditez.

Ayant commencé à paroître dans un temps où en France l'on n'étoit pas si éclairé qu'aujourd'hui, & où il y avoit peu d'habiles Peintres, il y a tenu un des premiers rangs dans la Peinture.

Bien que HENRI GISSEY ne fût pas Peintre, il étoit toutefois du corps de l'Académie, parce qu'il dessinoit assez bien, & avoit la Charge de Dessinateur ordinaire des Balets du Roi. On peut mettre au nombre des bons Peintres pour les Portraits, LE FEVRE natif de Fontainebleau. Il a été Adjoint à Professeur dans l'Académie.

MATTHIEU, Anglois de nation, faisoit aussi des Portraits, & a travaillé dans les Go-
be-

belins aux ouvrages du Roi. Il mourut en 1674.

Dans la même année mourut aussi GEORGE CHARMETON de Lyon. Il étoit Eleve de Stella, & peignoit assez bien l'Histoire: mais son principal talent étoit pour les ornemens dans les plafonds, particulièrement quand il falloit peindre de l'Architecture, & faire de la Perspective.

BALTAZAR MARCI de Cambrai ne le survêcut de guéres. Il étoit Sculpteur, & a fait quantité d'ouvrages. C'est de lui & de Gaspar Marci son frere aîné aussi Sculpteur, les deux Chevaux & les deux Tritons que l'on voit à Versailles dans l'une des Niches de la Grotte d'Apollon. Ces quatre figures sont disposées en sorte qu'il paroît un agréable contraste dans toutes leurs parties à cause de leurs différentes actions.

Comme on a prétendu par cette Grotte figurer le Palais de Thetis, où le Soleil se retire après avoir fini sa course, on diroit à voir ces Chevaux, que commençant à se délasser du travail de la journée, & à se ressentir de la fraîcheur du lieu & du bon traitement qu'on leur fait, ils ne demandent plus qu'à s'égayer. Car celui qui est le plus avant dans la niche baisse la tête, & serrant les oreilles mord la croupe de son compagnon d'une maniere enjouée; ce qui fait que l'autre Cheval plie les jambes de derriere, & se cabrant à demi, tourne la tête, dresse les oreilles, & semble hennir. Le Triton qui le panse leve le bras gauche comme pour le retenir. L'on voit dans le dos & dans le bras de ce Triton de la force & de la vigueur; & comme le bras gauche avance & s'élève, l'épaule droite baisse & se re-

retire en arriere, ce qui fait paroître plus étendus les muscles du côté gauche.

Quant à l'autre Triton, il est dans une attitude toute contraire à celle que je viens de représenter : Il porte une grande coquille où est l'Ambrosie dont les Poètes disent que les Chevaux du Soleil sont nourris.

Baltazar Marci étoit Adjoint à Professeur lors qu'il mourut.

BARTHOLET FLAMAEEL de Liège a fait la Charge de Professeur. Il y a un Tableau de lui au plafond de la chambre du Roi dans l'appartement haut des Tuilleries. Il est mort Chanoine de Liège. POPLIERE de Troye fut reçu dans l'Academie au nombre de ceux qui travaillent de Miniature.

FRANÇOIS CHAUVÉAU mourut l'année d'après. Il étoit de Paris, & d'une honnête famille. Il fut instruit dans les commencemens par Laurent de la Hire, chez lequel il travailla long-temps à dessiner continuellement d'après ses Tableaux : aussi s'étoit-il fait une manière finie & agréable, imitant entièrement celle de son Maître. Comme il avoit une grande facilité à dessiner, il s'appliqua ensuite à graver à l'eau forte, trouvant dans cette sorte de travail un moyen aisé pour se contenter lui-même, & mettre au jour en peu de temps une grande quantité d'ouvrages : car il est vrai qu'il n'y a eu gueres de Graveurs si féconds que lui, & qui aient composé des sujets avec une ordonnance plus naturelle, & une convenance plus noble & plus judicieuse. Il aimoit beaucoup la lecture, principalement celle des Poètes, & même faisoit des vers assez facilement. Il avoit l'imagination

nation vive, & une memoire merveilleuse, qualitez qui lui donnoient beaucoup d'ouverture d'esprit, & une si grande abondance de pensées que les sujets ne lui coûtoient rien à inventer, & à disposer en autant de manieres qu'on pouvoit desirer. Il entroit si bien dans la pensée de ceux qui lui en propofoient, qu'il sembloit qu'il vît la chose même, & qu'il ne la faisoit que copier.

Quoi qu'il fût assez correct dans le dessein, & qu'il exprimât parfaitement tous les mouvemens du corps & de l'ame, il est vrai néanmoins que sa maniere tenoit toujours de celle de son Maître, qu'il y avoit quelque chose de contraint & de sec dans les membres de ses figures, & l'on voyoit bien qu'il n'avoit jamais été en Italie pour y prendre un meilleur goût. Cependant tout ce qu'il faisoit étoit également agréable aux savans & aux ignorans, quoi qu'il y ait bien de la difference entre le jugement du vulgaire & celui des savans. Le vulgaire, comme vous savez, approuve quelquefois un ouvrage sans le comparer; & cela arrive lors qu'un médiocre, ou mauvais ouvrier a trouvé moyen de lui plaire par quelque endroit, car le plaisir qu'il reçoit le contente: il ignore qu'il y a quelque chose de meilleur qui ne s'y trouve pas, & ce qu'il voit le satisfait en l'état qu'il est.

Un Graveur médiocre, pourvû qu'il ait quelque bonne qualité, peut être agréable; sur tout lors que l'ordonnance de son ouvrage est naturelle & gracieuse, parce qu'il n'y a rien qui ait plus de pouvoir sur l'esprit de l'homme que l'ordre & la grace.

La quantité de pieces que Chauveau a faites
est

est inconcevable, soit que l'on considere celles qui sont de son invention, soit que l'on regarde ce qu'il a gravé d'après d'autres Maîtres. Peu de temps avant sa mort, il fit dessiner l'histoire de Saint Bruno peinte par le Sueur dont je vous ai entretenu. Il en a gravé une partie, & conduit le reste. Il seroit à souhaiter pour l'honneur du Peintre & le mérite des Tableaux que Chauveau eût gravé tout lui-même.

Il avoit commencé une suite de sujets tirez de l'Histoire Greque & Romaine, qui eût été un travail considerable. On peut dire que l'abondance des pensées, & les graces de la variété se rencontrent dans ce qu'on en voit. Il étoit Conseiller dans l'Académie lors qu'il demeura malade d'une fièvre maligne dont il mourut en 1674.

HERARD Sculpteur a travaillé sous Varin, & a gravé des poinçons pour des Médailles. Il est mort en 1675.

Je vous ai fait remarquer les vertus & les bonnes mœurs de quelques Peintres, & je les ai même élevez audessus des talens qu'ils avoient pour leur profession, quand j'ai cru leur devoir rendre cette justice, & par là donner plus de relief à leur réputation. Je pourrois faire encore la même chose à present au sujet de HENRI BOBRUN, si vous ne l'aviez si parfaitement connu, que vous pouvez plus que personne en rendre des témoignages avantageux. Dès le commencement de l'Académie sa vertu & son mérite lui donnerent rang d'Ancien dans cette Compagnie. Vous savez qu'il étoit d'Amboise. Son pere & son ayeul avoient toujours été attachez au service des Rois Henri I V. & Louis XIII.

l'un

l'un en qualité de Valet de Chambre, & l'autre en qualité de Valet de Garderobe. Henri Bobrun exerça aussi la même charge de Valet de Garderobe pendant plusieurs années. Ses habitudes à la Cour, & la réputation qu'il avoit pour bien faire des Portraits lui donnerent beaucoup d'emploi. Vous savez l'amitié & l'étroite liaison qui étoit entre lui & Charles Bobrun son cousin. On a toujours admiré cette conformité de mœurs & de sentimens qui étoit telle entre eux, qu'ils sembloient n'avoir qu'un même esprit & une même volonté. Mais ce qui a paru de plus surprenant, c'est que dans leurs Peintures on voit l'effet d'une même imagination, & qu'ils ont eû de pareilles idées. Leur maniere étoit si égale & si semblable, que pour faire le Portrait d'une personne ils y travailloient alternativement l'un & l'autre, & se servant de la même palette & des mêmes pinceaux, on eût dit qu'un même esprit conduisoit deux différentes mains.

Ils ont eû cet avantage de satisfaire toutes les personnes de la Cour, particulièrement les Dames, qu'ils savoient si bien peindre, & si bien disposer qu'en conservant la ressemblance ils leur donnoient cependant, lors qu'il en étoit besoin, plus de beauté, & des airs plus avantageux, les représentant avec des habits, des coiffures, & d'autres ajustemens qui donnoient beaucoup de grace & de majesté aux Portraits. Aussi pendant un assez long-temps il n'y avoit gueres de Dames qui ne voulussent être peintes par les Bobruns, car on ne les separoit jamais l'un de l'autre.

Outre l'avantage qu'elles tiroient de la délicatesse

tesse de leur pinceau , & de leur maniere ingenieuse à les représenter toujours dans un état qui leur étoit agréable, elles trouvoient encore de la satisfaction dans l'entretien de ces deux habiles hommes ; & le lieu où ils travailloient étoit souvent une assemblée des plus belles & des plus spirituelles personnes de la Cour, qui passoient souvent des demi-journées à les voir travailler, & à s'entretenir agréablement de toutes choses.

Ils eurent pendant quelque temps beaucoup de part aux divertissemens que l'on faisoit chez le Roi pour les bals & les balets, donnant des desseins pour les habits, & même étant consultez sur l'invention des sujets, & les manieres les plus ingenieuses de les composer. Ils y avoient d'autant plus d'habileté, qu'ils avoient l'imagination vive & l'esprit fecond en pensées, faisant même des vers & des comedies dont ils se divertissoient avec leurs amis, sans toutefois que cela interrompît leur travail ordinaire. Je ne dois pas m'arrêter à vous faire souvenir de tous les Portraits qui sont sortis de leurs mains, soit de ceux qu'ils ont faits pour le Roi & la Reine sa mere, soit de ceux qu'ils ont peints depuis pour les plus considerables personnes de la Cour, & pour plusieurs particuliers.

Lors que la Reine fit son entrée dans Paris en 1660. ils eurent le soin d'orner l'Arc de Triomphe que l'on dressa au bout du Pont Notre Dame. Ils l'enrichirent de plusieurs figures, & représenterent dans le Tableau d'en haut Mars surmonté par l'Amour. Je pourrois vous parler de plusieurs autres ouvrages que

ces deux chers cousins ont achevez ensemble, jusques à ce qu'enfin la mort de Henri qui arriva au mois de Mai 1677. les separa, & rompit les liens si doux & si agréables qui les avoient joints ensemble pendant tant d'années.

Il est vrai, dît Pymandre avec un soupir qui marquoit de la douleur, que je ne croi pas qu'on puisse trouver un exemple de deux personnes si bien d'accord en toutes choses. La probité de ces deux parens, repris-je, & leur intégrité dans leur conduite les a toujours fait considerer avec une estime toute particuliere : & c'est ce qui fit jetter les yeux sur eux pour faire la Charge de Trésoriers de l'Academie lors que le Roi l'honora de sa protection & de ses bienfaits.

La même année que Henri Bobrun mourut, l'Academie perdit deux Peintres qui travailloient particulièrement à faire des Portraits. L'un étoit Simon Renard, dit Saint André, & l'autre le Fèvre, qu'on nommoit de Venise.

SAINTE ANDRE étoit de Paris. Il avoit travaillé en sa jeunesse avec les Bobruns sous Louis Bobrun leur oncle; & comme il vous étoit aussi fort connu, je ne pense pas devoir m'arrêter long-temps à vous parler de lui. Le Tableau qu'il fit pour l'Academie lors qu'il y fut reçu, où il représenta la Reine Mere, & la Reine peu de temps après son arrivée en France, est un des plus beaux que l'on voye de lui. Il a fait le Portrait du Roi assis & vêtu de ses habits Royaux qui est au Louvre dans la Salle où s'assemble l'Academie Françoise. Il fit aussi plusieurs ouvrages pour les Tapisseries qu'on a fabriquées aux Gobelins

belins. Je pourrois vous parler plus au long de sa vie & de ses mœurs si vous ne l'aviez beaucoup connu.

LE FEVRE, surnommé de Venise, parce qu'il avoit demeuré long-temps dans cette Ville, étoit en réputation pour bien faire des Portraits en petit. Aussi-tôt qu'il fut arrivé à Paris vers l'an 1655. il en fit quelques-uns, & y réussit assez heureusement. Il se présenta ensuite à l'Académie de Peinture, & y fut reçu d'une manière dont il ne fut pas satisfait, parce qu'on le mettoit au rang de ceux qui étoient pour les Portraits, & qu'il souhaitoit d'être admis comme Peintre d'histoire, prétendant travailler assez bien de l'une & de l'autre manière pour mériter la même grace que quelques autres qui avoient été reçus un peu avant lui. De sorte que mal content de la Compagnie, il s'abstint d'aller à l'Académie, s'en plaignit hautement, & enfin dans la suite du temps ne se voyant pas aussi employé qu'il croyoit le mériter, & qu'il en avoit besoin, il alla en Angleterre pour voir si la fortune lui seroit plus favorable qu'elle n'avoit été jusques alors. Quoi qu'il fût déjà âgé quand il partit, il avoit néanmoins une complexion si vigoureuse, qu'il ne sentoit aucunes incommoditez. Il y fit quelques Tableaux: mais n'ayant pas trouvé en ce pais-là tous les avantages qu'il esperoit, il se disposoit à revenir en France, lors qu'il tomba malade, & y * mourut.

N'est-ce pas de lui, dît Pymandre, certaines Têtes que vous m'avez fait voir autrefois où il représentoit la physionomie de toutes sortes de

M 2

per-

* En 1677.

personnes par de simples traits de plume ou de crayon?

Il prénoit plaisir, repartis-je, comme faisoit autrefois Annibal Carache, à faire des Portraits chargez, & à remarquer le caractère des divers temperamens de ceux qu'il représentoit.

Je croi, interrompit Pymandre, qu'en effet un Peintre ne doit pas ignorer la Physionomie pour bien connoître & bien peindre les différentes inclinations des hommes.

Cela est vrai, répondis-je, si celui qui peint veut donner une parfaite expression à ses visages, bien marquer leur temperament, & représenter même jusques aux pensées qui peuvent les occuper. Mais ce n'est pas de cette maniere savante que le Fevre traitoit ses ouvrages; cette force d'expressions où l'on voit un veritable caractère des passions & du naturel des hommes ne se rencontroit pas dans tous les sujets qu'il représentoit. Il prenoit plaisir à dessiner, comme je vous ai dit, des visages chargez & ridicules, qui ne laissent pas de plaire, parce que rien ne divertit davantage, & n'est plus capable de faire rire que ces sortes d'images qui se tournent vers quelque difformité, & qui la rendent encore plus ridicule, en la comparant à une difformité plus visible.

Cela n'empêchera pas, dît Pymandre, que comme vous avez parlé autrefois des passions de l'ame, & que vous avez fait connoître les mouvemens de l'esprit qui causent ceux du corps, vous ne puissiez bien dire quelque chose des signes que la nature imprime sur le visage des hommes, & par lesquels on peut juger non seu-

seulement des passions qui les dominant, mais encore des vertus ou des vices auxquels ils sont portez.

Il est vrai, répondis-je, qu'encore que les passions n'agissent pas toujours ; & qu'un homme ne soit pas continuellement amoureux ni colere, il y a néanmoins des personnes sur lesquelles il semble qu'on découvre par avance les choses qu'elles ont envie de faire, & dans lesquelles les grandes vertus & les grands vices se font voir, comme si la divine Providence avoit voulu peindre ces qualitez sur le visage des hommes pour faire rechercher la compagnie des gens de bien, & fuir celle des méchants.

Je sai bien qu'il y a une science trop curieuse qui prétend compter les jours, & connoître la bonne & la mauvaise fortune de l'homme par des marques & par des lignes qui se trouvent en quelques parties du corps. Comme je tiens cette science fort incertaine pour ne pas dire pleine d'ignorance & de vanité, & qu'il y a lieu de se moquer de ces gens qui ne sachant pas ce qui se fait dans le temps présent, & qui même ignorent le passé, veulent toutefois connoître les choses à venir, je ne conseillerois jamais à un Peintre d'en faire une étude : Mais parce qu'il y a quatre humeurs principales qui dominant dans l'homme, & qui sont la cause de ses différentes inclinations, le Peintre doit tâcher de connoître & de remarquer celle qui a le plus de force sur chaque corps, afin que sachant quel est son temperament, il puisse juger des choses auxquelles il sera naturellement porté.

La premiere marque, à mon avis, & la plus

générale que la nature nous en donne, est dans la couleur qu'elle répand sur tout le corps. Elle fait voir la différence qu'il y a d'un homme sanguin à un homme mélancholique; & comme le mélange des humeurs est la cause de la diversité des inclinations, on tâche de les connoître chacune par quelques apparences extérieures & quelques signes qu'on en voit sur le corps: de sorte que si dans une personne la couleur dominante est violette, plombée, & livide, comme elle marque une bile noire, elle signifie l'inclination d'un homme à être colere, envieux, & sujet à d'autres actions mauvaises qui procedent pour l'ordinaire d'un tel temperament. C'est pourquoi le Pouffin dans son Tableau du jugement de Salomon a peint de la sorte cette méchante femme qui demandoit avec tant de hardiesse & d'impudence un enfant qui n'étoit pas à elle. Et parce que la véritable mere étoit dans la bonne foi, il l'a peinte comme une femme simple & sans malice, & dont la couleur de la chair un peu vermeille témoigne la bonté de son naturel: car d'ordinaire les personnes sanguines ne sont pas capables de faire une méchante action: elles peuvent être promptes & coleres, mais leur feu s'évapore bientôt, & ne gardent aucune haine dans l'ame.

C'est pourquoi, interrompit Pymandre, lors que les amis de Cesar l'avertirent de se défier de Dolabelle & d'Antoine, il leur dit qu'il ne craignoit point ceux qui avoient le teint frais & vermeil; mais bien ces pâles & ces maigres tels que Brutus & Cassius.

Toutefois, repris-je, ceux qui sont d'une couleur trop rouge sont quelquefois à craindre, par-

ce qu'ils font d'une complexion chaude & emportée. Ceux qui sont d'un teint fort blanc, & qui ont la chair délicate, sont foibles, effeminez, & d'un temperament froid. Voilà quant à la couleur ce que le Peintre peut, ce me semble, observer en général sur le naturel, afin de se conduire, & faire la carnation de ses figures selon que le sujet le demande. Car il doit avoir égard aux personnes qu'il représente, & faire pour cela diverses observations, puis que la couleur du corps & du visage ne dépend pas seulement du temperament & des humeurs, mais encore de la naissance, de l'éducation, du pais, & des emplois. Un Marinier, un Païsan, & semblables gens qui sont continuellement exposez au Soleil & aux injures de l'air, ont la chair basanée; de sorte que si par cette raison on ne pouvoit rien marquer dans les corps de ces sortes de personnes par le teint & par la couleur, il faudroit que le Peintre cherchât d'autres signes convenables aux vices & aux vertus de ceux qu'il voudroit représenter. C'est pourquoi dans cette mauvaise femme dont nous avons déjà tant parlé, non seulement le Poussin a fait connoître sa malice par la couleur de sa chair, mais encore par une maigreur & une sécheresse causée par la bile noire qui domine dans les méchans, laquelle étant chaude & brûlante, dessèche, & rend les corps plus maigres; au contraire de ceux qui sont un peu sanguins, de qui la chair est plus fraîche & plus ferme. Et bien que je sache qu'il est très-difficile d'avoir une connoissance certaine de l'humeur des hommes en regardant leurs visages, à cause qu'il s'en trouve de tant de différentes sortes qu'il n'y en a pas

deux qui se ressemblent, & que les traits mêmes changent bien souvent selon les différentes passions qui les agitent : néanmoins soit que les divers temperamens, & le mélange des humeurs aide en quelque chose à la conformation de certaines parties, on a remarqué de tout temps que les vices, les vertus, & les diverses inclinations des personnes paroissent en quelque maniere dans la forme, & la figure de quelques-unes des parties du corps; & ce qui est de merveilleux, c'est que sur cela tout le monde est presque d'un même sentiment, & que ceux qui en certaines rencontres ont donné leur jugement ou réussi dans leurs pronostics, c'est à dire à l'égard de l'inclination qu'on peut avoir à quelque vice; car l'esprit & la raison doivent soutenir la nature, & empêcher qu'elle ne tombe dans les fautes où une mauvaise constitution la porte, comme Socrate confessoit lui-même l'avoir éprouvé.

Or quoi qu'on ne puisse pas dire que les inclinations & les habitudes, tant bonnes que mauvaises qui sont des dispositions permanentes, se fassent voir aussi visiblement sur le visage que les signes qui marquent les passions, qui quoi que passageres se font voir plus distinctement & avec plus de force : néanmoins comme les Physionomistes se sont plus attachez à observer la tête, & toutes ses parties que les autres signes naturels qui s'impriment sur les corps, il est bon que le Peintre sache que le jugement qu'ils en ont fait à l'égard de la tête en général, est que les personnes qui ont le visage long, & dont les os des deux côtes des jouës sortent & paroissent beaucoup, sont pour l'ordinaire d'une humeur
rail-

railleuse, pleins d'orgueil, & enclins à tromper. Que ceux qui ont le visage trop plein sont paresseux, lents, d'un esprit lourd, craintifs, impurs, inconstans, & présomptueux. Mais le visage moyennement maigre est une marque de prudence, d'attachement à l'étude, & d'un esprit ingénieux & sage; & c'est ainsi que Cicéron est représenté dans le creux d'une agathe qui est au cabinet du Roi.

Je croi, dît Pymandre, que c'est principalement dans les Portraits qu'un Peintre cherche à faire paroître la Physionomie, s'il est vrai ce qu'on a écrit d'Apelle, qu'il étoit si habile à bien observer, & à bien peindre toutes les parties d'un visage, qu'il y avoit des personnes qui prétendoient prédire la bonne ou la mauvaise fortune voyant seulement les Portraits de ceux qu'il avoit peints. Mais pour moi, je doute aussi bien que vous qu'il y ait des gens non seulement assez pénétrants pour connoître ainsi les choses qui doivent arriver, & même qu'un Portrait soit susceptible d'une ressemblance si parfaite qu'on puisse juger ainsi de la fortune des hommes.

Afin, répondis-je, que vous ne croyez pas que pour faire davantage admirer la force de la Peinture, & la science de ceux qui font des pronostics, je veuille produire une vieille histoire: je ne vous proposerai qu'un exemple du dernier siècle, & un Tableau encore tout frais, pour vous faire connoître, non pas qu'on puisse sûrement juger des choses à venir, mais que la Peinture peut fort bien par ses couleurs faire connoître le temperament des personnes, en imitant ce que la nature elle-même a marqué. Ce

Tableau est de la main du Titien, & représente le Duc de Bourbon qui abandonna la France, & le service du Roi François I. pour suivre l'Empereur Charles-Quint.

Je me souviens, dît Pymandre, d'avoir vû ce Portrait dans le Palais Farnese.

Hé bien, repartis-je, n'y avez-vous pas trouvé les marques d'un temperament conforme à ce que l'histoire nous apprend de ce Prince?

Il n'étoit pas mal-aisé, repliqua Pymandre, de bien figurer son humeur ; car j'ai ouï dire qu'elle étoit si visible, & si répandue, s'il faut ainsi dire, sur son visage qu'on n'en pouvoit peindre aucune partie qui ne parût debile & de mélancholie.

Ce n'est pas le seul Portrait, repris-je, où le Titien ait fait voir les inclinations de ceux qu'il représentoit : il n'en a gueres fait qui ne fussent parfaitement ressemblans.

Il me semble, dît Pymandre, que pour juger du naturel des personnes, il y a des gens qui cherchent dans les visages certains traits & des lignes qui ont quelque conformité avec les animaux.

C'étoit, répondis-je, la doctrine de quelques anciens, qui considerant les marques & les signes des animaux, conclusient ensuite que celui qui leur étoit semblable en cela avoit aussi les mêmes inclinations. Et de là est venue l'opinion de plusieurs qui tiennent que tous les hommes participent de la nature de quelque animal, & que selon la ressemblance qu'ils en ont ils en possèdent aussi quelques qualitez. C'est pour cela qu'il y a des Peintres qui se font si bien étudier à considerer le rapport qui se trouve en-

entre les traits des hommes & ceux des animaux, que pour peindre une personne ils se servoient des principales parties de la bête ou de l'oiseau avec lequel il avoit quelque conformité, & mêlant ensemble ces deux différentes natures, faisoient ou un oiseau qui ressembloit à un homme, ou donnoient à cet homme la ressemblance de l'oiseau avec lequel il avoit quelque rapport. Annibal Carache a été admirable à bien exprimer ces sortes de choses, & avoit une si grande facilité à trouver tout d'un coup cette ressemblance, qu'avec peu de traits de plume, ou de crayon, il rendoit une personne reconnoissable sous la figure de quelque animal.

C'étoit aussi dans la maniere de faire des Portraits chargez que le Fèvre de Venise s'étoit étudié à l'imiter.

De forte, dît Pymandre, qu'il n'est donc pas toujours besoin que celui qui veut peindre la nature & les inclinations d'un homme exprime en détail toutes les lignes & les marques que doivent savoir ceux qui veulent apprendre la Physionomie.

Que serviroit à un Peintre, repartis-je, d'apprendre tant de choses douteuses & inutiles que l'on a écrites là-dessus ? Il lui suffit de considérer d'abord la masse & la forme des corps, comme la tête, & ensuite toutes les autres parties selon qu'il juge qu'elles doivent être pour représenter une personne de l'humeur & de l'inclination qu'on veut la faire paroître.

C'est une opinion commune parmi les savans, que la tête pointuë par le haut n'est pas la marque d'un homme prudent.

Il est vrai, interrompit Pymandre, que j'ai toujours ouï dire que c'étoit un signe de bêtise, de stupidité, & de peu de jugement : cependant Periclés n'a point passé pour un homme qui eût ces mauvaises qualitez, quoi qu'il eût la tête pointuë, & qu'à cause de cette difformité on le représentoit toujours avec un casque.

Vous voyez bien, repris-je, que ces regles ne sont pas générales, & que des hommes considérables par leur vertu, par leur esprit, & par leur courage, ont eû de grands défauts dans la conformation de leurs corps. Mais celui qui dans ses ouvrages veut donner un caractère convenable aux personnes dont il représente les actions, doit prendre garde à ne pas faire des figures dont les visages, ou les différens airs impriment dans l'esprit de celui qui les regarde quelque chose de fâcheux, & qui ne soit pas à l'avantage de ceux qu'on veut peindre. Si selon Platon la beauté n'est autre chose que la splendeur de la beauté, il est certain que plus un corps est beau, & plus on doit croire que l'ame qui loge dedans a de bonté & de perfection. Et comme la beauté du corps consiste dans une juste proportion des membres, dans la couleur de la chair & dans la grace, il faut qu'un Peintre regarde suivant les sujets qu'il traite, à bien observer ces trois conditions dans les personnes qu'il veut représenter, & pour éviter de faire quelques parties du corps humain qui ne soient ni belles ni avantageuses, établir plusieurs maximes. Par exemple, s'il veut peindre un homme sage & habile, il doit le former de telle sorte que la tête soit moyennement grosse & ronde, & même se souvenir que la tête petite est

est la marque d'un homme de bon sens, pourvû toutefois que le col ne soit pas trop long; car une petite tête sur un col d'une longueur excessive, représente un homme de peu d'entendement, d'esprit foible, & même atteint de folie.

Bien que je n'aye jamais étudié ces sciences, dît Pymandre, il me semble que le vrai miroir de l'ame est le front, & que l'on y voit comme dans une glace ce qu'un homme a dans l'esprit.

Un très-savant homme * de ces derniers temps a fort bien dit, „ Qu'on ne sauroit con-
 „ siderer les rapports merveilleux qui se ren-
 „ contrent entre toutes les parties du corps de
 „ l'homme, sans penser que la sagesse infinie
 „ de Dieu qui réduit toutes choses à l'unité pour
 „ lui être plus conformes, après avoir racourci
 „ tout le monde dans l'homme, a voulu ra-
 „ courcir tout l'homme dans le visage. Et
 comme le front semble être la partie principale
 du visage & celle qui se présente d'abord, & qui
 parle pour les autres, s'il faut ainsi dire, c'est
 aussi de cette partie que les Peintres peuvent ti-
 rer la force & la vérité de leurs expressions. Ce
 que nous remarquâmes il y a quelque temps dans
 les Tuilleries en parlant des proportions & de la
 beauté de cette partie, se peut encore dire pour
 ce qui en regarde la bonté : car ce qui est laid
 & difforme dans le front aussi-bien que dans tou-
 tes les autres parties du visage, n'est point une
 marque d'une inclination avantageuse. Si le
 front est trop grand, rond, & découvert, il re-
 présente un menteur. S'il est ridé & abbatu sur
 les

* Mr. de la Chambre.

les sourcils, c'est la marque d'une personne cruelle tel que Neron nous est représenté. S'il est trop gras, il témoigne un esprit grossier. S'il est trop long; que le reste du visage soit de même, & que le menton soit court, c'est un signe de tyrannie & de cruauté. Mais si avec cela les sourcils viennent à se toucher & à s'épaissir auprès du nez, c'est encore une marque d'un méchant homme. Au lieu que si les sourcils sont médiocrement épais, d'un poil délicat, brun, & bien arrangé, c'est le témoignage d'une complexion modérée.

Les yeux, dît Pymandre, servent encore beaucoup à découvrir le naturel des personnes.

Ce n'est pas aussi, continuai-je, une partie que l'on doive négliger; les yeux bien fendus & brillans, témoignent une ame bien saine: au lieu que ces gros & vilains yeux qui sortent de la tête, & qui semblent tomber, ne signifient rien de bon. L'on tient que ceux qui les ont de la sorte sont ordinairement ou grossiers, ou impurs, ou paresseux. Les yeux trop enfoncés dénotent un homme envieux. Ceux qui sont ferrez trop près l'un de l'autre & vifs, représentent un homme cruel. Un nez long & crochu est bon à figurer un railleur, un avare, un traître: mais les personnes qui ont le nez bien fait & un peu élevé sur le milieu, sont pour l'ordinaire éloquens, liberaux, & courageux. Celui qui a le nez large, un peu enfoncé au milieu, & relevé par le bout, est d'ordinaire menteur, fier, arrogant, & cruel. Enfin vous savez qu'il y a tant de parties différentes dans tous les visages, qu'il seroit malaisé de les rapporter toutes. Nous pouvons encore seulement remarquer que la bouche trop grande & ouverte,

peut

peut servir à représenter une personne remplie de mauvaises qualitez ; & qu'au contraire , celle qui est bien faite est la marque d'un homme secret, modeste, posé, sobre, chaste, & liberal. Outre que les lèvres bien tournées servent à former une belle bouche, elles sont encore un témoignage de bonté, & l'on a observé que ceux qui les ont grandes & grosses, & à qui celle de dessous pend en bas, sont ordinairement lourds, étourdis, bêtes, méchans, & lascifs, semblables aux Satyres qu'on peint avec une bouche de la sorte. Et de même que le nez camus & retroussé est la marque d'un homme colere & cruel, aussi le menton pointu représente la même chose.

Pour les cheveux, l'on fait bien qu'ils changent selon l'âge, & que le défaut de chaleur les fait blanchir sur la tête des vieillards : cependant nous pouvons remarquer que les blonds témoignent la délicatesse du temperament. Les roux ne signifient rien d'avantageux.

Vous pouvez même dire, interrompit Pymandre, qu'ils sont en telle aversion à tout le monde, que les Egyptiens * ne pouvoient voir un homme roux sans l'injurier, & lui faire outrage. Leur aversion étoit si forte contre le poil roux, que ne pouvant souffrir les ânes de cette couleur, au lieu de s'en servir, ils les jettoient dans des précipices pour ne les pas voir.

Je ne sai, lui repliquai-je, d'où vient une telle haine qui semble être répandue par toute la terre, & même parmi des peuples qui ne savent guères en quoi consiste la beauté. Ne vous ai-je jamais dit ce qui arriva à un homme dont vous

con-

* Plut.

connoissez le nom, lequel ayant toute sa vie aimé les voyages de long cours, est mort aux Indes depuis quelques années ? Dans le premier voyage qu'il fit du côté de l'Amerique, il tomba entre les mains des Sauvages, & demeura plusieurs années avec eux, mais ce fut par un bonheur que lui causa la disgrâce, s'il faut ainsi dire, de la nature, car il étoit extraordinairement roux. Il m'a conté après son retour, que tous ses camarades qui avoient été pris comme lui, furent mangés par les Sauvages, qu'il fut le seul qu'ils épargnerent, non par le respect qu'ils eussent pour la couleur de son poil, mais par l'aversion & le dégoût qu'ils ont pour ceux qui sont de ce temperament ; de sorte qu'ils le laisserent vivre, & passa plusieurs années dans leur pais, d'où il revint enfin fort instruit de leur langue, de leurs mœurs, & de la nature du climat.

A la verité, dît Pymandre, ce fut en cette occasion que cet homme pouvoit connoître la verité du proverbe, qu'à quelque chose malheur est bon.

Il me semble, repris-je, que je vous ai assez parlé de ce qui regarde la Physionomie, & que pour ne vous pas ennuyer je dois supprimer tout ce que je pourrois encore ajoûter à ce que j'ai déjà dit sur ce sujet. Aussi n'ai-je prétendu vous marquer que quelques maximes générales que le Peintre doit seulement savoir pour connoître de quelle sorte il peut distinguer l'homme de bien d'avec le méchant, & le courageux d'avec le timide. Par exemple, s'il veut représenter quelque grand personnage, avec les marques d'un homme fort & vaillant, il le fera d'une taille droite

droite & haute , les épaules larges, l'estomach puissant , les jointures & toutes les extrémités bien marquées , les cuisses charnuës , les jambes assez pleines , les bras nerveux , la tête ronde , & plutôt petite que grosse , le teint vif , les yeux brillans & bien fendus , le front uni avec les autres parties du visage telles que nous les avons déjà marquées , en parlant de la belle forme du corps humain , & qu'elles soient convenables à sa condition & à la nature de son païs. Un homme timide & poltron au contraire aura les cheveux mols & abbatus , une foiblesse par tout le corps , le col un peu long , la vûë trouble , les épaules serrées , & l'estomach petit.

S'il faut représenter un jeune homme de qualité , il faut le faire d'une taille haute & dégagée , telle que nous voyons la statuë d'Antinoüs ; la chair médiocrement délicate , blanche , & mêlée un peu de rouge. Que les cheveux ne soient ni plats , ni trop frisez ; les doigts longs ; le visage ni trop plein ni trop maigre ; le regard gracieux : & après tout cela il faut que le jugement du Peintre dispose toutes les parties du corps avec une proportion conforme aux personnes qu'il veut représenter , faisant paroître plus de grace & de noblesse dans les uns que dans les autres.

S'il veut peindre un stupide , il doit considérer que telles gens ont ordinairement le visage blanc & plein de chair , le ventre gros , les cuisses puissantes , les jambes grasses , le front rond , la vûë égarée. Un homme fol & méchant aura les cheveux rudes , la tête petite & mal formée , les oreilles grandes & pendantes , le col long ,
les

les yeux secs & obscurs, petits & enfoncés, ou bien enflez comme d'un homme yvre qui vient de dormir, avec le regard fixe, les jouës étroites, & le menton ou fort long, ou fort court, tel qu'on représente Silenc; la bouche grande, le dos un peu courbé, le ventre gros, les cuisses & les extrémités des pieds & des mains dures, & pleines de chair; le teint pâle, & néanmoins rouge au milieu des jouës. Toutes ces remarques sont des observations générales; & l'on peut en faire encore d'autres particulières, afin de représenter deux méchantes personnes qui ne se ressembleraient point, lesquelles néanmoins auront toutes deux des signes de malice. C'est ainsi que Raphaël & Leonard de Vinci ont peint différemment le traître Judas dans les Tableaux qu'ils ont faits de la Cène, l'un aux Loges du Vatican, & l'autre à Milan: car bien que ces deux figures n'aient nulle ressemblance, on y voit néanmoins tous les signes d'un méchant esprit. Le Poussin croyant ne pouvoir assez fortement marquer le caractère de ce Traître dans le Tableau de la Cène qu'il a fait pour Mr. de Chantelou, l'a représenté seulement par le dos dans le moment qu'il sort du lieu où Jésus-Christ est à table avec les autres Apôtres: imitant en cela, mais d'une autre manière, ce Peintre*, qui représentant le sacrifice d'Iphigénie, fit fort bien paroître sur le visage des assistans l'excès de leur douleur; mais ne pouvant assez représenter celle du père, il lui couvrit la tête de son manteau.

Peut-être aussi, dît Pyramandre, le Poussin trouvoit-il de la difficulté à faire connoître par
des

* Thimanthe.

des marques extérieures le mauvais dessein de Judas ; car pendant qu'il avoit suivi Jesus-Christ avec les autres Apôtres, pouvoit-on le représenter comme un Traître ? Et comment auroit-on pu aussi juger alors que Saint Pierre renieroit son Maître ? Ce fut la Verité incarnée, qui seule connoissant le fond des cœurs, déclara les crimes qu'ils devoient commettre. Mais dites-moi, je vous prie, de quelle sorte il faudroit peindre un homme converti, & qui d'un persecuteur des Chrétiens, tel que Saint Paul, devient l'Apôtre de Jesus-Christ ? Car il ne change point de visage en changeant de sentimens.

Vous savez, repartis-je, que * „ la sagesse „ de l'homme luit sur son visage, & que le „ Tout-puissant la lui change comme il lui „ plaît ; c'est à dire, en change, & banit l'air fier & superbe. Comme il y a une grande liaison de l'ame au corps, & du cœur au visage : aussi quand Dieu a imprimé la sagesse dans le cœur de l'homme, elle se fait connoître sur son visage.

Ainsi lors que Dieu par sa grace toute-puissante a changé le cœur des plus grands pécheurs, ce changement éclate ensuite au dehors. Le visage de Saul ennemi des Chrétiens n'est plus le visage de Paul Docteur des Gentils. Sainte Magdeleine dans la pénitence ne ressemble plus à la Magdeleine que l'on voyoit au milieu des vanitez du monde.

Il faut aussi considérer que les passions font de grands changemens sur le visage, selon cette parole de l'Ecriture * : „ La joye du cœur réjouit „ le visage, & la tristesse l'abbat, & l'afflige. Jacob reconnut que Laban avoit conçu quelque mau-

* Ecclesiastiq. ch. 8. v. 1. † Prov. 15.

mauvais dessein contre lui , & dit à ses femmes : * „ Le visage de vôtre pere n'est pas „ comme il étoit hier & avanthier. Samuel † reconnut David à ses yeux pleins de douceur & de gayeré.

De sorte, dît Pymandre, qu'encore que les marques dont vous venez de parler puissent servir aux Peintres à représenter les differens temperamens des hommes , il ne faut pas croire qu'elles soient toujours de veritables signes des inclinations bonnes ou mauvaises qu'on leur attribué, & moins encore, repliquai-je, juger par là en quelque maniere que ce soit de la bonne ou mauvaise destinée d'une personne. On a plusieurs exemples de gens qui portoient sur leur front quelque chose de si funeste qu'on en pouvoit craindre une fin malheureuse, qui sont morts avec gloire; & d'autres au contraire qui sont morts tragiquement, dont la physionomie n'avoit rien que d'heureux.

Mais poursuivons, si vous le trouvez bon, d'examiner les qualitez des Peintres dont je dois encore vous entretenir.

Dans la même année 1677. mourut EKMAN de Paris. Il travailloit fort bien de Miniature, & ordonnoit agréablement des compositions d'histoires. On en voit plusieurs à des cabinets qu'il a faits pour le Roi.

Quelque temps après ‡ mourut LOUIS GUERIN aussi de Paris, Sculpteur, & ancien Professeur dans l'Academie. Je viens de vous parler des Chevaux, & des Tritons que les Marci freres ont faits dans l'une des niches de la Grote de Versailles; & comme vous savez qu'il y a en-

* Gen. 31.

† 1 Reg. 16.

‡ En 1678.

encore dans une autre niche deux Chevaux & deux Tritons, je vous dirai que ceux-ci sont de Guerin. Ils sont travaillez avec beaucoup d'art & de science, mais dans une disposition différente de celle des premiers.

NICASIUS, Peintre excellent pour bien représenter toutes sortes d'animaux, étoit Eleve de Sneydre, & mourut aussi vers ce temps-là.

ABRAHAM BOSSE de Tours avoit donné des leçons dans l'Academie, mais il s'y conduisit d'une maniere qui l'en fit sortir. Il étoit excellent Graveur; & s'il fût demeuré dans ce seul état, avec les connoissances qu'il avoit de l'Architecture & de la Perspective, sans ambitionner de se rendre considerable par les pensées & les livres du Sieur Desargues qu'il a mis au jour avec beaucoup de soin & de dépense, il auroit aquis plus de réputation & de bien qu'il n'a fait. On voit quantité d'Estampes qu'il a gravées autrefois qui sont très-agréables, parce qu'il savoit se servir de l'eau forte & du burin d'une maniere particuliere & très-gracieuse.

MIGON entra en sa place, & fut reçu Professeur dans l'Academie, pour y donner des leçons de Géometrie & de Perspective.

C'est une chose louable dans un Tableau lors qu'on y voit toutes les regles de la Géometrie, & de la Perspective parfaitement observées. Et ce qui doit encore davantage faire estimer cette exactitude, est le peu d'état que quelques uns en font. Je sai bien, comme je croi vous l'avoir déjà dit, que la Perspective n'est pas la principale chose qu'il faille considerer dans les grands ouvrages; Que les Peintres les plus excellens ont eû souvent pour cela beaucoup de négligence;

ce; que cette grande regularité est plutôt le principal devoir de ceux qui font des ornemens & des morceaux d'Architecture, que de ceux qui s'appliquent uniquement à l'histoire & aux figures. Cependant si ce n'est pas un grand avantage à un Peintre de paroître savant dans la Perspective, il lui est honteux de l'ignorer. NICOLAS LOYR ne s'attachoit point servilement dans cette partie, mais aussi il ne la négligeoit pas entierement. Il savoit faire un choix du plan où il plaçoit ses figures, les dispoisoit agréablement, & quoi qu'à dire vrai il ne s'étudiât pas tant à ce qui est de la force du dessein que dans l'agrément des couleurs, il observoit pourtant toutes les regles de son art, & il n'y avoit rien dans la composition de ses Tableaux où il ne parût du genie & du raisonnement. Il apportoit un soin tout particulier à bien faire les paisages, les bâtimens, & les autres choses dont ses ouvrages étoient ornez. Et comme ces parties embellissent un sujet, & que dans les petits Tableaux qu'il faisoit elles y paroissent avec bien de la grace & de l'agrément, il n'y avoit gueres de curieux qui ne fût bien-aise d'avoir quelque chose de lui. Il avoit étudié sous Bourdon, mais il ne s'attacha point à suivre sa maniere. Il alla à Rome en 1647. où il demeura plus de deux ans. Comme il avoit moyen d'étudier sans être obligé à travailler pour subsister, ainsi que plusieurs autres Peintres, il employoit une partie de son temps à voir tout ce qu'il y avoit de plus considerable dans les Eglises, dans les Palais, & dans les Vignes, & à se remplir l'esprit des images de ce qu'il y remarquoit de plus rare & de plus parfait. Il avoit un grand avan-

avantage : car il étoit pourvu d'une memoire si heureuse, que souvent après être sorti de quelque Palais où il avoit bien regardé un Tableau, il alloit chez lui, & prenant une palette & des pinceaux, il le copioit de memoire, observant jusques aux couleurs & aux moindres teintes : ainsi il faisoit souvent de petites esquisses des ouvrages qui lui plaisoient le plus, & dont il vouloit conserver une idée.

Il ne s'attachoit à aucune maniere particuliere, mais il avoit beaucoup d'amour pour les ouvrages du Poussin, & goûtoit un plaisir & une joye extraordinaire lors que nous allions quelquefois ensemble voir ceux du Cavalier del Pozzo.

Il fit peu de Tableaux pendant qu'il demeura à Rome. Il commença un Tableau, dont je lui fournis la pensée, au sujet d'une aventure qui se passa quelque tems avant son retour, & dont je ne croi pas que vous ayez eû connoissance ; elle est assez curieuse : si vous desirez la savoir, je pourrai vous l'apprendre quand je vous aurai dit que ce Tableau représentoit ce que l'on rapporte de Darius, qui étant allé visiter le tombeau de Semiramis, y trouva cette inscription : *Que celui des Rois qui aura besoin d'argent fasse démolir ce tombeau, & qu'il y prenne tout ce qu'il voudra.* Darius qui crut que c'étoit le lieu où étoient cachez les trésors de cette Reine le fit démolir : mais il n'y trouva que des os avec une autre inscription qui portoit : *Si tu n'eusses pas été un méchant homme, & d'une avarice insatiable, tu n'eusses point remué les cendres des morts.*

Pour exprimer ce sujet, Loyr peignit Darius environné des principaux de sa Cour, qui après avoir fait ouvrir la sepulture de la Reine Semi-

ra-

ramis regardoient dedans, & n'y voyoient qu'un squelette. Je ne vous décris point l'étonnement où paroissoit Darius & ceux qui l'accompagnoient: cependant c'est ce que le Peintre avoit pris beaucoup de soin à bien représenter par les diverses actions, & les différentes expressions des visages tant du Roi que de ceux de sa suite. Comme Loyr laissa ce Tableau imparfait quand il partit de Rome, je n'ai point sù s'il l'acheva, ni ce qu'il est devenu.

C'étoit, dît Pymandre, un sujet de grande moralité. Mais dites-moi donc, je vous prie, à quelle occasion ce Tableau fut fait.

Le recit, repartis-je, en sera un peu long, parce qu'il y a plusieurs circonstances que je ne puis omettre: toutefois je veux bien vous satisfaire. Vous savez combien ceux de Rome sont naturellement portez à chercher des trésors, & qu'ils croient que sous les ruines de cette grande Ville il y en a beaucoup de cachez. Ce qui augmente en eux le desir de cette recherche, sont les défenses exactes & severes qu'il y a de fouiller en aucun endroit sans en avoir la permission. Vous savez de plus qu'ils sont persuadez que les Etrangers, particulièrement les François & les Allemans, ont connoissance des endroits où il y a quelque chose d'enterré, s'imaginant que ces nations ayant eû part aux divers changemens arrivez en Italie, ont gardé quelques memoires des lieux où l'on a mis les richesses qu'on avoit amassées. Mais ce qui est de plus singulier, est l'opinion dans laquelle ils sont, que ces richesses étant dans la possession de certains Esprits qui s'en sont rendus maîtres, on ne peut les tirer des lieux où elles sont sans un secours

ex-

extraordinaire. Qu'il faut avoir une autorité, & une force surnaturelle pour lier ces Esprits, & que c'est parmi les Ultramontrains qu'il se rencontre des gens sçavans qui ont cette autorité. C'est pourquoi lors qu'ils voyent quelques Etrangers, qui visitant les Antiquitez autour de la Ville, s'écartent un peu dans la campagne, ils s'imaginent aussitôt que ce n'est pas seulement pour lire des inscriptions, ou considerer quelques vieux restes de bâtimens, mais pour reconnoître les endroits où ils savent qu'il y a quelque trésor. Cela est si vrai, que si l'on veut se promener dans quelques endroits éloignez de la Ville, on a le plaisir de voir des païsans ou autres gens qui aussitôt observent toutes les démarches qu'on fait, ne manquent pas lors qu'on s'est retiré d'aller examiner ce qu'on y a fait, & toujours perdre leur temps à fouiller la terre en cachette dans les lieux où l'on peut s'être arrêté.

Le plaisir ne se rencontre pas toujours de la maniere que vous dites, interrompit Pymandre, car vous me faites souvenir que quand je fus à Tivoli, m'étant éloigné avec un de mes amis du reste de nôtre compagnie, pour voir les ruines de la Ville Adriane, nous fûmes assez surpris de nous voir aussitôt escortez de deux grands inconnus, dont les moustaches couvroient la moitié de leur visage, & qui armez de toutes pieces feignoient être des chasseurs, mais qui avoient la mine de Bandits, & de gens qui eussent bientôt cherché dans nos poches, si nôtre compagnie ne nous eût rejoint fort à propos. Mais continuez, je vous prie, vôtre discours.

C'est donc, repris-je, par ce desir qu'ils ont de trouver de l'argent, qu'un certain Capitaine

ou chef de Bandits, assez galant homme d'ailleurs, & que vous avez vû loger dans le Palais de Mr. l'Ambassadeur pendant les troubles de Naples, s'adressa à un ami de Loyr & le vôtre aussi, & lui demanda s'il ne connoissoit point quelque François qui eut du pouvoir sur les Esprits, parce qu'il favoit un lieu où il y avoit assurément de grands trésors, mais qu'il falloit une de ces personnes qui sût se rendre maître de ces Esprits, & les empêcher qu'ils ne fissent du mal à ceux qui veulent enlever ces trésors comme il étoit arrivé en pareilles rencontres. Cet ami qui étoit fort incrédule sur ces sortes de contes, mais pourtant curieux, & bien-aïse d'examiner & connoître jusques où la crédulité de ces gens-là pouvoit aller, lui dît qu'il pourroit bien lui donner une personne telle qu'il demandoit, si, avant que de l'engager, il lui faisoit connoître par des marques certaines qu'il y avoit un trésor dans le lieu qu'on indiqueroit. Le Capitaine dît que pour cela il en étoit assuré, & qu'il le feroit voir quand on voudroit. Ils prirent heure au lendemain matin, & votre ami qui cherchoit à se divertir, fut trouver deux Religieux de sa connoissance, qui étoient alors à Rome pour des affaires de leur Compagnie, gens d'esprit & savans, auxquels il conta la proposition qu'on lui avoit faite. Ils tournèrent la chose en raillerie : toutefois votre ami voyant qu'ils n'avoient pas moins de curiosité que lui, leur offrit d'être de la partie, & de partager avec eux le plaisir de voir jusqu'où peut aller la cupidité des hommes. Ils acceptèrent l'offre, & le lendemain matin s'étant rendus tous trois dans la chambre du Capitaine, votre ami lui dît qu'il venoit satisfaire à sa promesse; qu'il étoit donc

donc de sa part à leur faire voir ce qu'il lui avoit fait espérer. Le Capitaine étoit accompagné de quelques personnes qui disoient savoir l'endroit à-peu-près où étoit le trésor : mais pour faire voir la disposition du lieu, & ce qu'il y avoit de caché, il pria qu'on envoyât querir un jeune enfant tel qu'on voudroit. On fit venir un de ces petits garçons dont il y a toujours bon nombre qui jouënt dans la place qui est au bas du Palais de Palestrine. Lors qu'il fut venu, le Capitaine ferma les fenêtres de sa chambre, & après avoir noirci le dedans de la main de ce jeune garçon, & lui avoir dit quelques paroles à l'oreille, il lui demanda s'il ne voyoit rien dans sa main. L'enfant répondit que non. On en fut chercher un autre qui étoit plus jeune, auquel ayant fait les mêmes ceremonies, comme il vint à regarder dans sa main, il eût tant de frayeur, qu'il se mit à pleurer & vouloir sortir. Il fallut en avoir un troisiéme, qui étant plus résolu, dît lors qu'on lui fit regarder sa main, qu'il voyoit un homme vêtu de blanc, accompagné d'un autre qui le suivoit. Le premier s'étant assis sur un siege, il fit voir à l'enfant une grande campagne & une riviere, au bord de laquelle étoient de vieilles ruines. Proche de là étoit une piece de terre nouvellement ensemencée. Incontinent après l'enfant dît qu'il voyoit dans ce champ verd & ensemencé la terre qu'on remuoit, & ensuite sous cette terre une grande piece de marbre, sur laquelle étoient trois figures, l'une d'homme, l'autre de femme, & un enfant au milieu des deux. Ayant commandé à l'Esprit de lever ce marbre pour voir ce qui étoit dessous, il vit une grande fosse; & comme on lui demanda ce qu'il

y avoit, il répondit, *molte biancherie*, ne pouvant rien discerner autre chose; ce que tous ces gens interpreterent pour de l'argenterie, quoique ce mot signifie proprement du linge blanc, après quoi tout disparut, & l'on renvoya l'enfant.

Bien que toutes ces particularitez ne persuadassent pas beaucoup v^{otre} ami & ceux qui étoient avec lui, néanmoins leur curiosité les engagea à aller sur les lieux pour voir au moins ce qui en arriveroit; se promettant bien que pourvû qu'il y eût des trésors, les Esprits se trouveroient si bien liez qu'ils ne feroient mal à personne. Mais il y avoit d'autres choses que des Esprits contre lesquels il falloit s'assûrer, & prendre des précautions pour ne pas voir l'entreprise troublée.

Il est, comme je vous ai dit, défendu expressément de fouiller aux environs de Rome, & l'on ne pouvoit demeurer long-temps au milieu de la Campagne sans être apperçû, & en danger de se voir bientôt environné, non pas de ces chasseurs de Tivoli, ou d'autres gens semblables, mais du Barigel & de ses Sbirres. Pour se garantir de leur insulte, il fut arrêté que le Capitaine envoyeroit une douzaine au moins de ses Bandits qui se tiendroient cachez au bord de la riviere bien armez, & en état de défense; que les Auteurs de l'entreprise iroient à un Casal nommé *Cezara*, qui est à quatre milles de Rome, disposer un bon nombre d'ouvriers garnis d'outils pour remuer la terre, & que le lendemain matin v^{otre} ami avec un Gentilhomme aussi de v^{otre} connoissance, & les deux Religieux, se rendroient sur les lieux dans un des Carosses de Monsieur l'Ambassadeur.

Etant

Étant sortis de Rome à l'heure prise, & arrivés à un endroit qui n'en est éloigné que d'environ quatre milles, & peu distant de *Cevara*, ils descendirent au bord du Tévron dans une campagne telle que le jeune enfant l'avoit représentée. Il y avoit des ruines sur le bord de l'eau, un grand champ ensemencé de bled, mais sans autre chose qui pût faire connoître un endroit particulier où l'on dût fouiller plutôt qu'en un autre. Ceux qui les avoient engagez à ce voyage étant déjà sur le lieu à les attendre, leur dirent que c'étoit-là où par leur science ils devoient découvrir de grandes richesses, & s'en rendre les maîtres. Votre ami a avoué qu'il se trouva alors bien empêché, car c'étoit lui qui faisoit le Philosophe : cependant, sans paroître embarrassé, après avoir posté & mis les Bandits en sentinelle dans certaines grottes qui étoient au bord de la rivière, afin de n'être pas surpris, il fit un tour dans le champ pour méditer sur l'endroit où il devoit faire creuser ; & ayant pensé qu'il ne devoit pas trop s'éloigner de la rivière & des ruines, il feignit de marquer sur la terre quelques figures avec une canne qu'il tenoit. Après quoi il appella tous les ouvriers, les assûra qu'ils n'avoient à craindre des Esprits aucun mauvais traitement ; mais seulement que ne pouvant pas empêcher qu'ils ne leur fissent sentir quelque lassitude quand ils auroient un peu travaillé, & même quelque dégoût, & une envie de ne plus rien faire, qu'ils devoient se préparer à cela, afin de ne pas succomber & perdre courage : Du reste qu'ils eussent à lui obéir, & faire exactement ce qu'il commanderoit. Ce qu'ils ne manquèrent pas de promettre, dans

l'esperance qu'ils avoient déjà tous de s'enrichir.

Est-ce, interrompit Pymandre, que cet ami dont vous me parlez pouvoit se contenir assez pour faire tout ce manège-là sans rire, car je ne sai si je le devine bien, mais si c'est celui que je pense, quoi qu'il soit naturellement assez sérieux, il me semble qu'il étoit alors d'un âge & d'une humeur à ne se pas trop contraindre.

Vous allez voir, poursuivis-je, comment il joua bien son personnage jusques à la fin, & qu'il laissa une grande opinion de son savoir sur le fait de lier les Esprits. Il commença donc à faire remuer la terre à l'endroit que le hazard lui présenta pour faire une ouverture d'environ deux à trois toises en carré. Après qu'ils eurent fouillé quatre pieds de profondeur, ils sentirent sous leurs ferremens quelque chose de dur & de solide : & comme ils eurent connu que c'étoit une piece de marbre blanc, ils la découvrirent. C'étoit le dessus d'un tombeau de cinq à six pieds de long sur trois à quatre pieds de large, où étoient plus qu'à demi-relief les figures d'un homme, d'une femme & d'un enfant, telles que le jeune garçon les avoit vûes dans sa main. A la verité votre ami fut surpris aussi-bien que les deux Religieux d'une rencontre si étrange ; les autres qui étoient là les regardant alors comme des personnes extraordinaires, & concevant de grandes esperances de leur savoir, prirent de nouvelles forces pour lever le marbre avec des pinces & des leviers ; quoi qu'il fût d'une pesanteur considerable, ils le tirèrent, & le mirent dans le champ. Ensuite ils continuerent à creuser au même endroit ; & après avoir ôté envi-

ron un pied de terre, ils trouverent des fondemens d'une pierre très-dure. On travailla à les découvrir, & à en connoître l'épaisseur. C'étoit une muraille qui étoit en face de la riviere, & qui avoit quatre pieds de large. Cela jetta vôtre ami dans un nouvel embarras, car il falloit résoudre de quel côté de la muraille l'on fouilleroit. Après y avoir un peu pensé, il crut ne devoir pas prendre du côté de la riviere, mais au-delà vers la campagne; ce qui s'exécuta aussitôt.

Pendant que ces gens travailloient, il se promenoit le long de l'eau avec les Religieux & le Gentilhomme qui étoit venu avec eux, & ils remarquerent par les ruines qui restoient qu'il pouvoit bien y avoir eû quelques bâtimens en cet endroit. Comme ils s'entretenoient ensemble, on vint l'avertir que ceux qui travailloient à la terre la trouvoient si dure qu'ils étoient rebutez, & n'avançoient point. S'étant approché d'eux, ils lui dirent tous que leur peine étoit inutile, que jamais on n'avoit remué cette terre, & qu'elle étoit telle que Dieu l'avoit créée. Il leur repliqua d'un ton ferme & resolu, qu'il falloit continuer; qu'il voyoit bien que c'étoit un effet des mauvais Esprits, qui, comme il leur avoit prédit d'abord, tâchoient de les décourager. On fit bien boire les ouvriers, qui, ayant recommencé à travailler avec plus de vigueur, & ôté environ un pied de terre, trouverent une petite médaille d'or qu'ils apportèrent aussitôt avec joye. Vôtre ami leur dît que cela leur faisoit connoître que cette terre avoit été remuée, & qu'elle n'étoit pas telle qu'ils se l'étoient imaginé; qu'il falloit continuer: ce qu'ils firent a-

vec plus de courage, & après une heure de travail, ils trouverent une voute faite de ces grandes briques qu'on faisoit anciennement. Ayant ôté la terre de dessus dans la longueur d'environ quatre ou cinq pieds, ce fut avec une force & une promptitude extraordinaire qu'ils firent ouverture à la voute. Vous pouvez penser combien tous ceux qui étoient autour ouvroient les yeux, & combien leur cœur & leur esprit étoit rempli & agité de diverses pensées & de differens desirs. L'ouverture faite, on reconnut que cette voute étoit un tombeau dans lequel on trouva les os d'une grande personne, avec un petit vase de terre, & une médaille de cuivre. On jeta les os au bord de la fosse, & ayant démoli toutes les briques, s'imaginant que sous ce tombeau il pourroit y avoir quelque cache, on rencontra une seconde voute, laquelle ayant encore été ouverte, on trouva comme dans la première les os d'un autre corps, avec un pareil vase, & une médaille. On mit ces os avec les autres, qui, comme on en jugea par les médailles, étoient là il y avoit plus de quinze cens ans. Selon les apparences c'étoient les corps du mari & de la femme représentées sur la piece de marbre, & peut-être qu'au dessous on auroit encore trouvé le corps de l'enfant. Mais comme le jour finissoit, & que les ouvriers étoient las & fatiguez, on quitta le travail en intention de le reprendre le lendemain de grand matin, & tous se retirerent à *Cévara* éloigné d'un mille ou environ.

Pendant qu'ils avoient été occupez à ce travail, comme la campagne est fort deserte & que rien n'empêchoit qu'on ne vît une assemblée ex-
traor-

traordinaire de gens remuër la terre, quantité de paltres & de païsans étoient au-delà de l'eau qui les observoient de loin, n'osant pas approcher. Et ce fut eux apparemment, qui lors qu'on fut retiré firent le defordre que l'on y trouva le lendemain. Car il n'étoit pas encore jour que les auteurs de cette entreprise vinrent trouver vôtre ami, & lui dirent que les ouvriers ayant eû avis que le Barifel averti de ce qui se passoit, étoit en chemin pour les venir prendre, que cela les avoit tous fait écarter sans qu'il en restât aucun; que le propriétaire du champ où l'on avoit fouillé étoit venu se plaindre, prétendant de grands dommages & interêts; que l'on avoit été sur le lieu, où l'on avoit trouvé la fosse remplie, & les terres renversées dedans; que les Bandits de leur côté s'étoient retirez: joint à cela qu'ayant plû toute la nuit, comme il pleuvoit encore, ils ne voyoient pas d'apparence de rien faire; & qu'afin de n'être pas surpris par le Barifel, ils venoient lui dire qu'ils s'en alloient, ce qui fit résoudre vôtre ami & ceux de sa compagnie de s'en retourner aussi, & de laisser toutes les grandes richesses, & les trésors prétendus dans le même lieu où l'on avoit cru les trouver. Voilà quel fut le fruit de ce voyage, qui cependant leur donna matiere de beaucoup de raisonnement.

En effet, dît Pymandre, il y a dans ce recit de quoi être surpris par la rencontre de tant de choses, qu'il faut qu'un hazard bien extraordinaire ait fait naître, ou bien que les démons pour se moquer de la curiosité des hommes, se soient mis de la partie. Car que peut-on en croire de ce que cet ami rencontra si justement ce que l'en-

fant avoit vû dans sa main ? Mais il restoit à trouver cette *Biancheria* que l'Esprit lui avoit encore fait voir.

Je vous avouë, repartis-je, qu'ayant fait quelquefois reflexion sur cela, il m'a paru que c'est en quoi on peut connoître le jeu & la malice des démons, qui souvent, pour punir la curiosité des hommes, les trompent par de vaines illusions, ou par des paroles équivoques qui signifient toute autre chose que ce que leur convoitise leur fait entendre. Car ce mot de *Biancheria* qu'ils expliquoient pour de l'argent à cause de sa blancheur, peut se prendre simplement pour ce que nous disons *trouver blanche*, c'est à dire, rien ; & cela me fait souvenir de ce qui arriva au Pape Alexandre VI. qui pour avoir été trop curieux de savoir quelle seroit la longueur de sa vie, fut déçû par les termes équivoques dont les Astrologues s'étoient servis dans la promesse qu'ils lui avoient faite. Vous savez sa mort malheureuse & funeste, mais vous ne serez peut-être pas fâché que je vous rapporte ce que j'en ai vû de particulier dans un manuscrit de la Bibliothèque du Cardinal Barberin, qui est, „ Qu'Alexandre VI. étoit un si mal-honnête homme, & „ dans une si mauvaise réputation, que quand „ Ferdinand I. Roi d'Arragon & de Naples, fût „ qu'il avoit été créé Pape, il versa des larmes „ par la douleur qu'il ressentit de voir le malheur „ où se trouvoit l'Eglise par cette élection, comme si dès lors il eût prévu les cruautéz, les pillages, & les desordres honteux que ce Pape „ & les siens devoient commettre ; que néanmoins comme il paroissoit extérieurement en „ lui plusieurs vertus morales qui lui donnoient de

„ de l'éclat ; que ses actions étoient accompa-
 „ gnées d'une prudence mondaine ; qu'il étoit
 „ naturellement éloquent dans ses discours, fer-
 „ me dans ses résolutions, d'une humeur libera-
 „ le, entendu dans le maniment des affaires, af-
 „ sez habile dans le droit, aimant les personnes
 „ de lettres, & celles qui se distinguoient par leur
 „ valeur ; toutes ces différentes qualitez qu'on
 „ voyoit en lui, étoient cause qu'on le souffroit,
 „ quoi que d'ailleurs on eût de la haine pour l'é-
 „ normité de ses vices. Ainsi sentant bien dans
 „ son ame ce mélange si monstrueux de vertus &
 „ de vices, & se trouvant tourmenté par le re-
 „ mords de sa conscience qui le déchiroit conti-
 „ nuellement, il craignoit la colere de Dieu, &
 „ appréhendant une mort subite, il avoit fait
 „ faire une petite boîte d'or, dans laquelle, sans
 „ que personne s'en pût appercevoir, il tenoit une
 „ sainte Hostie enfermée qu'il portoit par tout,
 „ comme un secours pour la conservation de sa
 „ vie, & une défense contre le démon avec le-
 „ quel il se connoissoit engagé par ses méchan-
 „ tes actions. De sorte que ne laissant pas de
 „ passer tous les jours de sa vie dans de sales &
 „ honteux plaisirs, & d'ôter tantôt les Etats à un
 „ Seigneur, & tantôt les biens & la vie à un au-
 „ tre ; enfin la Justice divine arrêta le cours de
 „ tant de desordres, permettant que celui dont
 „ l'ambition avoit cruellement fait perir un grand
 „ nombre de personnes pour enrichir sa famille,
 „ se tuât encore lui-même, & mourût misérable-
 „ ment d'une mort presque subite. Car comme
 „ tout ce qu'il exigeoit par ses rapines, & ses
 „ violences ne pouvoit pas suffire aux grandes
 „ dépenses qu'il étoit obligé de faire pour entre-

„ tenir les troupes qu'il avoit sur pied. & un
„ grand nombre de lâches ministres de ses pas-
„ sions, & craignant de se voir épuisé d'argent,
„ il résolut d'empoisonner les plus riches Car-
„ dinaux & Prélats de la Cour, afin de s'empa-
„ rer de leurs biens & de leurs charges, & satis-
„ faire l'insatiable cupidité de Cesar Borgia son
„ fils; se flatant de vivre encore long-temps
„ pour achever de ruiner le reste de l'Italie; parce
„ que, soit par certains enchantemens dont il
„ s'étoit servi, comme le bruit en étoit alors,
„ soit par les prédications de quelques Astrolo-
„ gues qu'il avoit consultez, on lui avoit pro-
„ mis dans des termes équivoques & trompeurs
„ qu'il seroit onze ans Pape & huit de plus: de
„ maniere qu'ayant regné onze ans entiers, il se
„ croyoit assuré d'en vivre encore huit autres.
„ Mais il n'en arriva pas ainsi: car en l'an 1503.
„ qui étoit l'onzième de son Pontificat, à peine
„ commençoit-il d'entrer dans la douzième an-
„ née, que lui-même s'empoisonna par une mé-
„ prise de son Coupier. Il avoit pris jour au
„ quinzième du mois d'Août pour faire un ma-
„ gnifique festin à *Belvedere*, & avoit convié à
„ dîner avec lui les plus riches & les plus confi-
„ derables des Cardinaux dont il vouloit se dé-
„ faire; & afin d'exécuter plus promptement son
„ dessein, il avoit fait mettre le poison dans les
„ flacons où étoient les vins les plus délicieux.
„ Les choses étoient toutes préparées, & l'heure
„ même de se mettre à table étoit venue, lors
„ que le Pape s'apperçût qu'il n'avoit pas sur lui
„ sa boîte d'or. Il appella aussitôt M. Caraffe,
„ qui depuis a été le Pape Paul IV. qu'il esti-
„ moit digne & propre à la commission dont il

„ vouloit le charger : Lui ayant donné la clef de
 „ sa chambre, il lui dît à l'oreille d'aller prendre
 „ une boîte d'or qu'il trouveroit sur la table, &
 „ de la lui apporter. M. Caraffe part aussi-tôt de
 „ *Belvedere* : mais étant arrivé à l'appartement
 „ du Pape, & en ouvrant la chambre, il apper-
 „ çût un spectacle si affreux qu'il tomba comme
 „ mort. Il crut voir étendu par terre & sans
 „ vie le même Pape qu'il venoit de quitter en
 „ santé, & au milieu des réjouissances. De la
 „ table où étoit la boîte d'or, sortoit une grande
 „ lumière, & autour de la chambre lui paroif-
 „ soit le College des Cardinaux assis, qui con-
 „ sultoient entre-eux sur l'élection d'un nouveau
 „ Pontife.

„ Il est certain que la vision fut veritable quant
 „ à la mort d'Alexandre, parce que pendant que
 „ M. Caraffe alla de *Belvedere* à l'appartement
 „ du Pape, sa Sainteté s'étant mise à table, &
 „ ayant demandé à boire, l'Officier lui présen-
 „ ta du vin d'un de ces flacons préparez pour
 „ empoisonner les conviez ; & comme le Pa-
 „ pe étoit déjà vieil, le poison fit bien-tôt son
 „ effet ; de sorte qu'étant tombé demi-mort,
 „ il fut emporté par ses domestiques dans son
 „ appartement, où l'on trouva Mr. Caraffe
 „ couché contre terre tout interdit, & demi-
 „ mort, mais on ne vit rien de ce qui lui avoit
 „ apparu.

„ Quatre jours après Alexandre V I. finit sa
 „ vie, & vécut Pape, non pas dix-neuf ans com-
 „ me il croyoit, mais justement *undici anni &
 „ otto di più* ; c'est à dire onze ans, & huit jours
 „ plus, comme son pronostic mal entendu lui
 „ avoit prédit.

Par

Par tout ce que vous venez de rapporter, dit Pymandre, on voit combien les Italiens conservent encore des restes de la superstition des anciens Romains.

Ils en ont plus que vous ne pouvez penser, lui repartis-je. Et puis que nous en sommes sur ce sujet, il faut que je vous dise ce que j'appris un jour, je ne me souviens pas bien si ce fut vers Tivoli, ou à Frascati; mais enfin j'étois à la campagne aux environs de Rome. dans une maison où la maîtresse venoit d'accoucher. On nous dit que c'étoit un usage parmi plusieurs de ce pais-là, que quand un enfant vient au monde, ils le prennent au sortir du ventre de la mère, & le mettant nud contre terre, & couvert d'un linge, la grand'mère & les plus proches parens qui se trouvent là passent par dessus, & demandant à la grand'mère ce que c'est, nomment les premiers animaux qui leur viennent à la bouche, puis tout d'un coup lui disent, Ha! non, c'est le fils de votre fille, & le relevant de terre, le portent auprès du feu où ils le lavent. Après cela ils vont aux devins, auxquels ils disent les noms des animaux qu'ils lui ont donné; sur quoi ils conjecturent ce que fera l'enfant. Mais revenons à Locr.

Lors qu'il fut de retour à Paris en 1649. il se mit à peindre pour plusieurs particuliers. Son pere qui étoit Orfèvre, & considéré de plusieurs Ordres Religieux. ne servoit pas peu à le faire connoître, & à lui procurer de l'emploi. Il fit de grands Tableaux pour des Eglises, & d'autres pour des cabinets de curieux. Un des premiers qui parut de sa façon, fut celui qu'il fit pour Mr. Lenoir son ami, où il représenta Cleobis &

& Biton qui tirent un Char, dans lequel est leur mere qu'ils menent au Temple de Junon. Il accompagna cette histoire de toutes les circonstances & les ornemens convenables à ce qu'Herodote en a écrit dans l'endroit * où il fait parler Solon à Crésus, & lui fait dire cette excellente maxime : „ Qu'on ne peut juger „ du bonheur des hommes que par la fin de „ leur vie.

C'est à ce sujet que Solon, après avoir rapporté l'exemple de Tessus qui mourut pour servir sa patrie, raconte à Crésus l'Histoire de Cleobis & de Biton, & lui dît qu'un jour qu'on célébroit la fête de Junon dans la ville d'Argos, & que la mere de ces deux jeunes hommes devoit être conduite au Temple de cette Déesse sur un chariot tiré par des bœufs, l'attelage ne se trouvant pas assez-tôt prêt, parce que les bœufs n'étoient pas encore revenus des champs, Cleobis & Biton donnerent dans cette occasion une marque extraordinaire du respect & de l'amour qu'ils avoient pour leur mere. Car l'ayant fait monter dans son chariot, ils se mirent eux-mêmes à le tirer, & le traînerent l'espace de quarante-cinq stades † jusques au Temple de Junon. Cette action fut vûë & admirée de toute l'assemblée qui loua la vertu des deux freres, & estima leur mere infiniment heureuse d'avoir de tels enfans. La mere de son côté, en reconnoissance de leur pieté & de leur respect, pria Junon de leur envoyer ce que les hommes peuvent obtenir de meilleur en cette vie. Sa priere achevée l'on fit les Sacrifices, & pendant que chacun se mit ensuite à faire bonne chere, les deux

* Liv. 1.

† C'est près de deux lieues.

deux freres s'endormirent dans le Temple d'un profond sommeil, dans lequel ils trouverent la fin de leur vie. Leur action singulière, & leur mort heureuse furent cause que ceux d'Argos leur éleverent des Statuës. Loyr a traité ce sujet fort agréablement. On voit arriver dans la Ville d'Argos cette mère sur son char tiré par ses deux fils qui la menent au Temple.

Comme ce Peintre avoit une grande facilité à inventer, & qu'il se plaisoit particulièrement à faire des Tableaux d'une médiocre grandeur, il en fit plusieurs qui étoient tous de sa main, & peints avec beaucoup de soin & d'amour. Néanmoins dans la suite il s'appliqua aussi à de grands sujets, & peignit une Galerie dans l'Hôtel de Seneterre, & une autre encore plus considérable pour Mr. de Guénégaud Trésorier de l'Epargne en sa maison du Pleffis. Il fit quelques Tableaux dans la Maison où demeure la Maréchal de Grammont proche la Porte de Richelieu, & plusieurs ouvrages pour le Roi: & lors que l'on commença à travailler aux Tuileries il fut choisi pour peindre la voute de la Sale des Gardes, & l'antichambre de l'appartement haut de Sa Majesté.

Dans la Sale des Gardes il fit au-dessus de la corniche quatre Tableaux de blanc & noir qui forment de chaque côté comme deux grands Bas-reliefs, dans lesquels on voit une marche d'armée, une bataille, un triomphe, & un sacrifice.

Entre les deux Bas-reliefs est un corps d'architecture, & sur un Zocle de marbre paroît un trophée d'armes peint & rehaussé d'or, environné de festons de feuilles de chêne, & de laurier, qui

qui sortent d'un masque, & qui vont s'attacher à deux consoles. Sur les extrémités de ce corps d'architecture sont assises deux figures rehaussées d'or. L'une tient une masse, & a auprès d'elle un Lion, & l'autre porte un faisceau d'armes, & a un chien à ses pieds.

Aux quatre coins de la voute sont quatre autres Bas-reliefs de bronze dans lesquels, sous des figures de femmes, l'on a représenté la Force, la Fidélité, la Prudence, & la Valeur.

Toutes ces Peintures & tous ces divers ornemens font comme autant d'images & de symboles qui enseignent aux gens de guerre leurs devoirs & leurs obligations. Car dans le premier des quatre Bas-reliefs de blanc & noir, ils voyent que la fonction d'un soldat est de marcher contre les ennemis : dans le second de combattre généreusement pour remporter la victoire, qu'on a représentée dans le troisième Tableau par un Triomphe, & après laquelle ils sont obligés de rendre au Ciel des actions de grâces, ce qu'on a figuré par le sacrifice qui fait le sujet du quatrième Bas-relief.

Que si par ces peintures on apprend aux soldats à s'acquitter dignement de leur devoir, on leur montre en même temps la récompense qu'ils doivent attendre : car le Peintre a feint dans le milieu du plafond une grande ouverture au travers de laquelle on croit voir le Ciel & plusieurs figures soutenues en l'air. Il y en a une qui tient une Corne d'abondance, pour marquer la libéralité du Prince envers ceux qui se servent : une autre qui sonnant de la Trompette représente la Renommée qui publie leurs belles actions : & d'autres qui ayant des aîles au dos, & tenant

nant des palmes & des couronnes de diverses manieres, semblent être là pour recompenser d'une gloire immortelle ceux qui s'en sont rendus dignes.

Quant à l'antichambre, le milieu du plafond qui paroît être véritablement percé, & tout rempli de lumière, est si artilement peint, qu'on diroit que le jour entre par cette ouverture feinte. Car levant les yeux en haut l'on est presque ébloui de la grande clarté. L'on voit comme dans une source de lumière le Soleil assis sur un char, lequel semble s'élever sur l'horison, & commencer à répandre ses rayons de toutes parts.

Un Vieillard nud, & qui a de grandes aîles au dos, vole à la tête des quatre chevaux qui tirent ce char. D'une main il tient une horloge, & de l'autre il semble montrer au Soleil le chemin qu'il a encore à faire. Il y a au-dessous de lui un jeune Enfant qui tient le plan d'un édifice destiné sur du papier, & plus bas deux figures assises sur des nuages. Celle qui paroît davantage est une belle femme, dont le corps est à demi découvert, & le reste caché d'un grand manteau de pourpre rehaussé d'or. D'une main elle tient un serpent qui se mordant la queue forme un cercle, & de l'autre main un triangle équilatéral où l'on a marqué l'année 1668. qui est le temps que cette peinture a été faite. L'autre figure est d'un jeune homme presque nud, n'ayant qu'un simple manteau vert qui lui passe en écharpe de dessus l'épaule droite sous le bras gauche: il est couronné de fleurs. De la main gauche il tient une Corne d'abondance, & de la droite il montre les signes du Printemps marquez dans une par-

partie du Zodiaque, qui est représenté au Ciel, comme la route dans laquelle le Soleil fait son cours.

D'un autre côté on voit la Renommée soutenue de deux grandes aîles, & vêtue d'une robe verte, & d'un manteau d'écarlate. Elle a deux trompettes, & embouche celle de la main gauche avec beaucoup de vigueur. Quant à celle qu'elle tient de la main droite, il y a une banderolle bleue, où est écrit en lettres d'or, *Dat cuncta moveri.*

Autour du Soleil sont plusieurs belles filles légèrement vêtues, mais de couleurs différentes, & plus ou moins éclairées qu'elles sont plus ou moins proches du Soleil. Elles se suivent toutes comme si elles dansoient. L'une tient un compas, l'autre des balances, une autre un foudre, les autres des couronnes de laurier & de chêne, d'autres des livres, & d'autres répandent des fleurs. Celle qui est la plus éloignée de toutes, paroît en repos & assise entre des nuages obscurs tenant des pavots. Audeffous sont deux petits enfans, dont l'un tient une lyre & l'autre un masque.

On connoît bien que le Peintre ayant eu dessein de représenter toutes les heures du jour sous les figures de ces jeunes filles, il a voulu marquer une des heures de la nuit par celle qui est assise & dans une action tranquille, & que les autres représentent les différentes occupations du Roi pendant la journée.

Car dans ce Tableau qui cache un sens mystérieux & allégorique, on a prétendu en peignant le Soleil qui conduit ses chevaux, & porte la lumière par tout le monde, représenter le

le Roi qui prend lui-même la conduite de son Etat.

Ce vieillard qui marche devant est le Temps qui marque au Soleil la course qu'il doit faire.

Ce jeune homme couronné de fleurs , & qui montre les signes du Zodiaque, représente le printemps & la jeunesse du Roi ; & cette femme qui est assise auprès de lui fait voir l'année courante du regne de Sa Majesté.

Par les heures qui sont autour du Soleil on a voulu figurer celles que Sa Majesté employe, soit à rendre la justice, soit à surmonter ses ennemis, ce qui est particulièrement exprimé par celles qui tiennent une balance & un foudre; soit à récompenser les vaillans hommes qui le servent, ce qui est signifié par les palmes & les couronnes que d'autres portent à la main ; soit à distribuer des graces & des faveurs, ce que représentent celles qui portent des fleurs & des fruits; soit même à prendre connoissance des sciences & des arts pour les Academies qu'il établit, & les grands ouvrages qu'il fait faire pour la gloire de l'Etat & l'honneur de son Regne, ce que l'on reconnoît par les figures qui tiennent des livres, & des instrumens des Arts les plus nobles ; soit enfin dans le peu de repos qu'il est obligé de prendre pour se délasser de ses longues fatigues, ce que le Peintre a encore marqué par celle qui tient des pavots, & qui est assise audeffous des autres.

Ces trois jeunes enfans , dont l'un tient un plan , & les deux autres un masque & une lyre, désignent les momens que le Roi donne dans chaque saison à des occupations divertissantes, comme à examiner les desseins des ouvrages qu'il fait faire

faire quand au printemps on commence à bâtir ; ou dans les bals & les comédies dont il regale la Cour pendant les longues nuits de l'hyver.

L'ouverture du plafond se termine aux deux bouts par deux demi-ronds. Il y a deux têtes d'Apollon qui servent de clefs pour lier les bordures avec celle qui ferme tout le reste du Plafond, qu'on voit enrichi de plusieurs autres Peintures. Car parmi les differens marbres dont il est embelli, il y a dans les quatre coins de la voute des ornemens peints & rehaussez d'or qui ont raport au Tableau du milieu, & qui sous des figures d'enfans, & de differens animaux mêlez de rinceaux & de feuillages d'une maniere grotesque, représentent les quatre saisons de l'année. Celui de ces enfans qui représente le printemps a sous ses pieds un Belier, & tient un panier rempli de fleurs : un autre qui marque l'Été, porte une gerbe de bled, ayant près de lui un Dragon. Le troisiéme tient une Corne d'abondance pleine de fruits, & a près de lui un Lefard, pour signifier l'Automne. Le quatriéme, qui est la figure de l'Hyver, a une Salamandre à ses pieds, & tient un vase plein de feu.

Le reste du Plafond jusques à la corniche est encore rempli d'autres Peintures & d'autres ornemens. Du côté du jardin, & du côté de la Cour il y a comme quatre Bas-reliefs colorez sur un fond d'or, où l'on a prétendu représenter les quatre parties du jour par quatre sujets tirez de l'Histoire, & de la Metamorphose des Dieux. Et comme dans la Sale des Gardes l'on a marqué les principaux devoirs des gens de guerre dans
les

les quatre Bas-reliefs de blanc & noir qui sont dans le Platfond audeffus de la corniche, il semble que le Peintre ait voulu faire voir aux Courtisans quelles sont leurs obligations par ces quatre Tableaux à fonds d'or. Car dans le premier on a peint Procris qui donne un dard à Cephale. Ce Chasseur si considerable dans la Fable pour sa diligence, étant toujours en Campagne avant le lever du Soleil, marque le soin qu'un vrai Courtisan doit avoir d'être matinal, & se trouver au Palais du Prince avant son lever.

Dans le second on a représenté la statuë de Memnon qui demeuroit muette pendant que le Soleil ne la regardoit point, mais lors qu'à son lever il jettoit ses rayons sur elle, aussi-tôt elle parloit. Ce qui doit apprendre à ceux qui sont la Cour aux Rois à demeurer dans le respect, & dans le silence jusques à ce que le Prince leur ouvre lui-même la bouche, & leur donne la liberté de parler.

Le troisiéme Tableau où est peinte la Fable de Clitie changée en Girasol, fait voir comme l'on doit être toujours prêt à suivre le Roi de quelque côté qu'il aille.

Et le quatriéme qui représente la quatriéme partie du jour, & où l'on a peint le Soleil qui se délasse chez Thetis avec des Tritons qui lui font la Cour, est une Image des soins que ceux de la Cour doivent avoir de divertir le Prince, lors que fatigué des travaux de la journée, il est retiré dans son Palais.

Ces Tableaux sont séparés par des ornemens de stuc qui ont rapport au corps du bâtiment, & qui sont enrichis de masques, de feuillages, d'animaux, & de trophées.

Dans

Dans les quatre encoignures de cette antichambre, au-dessus de la corniche, il y a quatre autres Bas-reliefs de bronze en ovale qui se rapportent à ceux dont je viens de parler, & représentent aussi les quatre parties du jour. Ils sont attachez contre un petit corps d'Architecture qui semble soutenir le Plafond, & qui se termine en haut par deux volutes, en façon de chapiteaux Ioniques. Ces Bas-reliefs sont couverts d'une peau de lion, & portez par deux especes de Sphinx assis sur deux pedestaux qui servent comme de base à ce petit corps d'Architecture, au bas duquel sont des trophées d'armes.

Ces manieres de Sphinx ont le visage & la gorge d'une belle femme, des ailes au dos, des pieds de lion, & la queue d'un poisson: pour signifier par le visage & la gorge d'une femme, la grace & l'agrément que doivent avoir ceux qui approchent des Rois; par les ailes, la vigilance & la promptitude à exécuter leurs commandements; par les pieds de lion, qu'ils doivent être infatigables; & par la queue de poisson, la souplesse & la complaisance qu'il faut avoir à la Cour, & même la discretion & la retenue dans les paroles, les poissons étant particulièrement le symbole du silence & du secret. La peau du lion qui couvre le tout, marque la valeur, qui doit comme enfermer les autres qualitez; & le trophée qui est au bas, montre que c'est par la pratique de toutes ces vertus qu'on acquiert les récompenses.

Ainsi il n'y a point d'ornemens, ni de peintures dans ce lieu-là qui ne cachent quelque sens moral.

Il y a encore entre les Bas-reliefs à fond d'or,
dont

dont j'ai parlé, deux Griffons qui soutiennent les armes de France, & ces armes sont représentées sur un globe, pour montrer que la gloire de Sa Majesté se répand par tout le monde: ce que l'on a voulu marquer par les trophées qui l'environnent, lesquels sont composez des armes de toutes sortes de nations.

Après que Loyr eût achevé les Tableaux des Tuileries, il en fit encore d'autres pour le Roi, tant pour servir de desseins à des Tapisseries, que pour mettre dans les appartemens de Versailles, où l'on voit, de même que dans tous les ouvrages qu'il a finis jusques à sa mort, que bien loin de diminuër par l'âge, il se perfectionnoit de plus en plus, particulièrement dans la partie du coloris, qu'il préféreroit à toute autre, voyant que c'est celle qui touche davantage les yeux. Sur tout il prenoit plaisir à peindre des femmes & des enfans.

Il étoit d'un temperament doux, honnête, & modeste; & quoi qu'il sentît bien qu'il n'étoit pas sans mérite, il ne s'en élevoit pas davantage. Il avoit le cœur bon, sans ambition, incapable d'envie & de haine, officieux & veritable ami. Il n'avoit que cinquante-cinq ans lorsqu'il tomba malade, & mourut * au grand regret de tous ceux qui le connoissoient. Il faisoit la Charge de Professeur dans l'Academie.

HUTINOT de Paris, & Sculpteur, mourut la même année, & ensuite GASPARD MARCI aussi Sculpteur & frere de Baltazar dont je vous ai parlé; ils étoient l'un & l'autre d'un mérite qui les a fait considerer entre tous les Sculpteurs.

JEAN BAPTISTE DE CHAMPAGNE
neveu

* En 1679.

neveu de Philippe, étant d'une humeur douce & facile, n'eût pas de peine à se rendre complaisant & soumis aux volontez de son oncle. Non seulement il reçût de lui tous les enseignemens nécessaires à la connoissance de son Art, mais il profita encore de ses bonnes instructions, & se conforma entierement à sa façon de vivre pendant tout le temps qu'il demeura avec lui. Ses principaux ouvrages sont à Vincennes & aux Tuileries, où il travailla, comme je vous ai dit, avec son oncle, dont il tenoit beaucoup de la maniere de peindre. Il est vrai qu'après son retour d'Italie il tâcha d'en conserver le goût; mais cependant ses figures avoient toujours un air Flamand, & n'étoient couvertes, s'il faut ainsi dire, que d'une legere apparence du goût d'Italie. Il mourut en 1681.

NICOLAS BAUDESSON de Troye & JACQUES BAILLY de Grace en Berri, tous deux excellens à bien peindre des fleurs, moururent * presque en même temps. Bailly gravoit fort bien à l'eau-forte, & avoit un secret particulier pour peindre sur les étoffes.

ANTOINE BOUSONNET STELLA de Lyon, mourut la même année. Il n'y a eu guères de Peintres qui ayent plus travaillé que lui pour devenir excellent, & aquerir les belles connoissances qui pouvoient le rendre savant dans son Art.

Alors Pymandre, m'interrompant, me dît, Je ne prétens pas nier que Stella n'eût de l'étude & du savoir; mais il me semble que ce qui le faisoit particulièrement estimer étoit la douceur & la délicatesse de son pinceau. AUDRAN,

Tom. IV.

O

re-

* En 1682.

repris-je, qui étoit auffi de Lyon, avoit fuivi un autre goût pour aquerir de la réputation. Il peignoit d'une maniere plus forte. Il mourut en 1683. & dans le même temps l'Académie perdit auffi GUILLAUME CHÂTEAU l'un de fes meilleurs Graveurs au burin.

Après m'être arrêté, Je fai bien, repris-je, que parmi ceux dont je viens de parler il y en a que j'aurois dû passer fous fience pour abreger mon difcours, bien que je n'en aye dit que peu de chofe. Mais ayant commencé à vous marquer l'établiffement de l'Académie, j'ai crû devoir rapporter tous ceux qui en ont été; car quels qu'ils ayent pu être, ils ont eû affez de mérite pour être reçûs dans cette afsemblée, où, ainfi que dans les autres corps, on peut dire qu'ils ne font pas tous d'une égale confideration. Il y a même une chofe à observer; c'eft que tous ceux qui ont été reçûs dans l'Académie, y ont été admis pour differens talens. Et bien que les Peintres qui traitent des hiftoires & des fujets les plus nobles, doivent être plus estimez que ceux qui ne repréfentent que des paifages, ou des animaux, ou des fleurs, ou des fruits, ou des chofes encore moins confiderables: cependant on ne laiffe pas parmi ces derniers d'en rencontrer qui ont tant d'habileté & de favoir dans les chofes dont ils fe mêlent que les plus habiles d'entre eux font fouvern beaucoup plus estimez que d'autres qui travaillent à des ouvrages plus relevez. Par exemple, un excellent Paifagifte, tel que quelqu'un de ceux dont nous avons parlé; un homme qui fait des Animaux de toutes natures, tels qu'ont été Sneidre & fes Eleves, Nicafius & Vamboule, fera plus confideré qu'un autre qui

ne peint que médiocrement des figures. Le Pere Zegre, Mario di Fiori, Baudesson, auront toujours de la réputation pour les fleurs, de même que Michel Ange des Batailles, Labrador & de Somme pour toutes sortes de fruits: parce que dans les choses qu'ils ont faites, ils ont aquis un degré de perfection bien plus élevé que celui où sont parvenus beaucoup de Peintres qui font des Tableaux d'Histoires, ou des Portraits.

N'est-ce point aussi, interrompit Pymandre, qu'il est bien plus facile de représenter ces sortes d'objets qu'on peut dire inanimez pour la plupart, & sans action, que des figures d'hommes où il y a mille expressions différentes de vie, d'actions, & de mouvemens?

N'en doutez pas, repartis-je, car comme il faut un genie plus élevé pour inventer & disposer de grands sujets d'Histoires, les peindre, & les rendre accomplis dans toutes leurs parties. Aussi est-il plus rare de trouver des personnes qui ayent les qualitez nécessaires à s'en bien acquiter, qu'il n'est malaisé de trouver des hommes d'un esprit moins sublime qui peuvent représenter des choses ordinaires.

Nous avons dit assez souvent combien un Peintre doit avoir de différentes connoissances pour arriver au point où Raphaël, si vous voulez, & le Poussin sont parvenus. Il n'est pas nécessaire que je répète ce que j'ai dit en examinant leurs ouvrages; mais à l'égard de ceux qui n'ont qu'à bien copier la nature comme sont les derniers dont j'ai parlé, il suffit qu'ils ayent de l'amour pour leur Art, de la patience & du jugement, sans quoi leur ouvrage seroit froid, sans beauté & sans choix. Or quand il arrive que

celui qui a de l'inclination à représenter des animaux, & qui s'attache uniquement à cela, est pourvû d'un bon sens, & qu'il a du jugement, alors il peut bien mieux se perfectionner dans cette partie de la peinture avec un médiocre génie, qu'il ne feroit dans ce qui regarde les figures & les actions de l'homme. Il en est de même à l'égard de ceux qui font des fleurs, des fruits, & d'autres choses semblables; parce que leur imagination ne travaille pas. Ils n'ont point d'expressions différentes à représenter; les objets qu'ils ont pour modeles ne changent ni de lieu ni de disposition, ils sont toujours en même état devant eux. S'il y a quelque petit défaut dans la ressemblance, on ne s'en apperçoit pas, parce qu'ils ne laissent pas d'être reconnoissables; il suffit qu'ils soient disposez agréablement, desinez avec art, & peints avec les couleurs, les jours, les reflets, & les ombres nécessaires. Bien qu'il y ait moins de parties à étudier dans cette sorte de sujets, que dans les Tableaux d'Histoires, cependant il y en a encore assez à observer lors que l'on veut bien représenter la nature. Et quand celui qui travaille se trouve avec un génie & du savoir pour bien disposer; pour donner aux Animaux du mouvement & de la vie; pour représenter du poil & de la plume, de même qu'on en voit dans les ouvrages des Peintres que j'ai nommez, lesquels paroissent si vrais qu'il semble que le poil est tout herissé, & que le vent souffle la plume; que dans les fleurs on voit l'épaisseur ou la legereté des feuilles, la vivacité, le feu & l'éclat de leurs couleurs; dans les fruits cette fleur & cette fraîcheur qui les couvre, & souvent une eau ou une rosée répandue dessus.

Quand

Quand même on considère les étoffes, les tapis, les vases d'or, d'argent, ou d'autres matières, telles qu'on en voit du Maltois, ou des Instrumens de toutes sortes si bien mis en perspective, & si savamment représentez, que l'on y est trompé; il est certain que ces sortes de Tableaux ont un mérite particulier, & qu'on doit avoir de la considération pour leurs Auteurs: & à vous dire le vrai, quoi qu'on ait écrit à l'avantage des anciens Peintres, je ne sai si en cela ils ont surpassé les modernes. Pour moi j'en douterois volontiers, sur ce que présentement on se sert de couleurs à huile qu'ils n'avoient point, & par le moyen desquelles l'on peut peindre d'une manière encore plus achevée qu'ils ne faisoient. Aussi voyons-nous des ouvrages faits en Flandre & en Hollande qui sont admirables pour ce qui regarde l'imitation de la nature. Quand on voit les Tableaux de Girard d'Aw, peut-on croire qu'on puisse jamais peindre avec plus de vérité & plus de force, mieux manier les couleurs, & entendre la lumière & les ombres; & que les Anciens aient été plus loin? Il ne faut pas être surpris de cela, car les Flamans & les Hollandois s'attachant à bien copier la Nature; pourquoi n'y pourroient-ils pas réussir, puis qu'elle est toujours la même qu'elle a été?

Les premiers Peintres de l'Antiquité ont bien pu à l'égard des autres parties de la Peinture surpasser ceux des derniers siècles, parce qu'il est certain que ceux des pays chauds ont plus de feu pour imaginer; qu'il n'y avoit en ces temps-là que les personnes qui avoient un génie propre pour les Arts qui s'y adonnassent: qu'ils avoient, com-

me je croi vous avoir dit , plus de moyens & d'occasions d'étudier d'après les hommes & les femmes ce qu'il y a de plus beau dans la composition & la forme du corps humain , & qu'ils s'y appliquoient entierement ; au lieu que dans les derniers temps les beaux Arts n'ont plus été cultivez , pour la plûpart , que par des personnes qui en font une profession pour vivre , & qui souvent n'ont nulle disposition pour cela.

N'avons-nous pas vû des Peintres qui n'ayant qu'un certain feu , & une volonté de travailler , & de faire de grands Tableaux ont entrepris des ouvrages où toutes les expressions de leurs figures sont outrées , faute de bien connoître la qualité des sujets qu'ils traitent , & ne pas savoir quels sont les differens effets des passions. S'ils expriment quelque sentiment de joye , ils font paroître un ris immodéré ; s'ils représentent une figure qui soupire , ce sont des sanglots qui semblent sortir de sa bouche avec violence ; les plaintes sont des cris , la langueur d'une passion est comme une défaillance de nature ; une crainte & une timidité paroissent une horreur & un desespoir. Les mouvemens du corps sont aussi mal exprimez ; ce ne sont que contortions de membres ou postures ridicules. L'aut-il représenter une femme abatuë de tristesse ou dans la misere , elle sera plus maigre & plus hideuse que la famine dont Ovide a fait la description. Enfin voilà ce qui arrive à ceux qui n'ont nulle disposition à peindre de grands sujets , & qui sont beaucoup moins à estimer que ceux qui se contentent d'en représenter de plus simples & plus ordinaires.

Voyons

Voyons ce que j'ai à vous dire des autres Peintres qui n'étoient pas de l'Academie, & qui sont morts depuis son établissement. Je puis vous nommer **GEORGE L'ALLEMAND** de Nanci. Il a fait quantité de desseins pour des Tapisseries, & plusieurs Tableaux dans des Eglises.

Vous avez connu **DANIEL DUMOUSTIER** Peintre du Roi qui faisoit des Portraits au Pastel. Outre l'intelligence qu'il avoit pour ces sortes d'ouvrages, & la parfaite ressemblance qu'il donnoit à ses Portraits, il s'étoit rendu célèbre par l'amour qu'il avoit pour la Musique & pour les Livres, dont il avoit un cabinet fort considerable; mais encore plus pour sa grande memoire, qui lui tenoit présent dans l'esprit tout ce qu'il avoit lû, en sorte que dans la quantité de Livres qu'il avoit, il n'y en avoit pas un où il ne trouvât à point nommé tel passage qu'on pût lui marquer. Ces belles qualitez lui avoient aquis beaucoup d'amis à la Cour & parmi les gens de Lettres.

Si vous voulez que je vous nomme tous ceux dont il peut me souvenir, & qui se faisoient connoître en ces temps-là, je vous dirai que **LA RICHARDIERE** étoit recherché pour les portraits en Miniature. **PIERRE BREBIETTE** de Mante, & **DANIEL RABEL** peignoient & gravoient à l'eau forte.

Mais un Peintre qui étoit plus considerable que ces derniers, étoit **JEAN MOSNIER** de Blois. Son pere & son ayeul peignoient sur le verre. Son ayeul étoit de Nantes & s'étoit établi à Blois. Jean son petit-fils vint au monde en 1600. & apprit de son pere l'art de peindre jusques à l'âge de sei-

ze à dix-sept ans que la Reine Marie de Medicis étant à Blois, & ayant sù qu'il y avoit dans le Convent des Cordeliers un Tableau de la main d'André Solarion, & qu'on appelle la Vierge à l'oreiller vert, pour avoir ce Tableau elle fit quelques liberalitez à la maison, & leur en donna une copie qu'elle fit faire par Mosnier, & dont elle fut si satisfaite qu'elle le gratifia d'une pension pour aller travailler en Italie, & même le recommanda à l'Archevêque de Pise qui retournoit à Florence. Ce fut là que Mosnier s'arrêta d'abord à copier le Tableau d'une Vierge de la dernière maniere de Raphaël, qu'il envoya à la Reine qui en fit présent aux Minimes de Blois. Il continua l'espace de trois ans à étudier dans les Academies de Florence, & dans les Ecoles du Bronzin, du Civoli & du Passignan qui alors étoient en réputation. Ensuite il alla à Rome, où après avoir demeuré quatre ans, il revint en France vers l'an 1625. Après avoir séjourné quelque temps à Paris, ne trouvant pas un accès aussi favorable qu'il avoit esperé auprès de ceux qui avoient l'intendance des bâtimens de la Reine, il alla à Chartres, où Mr. d'Estampes qui en étoit alors Evêque, le fit travailler dans son Palais Episcopal. Il représenta dans la voute de sa Bibliothèque les quatre premiers Conciles; & dans l'antichambre de son principal appartement l'Histoire de Theogene & de Cariclée. Il fit le Tableau de la Chapelle & plusieurs autres que vous pouvez avoir vûs dans les appartemens de cette maison. Il peignit aussi dans la paroisse de Saint Martin le Tableau du grand Autel. Outre tous ces ouvrages, il en fit encore pour Mr. d'Estampes plusieurs autres dans son Abbaye de Bourgueil.

Il travailla à Blois, à Chinon, à Saumur, à Tours, à Nogent le Rotrou, à Valence, à Menars, & à Chiverni, où il représenta dans les lambris de sa Salle l'Histoire de Dom Quichotte. Il fut marié deux fois, mais il n'eût des enfans que de sa seconde femme, dont l'un nommé Pierre est Peintre de l'Académie & Adjoint à Professeur. Jean mourut à Blois l'an 1656.

On peut mettre au rang des Peintres qui ont plus fait parler d'eux pendant leur vie qu'après leur mort, NICOLAS CHAPERON de Châteaudun. Il étoit, comme je vous ai déjà dit, Disciple de Vouët, & a demeuré long-temps à Rome, où il a gravé les loges de Raphaël. Cet ouvrage, selon les apparences, conservera sa mémoire plus long-temps que les Tableaux qu'il a faits.

En 1657. JACQUES STELLA de Lyon mourut à Paris dans les Galeries du Louvre, où il avoit son logement. Ses ancêtres étoient Flamans. Son grand-pere nommé Jean étoit Peintre, & faisoit sa demeure à Malines. S'étant retiré * sur la fin de ses jours à Anvers, il y mourut âgé de soixante-seize ans. Il laissa deux filles & un fils nommé François, qui fut aussi Peintre. François étant allé à Rome y demeura quelque temps, & ensuite vint en France s'étant arrêté à Lyon, il s'y établit, & y prit pour femme la fille d'un Notaire de la Bresse, avec laquelle il ne vécut pas long-temps, car il mourut âgé de quarante-deux ans l'an 1605. Ils eurent quatre fils & deux filles. Deux des garçons moururent fort jeunes peu de temps après leur pere, & les deux qui restèrent furent Jaques & François.

O 5.

Ja-

* En 1601,

Jaques étoit né l'an 1596. Lors que son Pere mourut il n'avoit que neuf ans, & commençoit déjà à donner des marques de ce qu'il feroit un jour par l'inclination qu'il avoit pour la Peinture. Il alla en Italie à l'âge de vingt ans. Comme il passoit à Florence, lors que le grand Duc Cosme de Medicis faisoit faire un superbe appareil pour les nœces de son fils Ferdinand II. ce lui fut une occasion de se faire connoître du Grand Duc, qui lui donna un logement & une pension pareille à celle de Jaques Callot qui étoit aussi alors à Florence, où Stella fit plusieurs ouvrages. Entre autres il dessina la Fête que les Chevaliers de Saint Jean font le jour de Saint Jean Baptiste, laquelle il grava ensuite, & la dédia à Ferdinand II. en l'année 1621. Après avoir demeuré quatre ans à Florence, il alla à Rome en 1623. Il fit plusieurs Tableaux pour la Canonization de Saint Ignace, de Saint Philippe de Neri, de Sainte Therese, & de Saint Isidore, & fit plusieurs desseins qui ont été gravez, les uns en bois, par Paul Maupain d'Abbeville, d'autres pour des Theses & des Devises, & d'autres pour un Breviaire du Pape Urbain VIII. qui furent gravez par Audran & Gruter. Il peignoit d'une maniere agréable, particulièrement en petit, & même s'y étoit fait une pratique toute particuliere. Il fit plusieurs Tableaux sur de la pierre de parangon, & y feignoit des rideaux d'or par un secret qu'il avoit inventé. On a vû de lui, dans la grandeur d'une pierre de bague, un Jugement de Pâris de cinq figures, d'une beauté surprenante pour la délicatesse du pinceau. Il fit aussi de grands ouvrages, comme je vous dirai ci-après; car pour les petites choses il n'y travail-

vailloit que pour satisfaire quelques personnes curieuses.

Enfin s'étant aquis beaucoup de réputation, & ayant fait des Tableaux qui furent portez en Espagne, le Roi Catholique les ayant vûs lui fit demander s'il vouloit travailler pour lui ; à quoi il s'étoit résolu. Mais étant sur son départ, il lui arriva une affaire fâcheuse, & qui auroit pû le perdre, si son innocence n'avoit prévalu sur la malice & le credit de ses ennemis appuyez de personnes très-puissantes. Car bien que le sujet qu'on prenoit pour lui faire injure ne fût pas considerable, le desir toutefois de se venger les pouffoit à se servir de toutes sortes de moyens pour satisfaire leur passion. Le long séjour qu'il avoit fait à Rome lui ayant aquis beaucoup d'estime, il fut élu Chef du quartier de *Campo Marzo*, où il avoit long-temps demeuré. Ce sont les Chefs des Quartiers qui prennent le soin de faire fermer les portes de la Ville à l'heure ordonnée, & garder eux-mêmes les clefs. Ayant un jour fait fermer la porte *del Popolo*, quelques particuliers voulurent la faire ouvrir à une heure induë, ce que n'ayant pas voulu leur accorder, ils résolurent de s'en venger, & pour cela gagnerent certaines gens qui furent rendre de faux témoignages contre Stella qu'on arrêta aussitôt avec son frère & ses domestiques.

Le crime qu'on lui imposoit étoit d'entretenir dans une famille quelques amourettes : cependant son innocence ayant été bientôt reconnue, il sortit avec honneur d'une si fâcheuse affaire, & les accusateurs furent publiquement fouétez par les ruës. Pendant le peu de temps qu'il fut en prison, il fit, pour se desennuyer, avec un char-

bon, & contre le mur d'une chambre, l'Image de la Vierge tenant son fils, laquelle fut trouvée si belle que le Cardinal François Barberin alla exprés la voir. Il n'y a pas long-temps qu'elle étoit encore dans le même lieu, & une lampe allumée au-devant; les prisonniers y vont faire leurs prières.

Stella demeura encore six mois dans Rome, d'où il partit en 1634. à la suite du Maréchal de Crequi, lequel revenoit de son Ambassade, & passa par Venise, & par toutes les principales Villes d'Italie. Stella s'arrêta à Milan où il fut saluër le Cardinal Albornos qui en étoit Gouverneur, & duquel il étoit connu. Ce Cardinal tâcha de l'arrêter, lui offrant la direction de l'Académie de Peinture fondée par Saint Charles, mais il le remercia; & lors qu'il prit congé de son Eminence, il reçût d'elle une chaîne d'or. Il vint à Paris, où il n'avoit pas dessein de demeurer: néanmoins M^{re}. Jean François de Gondy alors Archevêque de Paris, lui ayant donné de l'emploi, le Cardinal de Richelieu qui entendit parler de lui, & qui sût qu'il devoit aller en Espagne, l'envoya querir; & lui ayant fait entendre qu'il lui étoit bien plus glorieux de servir son Roi que les Etrangers, lui ordonna de demeurer à Paris, & ensuite le présenta au Roi, qui le reçût pour l'un de ses Peintres, & lui donna une pension de mille livres & un logement dans les Galeries du Louvre. Il eût l'honneur d'être des premiers à faire le portrait de Monseigneur le Dauphin. Il fit par l'ordre du Roi plusieurs grands Tableaux qui furent envoyez à Madrid & à Brissac. Le Cardinal lui en fit faire aussi quantité, tant pour sa Maison de Paris que

que pour celle de Richelieu. Ce fut par l'ordre de Mr. de Noyers qu'il travailla à plusieurs Dessains pour les Livres qu'on imprimoit au Louvre, & qui sont gravez par Rouffelet, Melan, & Daret.

Il fit aussi en même temps un Tableau pour un des Autels de l'Eglise du Noviciat des Jesuites au Fauxbourg Saint Germain. On y voit comme la Vierge & Saint Joseph rencontrent Nôtre Seigneur dans le Temple, disputant contre les Docteurs. En 1644. il fit dans l'Eglise de Saint Germain-le-Vieil un Tableau où Saint Jean baptise Nôtre Seigneur; & ce fut dans la même année que le Roi l'honora de l'Ordre de Chevalier de Saint Michel.

En 1652. il peignit dans l'Eglise des Carmelites du Fauxbourg Saint Jaques deux grands Tableaux. Dans l'un est représenté le miracle des cinq Pains, & dans l'autre la Samaritaine.

Quelques années * après il fit pour les Cordeliers de Provins un Tableau d'Autel où est peint Nôtre Seigneur qui dispute dans le Temple. Il se peignit parmi ceux qui écoutent la dispute. On voit aussi à Lyon quelques Tableaux d'Autels qui sont de sa main, entre-autres celui qu'il fit pour les Religieuses de Sainte Elisabeth de Bellecour. Il a 15. pieds de haut, & représente Sainte Elisabeth fille du Roi de Hongrie, accompagnée de Saint Jean & de Saint François, & dans une Gloire paroît la Vierge qui tient l'Enfant Jesus. Il fit pour Mr. de Chambray la captivité des Israélites, & le miracle des Cailles au desert. Entre les autres Tableaux
que

* En 1656.

que l'on voit de lui , il y a le Triomphe de David ; la Reine de Saba qui apporte des présens à Salomon ; celui où Salomon donne de l'encens aux Idoles ; un Ravissement des Sabines ; un Jugement de Pâris ; & un Bain de Diane.

Durant l'hyver , lors que les soirées sont longues , il s'appliquoit ordinairement à faire des suites de Dessesins, tels que ceux de la vie de la Vierge, qui sont fort finis, & dont les figures sont assez considerables : il y en a vingt-deux. On voit cinquante Estampes gravées d'après lui, où sont représentez differens jeux d'enfans. Il a dessiné plus de soixante vases de differentes sortes ; plusieurs ouvrages d'Orfèvrerie ; un recueil d'ornemens d'architecture ; toute la Passion de Nôtre Seigneur qu'il a peinte depuis en trente petits Tableaux : c'est le dernier ouvrage qu'il a achevé.

Il avoit fait auparavant seize petits Tableaux des plaisirs champêtres , & un nombre d'autres grands sujets concernant les Arts. On auroit peine à croire qu'il eût produit tant d'ouvrages, considerant le peu de santé qu'il avoit : aussi doit-on les regarder comme un pur effet de son grand amour pour la Peinture. Il étoit curieux de toutes les belles choses, & avoit apporté d'Italie plusieurs Tableaux des bons Maîtres , entre-autres deux de la main d'Annibal Carache : l'un, est un Bain de Diane ; & l'autre, une Venus , que l'on peut voir chez Mr. le Président Tambonneau. Il eût aussi une singuliere estime pour le Pouffin , qui de sa part n'en avoit pas moins pour Stella. Sa maniere de peindre étoit agréable. Le plus souvent il dispofoit tout d'un coup

coup

*

coup ses sujets sur la toile même, sans en faire aucuns desseins, particulièrement lors que les figures n'étoient que d'une grandeur médiocre. Il entendoit fort bien la perspective & l'architecture. Il étoit tellement pratique, que le Tableau qu'il fit pour les Cordeliers de Provins étant trop grand, & ne pouvant plus agir comme autrefois à de grands ouvrages, il fut obligé de faire renverser le haut en bas pour peindre le fonds, qui est une architecture fort belle & bien coloriée. Enfin étant d'une complexion fort délicate, il demeura malade, & six jours après mourut * âgé de 61 an, & fut enterré à Saint Germain de l'Auxerrois devant la Chapelle de Saint Michel. Il eût pour Eleve Antoine Bouffonnet Stella son neveu, dont nous venons de parler.

FRANÇOIS STELLA fut aussi Peintre, mais il n'eût pas tous les talens de son frère : il ne demeura que cinq ou six ans en Italie, d'où il revint avec son frère.

Entre les Tableaux que l'on voit de lui il y a dans une petite Chapelle de l'Eglise des grands Augustins une Nôtre-Dame de Pitié, & à un des Autels de l'Eglise des Augustins Réformez du quartier de la Porte Montmartre, il a peint un Saint de leur Ordre qui est à genoux devant la Vierge, qui tient le petit Jesus. Il fit fort peu d'ouvrages pendant qu'il vécut, s'étant trouvé engagé dans des procès qui lui causèrent la mort : car s'étant échauffé à solliciter ses Juges, il fut attaqué d'une pleuresie, dont il mourut le 26. Juillet 1647. âgé de quarante quatre ans. Il fut enterré à Saint Jean en Gré-

* Le 29. Avril 1647.

Gréve sa Paroisse, & ne laissa point d'enfans.

JEAN LE MAIRE, j'entens celui qu'on appelloit le gros le Maire, & qui fit pour le Cardinal de Richelieu la perspective qui est à Ruel, nâquit à Dammartin près Paris en 1597. de parens pauvres. Il avoit une sœur qui servoit à Paris chez un Marchand Drapier, par le moyen de laquelle il entra au service du Marquis de Chanvalon, qui le voyant enclin à dessiner, le mit chez un Peintre plus curieux des fruits de son jardin, & plus attaché à bien entretenir ses arbres, qu'à faire des Tableaux, & instruire ses apprentifs. Ce Maître s'étant apperçû un jour qu'on avoit ôté une pomme à un de ses arbres, & Jean le Maire ayant été convaincu de l'avoir prise, il le fit aussi-tôt sortir de sa maison: ce qui faisoit dire quelquefois à le Maire, qu'il avoit été chassé de chez son premier Maître comme Adam du Paradis terrestre, pour avoir mangé d'une pomme. Il entra chez Vignon où il demeura quatre ans. Ensuite le Marquis de Chanvalon l'envoya à Rome, d'où, après y avoir passé dix-huit ou vingt ans, il revint * à Paris, & travailla bien-tôt à plusieurs ouvrages, entre-autres à la perspective qui est à Bagnolet, à celle de Ruel.

Il retourna pour la seconde fois à Rome lors que le Pouffin y alla en 1642. mais il n'y demeura pas long-temps. Etant de retour à Paris, il logea dans un des Pavillons des Tuileries, où il pensa être brûlé; car le feu s'étant mis aux Offices, & ensuite aux Appartemens, l'incendie fut fort grand, & tout étant au pillage, le Maire y perdit une partie de son bien. Peu de
temps

* Vers l'an 1633.

temps après cet accident il se retira à Gaillon, où il est mort * âgé de soixante-deux ans. Son corps fut enterré à la Chartreuse. N'ayant jamais été marié, il donna aux pauvres la plus grande partie du bien qui lui restoit, & laissa le reste à ses parens & à quelques amis.

Ce fut environ ce temps-là, ou peu après, que mourut aussi FOUQUIERES, dont je vous ai parlé. Il étoit d'Anvers, & disciple du jeune Brugle: il a travaillé à Bruxelles jusques en 1621. qu'il vint en France. Ayant eû ordre du feu Roi de peindre toutes les principales villes de France, il alla en Provence où il s'arrêta long-temps à boire au lieu de travailler. Mr. d'Emery le ramena sans avoir rien peint: il apporta seulement quelques desseins. Quand il fut ici, il travailla pour Mr. de la Vrilliere & pour Mr. d'Emery. BELIN qui étoit son disciple mourut peu de temps après, & aussi GUILLEROT, Païfagiste, qui avoit travaillé sous Bourdon.

Je ne croi pas, dît Pymandre, avoir jamais rien vû des deux derniers que vous venez de nommer, mais bien de Fouquieres.

Fouquieres, repris-je, peignoit agréablement, & représentoit parfaitement bien la Nature; & quoi que ce soit le principal devoir du Peintre de s'étudier à la bien imiter, il y en a eû néanmoins depuis lui qui ont méprisé cette étude, pour suivre certaines pratiques de peindre qui ne sont point naturelles ni dans les Païfages ni dans les figures. C'est pour cela que LUBIN BAUGIN ne peut être mis au nombre des excellens Peintres,

* En 1659.

tres, quoi qu'il ait fait plusieurs grands desseins pour des Tapisseries, & qu'il fût employé en ce temps-là à quantité d'autres ouvrages pour des particuliers.

VANBOUCLE étoit disciple de Sneydre, de même que Nicasius, dont je vous ai parlé. Il faisoit fort bien toutes sortes d'animaux, & même gagnoit tout ce qu'il vouloit : cependant il a vécu d'une telle maniere qu'étant toujours pauvre, il est mort ici à l'Hôtel-Dieu.

Mais si je vous fais souvenir d'un Peintre contemporain à ceux-là, & que vous avez connu, ce n'est pas pour le mettre en même rang ; car si on vouloit le comparer à bien d'autres qui vivoient de son temps, non seulement on auroit beaucoup plus d'estime pour lui, mais même on connoîtroit combien il étoit élevé au-dessus d'eux par son génie, & par les belles connoissances qu'il avoit de son Art. C'est D'ALFONSE DU FRESNOI dont j'entens parler. Il n'est pas nécessaire que je vous dise qu'il étoit de Paris, & d'honnête famille : vous l'avez connu, & je m'imagine que vous en avez encore une assez forte idée, sans que je m'arrête à vous le représenter. Il nâquit en 1611. Son pere le fit étudier avec beaucoup de soin pour être Medecin : mais dès ses plus jeunes ans il fit paroître la force de son esprit dans l'inclination & l'attachement qu'il avoit pour la Poésie, réussissant si heureusement à faire des vers, qu'il remportoit toujours le prix dans toutes les Classes où il se trouvoit. A l'amour qu'il avoit pour la Poésie il joignit encore celui de la Peinture, en sorte que tout d'un coup il se trouva engagé dans deux passions également violentes. Et comme il se dé-

clar

clara enfin pour la Peinture, ce fut malgré son pere qu'il s'y appliqua, & encore plus contre la volonté de sa mere; qui ne considerant cet Art que par rapport aux plus ignorans, & s'il faut ainsi dire, aux plus miserables de cette profession, ne pouvoit souffrir que son fils fût un Peintre. Cependant quelque opposition que sa mere y apportât, & nonobstant même les mauvais traitemens qu'il reçût d'elle à cette occasion, il ne changea point de dessein. Il avoit dix-neuf ou vingt ans lors qu'il se mit à suivre Perier, qui demeuroit alors dans la rue de l'Arbresec; & quand il eût travaillé deux ans sous lui & sous Vouët, il partit pour aller en Italie, où il arriva à la fin de l'année 1633. ou au commencement de l'année 1634.

Comme pendant ses études il s'étoit beaucoup appliqué aux élemens d'Euclide & à la Géométrie, il commença si-tôt qu'il fut à Rome à peindre des perspectives, divers bâtimens, & les ruïnes des anciens édifices. Environ deux ans après, & lors que Mr. Mignard, qui travaille encore aujourd'hui, & qu'il attendoit pour camarade, fut arrivé à Rome, ils prirent un même logement, & copièrent pour le Cardinal de Lyon les plus beaux Tableaux qui sont dans le Palais Farnese. Ils ne laisserent pas de faire leur principale étude d'après les Peintures de Raphaël, & les plus belles Antiques, & d'aller tous les soirs dans les Académies dessiner d'après les Modeles. Du Fresnoi comprit bientôt tout ce qui regarde la théorie de la Peinture: son amour pour cet Art le possédoit de sorte qu'il ne pensoit à autre chose qu'à en aquerir toutes les connoissances. C'est ce qui fit que
dés

dés ce temps-là, & même pendant son travail, il s'occupoit à faire des vers pour exprimer ses pensées, & commença son Poème de la Peinture qui fut long-temps le sujet de ses entretiens, & qu'il n'acheva qu'après avoir bien lû tous les meilleurs Auteurs, & fait des observations sur les Tableaux des plus grands Maîtres: mais sur tout après les profondes réflexions & les entretiens solides & continuels qu'il avoit avec son ami Mr. Mignard; car l'un & l'autre ne voyoient & ne faisoient rien de ce qui regarde leur profession, sans en faire un examen très-exact. Ce fut aussi après s'être bien fortifié dans toutes ces connoissances qu'il se mit à faire quelques Tableaux pour les François & les Italiens amateurs de cet Art. Il en fit deux pour Mr. le Tellier de Morfan: dans l'un sont peintes les ruines de *Campo vicino*, & la Ville de Rome sous la figure d'une femme; & dans l'autre des filles d'Athenes qui vont voir le tombeau d'un Amant. Le Peintre y a représenté un sacrifice, & comme en présence de la personne que le mort avoit aimée, il sort des flâmes de l'urne dans laquelle sont ses cendres. Ces deux Tableaux & un autre où l'on voit Enée qui porte son pere au tombeau, sont à Paris chez Mr. Passart Maître des Comptes. Il fit pour Mr. Perochel Conseiller, un grand Tableau où Mars rencontre Lavinie qui dort sur le bord du Tybre. Il est représenté descendu de son char levant le voile qui la couvre, afin de la considerer. Ce Tableau, qui est un des meilleurs qu'il ait faits, appartient présentement à Mr. le Président Robert. Il fit ensuite deux autres Tableaux pour Mr. Perochon de Lyon: l'un de la naissance de

Ve-

Venus, & l'autre de la naissance de Cupidon; un autre pour Mr. de Berne Conseiller à Lyon, où est peint Joseph & la femme de Putiphar.

Comme il avoit une estime particuliere pour les ouvrages du Titien, il prenoit un plaisir singulier à les voir, & faire des copies de ceux dont il pouvoit disposer. Vous savez avec quelle joye il travailloit dans la Vigne Aldobrandine, lors qu'il copia ce Tableau où la Vierge est représentée tenant le petit Jesus, & accompagnée de plusieurs Saints; celui d'Herodias qui tient la tête de Saint Jean; & encore ces deux morceaux de paysages de la Bacchanale d'Ariane, & celui où il y a des figures de Jean Belin, qu'il fit pour moi avec un soin tout particulier, connoissant l'amour que j'avois alors pour les Paysages, & l'estime que Mr. Pouffin m'avoit fait concevoir de ceux de cet excellent Peintre. Il en copia encore d'autres dans la Vigne Borgheze pour le Chevalier d'Elbene; & ce fut en ce temps-là que rempli des idées de ce qu'il voyoit du Titien & des Caraches, il fit le Tableau que vous avez où est représenté Nôtre Seigneur que l'on porte dans le Tombeau.

Etant continuellement appliqué à son Poëme, & même y travaillant pendant qu'il peignoit, il demeuroit beaucoup plus de temps à finir ses Tableaux qu'il n'eût fait s'il n'eût pas eû l'esprit distrait; outre qu'il n'étoit jamais content dans l'exécution des idées que son imagination lui fournissoit.

Vers l'an 1653. il alla avec Mr. Mignard à Venise & par toute la Lombardie, car ces deux amis ne se quittoient jamais, & c'est pourquoi on les appelloit dans Rome les inséparables. Il est

est vrai que cette union d'esprit & de volonté leur étoit beaucoup avantageuse. L'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre étoit exempte de toute sorte d'envie. Ils n'avoient rien de secret ni de particulier. Les biens de l'esprit comme ceux de la fortune leur étoient communs. Chacun faisoit part à son compagnon des connoissances qu'il aqueroit dans son Art, & ils n'étoient point plus contens l'un & l'autre que quand ils se pouvoient rendre de mutuels services. Vivant dans une si parfaite intelligence, ils observoient tout ce qu'ils voyoient dans leur voyage de sorte qu'on peut dire qu'ils revinrent l'esprit rempli de tout ce qu'il y a de plus beau dans ces pais-là.

Pendant que Du Fresnoi sejourna à Venise, il peignit une Venus couchée pour le Sieur Marc Paruta noble Venitien, & une Vierge à demi-corps. Il fit voir dans ces deux Tableaux qu'il n'avoit pas regardé ceux du Titien sans en avoir beaucoup profité. Ce fut dans cette Ville que ces deux amis se separerent, Mr. Mignard pour retourner à Rome, & du Fresnoi pour venir en France. Il avoit lû son Poëme à tous les plus habiles Peintres des lieux où il avoit passé, particulièrement à l'Albane & au Guerchin qui étoient alors à Boulogne, & consulta encore plusieurs personnes savantes dans les belles Lettres.

Il arriva à Paris en 1656. & fut loger chez Mr. Potel Greffier du Conseil rue Beautreillis, où il peignit un petit Cabinet. Ensuite il fit un Tableau pour le grand Autel de l'Eglise de Sainte Marguerite du Fauxbourg Saint Antoine. Mr. Bordier Intendant des Finances, qui faisoit alors
ache-

achever sa maison du Rinci, ayant vû ce Tableau en fut si satisfait qu'il mena Du Fresnoi dans cette maison qui n'est qu'à deux lieues de Paris, pour y peindre un Cabinet. Dans le Tableau du Platfond il représenta l'embrasement de Troye. Venus est auprès de Pâris, qui lui fait remarquer comme le feu consume cette grande Ville. Il y a sur le devant le Dieu du fleuve qui passe auprès, & d'autres Divinitez. Cet ouvrage est un des plus beaux qu'il ait faits, tant pour l'ordonnance que pour le coloris. Ensuite il fit plusieurs Tableaux pour des Cabinets de curieux. Il peignit un grand Tableau d'Autel pour une Eglise de Lagni, où il représenta l'Assomption de la Vierge & les douze Apôtres, le tout grand comme nature. A l'Hôtel d'Erval il fit quelques Tableaux, entre-autres celui du Platfond d'une chambre avec quatre païfages fort beaux.

Il étoit connoissant dans l'Architecture, & fit pour Mr. de Vilargelé tous les desseins d'une maison qu'il a fait bâtir à quatre lieues d'Avignon. Il donna aussi des desseins pour l'Hôtel d'Erval, pour celui de Lyonne, & d'autres pour celui que Mr. le Grand-Prieur de Souvré a fait bâtir au Temple. C'est aussi de son dessein le grand Autel des Filles-Dieu dans la rue Saint Denis.

Bien qu'il eût achevé son Poëme de la Peinture avant que de partir d'Italie, & qu'il l'eût communiqué à plusieurs savans hommes de ce pais-là, comme je vous ai dit : depuis néanmoins qu'il fut en France, il le revoyoit encore de temps en temps, avec dessein de traiter plus au long beaucoup de choses qui lui sembloient n'être pas expliquées assez amplement. Cet ouvrage

vrage ne laissoit pas de lui prendre beaucoup de son temps, & a été cause qu'il n'a pas fait autant de Tableaux qu'il auroit pu faire. Vous savez combien il aimoit à parler des choses qui regardent la Peinture, quittant volontiers le pinceau pour en discourir, & pour parler de son Poëme, lequel cependant il n'a pas lui-même mis au jour, n'ayant été imprimé qu'après sa mort en 1668. avec l'excellente traduction qui en a été faite, quoi qu'il en eût obtenu le privilege un an auparavant. Mais étant tombé en apoplexie, il devint ensuite paralytique; & après avoir été en cet état quatre ou cinq mois, il se retira chez son frere à Villiers-le-Bel, où il mourut, & fut enterré dans la Paroisse. Il avoit quitté le logis de Mr. Potel lors que Mr. Mignard arriva à Paris en 1658. & ces deux amis s'étant rejoints, demurerent toujours ensemble, jusques à ce que la mort de Du Fresnoi les separa.

Après m'être un peu arrêté, Si vous voulez, dis-je à Pymandre, je vous parlerai encore de quelques Peintres qui vivoient en ce temps-là, & qui sont morts depuis: mais il y en a peu dont il me souvienné qui ayent eû beaucoup de réputation. Je vous nommerai seulement GRIBELIN, qui faisoit des portraits de pastel; NANTEUIL qui en a fait de fort ressemblans, & qui gravoit d'une excellente maniere; FRANCART très-entendu pour les ornemens & les décorations de Théâtre; LA FLEUR natif de Lorraine, qui faisoit des fleurs en miniature. Courtois Bourguignon faisoit assez bien le païsage, de même que FRANCHISQUE MILET Flamand, qui tâchoit d'imiter la maniere du Poussin.

PATEL en a peint de très-agréables. Sa manière étoit finie & un peu sèche. DE CANI étoit aussi païsagiste. COTELLE de Meaux avoit travaillé, comme je croi vous avoir dit, sous Guyot. Il étoit pratique & intelligent pour les ornemens. Il a beaucoup peint aux Tuileries, & est mort en 1676. Ce fut dans la même année que mourut MICHEL ANGE de Volterre qui peignoit assez bien à fresque. BOULE peignoit des animaux, & étoit disciple de Sneydre dont il avoit épousé la veuve. Il a travaillé aux Gobelins pour les ouvrages du Roi. MONTBELIARD de la Franche-Comté peignoit fort bien en petit.

Je croi, interrompit Pymandre, que vous ne trouvez pas beaucoup de choses dignes de remarques dans ces derniers Peintres, puis que vous en parlez avec tant de vitesse qu'à peine dites-vous leurs noms.

C'est, lui repartis-je, qu'il y a long-temps que je vous entretiens, & que peut-être je vous fatigue: car après vous avoir parlé assez amplement du mérite & des ouvrages des Peintres les plus considérables qui ont été, je ne dois pas m'arrêter, ce me semble, à ceux qui sont beaucoup au-dessous; mais plutôt mettre fin à une matière sur laquelle il y a long-temps que j'abuse de votre patience.

Vous demeurez donc ferme, dît Pymandre, à ne rien dire des Peintres qui travaillent encore aujourd'hui.

Que serviroit, lui repartis-je, de vous en parler, il faut les laisser parler eux-mêmes. Vous pouvez voir leurs ouvrages; les plus habiles vous en feront connoître le mérite, & vous exprime-

ront leurs pensées beaucoup mieux que je ne pourrois faire.

Vous avez désiré de savoir l'origine & le progrès de la Peinture. Pour cela je vous ai parlé des premiers Peintres, & de ceux qui ont commencé à perfectionner cet Art. Je vous ai dit comment après avoir été presque perdu pendant plusieurs années, il commença de reparoître en Italie, & qui furent ceux qui contribuèrent à le relever, & le mettre dans un nouveau lustre. Non seulement je vous ai nommé les plus célèbres Peintres Italiens, mais encore ceux des autres Nations qui ont travaillé avec quelque estime. Je vous ai marqué leurs differens talens & le merite de leurs ouvrages. C'est en voyant ces ouvrages que je vous ai entretenu de toutes les parties de la Peinture, & que je vous ai parlé des qualitez necessaires à former un savant Peintre. Ainsi vous pouvez savoir à présent que pour bien juger d'un Tableau & du génie de celui qui l'a fait, il faut regarder d'abord quelle est l'Invention de ce Tableau; si elle est nouvelle, noble, & agréable. La Disposition du sujet vous fera connoître si l'Ouvrier a du jugement, & s'il y a de l'ordre dans ses pensées. C'est dans le Dessen que le Peintre fait paroître la force de son esprit, la science, & le fruit de ses études. Par le dessein il donne de la proportion, de la grace, & de la majesté à ses figures; il en marque toutes les beautés; il exprime les différentes actions du corps, & les divers mouvemens de l'ame. Enfin le dessein est comme la base & le fondement de toutes les autres parties.

Quelque beauté de coloris qu'un Peintre don-

ne à son ouvrage, quelque amitié de couleurs qu'il observe pour le rendre aimable & plaisant à la vûë; quelques jours & quelques lumières qu'il y répande pour l'éclairer, de quelques ombres dont il tâche de le fortifier & d'en relever l'éclat, si tout cela n'est soutenu du dessein, il n'y a rien, pour beau & riche qu'il soit, qui puisse subsister. On doit prendre garde surtout à ne se pas laisser surprendre par les charmes du coloris; car la Couleur n'est pas seulement un agrément que la nature ait répandu sur les corps pour en relever la beauté & leur donner plus d'éclat, mais elle est aussi dans les ouvrages de l'art un moyen merveilleux pour les rendre agréables, & donner plus de plaisir à la vûë. Et de vrai, comme nous voyons que les couleurs de l'arc-en-Ciel, qui ne marquent rien de particulier, ne laissent pas de se faire regarder avec admiration: aussi les diverses couleurs qui brillent dans un Tableau, quoi que privé des autres parties de la peinture, ne laissent pas de frapper les yeux, & même d'émouvoir l'ame, qui se laisse remuer par les sens avec lesquels elle a une si grande liaison, que d'abord elle ne pense, s'il faut ainsi dire, qu'à prendre part au plaisir qu'ils reçoivent, sans examiner les choses par la raison.

C'est pourquoi je croi vous avoir fait observer sur le sujet des Tableaux du Poussin, que ce Peintre dans le coloris de ses figures s'étudioit à les représenter telles qu'elles paroissent dans le naturel, lors que par la distance qui se trouve entre elles & celui qui les voit, l'air qui est interposé les rend plus grises, & fait que la carnation n'est pas si vive & si agréable. Cepen-

dant quoi que la raison fasse voir que c'est une regle qu'on doit observer, il est vrai néanmoins que les Peintres qui ne l'ont pas suivie, & qui s'en sont dispensés, tels que le Titien, Paul Veronese, & ceux de l'école de Lombardie, ont été plus agréables que les autres dans leurs carnations, parce que l'œil ne se soucie pas toujours que les choses soient conduites par les regles de la Raison pourvu qu'elles lui plaisent. Et de même que les lunettes de longue vûe lui font discerner & mieux connoître les objets éloignés, ainsi le Peintre en fortifiant ses couleurs, & les rendant plus sensibles, fait un effet semblable, & lui représente des choses plutôt belles & agréables que régulières. De sorte qu'il faut mettre de la différence entre le jugement que l'œil fait d'un Tableau, & celui que la Raison en donne. L'un se contente de l'agrément, & l'autre recherche la vérité & la vrai-semblance. Et par là vous voyez que la lumière de la Raison doit conduire toutes les opérations de l'esprit, comme la lumière de l'œil les opérations de la main, & qu'il est besoin d'une grande prudence & d'un grand discernement pour distribuer toutes choses selon qu'il est nécessaire pour la perfection d'un ouvrage, lors qu'on veut satisfaire également les yeux & la Raison. Et c'est ce discernement & cette prudence qu'il faut beaucoup estimer dans les Ouvriers & dans leurs ouvrages.

Il me semble que nous avons assez examiné, lors que nous en avons eû l'occasion, comment les plus excellens Peintres ont traité toutes les parties de la Peinture, & ce que doivent faire ceux qui les veulent imiter. Et bien que tous
n'ar-

rivent pas à un même degré de perfection, il y a toujours dans chaque Peintre & dans chaque espèce d'ouvrage quelque chose de bon. C'est une ignorance, ou une complaisance trop basse de louer toutes sortes de Tableaux ; mais c'est une tyrannie & un trop grand mépris de ne vouloir estimer que ce qui est parfait & achevé.

J'avoue qu'on est touché d'une extrême joye quand on voit des objets parfaitement beaux : mais il faut chercher les choses belles parmi même ce qui est difforme, & faire comme les Abeilles qui recueillent du miel sur des plantes ameres. Il y a même certains Tableaux où l'on voit de belles parties, quoi que faits par des Peintres médiocres. Il y en a d'autres aussi qui n'auront ni la nouveauté de l'invention, ni les charmes de la couleur, qui seront admirables par la force des expressions.

Pausanias dit * que les ouvrages de Dédale avoient quelque chose de rude, & qui n'étoit pas trop agréable à la vue, mais néanmoins qu'ils portoient avec eux je ne sai quoi de divin.

Quoi qu'un Peintre ne doive rien négliger, il doit toutefois prendre garde à ne pas tant travailler pour aquerir de l'estime par la beauté des ornemens que par l'excellence de son principal ouvrage. Et c'est de quoi Zeuxis se plaint dans Lucien, disant avec indignation que l'on loue dans la Peinture ce qui n'est que de la fange. Apulée nomme aussi les ornemens les feuilles de l'Art, & de veritables amusemens. C'est pourquoi comme le Peintre n'en doit pas faire le ca

* In Coriath.

pital de son travail, cela ne mérite pas aussi qu'on s'attache trop à les considérer.

C'est une espèce de plaisir de savoir les noms des Peintres, de connoître leurs différentes manières, & de discerner les originaux des copies: mais c'est un contentement achevé quand on peut juger de l'art & de la science de l'Ouvrier; qu'on entre dans ses pensées, & que l'on comprend l'artifice dont il s'est servi pour tromper les yeux, & perfectionner son ouvrage.

Tout ce que nous avons dit ne regarde que cet art de plaire & de tromper. Il y a dans la Peinture une fin encore plus noble & plus relevée, qui est celle d'instruire, & qui est commune aux Sciences & aux Arts, dont Dieu n'a donné la connoissance aux hommes que pour en tirer de l'utilité, & en bien user. Pour cette partie qui est indépendante de toutes les regles, c'est une matiere qui mériterait bien que l'on en traitât de la maniere que je m'imagine que cela devoit être.

Hé quoi, interrompit aussitôt Pymandre, est-ce que vous n'en parlerez point, & que vous m'en ferez un secret?

Je n'ai rien de caché pour vous, lui repartis-je, mais il faudroit pour vous satisfaire que j'eusse fait achever beaucoup de desseins qui sont commencez, & mis en état ceux qui sont déjà finis. Cependant si ce que nous avons dit vous a plu, vous aurez de quoi vous divertir en voyant les Tableaux des meilleurs Maîtres, & en vous entretenant dans une occupation qui a été le plaisir des plus grands hommes.

Car de tous les Arts que l'esprit de l'homme possède, y en a-t-il un plus admirable que celui
de

de la Peinture, par le moyen duquel on fait représenter la nature même, & faire voir par le mélange des couleurs l'image de toutes les choses qui tombent sous les sens. Que si c'est un grand avantage à l'homme de comprendre dans son esprit les images des corps animez & inanimez, combien est-ce une chose digne d'admiration d'en pouvoir tracer la ressemblance, & encore plus de se former une idée de toutes les beautés de la Nature pour en faire une plus parfaite, telle qu'étoit cette figure de Pyrrha qui surpassoit toutes les plus belles femmes ? Mais comme il est rare de trouver une personne parfaitement belle, aussi est-il extrêmement difficile de faire l'image d'une beauté accomplie. C'est pourquoi les plus savans hommes de l'antiquité, pour avoir part à la gloire d'un Art si merveilleux, non seulement ont eû une estime toute particulière pour la Peinture, mais encore ont voulu peindre eux-mêmes. Pythagore, quoi que fortement attaché à l'étude de la Philosophie, prenoit souvent le pinceau pour se délasser l'esprit. Platon avoit une connoissance parfaite du Dessin, de même que Socrate son maître qui travailloit excellemment de Sculpture. Paul Emile ce grand Capitaine, voulant que ses enfans joignissent à l'étude de la Philosophie la pratique de la Peinture, fit venir d'Athènes Mcthodorus pour leur en donner des préceptes. Fabius fit gloire de peindre le Temple du Salut. Celui d'Hercule fut orné des Tableaux du Poète Pacuvius. Turpillius Chevalier Romain, M. Valere, Ateius, Labeo Préteur & Proconsul, & Lucius Mommius ont laissé des Tableaux de leur façon. Et quoi que l'amour de la Peinture sem-

ble bien different & éloigné de la passion de ceux qui forment les Républiques , & des hommes nourris dans le métier de la guerre, les Scipions néanmoins & Jules César , qui étoient de grands Capitaines , n'ont pas laissé de prendre beaucoup de plaisir à la Peinture. Domitien & Néron, tout brutaux & cruels qu'ils étoient, s'arrêterent quelquefois à dessiner ; & Alexandre Sévère, Valentinien, & Marc Agrippa quittoient leurs occupations les plus sérieuses pour s'occuper à cet exercice. Quintus Pedius neveu de César, étant né muet, on lui fit apprendre à peindre, parce qu'il sembla à ceux qui avoient soin de son éducation qu'il n'y a rien qui mérite mieux d'occuper l'esprit d'un jeune Prince que l'exercice de la Peinture.

Il y a eû même plusieurs femmes qui ont aquis de la réputation dans ce travail. Plin parle * d'une fille du Peintre Mycon, nommée Timarete, laquelle peignoit fort bien , & encore † d'une autre Timarete fille de Nicon aussi Peintre, de laquelle il y avoit dans le Temple d'Ephese un Tableau fort ancien où elle avoit représenté Diane. Le même Auteur parle encore d'une Irene, d'une Calypso, & de plusieurs autres qui se sont rendues recommandables par l'excellence de leur pinceau.

Tant d'hommes illustres qui s'appliquoient à la Peinture contribuèrent à anoblir cet Art ; de sorte que parmi les Grecs il fut mis au nombre des Arts liberaux, & par un decret public défendu aux esclaves & à ceux qui auroient été repris de Justice d'en faire profession, & de s'y exercer.

. Ou-

* Liv. 35. ch. 9. † Ibid.

Outre les personnes considerables qui ont été curieuses d'apprendre à peindre , on a vû des Rois , des Princes , & des Républiques, qui pour marque de l'estime qu'ils faisoient de la Peinture ont beaucoup honoré ceux qui en faisoient profession. Les Agrigentins eurent une affection singuliere pour Zeuxis, auquel ils firent de grandes liberalitez. Aristide Thebain fut fort estimé du Roi Attale. Bularchus fut cheri de Candaulle, Protogenes de Démetrius Phalereus. César aima Thimomachus. Nicomede Roi de Lycie fit un cas singulier de Praxitele, de même que Philippe de Macedoine de Pamphyle. Que ne fit point Aléxandre pour Apelle? Et enfin quelle réputation n'ont point eû tous les anciens Peintres & leurs ouvrages qui ont été vendus des sommes immenses?

Mais afin de ne mettre pas seulement au jour la gloire des Peintres anciens , & laisser dans les ténèbres le nom des Peintres modernes, je dirai que Robert Roi de Naples honora le Giotti d'une bienveillance particuliere : & que Loûis XI. Roi de France fit la même grace à Jean Belin. René d'Anjou Roi de Sicile , non seulement eût de l'estime pour les excellens Peintres de ce temps-là , mais encore qu'il peignit fort bien , comme on peut juger par plusieurs ouvrages qu'il a faits, & dont on en voit plusieurs dans l'Eglise des Celestins d'Avignon. André Mantegna posseda l'affection de Loûis Marquis de Mantouë. Mais quels honneurs ne reçût point Leonard de Vinci, je ne dis pas seulement de Loûis le More Duc de Milan , & de Julien de Médicis, mais encore de François I. entre les bras duquel il mourut? Les Papes Ju-

les II. & Leon X. reconnurent les excellentes qualitez de Michel Ange, de Raphaël, & des autres Peintres de ce temps-là. L'Empereur Maximilien eût de l'estime pour Albert Dure, & le Titien fut aimé d'Alfonse Duc de Ferrare, de Frédéric Duc de Mantouë, de l'Empereur Charles-Quint. En quelle estime a-t-on vû Rubens & Vandick en Angleterre & dans les Païs-Bas? Veritablement depuis la mort de François I. & de Henri II. la Peinture ne fut pas si bien traitée en France qu'elle avoit été; les guerres civiles l'éloignerent, & ce fut le Roi Louis XIII. qui rappella dans son Royaume les Sciences & les Arts par l'estime qu'il eût pour eux: car non seulement il fit venir d'Italie plusieurs excellens hommes, mais il s'occupoit souvent lui-même à dessiner, & prenoit plaisir à représenter au naturel des Seigneurs ou des Officiers de sa Cour; & cet amour qu'il avoit pour la Peinture l'avoit porté un peu avant sa mort à faire venir de Rome le Poussin, qui reçût de Sa Majesté autant d'honneurs & de bons traitemens qu'aucun Peintre eût jamais eûs.

Mais si on commença dans ces temps-là à voir plusieurs grands Seigneurs devenir curieux, & remplir leurs Maisons de Tableaux, on n'avoit point encore une connoissance parfaite de cet Art. Ce n'est que depuis que le Roi qui gouverne aujourd'hui si glorieusement la France, après l'avoir accruë par ses Conquêtes, en a aussi augmenté la magnificence par tant de bâtimens qu'il a fait faire. Les Ouvriers se sont perfectionnez & poussez d'un généreux desir de gloire: on peut dire qu'ils se sont rendus les plus considerables qui soient aujourd'hui dans l'Europe.

rope. Combien de personnes de qualité & de tous sexes ont pris plaisir à s'instruire dans le Dessin, connoissant qu'il n'y a rien qui ouvre davantage les yeux, & les rende capables de bien juger de toutes sortes d'ouvrages? Je pourrois vous nommer un grand nombre de ces personnes, mais vous en connoissez assez dont vous faites beaucoup d'estime; & je croi qu'il est temps que je mette fin à un discours qui peut-être n'a été que trop long. En disant cela je pris un papier qui étoit plié sur ma table, & le donnant à Pymandre, Tenez, lui dis-je, voilà de quoi vous faire passer ce soir une heure de temps. Vous jugerez du differend dont il est question. Pymandre croyant que c'étoit un Factum, le mit dans sa poche: mais en sortant il le retira pour savoir si c'étoit quelque affaire pressée que je lui recommandasse. Il connut que le differend étoit entre la Poésie & la Peinture. Il voulut en lire quelque chose: mais je lui dis qu'il verroit cet écrit en son particulier, & qu'au premier jour il m'en diroit son sentiment que j'étois bien-aise d'avoir avant que de le rendre public. Après cela nous nous séparâmes.

L E S O N G E

D E

PHILOMATHE.

VOUS souvient-il , mon cher Cleogene, d'un Entretien que nous eûmes ensemble il y a quelque temps . par lequel , pour excuser vôtre paresse , & justifier l'inclination que vous avez à demeurer au lit , vous tâchiez à me persuader que les hommes ne sont jamais plus heureux en cette vie que pendant le sommeil. Que non seulement ils y goûtent un doux repos qui les délasse , & leur donne de nouvelles forces ; mais encore que l'ame se trouve souvent entretenüe par des images & des songes si charmans , qu'elle sent une joye inconcevable pendant les agréables momens qu'elle est dans cet heureux état. J'ai éprouvé moi-même cette vérité , & je vais vous raconter sur ce sujet ce qui m'est arrivé.

Un des plus beaux jours de l'été dernier, pendant que la Cour étoit à Versailles , je choisiss une heure qu'il n'y avoit personne dans le petit Parc , pour mieux voir ce qu'on avoit nouvellement fait aux fontaines.

Lors que j'eûs considéré tous ces endroits si beaux & si charmans , qu'un seul pourroit faire l'ornement & la magnificence d'un grand palais , je m'enfonçai dans un des bosquets qui me parut le plus couvert. M'étant assis sur un
siège,

siège, je repassois dans ma mémoire ce qu'il y a de remarquable & de singulier dans ces differens lieux, qui tous ensemble font de cette Royale Maison la plus riche & la plus superbe demeure que l'on puisse imaginer. Je n'y eûs pas été long-temps, que je m'appuyai contre un arbre qui se rencontra près de moi. Le calme où je me trouvai, le bruit des eaux, & la fraîcheur du lieu se rendirent insensiblement maîtres de mes sens, & me livrerent au sommeil. Tant d'excellentes images, dont mes yeux s'étoient remplis, entretenoient mon esprit dans des rêveries si agréables, que je crus être encore dans un des riches Pavillons de la Renommée, & que tout d'un coup j'apperçûs venir deux Dames, qui à leur port majestueux avoient quelque chose de plus qu'humain. L'une étoit d'une taille haute & fort dégagée. Elle avoit le teint blanc, les yeux bleus & vifs. Ses cheveux étoient blonds, qui tombant par grosses boucles sur son col, en augmentoient encore la beauté. Sa robe étoit blanche, semée de diverses fleurs en broderie d'or. Un manteau de couleur bleuë, & fort léger pendoit de dessus ses épaules, & traînoit jusques à terre. L'autre Dame étoit d'une taille un peu moins grande, mais parfaitement bien proportionnée. L'air de son visage avoit quelque chose de mâle & de doux tout ensemble. Ses yeux noirs brilloient d'un éclat vif & perçant, & ses cheveux bruns étoient nouëz négligemment autour de sa tête. Sa robe étoit d'un taffetas changeant, & par dessus elle avoit un grand voile d'une étoffe de soye très-claire rayée d'or & d'argent, au travers de laquelle on ne laissoit pas de découvrir les couleurs de sa robe. La premiere
te-

tenoit en sa main des tablettes ; & l'autre un rouleau de papiers & un crayon. Les voyant avancer, je me retirai dans un coin du Pavillon, & j'entendis qu'elles se faisoient quelques reproches, l'une se plaignant de ce que l'autre lui déroboit quelque chose de sa gloire. Après avoir marché quelque temps avec assez d'action, elles s'arrêterent contre cette riche balustrade de marbre qui environne le bassin de la fontaine. Je connus alors par leurs discours que c'étoit la Poésie & la Peinture qui avoient quelque différend. Elles s'appuyèrent sur la balustrade moins pour se reposer que pour parler plus commodément, & alors je fus témoin de cet Entretien.

L A P E I N T U R E.

N'EST-CE pas aussi une chose étrange, ma sœur, que vous preniez tant de soin à traverser mes desseins ? Quoi, je n'ose rien faire de particulier pour la gloire du Roi, que vous ne l'imitiez ! Si je pense travailler à quelque ouvrage qui ait rapport à ses actions, vous venez aussitôt m'interrompre, & vous tâchez par vos belles paroles à me priver de l'honneur que je puis aquerir par l'excellence de mon invention.

L A P O E S I E.

VOs Ouvrages, ma sœur, n'ont rien que d'admirable,
 Tout y paroît savant, naturel, agréable ;
 Mais quelque illustre effort que fasse vôtre main,
 Si

*Si c'est pour m'égalér, elle travaille en vain.
Pourquoi donc m'accuser de malice ou d'envie ?
Quelle gloire, ma sœur, vous puis-je avoir ravie ?*

*Quel sujet auroit pu m'animer contre vous,
Et rendre mon esprit de vos grandeurs jaloux,
Moi qui dans mes travaux n'ai jamais vû per-
sonne*

*Prétendre à m'arracher l'honneur de la couronne ?
Tout cet éclat trompeur qui brille dans vôtre Art,
Vous appartient, ma sœur ; je n'y prens point de
part.*

*Vos plus vives couleurs, vos lumieres, vos om-
bres*

*Paroissent à mes yeux trop foibles & trop som-
bres.*

*Je sai, quand il me plaît, favorable aux amans,
Leur faire des portraits plus vifs & plus char-
mans.*

*D'un pinceau tout divin je fais une peinture
Qui ternit les beantez que forme la nature,
Et d'où, sans reprocher les dons que je vous fais,
Vous empruntez souvent les plus beaux de mes
traits.*

*Mais pour vous obliger, & vous rendre service,
Est-il rien sous les cieux, ma sœur, que je ne fisse ?*

LA PEINTURE.

CE n'est pas me bien servir que de vouloir at-
tirer tout le monde à vous, quand il est oc-
cupé à considérer mes ouvrages, & je n'ai pas
lieu de prendre pour de bons offices ceux que
vous me rendez tous les jours. Je croyois ne
pouvoir mieux plaire à ce grand Monarque,
qui

qui est aujourd'hui la merveille du monde, que de le peindre sous les différentes images des plus grands Héros de l'antiquité; & l'ayant représenté vaillant, généreux & triomphant, je pensois en avoir formé des traits qui le faisoient assez bien connoître, lors que j'apprens que vous vous servez des sujets que j'ai choisis pour faire des portraits de ce grand Prince.

Ne pouviez-vous pas employer vos talens d'une autre maniere, sans vouloir m'ôter la gloire que j'aquiers par l'excellence de mes Tableaux, & particulièrement dans ceux, où sous des figures toutes mystérieuses, je tâche à donner quelque idée de l'ame de ce grand Monarque?

L A P O E S I E.

Pour parler d'un Heros, ou d'un grand Personnage,
*Vous savez bien, ma sœur, que c'est un avantage
 Que les Dieux en naissant m'ont donné dessus vous,
 Et qui fait le sujet de tout votre courroux.
 Mais si les Immortels, comme leur fille aînée,
 A chanter leurs vertus m'ont ainsi destinée,
 Votre sort, quoi que moindre, est pourtant bien-heureux;
 Puis qu'enfin vous savez de ces Héros fameux
 Représenter le corps, & faire une peinture
 Qui par votre Art divin imite la nature.
 Vous pouvez même encor de tout cet Univers
 Retracer les sujets que je peins dans mes vers,
 Je ne vous cache point ce que j'ai de richesses;
 Je vous en fais, ma sœur, bien souvent des largesses,*

Et

*Et pour tant de tresors & de dons précieux.
 Je n'exige de vous qu'un accueil gracieux.
 Vous devez un peu plus aux droits de ma nais-
 sance;
 Mais je ne veux de vous d'autre reconnoissance.*

LA PEINTURE.

HA, c'est me traiter avec trop d'orgueil! Je
 voi bien qu'il est temps que je me déclare,
 & que je fasse voir avec combien d'injustice vous
 prétendez usurper ce droit d'aînesse, vous qui n'é-
 tes venuë au monde que long-temps après moi.
 Jusques ici j'ai souffert vôtre humeur altiere;
 mais puis que vous voulez me dérober un titre
 qui m'est si justement aquis, je prétens bien m'op-
 poser à vos desseins, & détromper ceux que vous
 prévenez à mon desavantage. Il ne m'est pas dif-
 ficile de prouver le temps de ma naissance, & de
 faire voir que les Dieux ne vous ont fait naître
 que pour me tenir compagnie, & pour expliquer
 aux hommes les mysteres que je leur avois déjà
 représentez par mes savans caracteres.

LA POESIE.

Si l'on ne savoit pas quelle est mon origine,
 Que je tire mon sang d'une source divine,
 Que le Ciel m'a vû naître, & que les Immortels
 M'ont commise ici-bas pour bâtir leurs Autels;
 Que c'est ma seule voix qui forme leurs oracles,
 Prononce leurs decrets, annonce leurs miracles,
 Et de leurs volontez établissant les loix,
 Y tient assujétis les peuples & les Rois;
 Et si j'étois enfin quelque peu moins connue;
 Vous

*Vous pourriez bien, ma sœur, vous qui trompez la
vue,*

*Tracer de mon visage un crayon imparfait,
Et le faire autrement que les Dieux ne l'ont fait.
Mais chacun sait assez qu'il n'est point de contrée
Où mon nom & ma voix ne se soient fait entrée:
Je me suis fait connoître en mille & mille lieux,
Pour y faire adorer les Héros & les Dieux.*

*Avant que vous eussiez jamais fait leurs images,
Je montrois comme on doit leur rendre des hom-
mages:*

*J'enseignois aux mortels l'effet de leur pouvoir,
Qui fait de l'Univers tous les cercles mouvoir:
Je faisois leur portrait sans pinceau, sans matière,
Sans ombres, & sans traits; ce n'étoit que lumie-
re,*

*Que les yeux les plus forts ne pouvoient supporter,
Mais qu'un esprit soumis savoit bien respecter:
Et par ces mots sacrez de pure & simple essence,
J'en faisois mieux que vous toute la ressemblance.*

*Cependant pour vous plaire, & pour les hono-
rer,*

*Je vous appris, ma sœur, à les bien figurer.
Je vous marquai les lieux où chacun d'eux ha-
bite;*

*Je vous dis leurs vertus, leurs noms, & leur mé-
rite,*

*La puissance qu'ils ont sur le sort des humains,
Les ouvrages sortis de leurs divines mains,
Quel est le port de l'un, de l'autre le visage,
Des Déeses le teint, des Nymphes le corsage;
Et vous traçant ainsi de tous les demi-Dieux
Cent differens portraits rares & précieux,
Je vous donnois sujet de faire une peinture,
Où de ces grands Héros on connût la figure.*

Com.

*Combien de fois mon cœur de ce zèle enflammé
A-t-il dedans le vôtre un beau feu rallumé,
Dont la claire lumière & la chaleur ardente
Echauffoit votre esprit & votre main tremblante,
Et par ce grand secours qu'ils tiroient de mon sein,
Achevoient aisément quelque noble dessein?
Mais sans moi vos couleurs, quoi que vives &
belles,
N'eussent jamais bien peint les beautés éternelles;
Et même très-souvent pour de moindres sujets,
Je vous en ai, ma sœur, fait les premiers projets.
Ne dédaignez donc point ce nom de ma cadette,
Profitez-en, ma sœur, soyez sage & discrète;
Et pour n'abuser plus ainsi de ma bonté,
Laissez-là votre orgueil, & votre vanité.*

LA PEINTURE.

C'EST ma voix, ma sœur, qui est une voix
toute spirituelle & toute divine, puis qu'elle
se fait entendre à tous les peuples. Je n'ai
pas besoin, comme vous, de differens idiomes
pour chaque nation : je n'ai qu'une manière de
m'exprimer qu'elles entendent toutes; & le plus
barbare comme le plus poli comprend tout d'un
coup ce que je lui veux dire. Il n'est pas jusques
aux animaux qui ne soient soumis à ma puis-
sance, & à qui je ne fasse sentir les charmes de
mon Art : j'expose des choses qui paroissent si
réelles, qu'elles trompent les sens. Je fais par
une agréable & innocente magie, que les yeux
les plus subtils croient voir dans mes ouvrages
ce qui n'y est pas. Je fais paroître des corps
vivans dans des sujets où il n'y a ni corps ni vie.
Je représente mille actions différentes, & par
tout

tout l'on diroit qu'il y a de l'agitation & du mouvement. Je découvre des campagnes, des prairies, des animaux, & mille autres sortes d'objets, qui n'existent que par des ombres & des lumières, & par le secret d'une science toute divine avec laquelle je fai tromper les yeux. C'est par ces merveilles, ma sœur, que malgré vos artifices je prétens conserver quelque avantage sur vous.

L A P O E S I E.

Estimez de vôtre Art les differens ouvrages,
 Vantez ces beaux portraits, ces vivantes images,
 Tous ces fruits si bien peints, ces arbres toujours
 verds,
 Les épics de l'été, les glaçons des hivers.
 Montrez, si vous voulez, cent choses surprenantes,
 Que l'on croit bien souvent & vives & mouvantes,
 Et d'un pinceau savant exprimez des beautés
 Dont les yeux des mortels puissent être enchantés.
 Pour satisfaire mieux au plaisir de la vue,
 Arrangez ces couleurs dont vous êtes pourvue.
 Vos plus puissans efforts ne produiront jamais
 Des miracles pareils à tous ceux que je fais.
 Je ne vais point chercher dans le sein de la terre
 Ces differens émaux, ces couleurs qu'elle enferme,
 Qui recevant de vous quelque charme nouveau,
 Donnent à vos Tableaux ce qu'on y voit de beau.
 Ce surprenant éclat d'une peinture illustre
 Dure très-rarement jusqu'au centième lustre:
 La matière s'en perd, & l'on voit trop souvent
 Vos pénibles travaux emportez par le vent.
 Les miens ne courent point de fortune semblable:

Ils n'ont rien que de grand, de noble & de durable,
 Et sans craindre du temps les outrages divers,
 Ne periront jamais qu'avec tout l'Univers.
 L'esprit qui les produit & leur donne naissance,
 Leur communique aussi sa divine puissance;
 Ils sont purs comme lui, solides, éternels,
 Ayant part au bonheur des Etres immortels.
 Ainsi je puis, ma sœur, sans faire ici la vaine
 Rabaisser aisément votre humeur trop hautaine.
 Car qui peut ignorer que l'Astre dont le cours
 Compose les saisons, & les mois & les jours,
 Est le Dieu dont je tiens ma naissance divine,
 Et qui d'un feu secret échauffe ma poitrine?
 Que ma voix est la voix qu'il employe à charmer
 Ceux d'entre les mortels dont il se fait aimer,
 Et que des plus beaux Arts les écoles savantes
 Deviennent par mes soins encor plus éclatantes?
 Quand des Peintres fameux les célèbres pinceaux
 Feront voir dans ces lieux des chefs-d'œuvres nou-
 veaux,
 Vous connoîtrez, ma sœur, que leur rare genie
 Ne reçoit que de moi sa puissance infinie;
 Que déjà par mes soins ils font voir à la Cour
 Des portraits dignes d'eux & du pere du jour.
 Ainsi vous ferez mieux sans vous mettre en colere,
 De travailler en paix, & d'apprendre à vous taire.

LA PEINTURE.

J'AVOUE, ma sœur, qu'Apollon est votre
 pere; que c'est par votre bouche qu'il parle
 aux hommes un langage tout divin; que pour
 moi je ne leur parle que par des signes; & que
 ma naissance ne vous est point connue. Com-
 me je suis fille qui ne tient pas de grands dis-
 cours

cours, je vous apprendrai en peu de mots mon origine, & vous ferai voir combien elle est plus ancienne & plus illustre que la vôtre. C'est un secret que je vous avois toujours caché, pour ne vous donner point de jalousie. Sachez donc, ma sœur, que je suis fille de Jupiter; que ce Dieu m'engendra lors qu'il voulut créer l'Univers, & me fit sortir de sa tête, non pas de la même sorte qu'il fit naître Minerve avec l'assistance de Vulcain; mais qu'il m'en tira lui-même par sa propre vertu, & par un effort de son pur esprit, afin de se servir de moi pour peindre le Ciel & la Terre, dont les couleurs charment les yeux de tout le monde.

Après que j'eûs couvert les Cieux de ce bel azur que vous voyez, j'y figurai ces Signes admirables qui en font l'ornement. Ne vous étonnez plus, ma sœur, si je me sers des signes pour me faire entendre, puis que c'est le langage du plus grand des Dieux, & le premier par lequel il se fit connoître aux hommes, & leur exprima ses volontez. La lumière ne fut créée que pour faire voir mes ouvrages. Ce fut par elle que l'on apperçût que j'avois peint le lambris des Cieux d'une couleur douce & éclatante; que je l'avois enrichi de ces brillans dont il est semé, & dont la disposition marque le chemin par où le Soleil fait sa course.

Ce fut contre cette voute celeste que je pris plaisir à représenter des fleuves, des figures humaines, des animaux, & une infinité de choses qui sont les premières images de tout ce qu'il y a en l'air, sur la terre & dans les eaux, dont mon pere voulut que je traçasse une idée. Comme je les formai d'une manière toute celeste

leste, elles sont bien différentes de ce que l'on voit ici bas.

Ce fut moi, ma sœur, qui travaillai à ces riches portiques par où votre pere commence & finit sa carrière. J'employai pour matiere ce pur esprit qui forme l'or dans les entrailles de la terre: & sur cette matiere toute spirituelle je couchai mes plus vives couleurs. Cet Arc, qui paroît dans le Ciel, & qui par sa beauté charme les yeux toutes les fois qu'on le voit, est un premier essai des couleurs dont je voulois me servir à peindre la nature. Cependant cet essai parut un chef-d'œuvre à tous les Dieux; & mon pere en ayant été lui-même surpris, le cacha long-temps aux hommes, qui ne méritoient pas la vûe d'une chose si précieuse. Tout ce que vous voyez, ma sœur, de si bizarrement peint dans les nuages, est un effet des premiers jeux de mon esprit. Je donnai ensuite de la couleur à tout ce qui est dans les eaux & sur la terre. J'émailalai les fleurs, je dorai les moissons, j'embellis les fruits de teintes différentes, & figurai mille images bizarres sur les pierres & sur les coquilles. Ce que l'on voit de si extraordinairement peint dans des arbres & contre des rochers a été fait par le Hazard, qui observant alors ce que je faisois amassoit ce qui tomboit de mes couleurs, avec lesquelles tâchant à m'imiter, il représentoit une infinité de choses.

A mesure que Jupiter créoit les oiseaux, les poissons, & les autres animaux qui sont sur la terre, je les parois de ces mêmes couleurs dont j'avois peint la nature. Mais lors qu'il eût créé l'homme, ce fut moi, ma sœur, qui travaillai à la belle proportion de ses parties, & qui

qui en les couvrant de teintes admirables, en fis le chef-d'œuvre & le racourci de tout le monde entier.

La Lumiere qui m'avoit vû peindre voulut imiter ce que j'avois fait : elle déroba de mes couleurs pour s'en servir, & s'enfermant dans des lieux secrets, & où elle ne pouvoit entrer qu'avec peine, se plaisoit à copier ce que j'avois peint sur la terre. Mais il est difficile de voir ses ouvrages, si l'on ne se cache dans les mêmes endroits où elle se retire, pour la surprendre lors qu'elle travaille.

Les Divinitez des eaux considerant aussi mes peintures avec plaisir, en ont voulu faire des copies ; & elles y ont si bien réüssi, que vous voyez avec quelle facilité elles savent faire un tableau en un moment. Les grands Fleuves même & les Torrens, quoi que prompts & impetueux, tâchent souvent de les imiter, mais ils n'ont pas assez de patience pour achever tout ce qu'ils commencent. Il n'y a que les Nymphes des rivières, des lacs & des fontaines, dont l'humeur est plus douce & plus tranquille, qui ont pris un si grand plaisir dans cette occupation, qu'elles ne font autre chose que représenter continuellement tout ce qui s'offre à elles.

Après avoir fini les ouvrages qui m'avoient été ordonnez, je remontai au Ciel, où je pensois demeurer auprès de mon pere à les contempler ; lors que l'Amour, ce Dieu qui aime toutes les belles choses, vint trouver Jupiter, & lui remontra que pour sa plus grande gloire, il étoit besoin que je demeurasse en terre, & que j'appriasse aux hommes à connoître & à adorer les Dieux. Qu'il étoit vrai que les Nymphes des eaux tâchant

chant d'imiter ce que j'avois peint , représentoient bien ce qu'elles voyoient ; qu'elles donnoient même du mouvement & de l'action aux choses inanimées ; qu'il y avoit dans leurs peintures une vérité & une admirable union de couleurs ; mais qu'elles étoient si capricieuses, qu'on ne pouvoit bien voir leurs tableaux , parce qu'elles les représentoient toujours renversez le haut en bas. Qu'outre cela elles négligent , ou ne savent pas leur donner assez de force , ni faire un choix des plus belles choses , peignant indifféremment toutes sortes d'objets. Qu'elles n'avoient pas même une application assez sérieuse à leur travail : outre que les Zephirs se divertissoient souvent à corrompre les traits , & à confondre les couleurs de leurs tableaux.

J'ai voulu , dit l'Amour , les engager à faire mon portrait ; plusieurs Nymphes des fontaines & des lacs les plus tranquilles témoignent y prendre plaisir. Mais lors qu'elles avoient fini mon Tableau, je ne pouvois le tirer de leurs mains & même si-tôt que je m'éloignois , elles effaçoient ce qu'elles avoient fait , pour mettre une autre chose à la place.

La Lumière qui représente assez bien la Nature , quand elle travaille enfermée , n'a pu me satisfaire. L'ayant voulu engager à faire le portrait d'un amant pour sa maîtresse , elle n'en put marquer que les premiers traits. Ainsi , vous voyez bien que pour donner aux hommes des images plus ressemblantes de toutes les Divinitez , il est nécessaire que la Peinture retourne parmi eux pour les instruire.

Lors que l'Amour eût parlé , Jupiter me regardant , Retourne donc , ma fille , me dît-il , &

va faire ton séjour sur la terre. C'est là que par les ouvrages de tes mains tu apprendras aux mortels quel est mon pouvoir. Imprime de toutes parts des marques de ma grandeur ; & en leur enseignant ton Art, fait leur savoir combien je leur cache d'autres merveilles qu'ils ne verront jamais pendant leur vie.

Il ne m'eût pas si-tôt parlé, que je partis remplie d'une infinité de nobles idées, pour les communiquer à ceux que j'en trouverois les plus dignes. Je descendis en terre avec l'Amour. Il fut le premier des Dieux dont je fis des images. Je le représentai en cent façons différentes, selon les différentes occupations qu'il se donne lui-même. Il m'obligea d'enseigner les premiers traits du dessein à une jeune fille chez laquelle il logeoit. Ce fut par où je commençai à me faire connoître ; & c'est, ma sœur, pourquoi l'on a cru que je n'avois pris naissance qu'en ce temps-là.

Je montrai ensuite aux hommes la manière de distribuer les jours & les ombres pour donner du relief aux corps. Je leur enseignai à composer toutes sortes de couleurs, & à s'en servir pour imiter mes ouvrages. Je leur dis de quelle manière il faut regarder les objets, & leur fis comprendre de quelle sorte les choses paroissent plus ou moins grandes à la vûë. Je leur appris à répandre sur leurs tableaux une lumière qui imitât bien celle de la nature ; à connoître que la beauté vient de la proportion des parties, & comment il faut faire choix des plus belles ; de quelle sorte il faut se conduire pour bien marquer la force & la diminution de l'air dans les objets les plus proches & les plus éloignez ; ce

que

que l'on doit étudier pour bien exprimer les divers mouvemens du corps, & les différentes passions de l'ame; enfin, comment l'on doit représenter la beauté, & les graces mêmes qui se trouvent dans chaque chose.

L'Amour ravi de voir tous les soins que je prenois pour apprendre aux hommes tant de merveilles, parloit de moi dans tous les lieux où il se trouvoit & me faisoit rechercher de tout le monde. J'apprenois aux Amans à déclarer leurs passions par des caractères tout mystérieux. Je leur faisois voir la personne même qu'ils aimoient, quoi qu'absente; & j'en figurois des images non pas semblables à celles que vous faites, ma sœur, que chacun peut confider à sa fantaisie, & se représenter comme il lui plaît, mais des images véritables, & où la nature sembloit avoir formé une seconde personne.

Ce fut donc par moi, ma sœur, quoi que vous puissiez dire, que les hommes comprirent la nature & l'excellence des Dieux. Je leur en figurai, d'une manière proportionnée à leur intelligence, la grandeur & les hautes qualitez. Ils apprirent aussi de moi à découvrir aux Dieux mêmes les sentimens de leur cœur, par des figures qu'ils gravoient de toutes parts pour marque de leur veneration. L'on ne parloit point de vous alors, ma chere sœur, & ce ne fut qu'en considerant la beauté de mes travaux, que l'Imagination vôtre mere devint amoureuse d'Apollon. Elle étoit ma confidente, & les Dieux l'avoient donnée aux hommes pour leur aider à mieux entendre ce que je leur enseignois, & rendre leur esprit capable de comprendre la subli-

mité de mes myſteres. J'avois ſi ſouvent peint le viſage de ce Dieu que vous appelez vôtre pere, & elle m'en avoit ouï dire de ſi grandes choſes, qu'elle en devint paſſionnée. Vous ne penſiez peut-être pas que je fuſſe ſi bien informée de ce qui vous regarde. Cependant il faut que vous ſachiez que j'ignorois moins que perſonne tout ce qu'elle faiſoit pour ſe faire aimer de lui. Je reconnus bien-tôt après qu'elle avoit reçu des gages de ſon amour. Pendant le temps de ſa groſſeſſe, elle ne ceſſoit de le rechercher; & lors qu'il ſe retiroit chez Thetis, elle couroit toute ſeule parmi l'obſcurité des ténébres pour le trouver. Elle traversoit le palais du Sommeil, elle paſſoit au milieu des Songes & des Viſions; & parce qu'elle ne pouvoit s'empêcher de les regarder, cela fut cauſe que vous en fûtes beaucoup marquée. Enfin le terme de ſon accouchement arriva, & ce ne fut qu'avec des fureurs & des transports extraordinaires qu'elle vous mit au monde. Elle ſe retira ſur le Mont Olympe, pour ne vous pas montrer d'abord dans cet état où vous étiez. Apollon & ſes ſœurs prirent ſoin de vous pendant que vous demeurâtes aſſez long-temps cachée dans les bois à cauſe de ces marques que vous aviez contractées dans le ventre de vôtre mere. Ce fut pour tâcher d'effacer ces défauts que vôtre pere fit naître une fontaine pour vous y laver: mais ſes ſoins & ceux de ſes ſœurs n'ont pu empêcher qu'il ne vous ſoit demeuré quelques taches, que vous voulez faire paſſer pour des graces & des avantages de la nature.

LA POESIE.

Vous nommez des défauts ce que chacun admire.

Ce feu saint & sacré qu'Apollon seul inspire,
Cet air noble, & pompeux, ces charmes, ces ap-
pas,

Sont en moi des beautés qui ne vous plaisent pas.

Telle grace en effet si rare & peu commune,

N'est point une faveur que fasse la fortune.

Ces nobles qualitez sont des présents des Dieux,

Qui m'élèvent en haut, & m'approchent des Cieux.

Si d'un œil pur & sain sans un danger extrême,

Vous pouviez réfléchir vos regards sur vous-mê-
me,

Vous verriez vos couleurs & vos traits si vanter

Souvent pleins de défauts & de difformitez.

Mais ce fâcheux aspect vous rendroit malheureu-
se,

Votre occupation vous seroit ennuyeuse;

Et ne trouvant en vous rien de bon ni de beau,

Vous quitteriez alors & palette & pinceau.

Aussi de Jupiter la suprême assistance

A voulu vous priver de cette connoissance,

Et pour entretenir sur terre vos travaux,

Vous donner des plaisirs exempts de plusieurs maux.

Ainsi sans trop penser aux choses que vous faites,

Et vous mettre en état de les rendre parfaites,

D'un seul œil bien souvent sans raison & sans
choix

L'on vous voit regarder cent choses à la fois:

Ce qui fait que l'on prend votre noble exercice

Pour un jeu de l'esprit & pour un pur caprice.

L A P E I N T U R E.

IL est vrai, ma sœur, que pour voir avec plus de justesse, & pour mieux juger de toutes choses, je ne me fers quelquefois que d'un œil; & si je m'applique à observer tout ce qui se présente à moi, c'est afin de ne rien imiter qui ne soit vrai. Mais vous, ma sœur, dès vos plus jeunes ans l'on jugea de ce que vous feriez un jour. Car outre que vous étiez fort encline à ne dire gueres la verité, vous étiez si prompte, & l'on peut dire si étourdie, que vous parliez de toutes choses sans les connoître. Les sœurs de votre pere faisoient leur possible pour vous corriger, & pour vous instruire: mais au lieu de bien recevoir leurs avis, vous preniez differens caracteres, & teniez des discours où l'on n'entendoit rien. Quelquefois au retour du Mont Olympe ou du Parnasse, après avoir consulté les Muses, vous rendiez visite aux Nymphes des eaux. Combien de fois vous ai-je trouvée assise auprès d'elles, attentive à les regarder, & à considerer la beauté de leurs ouvrages? Ce fut ce qui dans la suite vous fit naître l'envie de vous attacher à moi. Vous observâtes soigneusement de quelle maniere je travaillois à former les images des Dieux & des grands hommes; de quels traits je me servois pour de moindres sujets, & comment j'employois les couleurs pour peindre toutes sortes de choses.

Votre mere vous exhortoit souvent à imiter ce que je faisois, & à me tenir compagnie: c'est pour cela qu'on a crû que vous étiez véritablement

ment ma sœur , étant presque toujours auprès de moi à expliquer par des mots choisis ce que je représentois par mes peintures.

Je pourrois vous faire souvenir de cent choses que j'ai produites , & que vous avez copiées depuis. Mais comme ce que j'ai fait subsiste toujours , & qu'il ne faut qu'avoir des yeux pour connoître la verité de ce que je dis , ce seront mes ouvrages qui parleront pour moi. Ainsi j'abregerai mon discours , qui contre ma coutume n'a déjà été que trop long. Car c'est à vous qu'il faut laisser ce grand nombre. Car c'est à vous qu'il faut laisser ce grand nombre de paroles que les Dieux vous ont données en partage , & par lesquelles vous prétendez vous rendre considerable. Je vous laisse donc ce langage sublime , & ces expressions extraordinaires dont votre pere se sert lui-même pour faire des réponses ambiguës , & où l'on ne comprend rien. Imittez-le, ma sœur ; & pour abuser le monde par vos Portraits , faites de la laideur une parfaite beauté : pour moi je ferai toujours voir les choses telles qu'elles sont. Mais j'apperçoi l'Amour, qui nous regarde. Comme il vient à propos pour juger de nos differends, nous pouvons nous découvrir à lui, puis qu'il y a long-temps qu'il nous connoît.

L' A M O U R.

JE sai déjà le sujet de vos contestations , & je m'étonne que deux sœurs aussi spirituelles & aussi agréables que vous s'arrêtent à disputer ensemble, pendant que chacun admire vos rares qualitez. Il n'est point question de savoir vos âges,

ges, ni laquelle de vous deux est l'ainée. La jeunesse est si avantageuse, que pour mieux plaire à tout le monde j'aime à paroître toujours enfant. L'on considère les personnes par leur mérite & par leurs services. Je voudrois avoir assez de credit auprès de vous pour vous mettre bien ensemble. Il y a long-temps que je vous connois, & que de l'une & de l'autre j'ai reçu plusieurs services en diverses rencontres. Parmi les bons offices que vous m'avez rendus, j'ai assez de fois éprouvé combien toutes deux vous êtes difficiles à gouverner, pour ne pas dire capricieuses. Mais parce que je suis soupçonné de ne pas suivre les regles de Raison dont on prétend que je ne veux point reconnoître l'empire, je n'entreprendrai pas aussi de vous juger. Soumettez-vous aux ordres de ce grand Roi, dont la présence embellit ces lieux, & qui est aujourd'hui l'arbitre & les délices de tout le monde. C'est pour lui que j'ai pris soin de rendre cette demeure si agréable, en y faisant venir les Graces & les Plaisirs; que pour l'orner, j'y appelle tous les beaux Arts: & c'est pour lui que vous devez travailler l'une & l'autre à mériter son estime, & reconnoître l'accueil favorable qu'il vous fait.

Mais pour lui en donner des marques, travaillez sur differens sujets. Ce puissant Prince vous en fournit un assez grand nombre, par lesquels vous pourrez représenter tant de nobles qualitez qui le font admirer de toute la terre. Sans chercher dans les siècles passez des exemples de ce qu'ont fait les anciens Héros pour les comparer à ses actions miraculeuses, attachez-vous à bien raconter ce qu'il a fait, qui ne

ne trouve rien de comparable dans toutes les Histoires.

L A P O E S I E.

Pour moi je chanterai sur la terre & sur l'on-
de
Les hautes actions du Monarque François,
Et je dirai par tout le monde :
LOUIS, le Grand LOUIS est le plus grand des
Rois.

Tant d'illustres vertus qu'on voit en sa personne
Eternisent son nom en mille & mille lieux :
N'eût il ni Sceptre, ni Couronne,
Il merite d'avoir place parmi les Dieux.

L A P E I N T U R E.

ET moi je représenterai ses vertus & ses ac-
tions en tant de nobles manieres, par des
traits si grands & des couleurs si vives, que
j'obligerai le Temps à respecter mes ouvrages.

L' A M O U R.

SI l'une raconte les grandes vertus de ce Prin-
ce incomparable, & fait une image des beau-
tez de son ame, c'est à l'autre à bien exprimer
ses actions heroïques, & tant de choses memo-
rables qui font l'admiration de toute la terre.
Songez seulement à représenter fidèlement ce
que vous voyez, afin que les siecles à venir puis-
sent encore le voir dans l'état où il paroît aujour-
d'hui à tout l'Univers.

Comme l'Amour eût cessé de parler, je sortis du lieu où j'étois ; & croyant en être assez connu , je m'avançai , & lui dis : O toi, qui fais combien j'ai toujours respecté ton pouvoir ! puis que tu inspires à nôtre Grand Monarque cette noble passion qu'il a pour les belles choses, quoique mon nom ne merite pas d'aller jusques à lui : toutefois, comme il n'ignore pas que je mets toute ma gloire à contribuer ce que je puis aux travaux qui rendent son regne si glorieux ; qu'il a même eû plusieurs fois assez de bonté pour recevoir favorablement les foibles témoignages que j'en ai donnez : je te prie , Amour, de vouloir faire connoître à ce grand Prince que tu m'as trouvé dans ces lieux méditant sur les belles actions de sa vie. La Poésie que voilà peut dire que je n'ai point de plus grande joye que d'entendre de sa bouche les loüanges qui lui sont si legitimement dûës. Et pour la Peinture, continuai-je , en me tournant de son côté , elle fait combien je me suis occupé à faire valoir ses ouvrages , & à découvrir les secrets de son Art , afin de laisser à la posterité des images dignes de ce grand Roi , & d'apprendre à toute la terre les merveilles que nous avons le bonheur de voir.

L'Amour m'ayant écouté me fit signe de le suivre ; & comme pour lui obéir je voulois sortir du lieu où j'étois , j'entendis un grand bruit qui me fit tourner la tête d'un autre côté.

Il est vrai qu'alors j'ouvris à demi les yeux ; & voyant dans l'allée la plus proche de l'endroit où je m'étois endormi toute la Cour qui suivoit le Roi , je fus extrêmement surpris. Cependant me trouvant encore possédé de l'erreur de mon songe, je cherchois à joindre le faux & le vrai.

Il me semble que je regardois si l'Amour ne s'approchoit point du Roi pour me rendre quelque bon office, & je fermai les yeux pour ne me pas détromper sitôt, & pour goûter plus long-temps la douceur d'une si aimable rêverie.

Vous aurez donc, mon cher Cleogene, de la joye d'apprendre que je suis présentement de votre avis, & qu'une si agréable aventure est une nouvelle raison à alleguer pour prouver que le Sommeil est le plus charmant de tous les Dieux.

A F.

Fin du Quatrieme & Dernier Tome.



T A B L E

D E S M A T I E R E S.

Contenues dans le Tome Quatrième.

A

A CADEMIE de Peinture & de Sculpture établie à Paris.	143
Adoration du Veau d'or peint par le Pouffin.	21
Alexandre Veronese.	141
Alfonse du Fresnoy.	330
Alexandre VI. Pape.	298
André Camacée.	133
André Ouche.	ibid.
André Sacchi.	ibid.
Saint André.	266
Appartemens des Tuilleries peints par N. Mignard.	177
Armand Swanvert.	161
Armide & Regnauld peints par le Pouffin.	22
Audran.	313
Aveugles gueris par Nôtre Seigneur.	50

B

B AILLY.	313
Baltazar Marci.	260
Baptême de S. Jean du Pouffin.	48
J. Baptiste de Champagne.	312
Barthelemy.	190
Bartholet Flamael.	261
Baudesson.	313
Lubin Baugin.	329
Belin.	ibid.

P. Berratin de Cortone.	134
Le Bicheur.	170
J. Blanchart.	ibid.
Bacchanales du Pouffin.	23.
	116
A. Bosse.	285
H. Bobrun.	263
Boule.	337
Boulongne.	244
D. & M. Bourbon.	142
Bourdon.	190
Bouffonnet Stella.	313
Brebiotte.	319

C

Le C ALABRESE	142
A. Camacée.	133
De Cani.	337
Mr. de Charmois.	143. 145
Philippe de Champagne.	247
Chaperon.	321
Charmeton.	260
Chasteau.	314
Chaveau.	261
Ciro-Ferris	136
Cleante.	140
Cleobis & Biton peints par Locr.	302
Mich. Corneille.	169
P. Berretin De Cortone.	134
Cotelle.	337
Courtois.	336
	DA-

T A B L E.

D

D ARIUS ouvre le Tombeau de Sémiramis.	287
Description d'un Mausolée envoyé à Bourdon.	194
Discours de Mr. Poussin à Mr. de Noyers sur la Galerie du Louvre.	33
J. Dominique.	133
Dominique Bourbon.	142
Dorigni.	169
Duchefne.	249
Dan. du Moustier.	319

E

E KMAN.	284
<i>Eslaves</i> , il leur étoit défendu parmi les Grecs de faire profession de la peinture.	344
Eustache le Sueur.	146
Etablissement de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.	143

F

C. F ERRI.	136
Le Fevre.	259
Le Fevre de Venise.	267
Fioravente.	142
Flamael.	261
Fouckers d'Allemagne.	30
Fouquieres.	28. 329
Francart.	336
Sim. François.	212
Franchisque Milet.	336
Furius Camillus qui renvoye les enfans des Faleriens.	22
Du Fresnoy.	330

G

G ALERIE de l'Hôtel de la Vrilliere peinte par Perier.	162
Galerie de M. de Bretonvilliers peinte par Bourdon.	209
Galleries du Palais Cardinal peintes par Champagne.	252. 254
Galerie de l'Hôtel de Sene-terre & autres Tableaux peints par Locr.	304
Gaspar Marci.	312
Gaspre du Ghet.	131
Le Gendre.	190
George l'Allemand.	319
Gervaise.	190
Gissey.	259
Grotte de Versailles.	260
Gribelin.	336
Guerin.	284
Du Guernier.	164
Guillain.	163
Guillerot.	329

H

H ANSE.	163
Herard.	263
Hercule, qui enleve Dejanire, peint par le Poussin.	23
Laurent de la Hire.	163
Histoire de Saint Bruno peinte aux Chartreux par le Sueur.	147
Histoire de la mort du Pape Alexandre VI.	298
Histoire de Niobe.	183
Greg. Huret.	199
Hutinot.	312
Hyacinthe changé en fleur.	188
Ja-	

T A B L E

DES MATIERES.

Contenues dans le Tome Quatrième.

A

A CADEMIE de Peinture & de Sculpture établie à Paris.	143
Adoration du Veau d'or peint par le Pouffin.	21
Alexandre Veronese.	141
Alfonse du Fresnoy.	330
Alexandre VI. Pape.	298
André Camacée.	133
André Ouche.	ibid.
André Sacchi.	ibid.
Saint André.	266
Appartemens des Tuilleries peints par N. Mignard.	177
Armand Swanvert.	161
Armide & Regnauld peints par le Pouffin.	22
Audran.	313
Aveugles gueris par Nôtre Seigneur.	50

B

B AILLY.	313
Baltazar Marci.	260
Baptême de S. Jean du Pouffin.	48
J. Baptiste de Champagne.	312
Barthelemy.	190
Bartholet Flamael.	261
Baudesson.	313
Lubin Baugin.	329
Belin.	ibid.

P. Berretin de Cortone.	134
Le Bicheur.	170
J. Blanchart.	ibid.
Bacchanales du Pouffin.	23.
	116
A. Bosse.	285
H. Bobrun.	263
Boule.	337
Boulongne.	244
D. & M. Bourbon.	142
Bourdon.	190
Boussonnet Stella.	313
Brebiotte.	319

C

Le C ALABRESE	142
A. Camacée.	133
De Cani.	337
Mr. de Charmois.	143. 145
Philippe de Champagne.	247
Chaperon.	321
Charmeton.	260
Chasteau.	314
Chaveau.	261
Ciro-Ferris	136
Cleante.	140
Cleobis & Biton peints par Locr.	302
Mich. Corneille.	169
P. Berretin De Cortone.	134
Cotelle.	337
Courtois.	336
Da-	

T A B L E.

D

D ARIUS ouvre le Tombeau de Sémiramis.	287
Description d'un Mausolée envoyé à Bourdon.	194
Discours de Mr. Poussin à Mr. de Noyers sur la Galerie du Louvre.	33
J. Dominique.	133
Dominique Bourbon.	142
Dorigni.	169
Duchefne.	249
Dan. du Moustier.	319

E

E KMAN.	284
Esclaves, il leur étoit défendu parmi les Grecs de faire profession de la peinture.	344
Eustache le Sueur.	146
Etablissement de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.	143

F

C. F ERRI.	136
Le Fevre.	259
Le Fevre de Venise.	267
Fioravente.	142
Flamael.	261
Fouckers d'Allemagne.	30
Fouquieres.	28. 329
Francart.	336
Sim. François.	212
Franchisque Milet.	336
Furius Camillus qui renvoye les enfans des Faleriens.	22
Du Fresnoy.	330

G

G ALERIE de l'Hôtel de la Vrilliere peinte par Perier.	162
Galerie de M. de Bretonvilliers peinte par Bourdon.	209
Galleries du Palais Cardinal peintes par Champagne.	252. 254
Galerie de l'Hôtel de Sene-terre & autres Tableaux peints par Loyr.	304
Gaspar Marci.	312
Gaspere du Ghet.	131
Le Gendre.	190
George l'Allemand.	319
Gervaise.	190
Gissey.	259
Grotte de Versailles.	260
Gribelin.	336
Guerin.	284
Du Guernier.	164
Guillain.	163
Guillerot.	329

H

H ANSE.	163
Herard.	263
Hercule, qui enleve Dejanire, peint par le Poussin.	23
Laurent de la Hire.	163
Histoire de Saint Bruno peinte aux Chartreux par le Sueur.	147
Histoire de la mort du Pape Alexandre VI.	298
Histoire de Niobe.	183
Greg. Huret.	199
Hutinot.	312
Hyacinthe changé en fleur.	188
J A-	

T A B L E.

J

J AQUES Stella	321
Jean Baptiste de Champagne.	312
Jean Dominique.	133
Jean le Maire.	328

L

L ABRADOR.	142
Lanse.	170
Lettre du Roi à Mr. Poussin.	26
Lettre de Mr. de Noyers au même.	24
Lettres de Mr. Poussin.	39
45. 52. 55. 56. 174.	
Lettre du Sieur Jean du Ghet.	63
L. Lérambert.	190
N. Loyr.	286

M

Le M AIRE.	328
Le Maltois.	142
La Mane, Tableau du Poussin.	96
B. Marci.	260
G. Marci.	312
Mario di Fiori.	142
Matthieu.	259
Matthieu Bourbon.	142
Maugis Abbé de Saint Ambroise.	249
Le Mercier.	32
Merite des Peintres qui ne travaillent pas à des Histoires.	314
Metamorphoses peintes par le Poussin.	69
Metamorphose de Clitie.	187
Michel Ange des Batailles.	142

Michel del Campidoglio. <i>ibid.</i>	
Michel Ange de Volterre.	337
N. Mignard.	171
Migon.	285
Fr. Milet.	336
Le Moyne.	170
Monbeliard.	337
Montagne.	170
Des Monnoyes & Medailles.	243

Moralitez peintes par le Poussin.	69
Mort du Cardinal Mazarin.	176
Mort de M. le Chancelier Seguier.	215
Mort du Pape Alexandre VI.	301
J. Mosnier.	319
Mouellon.	171
Nic. Du Moustier.	190
Dan. Du Moustier.	319
Moyse qui frappe le Rocher.	21. 49

Moyse exposé sur les eaux, peint par le Poussin.	52
Le même sauvé.	51
Le même qui foule aux pieds la couronne de Pharaon.	92
Muses peintes aux Tuilleries par N. Mignard.	184

N

Les N AINS.	170
Naissance de Bacchus, peinte par le Poussin.	53
Nanteuil.	184
Nicasius.	285
Nocret.	215

T A B L E.

O

ORAGE peint par le Poussin. 127
Orion, Tableau du même. 53
An. Ouche. 133
Ouvrages faits par Loyr dans le Palais des Tuilleries. 241

P

PAISAGES du Poussin. 48
51
Pan & Syringue, peints par le même. 22
Passage de la Mer Rouge, Tableau du Poussin. 21
Patel. 337
Peintres François qui n'ont pas été du corps de l'Académie. 319
Peintures de N. Mignard aux Tuilleries. 171
Peintures de Mofnier à Chartres, & autres lieux. 320
Perier. 161
Person. 171
Pinager. 161
De la Physionomie. 288
Plate Montagne. 170
Poissan. 171
Popliere. 261
Le Poussin. 5
Pyrrhus, Tableau du Poussin. 66

Q

QUILLERIE. 90

R

RABEL. 319
Ravissement des Sabines du Poussin. 21

Ravissement de S. Paul du même. 42. 50

Rebecca, Tableau du Poussin. 80. 81

Representation funebre faite aux Peres de l'Oratoire par l'Académie de Peinture & de Sculpture à la mort de Mr. le Chancelier Seguier. 216

La Richardiere. 319

Sal. Rose. 142

Les Roux en averfion. 279

S

A. SACCHI. 133

Les sept Sacremens, par le Poussin. 44

Les quatre Saisons, du même. 54

Salon du Palais Barberin. 134. 135

Salvator Rose ou *Salvatoriel.* 142

La Samaritaine du Poussin. 53

J. Sarazin. 170

De Somme. 142

A. Stella Boussonet. 313

J. Stella. 321

F. Stella. 327

Ar. Swanvert. 161

Le Sueur. 146

Sujets allegoriques, peints par le Poussin. 69. 70

Superstitions des Italiens. 302

T

TABLEAU de la Chapelle de S. Germain en Laye du Poussin. 28

Tableaux du Sueur en plusieurs Eglises & Maisons de Paris. 146. 156. 159

Tableaux de Champagne en plu-

T A B L E.

plusieurs Eglises.	251	à quatre milles de Rome.	
Tableau de la Vierge du même.	43. 48. 53	Triomphe de Neptune, du Poussin.	294 23
Tableau du Poussin aux Je- suites.	33		
Tableau de la prise de Jeru- salem par l'Empereur, du même.	16		
Tableaux du même à Vincen- nes & aux Tuiller. 257. 258			
Tableaux de N. Mignard à la Chartreuse de Grenoble & aux Tuilleries.	176		
Tableau de Cleobis & Biton, peint par Locr. 302. 303			
Tableau de Nocret à Saint Cloud.	215		
Tableau de Solario.	320		
L. Testelin.	161		
Tombeau du Roi de Suede.	206		
Tombeau de Semiramis.	287		
Tombeaux antiques trouvez			

V

V ANBOUCLE.	330
Vanlo.	190
Vanmol.	170
Vanobstat.	171
Varin.	242
Velasque.	140
Al. Veronese.	141
Vignon.	190
Ulysse chez le Roi Nicome- de, du Poussin.	53

X

S. François	X	A V I E R peint par le Poussin.	32. 33. 37. 94
fin.			

F I N.



4
1
4

0
0
0
1
2
0
41
90
e-
53

int
uf-
94